

GOVERNMENT OF INDIA
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY
CENTRAL ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

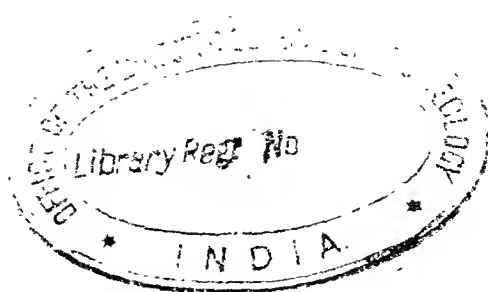
CALL NO. 891.05 / B.E.F.E.O
ACC. NO. 32055

D.G.A. 79.

GIPN—S4—2D. G. Arch.N. D./57—25-9-58—1,00,000



BULLETIN
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE
D'EXTRÊME-ORIENT



10/1/19

10/1/19

BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT



TOME XXII. — 1922

EXC.
B.E.F.E.O.



~~A470~~

HANOI

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1923

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.**

Acc. No. 32255

Date.....19.7.57

Call No. 891.05 / D.E.F.E.O

A LA MÉMOIRE

DE

NOËL PERI

Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

1/1

LA JUSTICE DANS L'ANCIEN ANNAM.

TRADUCTION ET COMMENTAIRE DU CODE DES LÊ ⁽¹⁾.

par M. R. DELOUSTAL,

Professeur à l'École des langues orientales

LIVRE VI.

DES ARRESTATIONS ET DES PRISONNIERS EN JUGEMENT.

PREMIÈRE SECTION. — DES ARRESTATIONS.

Art 644. — Les généraux en chef (將帥) chargés par ordre du Souverain d'effectuer la capture de coupables en fuite, qui temporiseront et ne se mettront pas en campagne, seront punis d'une peine d'abaissement ou de servitude. Ceux qui (étant en expédition et) rencontrant les fugitifs sur leur route se retireront devant eux et ne les arrêteront pas, seront punis de la peine encourue par ces fugitifs, diminuée de 2 degrés. Lorsqu'il s'agira de personnes autres qu'un général en chef, chargées occasionnellement d'une mission de cette nature, les peines seront, dans chaque cas, celles prévues pour un général en chef, diminuées de 2 degrés. Les personnes visées ci-dessus qui, dans un délai de 30 jours, pourront d'elles-mêmes s'emparer de la moitié au moins des coupables poursuivis ou, à défaut de ce nombre, des individus le plus gravement coupables, seront déchargées de toute peine ; bien que la capture ait été opérée par une seule personne, cette décharge de prison sera encore accordée à toutes les personnes condamnées conjointement avec l'auteur de la capture à raison des mêmes faits. Si (dans la limite des délais fixés) les coupables meurent tous, ou se livrent tous eux-mêmes à la justice, les personnes condamnées au sujet de leur arrestation seront encore déchargées de toute peine.

(1) Voir BEFEO, VIII (1908), 177-220 ; IX (1909), 91-122, 471-491, 765-796 ; X (1910), 160, 349-393, 461-506 ; XI (1911), 25-67, 313-338 ; XII (1912) n° 6 ; XIII (1913), n° 5. Voir aussi *Code de procédure*, XIX (1919), n° 4. Le livre VI, dont nous publions aujourd'hui la traduction constitue la fin du *Code des Lê* et doit prendre place immédiatement après le livre V, c'est-à-dire après le fascicule 5 du *Bulletin*, t. XIII (1913).

Lorsque les coupables ne seront pas tous morts ou ne se seront pas tous livrés, les personnes incriminées au sujet de leur arrestation ne seront punies que pour les coupables faisant encore défaut. La peine de ceux qui auront pu s'emparer des coupables en fuite après les délais fixés plus haut, mais avant que la sentence les condamnant ait été soumise au Souverain et soit devenue définitive, sera diminuée dans chaque cas de 3 degrés. Si (après les délais) les coupables viennent à être arrêtés par des personnes quelconques, à mourir, ou à se livrer eux-mêmes à la justice, la peine (des personnes passibles d'une condamnation au sujet de leur arrestation) sera dans chaque cas diminuée de 2 degrés ⁽¹⁾.

Art. 645. — Relativement aux arrestations des coupables en fuite, lorsque ces coupables seront tués à l'occasion de la résistance qu'ils opposaient aux personnes chargées de procéder à leur arrestation, qu'ils seront tués au cours d'une poursuite après avoir pris la fuite, ou qu'ils se seront tués eux-mêmes en se voyant réduits aux abois, aucune poursuite ne sera exercée (contre les auteurs de ces meurtres). Ceux qui auront tué des coupables pris et réduits à l'impuissance seront punis de la peine prévue pour le meurtre commis dans une rixe, diminuée de 4 degrés; s'ils ont fait usage d'armes, cette peine ne sera diminuée que de 2 degrés. Lorsque la peine encourue par le coupable tué (en fuite) sera la

⁽¹⁾ Cet article n'est, dans ses grandes lignes, qu'une reproduction de celui du Code des T'ang (XXVIII, 12). Les Annamites n'ont modifié sensiblement que le 1^{er} paragraphe de l'article de ce code. Ces modifications paraissent inspirées de celles introduites dans les codes chinois postérieurs. Le 1^{er} paragraphe de l'article du Code des T'ang vise d'une façon générale tous les fonctionnaires militaires ou civils en activité de service, comme pouvant être chargés de procéder à l'arrestation de coupables en fuite. Les personnes qui peuvent être exceptionnellement chargées de missions de cette nature (2^{me} §) et qui bénéficient, en cas d'inraction aux ordres reçus, d'une réduction de peine de 2 degrés, sont celles qui ne sont « ni officiers, ni fonctionnaires », c'est-à-dire : les fonctionnaires civils ou militaires en congé, en retraite, ou pourvus simplement de dignités honorifiques. Le Code des T'ang établit certaines distinctions dans les cas de rencontre en route des coupables en fuite par les autorités chargées de procéder à leur arrestation. Dans ces circonstances, lorsque ces autorités, bien que disposant d'un nombre suffisant d'hommes et d'armes pour lutter contre les fugitifs, battent en retraite sans lutter, leur peine est celle des coupables fugitifs diminuée d'un degré; lorsque ces autorités battent en retraite après avoir lutté, leur peine est diminuée de 2 degrés. Lorsqu'elles se sont retirées sans lutter par suite de leur infériorité marquée en hommes et en armes, leur peine est diminuée de 3 degrés; enfin lorsque, malgré leur infériorité, elles n'ont battu en retraite qu'après avoir lutté, elles ne sont pas punies. Les autres paragraphes ne présentent que des divergences insignifiantes. Une note *in fine* stipule que lorsque les sentences rendues en vertu des dispositions du présent article ont été soumises à la ratification du Souverain et sont devenues définitives, les condamnés ne peuvent plus bénéficier d'aucune diminution de peine, et qu'il en sera ainsi dans tous les cas analogues (perte de prisonniers, par exemple). Les dispositions générales de cet article ont été conservées dans le code actuel Art. 352 : « Les anciennes pénalités ont été conservées » (Phil. II, 573.)

mort, la peine de son meurtrier sera un abaissement d'un degré. Les coupables qui résisteront aux personnes chargées de procéder à leur arrestation et exerceront des violences seront punis d'une augmentation d'un degré de la peine encourue pour la faute primitivement commise ; s'ils ont fait des blessures, ils seront punis des peines prévues pour blessures faites dans une rixe, avec augmentation de 2 degrés ; s'ils ont tué quelqu'un, ils seront punis de la décapitation. Lorsque des voisins s'opposeront par la force à l'arrestation de coupables et que, dans ces circonstances, ils viendront à être tués à raison de la résistance qu'ils opposaient aux agents chargés de procéder aux arrestations, aucune peine ne sera prononcée contre les auteurs de ces meurtres (1).

Art. 646. — Lorsque des agents chargés de procéder à l'arrestation de coupables et ne parvenant pas à se rendre maîtres d'eux requerront les passants de leur prêter main-forte, ceux de ces passants qui, étant en état de prêter main-forte, n'auront pas répondu à cette réquisition seront punis d'une peine d'abaissement d'un degré ; ceux qui se seront trouvés empêchés de prêter main-forte ne seront pas punis (2).

(1) Le fond de cet article, à part le dernier paragraphe, a été emprunté au Code des T'ang. La responsabilité des agents chargés de procéder à l'arrestation des coupables a été considérablement atténuée dans le Code des Lê. Le 1^{er} paragraphe de l'article du Code des T'ang dispose que les agents qui ont tué des coupables qui résistaient par la force à leur arrestation, ne sont déchargés de toute peine que lorsque cette résistance s'est produite à l'aide d'armes. Pour les coupables qui s'enfuient et qui sont tués au cours de la poursuite, une note spécifie qu'il s'agit indifféremment d'individus armés ou non ; « on craint qu'ils s'échappent, c'est pourquoi, même sans armes, il est permis de les tuer, » disent les commentaires à ce sujet. La disposition formant le début du 2^e paragraphe a été supprimée dans le code annamite parce que la portée générale de l'article avait été atténuée ; cette disposition concerne les agents qui tuent des coupables qui résistent « les mains vides » : ils sont punis de 2 années de servitude. Lorsque ces agents ont tué ou blessé des coupables déjà arrêtés et réduits à l'impuissance, ils sont punis pour meurtre commis et blessures faites dans une rixe ; si, dans ces circonstances, ils ont fait usage d'armes, ils sont punis pour blessures ou meurtre volontaire (XXVIII, 2b). La disposition finale relative aux voisins qui s'opposent à l'arrestation des coupables est particulière au Code des Lê.

Les dispositions principales de cet article ont été conservées dans le code actuel. Le texte a été remanié et rendu plus clair et surtout plus précis. Le dernier paragraphe de l'article original a été placé en tête. Les anciennes pénalités n'ont pas été sensiblement modifiées. Art. 353 : « Des coupables qui résistent à ceux qui les poursuivent pour les arrêter. » (Phil. II, 580.)

(2) Exactement, à part la peine 80 coups de *trương*, semblable au texte de l'article correspondant du Code des T'ang. — « Être dans l'impossibilité de prêter main-forte », dit une note *in-fine* de l'article de ce dernier code, c'est : être séparé des lieux où se déroulent les événements par des obstacles dangereux et difficiles à franchir, se trouver en mission de courrier postal urgent et autres situations de ce genre. « Et autres situations de ce genre », ajoutent les commentaires, c'est : pour un fonctionnaire, être tenu par une affaire publique urgente : pour un particulier, aller chercher des secours

Art. 647. — Les personnes chargées de procéder à l'arrestation de coupables, qui auront divulgué la mission dont elles étaient chargées dans le but de permettre à ces coupables de prendre la fuite, seront punies de la peine dont ces derniers sont passibles diminuée d'un degré. Si, avant que le jugement les condamnant soit devenu définitif, les personnes visées ci-dessus peuvent arrêter elles-mêmes les coupables, leur peine sera rapportée ⁽¹⁾.

Art. 648. — Dans les cas de violences ayant occasionné des blessures dites fractures et autres outrages plus graves, de brigandage, de vol et de viol, il sera permis même aux voisins de se saisir des coupables pour les livrer aux autorités. Ceux qui, sans y être autorisés, auront arrêté des personnes coupables d'autres fautes, seront punis de 80 coups de *truong*. S'ils ont tué ou blessé les personnes arrêtées, ils seront punis pour meurtre ou blessures volontaires. — Ceux qui auront tué une personne coupable d'une faute passible de la peine de mort, seront punis d'une peine d'abaissement ⁽²⁾.

Art. 649. — Tout condamné à la peine d'exil ou de servitude qui aura pris la fuite des lieux où il subissait sa peine, avant l'époque de sa libération, sera puni de la décapitation. Les gardiens qui auront laissé fuir par inadvertance des condamnés à l'exil ou la servitude, seront, dans chaque cas, punis de

médicaux ou se rendre auprès d'un parent décédé (XXVIII, 4b). Ces dispositions n'ont pas été conservées dans le code actuel. Le Code des T'ang faisait une obligation aux habitants valides de se porter mutuellement secours en cas de danger. Il contient à ce sujet un article qui n'a été conservé dans aucun des codes postérieurs. Il est intitulé « Des vols à main armée dans les villages » et est ainsi conçu : « Lorsque des vols à main armée ou des meurtres se produiront dans les villages, ceux qui, étant avisés des faits, ne se seront pas portés au secours des victimes, seront punis de 100 coups de *truong* ; ceux qui bien que n'ayant pas été avisés directement des faits) auront entendu (les cris d'alarme) et n'auront pas porté secours, seront punis de cette peine diminuée d'un degré. Ceux qui se trouveront dans l'impossibilité matérielle ou physique de porter secours, devront rapidement informer des faits les autorités des lieux ; ceux qui n'auront pas informé les autorités seront punis des peines prévues pour ceux qui ne portent pas secours. Les autorités qui (après avoir été prévenues) ne se seront pas portées immédiatement au secours des victimes seront punies d'une peine d'une année de servitude. Lorsqu'il s'agira de voleurs furtifs, les peines, dans chaque cas, seront diminuées de 2 degrés. » (XXVIII, 5b)

⁽¹⁾ Exactement le premier paragraphe et le début du second paragraphe d'un article du Code des T'ang. Une note placée à la fin du premier paragraphe de cet article spécifie que pour les individus coupables de plusieurs fautes, on ne tient compte que de la faute ayant motivé l'arrestation (XXVIII, 5a).

Ces dispositions forment dans le code actuel le dernier paragraphe de l'article 358 « Cacher des coupables avec connaissance de la nature des faits. » (Phil. II, 609)

⁽²⁾ Exactement, à part les pénalités, l'article correspondant du Code des T'ang. Dans ce dernier code, la peine des personnes qui arrêtent des coupables sans y être autorisées, n'est que de 30 coups de rotin (XXVIII, 3b). Ces dispositions n'ont pas été conservées dans le code actuel.

la peine du condamné, diminuée de 3 degrés. Les fonctionnaires chargés de la direction du service seront punis d'une peine d'abaissement ou d'amende. Ceux qui auront volontairement favorisé la fuite des condamnés seront punis de la même peine que ces condamnés. S'ils parviennent à s'emparer des fugitifs, il leur sera fait remise de la peine encourue. Les fonctionnaires communaux des villages où se réfugieront les fugitifs sont autorisés à s'emparer de ces derniers et à les livrer à l'autorité. Ceux qui donneront asile aux fugitifs et les cacheront, seront punis de la peine de ces derniers, diminuée d'un degré (1).

Art. 650. — Les agents préposés à la garde des détenus, qui auront laissé échapper des détenus par inadvertance, seront punis d'un abaissement d'un degré. Il leur sera accordé un délai de 100 jours pour poursuivre et reprendre les fugitifs. Si, dans les limites de ce délai, ils ne parviennent pas à s'en emparer, ils seront punis de la peine des détenus évadés, diminuée de 2 degrés. Ils seront tenus, aux lieu et place des détenus, aux remboursements des parts de biens illicites dues par ces détenus. Si, dans les limites des délais fixés, ils parviennent à arrêter les évadés, ou si encore les évadés viennent à se livrer eux-mêmes à la justice, ou à mourir, les gardiens responsables de leur evasion seront dispensés de la peine encourue. Lorsque les évadés seront morts, leurs gardiens seront condamnés en leur lieu et place aux remboursements éventuels pouvant leur incomber, comme dans le cas précédent. Lorsque les fugitifs auront été repris par des personnes quelconques, la peine encourue par les gardiens sera un abaissement d'un degré et une amende dont le montant sera appliqué au paiement de la récompense à l'auteur de l'arrestation, conformément

(1) Le fond de cet article est celui de l'article correspondant du code des T'ang. Les Annamites ont retouché quelques parties du texte, modifié les pénalités et ajouté la disposition relative aux fonctionnaires communaux. Le Code des T'ang dit simplement : « Tout condamné qui aura pris la fuite pendant la durée de sa peine » ; en outre les peines édictées pour ce délit sont beaucoup moins sévères que dans le Code des Lê. Cette peine est de 40 coups de rotin pour un jour d'absence, avec augmentation d'un degré pour chaque période de trois jours supplémentaires d'absence. A partir de 100 coups de *trượng*, la durée de l'absence pour une augmentation d'un degré de peine est fixée à 5 jours. La loi ne fixe pas de limite dans la peine pouvant être éventuellement encourue. La peine des gardiens qui laissent fuir des prisonniers par inadvertance est la même dans les deux codes. Cependant, cas supprimé dans le code annamite, lorsqu'il s'agit de condamnés ayant pris la fuite alors qu'il leur restait moins d'une demi-année de servitude à accomplir, ces gardiens ne sont punis que de 30 coups de rotin par condamné en fuite, et d'une augmentation d'un degré par trois condamnés en sus ; la peine s'arrête à 100 coups de *trượng*. La peine encourue par les fonctionnaires chargés de la direction générale du service est celle des gardiens diminuée de 3 degrés (XXVIII. 7b).

Les anciennes dispositions du Code des T'ang, assez sensiblement modifiées et augmentées, forment dans le code actuel le sujet de l'article 355 : « Des exiles et des condamnés au travail pénible qui prennent la fuite. » (Phil. II, 591.)

à la loi. Lorsque les évadés auront été arrêtés en dehors des délais, les gardiens responsables de leur évasion bénéficieront encore d'une réduction de peine de 2 degrés. Il ne sera pas accordé de délai de poursuite et de capture à ceux qui auront volontairement favorisé l'évasion de détenus ; on prononcera contre eux la peine des évadés diminuée d'un degré. Les fonctionnaires judiciaires qui auront manqué de surveillance seront punis d'une amende de 30 ligatures, les employés judiciaires seront punis d'un abaissement d'un degré. La peine de ceux qui auront eu connaissance des faits sera augmentée d'un degré ⁽¹⁾.

Art. 651. — Les prisonniers en état de détention ⁽²⁾ qui prendront la fuite en repoussant par la force des fonctionnaires ou des employés subalternes

⁽¹⁾ Cet article a aussi été emprunté au Code des T'ang, mais les Annamites l'ont assez sensiblement modifié. Si certains passages sont reproduits textuellement, d'autres ont été complètement supprimés, enfin les pénalités ont été considérablement modifiées. Dans le Code des T'ang, les gardiens qui laissent évader des détenus par inadvertance sont passibles de la peine encourue par ces détenus diminuée de 2 degrés. Lorsque les détenus se sont enfuis en résistant aux gardiens et en les repoussant, cas supprimé dans le Code des Lê, la peine est encore diminuée de 2 degrés. Il est également accordé un délai de 100 jours aux gardiens pour arrêter les évadés. S'ils ont réussi à les reprendre dans les délais fixés, ou si ces évadés se livrent eux-mêmes à la justice ou meurent, et même s'ils sont repris par des personnes quelconques, cas encore supprimé par les Annamites, les gardiens sont dispensés de leur peine.

Le second paragraphe a été complètement remanié. Il y est question des fonctionnaires chargés de la direction et de la surveillance du service des prisons : leur peine est celle des gardiens coupables diminuée de 3 degrés (XXVIII, 11b).

Comme toujours en pareil cas, les dispositions relatives aux condamnations pécuniaires sont particulières au Code des Lê. Les anciennes dispositions du Code des T'ang ont été conservées dans le code actuel. Elles forment, très considérablement augmentées, le sujet de l'article 357 : « Des gardiens qui laissent échapper des détenus par inadvertance. » (Phi. II, 602).

Nous avons traduit par « fonctionnaires judiciaires » l'expression *nguc quan* 獄官 que Philastre rend par « fonctionnaires chargés de la direction de la prison » ou « de la surintendance des prisons » (II, p. 602). C'est que dans le code des Lê, ces termes désignent les fonctionnaires chargés plus spécialement de l'instruction des affaires judiciaires et ayant à ce titre la responsabilité de la haute surveillance des prisons et des prisonniers. En dehors des nombreux articles de la section « Des prisonniers en jugement » dans lesquels ces termes apparaîtront, on les verra dans l'article 659 employés concurremment avec ceux de *hinh quan* 刑官 et *nguc giam* 獄監, où les deux premiers désignent manifestement des magistrats et le dernier des surveillants ou directeurs de prisons. Autant qu'on peut en juger par les attributions qui leur incombaient, les *nguc quan* étaient les mandarins chargés d'informer, d'instruire et de juger au civil et au correctionnel en premier ressort, tandis que les *hinh quan* devaient être les juges chargés d'appliquer la peine, les juges en dernier ressort, et enfin les juges chargés d'instruire et de juger au criminel. Ces appellations ne constituaient pas des noms de dignités mais de fonctions. Nous n'en avons trouvé la définition nulle part.

⁽²⁾ Condamnes ou prévenus.

seront punis d'une augmentation d'un degré de la peine primitivement encourue par eux ; s'ils ont blessé quelqu'un, cette augmentation de peine sera de 2 degrés ; s'ils ont tué quelqu'un, ils seront punis de la décapitation ⁽¹⁾.

Art. 652. — Ceux qui fuiront hors du royaume (亡出國者) seront jugés et punis d'après les dispositions relatives à la trahison et à la rébellion. Leur femme, leurs enfants et tous leurs biens seront confisqués au profit de l'Etat ⁽²⁾.

Art. 653. — Ceux qui auront sciemment caché un coupable ou lui auront fourni, dans le but de lui permettre de se cacher et de se soustraire (aux poursuites dont il est l'objet), des renseignements sur les routes et chemins, des aliments ou des vêtements, seront passibles de la peine encourue par ce coupable diminuée d'un degré ⁽³⁾.

Art. 654. — Les habitants soumis aux corvées et les artisans divers qui auront pris la fuite durant une période d'acquittement de leurs charges personnelles, seront punis de 30 coups de rotin pour un jour d'absence ; la peine sera augmentée d'un degré pour chaque fois 10 jours en sus et s'arrêtera à la servitude comme *khao-dinh* 犒丁. Les chefs de service concernés dont la surveillance aura été mise en défaut, seront punis de 30 coups de rotin pour une

⁽¹⁾ Cet article est la reproduction partielle, avec modification des pénalités, de l'article correspondant du Code des T'ang. Dans ce dernier code la peine des détenus qui s'échappent par la force est l'exil à 2.000 *li* ; s'ils ont blessé quelqu'un, la peine est aggravée par l'obligation du travail pénible ; s'ils ont tué quelqu'un, la peine est la décapitation. Les prévenus qui s'évadaient subrepticement sont punis d'après les dispositions relatives aux condamnés à la servitude qui prennent la fuite (XXVIII, 112).

Ces faits forment dans le code actuel le sujet de l'article 354 : « Des condamnés qui s'évadent de prison, ainsi que de ceux qui se révoltent et prennent la fuite. » L'ancien texte a été complètement remanié et de nouveaux termes substitués à l'ancienne qualification un peu vague de *cư hãn* 拒捍 « résister, s'opposer ». La peine des détenus qui s'évadent a été fixée à une augmentation de 2 degrés de celle qu'ils avaient primitivement encourue ; si dans ces circonstances un détenu a furtivement donné la liberté à d'autres détenus incarcérés avec lui et dont la faute est plus grave que la sienne, il est puni de la même peine que ces autres détenus, sans cependant que cette peine puisse dépasser 100 coups de *trung* et l'exil à 3.000 *li* ; si la peine de la faute primitivement commise est la mort, on prononce selon la loi ordinaire. Un deuxième paragraphe prévoit le cas de ceux qui se révoltent dans la prison et prennent la fuite : ils sont punis de la décapitation (Phil. II, 588).

⁽²⁾ Ces dispositions sont particulières au code des Lê

⁽³⁾ Exactement, à part une substitution de termes relatifs à l'indication des routes, le texte du 1^{er} paragraphe de l'article correspondant du Code des T'ang. Le paragraphe supprimé stipule que lorsque le fugitif sera coupable de plusieurs fautes, ceux qui le cacheront ou lui donneront aide et assistance ne seront incriminés que pour la faute dont ils le savent coupable. La suppression de cette disposition sensée et équitable s'explique difficilement (XXVIII, 136). Ces dispositions forment dans le code actuel le sujet du 1^{er} paragraphe de l'article 358 : « Cacher des coupables avec connaissance de la nature des faits. » (Phil. II, 609)

personne en fuite ; pour 5 personnes la peine sera augmentée d'un degré. Cette peine s'arrêtera à un abaissement de 2 degrés. Ceux qui auront volontairement laissé prendre la fuite aux habitants et artisans visés ci-dessus, seront punis d'un abaissement de 3 degrés. On poursuivra le remboursement des journées de travail non acquittées conformément à la loi ⁽¹⁾.

Art. 655. — Lorsqu'une personne placée en nantissement ou en location prendra la fuite, il sera permis d'établir le décompte des journées de travail non accomplies et d'en prononcer le remboursement au profit du prêteur ou de l'engagiste conformément à la loi. [Conformément à la loi, c'est-à-dire : pour une somme prêtée de 10 à 20 ligatures : 17 sapèques par jour ; pour 21 ligatures jusqu'à 50 ligatures : 23 sapèques par jour ; pour 60 ligatures jusqu'à 100 ligatures : 35 sapèques par jour ; à partir de 100 ligatures on établira le décompte sur les mêmes bases.] Lorsque, par suite du temps écoulé, le produit des journées de travail non accomplies, calculé d'après la durée de l'absence, dépassera le montant de la somme prêtée, on se conformera aux dispositions de l'article stipulant que les intérêts accumulés ne doivent jamais dépasser le capital (art. 586). Ceux qui contreviendront à ces dispositions en exigeant plus que ce qui leur est dû, seront punis de 80 coups de *trượng* et perdront le montant des journées de travail dues ⁽²⁾.

Art. 656. — Lorsque des habitants étrangers, en fuite ou en état de déplacement irrégulier, seront accueillis et retenus dans les *huyên* et communes [villages et hameaux], les fonctionnaires communaux seront punis : pour un individu, d'une peine d'abaissement ; pour 3 individus, d'une peine de servitude ; pour 6 individus jusqu'à 15, d'une peine d'exil ; pour 15 individus et plus, la peine s'arrêtera à l'exil dans une région éloignée. Les fonctionnaires des *lộ* et *huyên* seront punis d'une peine d'abaissement et destitués. Les habitants en fuite ou en déplacement irrégulier seront punis de la servitude militaire dans les écuries d'éléphants. Ils seront renvoyés (à l'expiration de leur peine ?) dans leur village d'origine. On poursuivra contre eux au profit de l'Etat, conformément à la loi, le remboursement des taxes et journées de corvées dont ils seront redevables ⁽³⁾.

(1) Exactement, à part des modifications de pénalités, la suppression du cas des musiciens et l'addition de la disposition relative au remboursement des journées de corvées non acquittées, le texte de l'article correspondant du Code des T'ang (XXVIII, 86). Les dispositions relatives à ces faits ont été rangées dans le code actuel à la section des lois civiles. Art. 80 « Fuir pour éviter des charges personnelles ». L'ancien texte a été complètement modifié. (Phil. I, 384.)

(2) Cet article est particulier au Code des Lê.

(3) A part les pénalités et quelques modifications ou additions accessoires, notamment le remboursement des taxes et journées de travail dues, cet article n'est qu'une reproduction de celui du Code des T'ang (XXVIII, 13a).

Ces faits sont prévus sous une autre forme dans le code actuel, par l'article 80 : « Fuir pour éviter des charges personnelles » de la section des lois civiles. (Phil. I, 384.)

DEUXIÈME SECTION. — DES PRISONNIERS EN PRÉVENTION DE JUGEMENT.

Art. 657. — Lorsque des détenus ne seront pas enfermés, enchaînés ou retenus par des entraves en bois, comme ils devraient l'être, ou auront été débarrassés de leurs chaînes ou de leurs entraves en bois, la peine (de l'auteur responsable de l'infraction) sera de 60 coups de *trượng*, lorsqu'il s'agira d'un détenu passible d'une peine d'abaissement. Pour les détenus passibles d'une peine de servitude et au-dessus, la peine sera progressivement augmentée d'un degré. Pour des changements dans la nature des entraves qui doivent être mises, la peine sera diminuée d'un degré. Lorsque des détenus qui n'auraient pas dû être incarcérés, enchaînés ou chargés d'entraves en bois, auront été incarcérés, enchaînés ou entravés, la peine sera de 70 coups de *trượng* (1).

Art. 658. — Lorsque des détenus en prévention de jugement seront incarcérés dans des lieux autres que les locaux spécialement destinés aux prévenus qui doivent être incarcérés, la peine (de l'auteur responsable de la contravention) sera un abaissement de 3 degrés. Les greffiers seront punis d'un abaissement d'un degré, les juges aux informations seront punis d'une amende de 20 ligatures, dont le produit sera attribué au dénonciateur à titre de récompense. Les généraux en chef qui n'auront pas immédiatement rendu compte au Souverain des arrestations de coupables qu'ils auront effectuées et sollicité l'autorisation de remettre ces coupables à l'autorité judiciaire, seront punis d'une peine d'amende. Ceux qui auront gardé et retenu des coupables clandestinement et de leur propre autorité, seront punis d'un abaissement d'un degré. Si par suite de ce mode d'agir ils ont laissé fuir des prisonniers, ils seront punis selon les dispositions relatives à l'évasion des prisonniers.

Art. 659. — Lorsque des détenus seront coupables de fautes pour lesquelles ils doivent être enchaînés ou retenus par des entraves en bois, les juges aux informations (獄官) et les juges des peines (刑官) se transporteront

(1) Cet article n'est que la reproduction d'un article du Code des Tang. Les Annamites ont simplement changé les noms des entraves prévues dans le code chinois : 梏 *còc*, planche en bois servant à maintenir réunies les mains des prisonniers, et 箠 *kiêm*, collier de fer, au lieu de 枷 *già*, cangue pour le cou, 鎖 *lóa*, chaîne et 杻 *sừ*, entraves en bois pour retenir les mains), et modifié les pénalités du 1^{er} paragraphe. Dans le code chinois la peine est de 30 coups de rotin lorsqu'il s'agit de détenus passibles de la peine du *trượng*; elle est augmentée progressivement d'un degré lorsqu'il s'agit de détenus passibles de la peine de servitude et au-dessus. Les Annamites ont en outre supprimé le cas, prévu au 2^e paragraphe, des détenus qui eux-mêmes enlèvent leurs entraves ou les changent, les peines étant les mêmes que pour les faits prévus au 1^{er} paragraphe. — Aux dispositions de l'ancien code chinois, conservées dans le code actuel, ont été ajoutées des notes explicatives et un dernier paragraphe, relatif au cas où il y a eu acceptation de valeurs. Art. 360 (Phil. II. 619).

en personne à la prison où, avec le directeur de la prison, ils feront procéder à la mise aux détenus de ces chaînes ou entraves, qui devront être soigneusement rivées conformément aux règles. Si des détenus s'évadent après avoir été enchaînés ou entravés conformément à ces prescriptions, la responsabilité de leur évasion incombera au directeur de la prison. Lorsque les juges aux informations et les juges des peines n'auront pas procédé en personne aux vérifications et constatations qui leur incombent. (en cas d'évasion) ils seront punis de la peine du détenu évadé, diminuée d'un ou deux degrés ; la peine du directeur de la prison sera celle des juges diminuée d'un degré (1).

Art. 660. — Ceux qui auront fourni à des détenus des instruments aigus en métal ou tous autres objets pouvant leur servir à se donner la mort ou à se débarrasser de leurs chaînes ou de leurs entraves, seront punis d'un abaissement de 2 degrés. Lorsque par suite de la remise de ces instruments ou objets ces détenus se seront enfuis, se seront blessés ou auront blessé quelqu'un, la peine sera la servitude comme *khao-dinh* ; lorsque ces détenus se seront tués ou auront tué quelqu'un, la peine sera la servitude militaire dans les écuries d'éléphants. Lorsqu'un détenu, ayant réussi à s'évader dans ces conditions, sera coupable d'une faute passible d'une peine d'exil et au-dessus, bien qu'il n'ait tué ni blessé personne, la peine (de l'auteur responsable de son évasion) sera encore la servitude militaire dans les écuries d'éléphants. Si, avant que la sentence rendue contre eux ne soit devenue définitive, (les auteurs des actes prévus au présent article) peuvent réussir à s'emparer des évadés, ou si ces évadés se livrent eux-mêmes à la justice ou meurent, dans chaque cas leur peine sera diminuée d'un degré. [Si les détenus ont tué ou blessé quelqu'un pour s'enfuir, aucune réduction de peine ne sera accordée.] Lorsque des enfants, des petits-enfants ou des esclaves auront donné à leur aïeul, leur aïeule, leur père, leur mère ou leur maître des objets pouvant servir à les délivrer de leurs chaînes ou de leurs entraves en bois, leur peine sera dans chaque cas diminuée de 2 degrés (2).

(1) Article particulier au Code des Lê

(2) Exactement le texte de l'article correspondant du Code des T'ang, à part les pénalités et la suppression du cas où les évadés sont repris par des personnes quelconques. Le Code des T'ang n'établit aucune différence entre le cas où les évadés sont repris par ceux qui ont facilité leur évasion et celui où ils sont repris par des personnes quelconques. Les anciennes dispositions du Code des T'ang se retrouvent dans le code actuel, mais considérablement modifiées. Art. 364 : « Donner aux détenus des instruments aigus en métal pour faciliter leur évasion ». L'article transformé vise en premier lieu les geôliers et autres agents subalternes des prisons qui se rendent coupables des faits dont il s'agit : la peine est de 100 coups de *truong*. Si le détenu s'est enfui, s'est blessé ou a blessé quelqu'un, la peine est de 60 coups de *truong* et un an de travail pénible ; si à cause de cela une révolte s'est produite dans la prison ou si quelqu'un a été tué, la peine est la strangulation. La disposition relative aux cas où les détenus sont repris, par les personnes qui ont fourni les instruments ayant servi à l'évasion ou par des

Art. 661. — Les parents, alliés et amis de longue date de détenus coupables de fautes passibles de la peine de mort, et dont le procès sera complètement et définitivement instruit, qui, sur l'ordre de ces détenus, auront loué des gens pour leur ôter la vie ou leur auront eux-mêmes ôté la vie, seront dans chaque cas punis de la peine du détenu diminuée de 2 degrés. Lorsque les personnes visées ci-dessus se seront rendues coupables de ces faits sans avoir reçu aucun ordre des détenus, ou avant l'instruction complète et définitive du procès, elles seront, dans chaque cas, condamnées d'après les dispositions relatives au meurtre commis dans une rixe ⁽¹⁾.

Art. 662. — Lorsque l'état d'un détenu nécessitera la demande d'un examen médical ou la distribution de médicaments ou de vivres [en ce qui concerne les détenus coupables de fautes graves] et que cet examen n'aura pas été demandé ou que ces médicaments ou ces vivres n'auront pas été accordés; de même, lorsqu'il y aura lieu d'autoriser les proches parents de détenus à se charger de garder ces derniers sous caution [pour les détenues coupables de fautes légères] et que ces proches parents n'y auront pas été autorisés, la peine (des auteurs responsables de ces faits) sera 80 coups de *truông*. Lorsque, à cause de cela, des détenus seront morts, la peine sera un abaissement de 2 degrés ⁽²⁾.

personnes quelconques, se rendent ou meurent, est identique dans les deux codes chinois. Lorsque les moyens d'évasion ont été fournis par des personnes quelconques, c'est-à-dire des personnes autres que des agents des prisons, par des enfants ou des petits-enfants à leurs aïeuls ou à leurs parents, ou bien par des esclaves ou des serviteurs loués à gages au chef de la famille, la peine dans chaque cas est diminuée d'un degré (Phil. II, 639).

(1) Exactement le texte du 1^{er} paragraphe de l'article correspondant du Code des T'ang. Le sujet de cet article a été conservé dans le code actuel, mais le texte primitif a été modifié. De nouvelles qualifications ont été substituées aux anciennes et de nombreuses notes intercalaires ont été ajoutées. Le 2^e paragraphe de l'article de ce dernier code, concernant les enfants, les esclaves et les serviteurs qui se rendent coupables de ces faits à l'égard de leurs aïeuls, de leurs parents ou de leurs maîtres, actes les rendant passibles de la décapitation avec sursis, est, à part les notes, la reproduction exacte du 2^e paragraphe de l'article du Code des T'ang rejeté par les Annamites. Art. 368: « Des détenus condamnés à mort qui ordonnent à quelqu'un de les faire mourir. » (Phil. II, 652).

(2) Cet article n'est dans ses grandes lignes que la reproduction d'un article du Code des T'ang. Les Annamites ont remplacé certains mots par d'autres et supprimé deux dispositions relatives : la première au cas où il y a lieu de délivrer un détenu de ses chaînes ou entraves (même peine que dans les autres cas); la deuxième au cas où la ration de vivres d'un détenu a été diminuée (50 coups de rotin). Lorsque la cause de cela des détenus sont morts, la peine est la strangulation. Ces dispositions se retrouvent en grande partie dans le premier paragraphe de l'article 366 du code actuel: « De la nourriture et des vêtements des prisonniers ». Les peunites ont été modifiées. Elles ont été, en cas de mort des détenus, fixées d'après la peine dont ces détenus étaient passibles ou qu'ils subissaient. Voir Phil. II, 648.

Art. 663 — Les gardiens et agents des prisons qui auront accepté de l'argent ou des objets de la part de détenus et leur auront donné des conseils ayant eu pour effet de les faire revenir sur leurs précédentes déclarations, ou bien qui leur auront transmis des communications du dehors ayant eu pour résultat de provoquer des augmentations ou des diminutions de peines, seront jugés d'après les dispositions relatives aux cas de violation du règlement (1).

Art. 664 — Les personnes ayant droit à une délibération et à une diminution de peine (cf. art. 3 et 4), les personnes âgées de 70 ans et au-dessus ou de 15 ans et au-dessous, et les infirmes, ne devront pas être soumis à la question ; on se basera pour déterminer leur peine sur le témoignage de trois témoins au moins. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis d'après les dispositions relatives au fait d'innocenter ou d'incriminer quelqu'un volontairement ou par erreur. — Les personnes qui peuvent, d'après la loi (art. 39), se donner asile mutuellement et cacher leurs fautes, les vieillards âgés de 80 ans et au-dessus, les enfants âgés de 10 ans et au-dessous, ainsi que les impotents (2), ne devront jamais être appelés à fournir leur témoignage. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis d'un abaissement d'un degré (3).

(1) Cet article est la reproduction textuelle du 1^{er} paragraphe de l'article correspondant du Code des T'ang. Le 2^e paragraphe de l'article de ce dernier code concerne des cas subsidiaires se rattachant à ceux visés dans le 1^{er} paragraphe, tels que les cas où il n'y a pas eu acceptation d'argent ou d'objets pour donner des conseils aux détenus, ou il n'est résulté aucune augmentation ou diminution de peine pour personne du fait des communications transmises aux prévenus, ou enfin il a été reçu de l'argent ou des cadeaux pour faire ces communications. Une disposition finale edicte que lorsque ces faits seront commis par des personnes autres que des gardiens ou agents des prisons, la peine dans chaque cas devra être diminuée d'un degré. Ces dispositions forment dans le code actuel le sujet du premier paragraphe de l'article 365 : « Des gardiens qui donnent des instructions aux détenus pour revenir sur leurs aveux et faire des déclarations contraires ». L'ancien texte a été légèrement modifié et annoté. Les faits prévus sont les memes, mais ils sont punis d'après les dispositions relatives au fait d'innocenter ou d'incriminer volontairement quelqu'un (Phil. II, 644). Comme d'habitude en cas de divergences entre les commentaires du code actuel et ceux du Code des T'ang, notre traduction est basée sur les commentaires de ce dernier code. Au sujet des communications, les commentaires du Code des T'ang ne mentionnent que la communication aux prévenus de paroles surprises aux magistrats ou aux témoins.

(2) Pour les raisons de ces restrictions voir l'article 16.

(3) Exactement le texte de l'article correspondant du Code des T'ang, moins une disposition placée à la fin du 1^{er} paragraphe et ainsi conçue : « Lorsque le nombre de témoins requis par la loi (pour prononcer la peine) ne sera pas atteint, l'accusateur ne sera pas incriminé pour la faute dénoncée. » Ces dispositions ont été conservées dans le code actuel sans autre modification que l'addition de notes. Art. 369 : « Les vieillards et les enfants ne sont pas soumis à la question » (Phil. II, 656).

Aussi bien dans l'article que dans les commentaires (II, p. 656, 657), Philastre a rendu le mot 衆 *chung* dans l'expression 衆證 *chung ch'ing*, par le simple pluriel « On se

Art. 665. — Lorsqu'un prévenu incarcéré accusera et dénoncera des complices, on devra prendre ses aveux spontanés en considération, les examiner et adresser un rapport au Souverain pour solliciter l'autorisation de procéder aux arrestations nécessaires. Lorsque des prévenus incarcérés aggraveront les faits sur lesquels ils déposent, quiconque les aura laissé parler et aura accueilli leurs dires, sera puni d'une peine d'amende. Si (sur la foi de ces déclarations exagérées) ils ont fait procéder à des arrestations (injustifiées), ils seront punis conformément à la loi. Les inculpés en état de détention qui feront de fausses dénonciations seront punis des peines prévues pour les accusations calomnieuses ⁽¹⁾.

Art. 666. — Les magistrats instructeurs doivent s'appliquer à rechercher, démêler et examiner les causes et les motifs réels des faits afin d'amener les coupables à reconnaître leur faute; ils ne doivent pas enquêter sans mesure auprès des habitants, ni rechercher à tort et à travers des témoignages et des preuves. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis d'une peine d'amende. Cependant, lorsqu'il s'agira d'affaires relatives à des contestations de rizières ou de coups réciproques, et que les faits nécessiteront l'audition de témoins, il sera permis d'en référer au Souverain pour solliciter l'autorisation de convoquer et d'interroger ces témoins. Ceux qui procéderont à ces formalités de leur propre autorité seront également punis d'une peine d'amende comme dans le cas précédent ⁽²⁾.

Art. 667. — Relativement aux inculpés en état de détention qu'il y a lieu d'interroger à fond, il importe tout d'abord de bien se pénétrer des faits de l'affaire, d'examiner les moyens de défense des inculpés, de revenir sans cesse aux procès-verbaux et autres pièces du dossier en les examinant dans tous leurs détails et enfin de se livrer à un examen critique de l'accusation; si après cela les faits de la cause ne paraissent pas suffisamment établis pour qu'il soit possible de prononcer une sentence et que la nécessité de procéder

basera sur tous les témoignages ». Cependant le mot *chung* est un terme bien déterminé et défini par la loi (voir art. 44) qui implique une réunion de trois personnes au moins. D'ailleurs ce caractère a par lui-même le sens de « 3 personnes » (Cf. l'étymologie du mot 衆, avec 3 fois le mot homme 人, 人, 人. Les commentaires du Code des T'ang donnent des explications très claires à ce sujet : 若證不滿三人告者不反坐被告之人亦不合入罪. Lorsque le nombre de trois témoignages n'est pas atteint, l'accusateur n'est pas incriminé pour son accusation, de même que l'accusé ne peut être condamné.

⁽¹⁾ Toute la 1^{re} partie de cet article est particulière au Code des Le. Seule la dernière disposition est la reproduction légèrement modifiée d'un article du Code des T'ang appartenant à la même section. L'article du Code des T'ang forme dans le code actuel le sujet du 1^{er} paragraphe de l'article 373 : « Des détenus en jugement qui désignent calomnieusement des personnes paisibles » (Phil. II, 665).

⁽²⁾ Article particulier au Code des Le.

à l'interrogatoire de l'inculpé s'impose, on dressera un procès-verbal de la décision prise d'un commun accord et on procédera à l'interrogatoire de l'inculpé par le moyen de la question. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis de 60 coups de *trưong*. Mais lorsque le produit de l'acte illicite sera évident et que les faits matériels auront pu être constatés, de telle sorte qu'il ne puisse subsister aucun doute dans l'esprit, bien qu'on n'ait pu parvenir à amener l'inculpé à reconnaître sa faute, on se basera sur les pièces et les faits de l'accusation pour prononcer une condamnation contre lui (1).

Art. 668. — Les inculpés en état de détention ne doivent pas être soumis plus de trois fois à la question. [Lorsque, avant que le recours à la question n'ait été épuisé contre lui, un prévenu sera déféré à un autre tribunal, s'il est encore nécessaire de l'interroger par le moyen de la question, on devra tenir compte du nombre de fois précédentes qu'il aura subi la question pour ne pas dépasser le nombre fixé.] Le nombre de coups de *trưong* qui pourra être infligé à chaque séance ne devra jamais dépasser 100 coups. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis d'une amende de 100 ligatures. Lorsqu'à cause de cela la victime sera morte, on prononcera (contre le coupable) une peine d'amende ou de servitude. Ceux qui auront agi intentionnellement dans le but de provoquer la mort de la victime, seront punis d'après les dispositions relatives au meurtre volontaire. — Ceux qui, lorsqu'un prévenu sera malade, n'auront pas attendu son rétablissement pour le soumettre à la question, seront punis d'une peine d'abaissement. — Ceux qui auront taillé en pointe les *trưong* et les rotins seront punis d'une amende de 30 ligatures. Lorsque ces agissements auront provoqué la mort des personnes frappées, la peine sera un abaissement de 2 degrés. Lorsque le rotin ou le *trưong* auront été appliqués selon les règles et que le patient succombera accidentellement (des suites des coups reçus), aucune peine ne sera prononcée (2).

(1) Exactement le texte de l'article correspondant du Code des T'ang, moins une disposition finale disant que « lorsqu'il y aura lieu de continuer l'information de faits pardonnés par une amnistie, on n'emploiera pas la question ». Cet article n'a pas été conservé dans le code actuel.

(2) Cet article n'est qu'une reproduction des dispositions principales d'un article du Code des T'ang. Le 1^{er} paragraphe de ce dernier article, reproduit en partie par les législateurs annamites, stipule que les prévenus ne devront pas être soumis consécutivement à la question plus de trois fois, et que le nombre de coups de *trưong* pouvant être infligés ne devra pas dépasser 200 en tout ; que pour les prévenus passibles au plus d'une peine de *trưong*, le nombre de coups pouvant leur être appliqués, lorsqu'il est nécessaire de les soumettre à la question, ne doit jamais dépasser celui dont ils sont passibles pour la faute qui leur est reprochée, et enfin que, pour les prévenus ayant subi consécutivement trois fois la question et n'ayant pas avoué, on doit les mettre en liberté sous la caution d'une personne désignée comme garant. Le 2^e para-

Art. 669. — Les juges d'instruction doivent absolument s'en tenir dans les affaires qu'ils instruisent aux faits contenus dans la plainte en accusation. Ceux qui rechercheront d'autres motifs de culpabilité en dehors de la plainte originale seront punis d'après les dispositions relatives au fait d'incriminer volontairement quelqu'un. Exception est faite pour les actes de rebellion et de trahison qui ne sont pas visés par le présent article (1).

Art. 670. — Les juges qui apporteront des retards à l'instruction des affaires judiciaires et laisseront passer les délais sans leur donner suite, seront punis conformément à la loi. [Ces délais sont fixés comme suit : affaires de vol et de pillage : 3 mois ; complots de meurtre : 4 mois ; affaires de terres et rizières : 3 mois ; affaires de charges civiles, mariages, actes répréhensibles et contraventions, coups et injures, délits divers : 3 mois. Ces délais commenceront à courir à compter du jour où l'accusé aura été cité à comparaître. Les règles en matière de dépassement des délais sont les suivantes : pour un retard d'un mois on prononcera une peine d'abaissement, pour un retard de 3 mois on prononcera la destitution, et pour un retard

graphe édicte que ceux qui auront soumis un inculpé plus de trois fois consécutives à la question, ou qui auront appliqué la question avec d'autres objets que le *trưong* seront passibles de 100 coups de *trưong* et que ceux qui auront infligé un nombre de coups de *trưong* supérieur à celui fixé, seront punis du nombre de coups de *trưong* infligés en excédent. Lorsque la mort du patient est résultée de ces dérogations à la loi, la peine est 2 ans de servitude. Le 3^e paragraphe est formé par les dispositions relatives aux cas où un malade est soumis à la question avant son rétablissement et où une personne meurt accidentellement des suites des coups reçus lorsqu'elle a été frappée selon les règles. Cet article n'a pas été conservé dans le code actuel.

Les règles à observer touchant l'application de la question sont l'objet d'une très longue ordonnance de la 31^e année de Tự-đức (1878). Cette ordonnance ne fixe pas le nombre de fois qu'un prévenu peut être soumis à la question, mais il a toujours été de règle constante que la question ne devait pas être appliquée plus de trois fois consécutives. L'instrument qui doit être employé à cet effet est le rotin ; le nombre de coups pouvant être appliqué chaque fois est fixé à 50. Il ne peut être fait usage des tenailles chaudes ou froides comme moyen de question que pour les voleurs et les brigands (lorsque le produit de l'acte illicite est considérable) et les rebelles et les voleurs qui usent d'artifice pour rejeter leur culpabilité sur autrui et ne pas la reconnaître (R. O. R. n^o 147, p. 201).

Un article du Code des T'ang faisant suite à celui mentionné plus haut et qui n'a pas été reproduit dans les codes postérieurs, dit que lorsqu'un accusé n'aura pas avoué après avoir été soumis trois fois à la question, l'accusateur sera à son tour soumis à la question. Exception est faite cependant pour les personnes de la famille des victimes et leurs parents en cas de meurtre et de vol. Si à son tour l'accusateur, après avoir été soumis à la question réglementaire, ne reconnaît pas sa culpabilité, il est relâché sous caution.

(1) Exactement, à part la dernière disposition, le texte de l'article correspondant du Code des T'ang. Cet article a été conservé presque textuellement dans le code actuel. Première partie du 1^{er} paragraphe de l'article 391 : « L'instruction criminelle doit porter sur les faits énoncés dans l'accusation » (Phil. II. 662)

de 5 mois on prononcera une peine de servitude.] — Lorsque après convocation, ni l'une ni l'autre des parties en cause ne se présentera aux débats contradictoires, après un délai d'un mois on adressera un rapport au Souverain pour classer l'affaire. Lorsqu'après avoir été cité à comparaître, un inculpé fera défaut et ne se présentera pas aux débats contradictoires, après un délai d'un mois on prononcera contre lui pour les faits qui lui sont reprochés dans la plainte. — Lorsqu'un défendeur se présentera pour soutenir les débats contradictoires et que le plaignant fera défaut, après un délai de 20 jours à dater de sa non comparution, on condamnera le plaignant pour plainte calomnieuse en l'inculpant des faits contenus dans sa plainte et on l'arrêtera pour lui faire subir sa peine. [Pour ceux qui, appelés au loin par leurs affaires, n'auront pas eu le temps de revenir pour répondre à la convocation dont ils seront l'objet, il leur sera permis d'adresser une requête au Souverain pour obtenir la révision du jugement prononcé contre eux (1).]

Art. 671. — Relativement aux procès et contestations qui se produiront parmi les habitants des *lộ* et *huyên*, les toutes petites affaires devront être portées devant les *quan huyên* (2) et les affaires de moyenne importance devront être portées devant les *quan phủ*, pour être examinées et résolues par ces magistrats conformément aux règles. Les affaires importantes devront être soumises aux tribunaux de la capitale. Lorsqu'un fonctionnaire communal n'aura pas jugé selon la justice, on pourra faire appel de la sentence au *quan huyên* ; lorsqu'un *quan huyên* n'aura pas fait justice, on pourra en appeler au *quan lộ*. Si justice n'est pas rendue par le *quan lộ*, on pourra alors se rendre à la capitale pour s'adresser au Souverain. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis d'une peine de *trượng* ou d'abaissement. Les accusations relatives à des complots de rébellion ou de grande rébellion ne sont pas visées par ces dispositions (3).

Art. 672. — Aussi bien à la capitale que dans les provinces, les magistrats doivent instruire eux-mêmes les affaires judiciaires de leur compétence ; ils ne doivent pas charger leur greffier d'instruire personnellement ces affaires. Lorsqu'il y aura lieu de se saisir de la personne d'un plaideur, on devra avoir recours, pour exécuter cette mission, aux préposés à l'escorte des prévenus ou aux préposés à l'exécution des mandats publics. On ne devra pas se servir inconsidérément de préposés supplémentaires pour remplir ces missions. Lorsqu'il sera contrevenu à ces dispositions, il sera permis aux

(1) Article particulier au Code des Le.

(2) Le *Hiên-chuong* et le code portent tous deux « les *lộ quin* », mais c'est une erreur manifeste car ce sont les *lộ* qui furent changés en *phủ* et non les *huyên* dont l'appellation n'a jamais varié.

(3) Article particulier au Code des Le

Inspecteurs judiciaires de signaler les faits au Souverain. Les juges seront punis d'une peine d'amende ou d'abaissement, et les greffiers, d'un abaissement de 2 degrés. Les greffiers et les préposés à l'exécution des mandats qui auront réduit des plaideurs à la misère en exigeant d'eux des honoraires en dehors de ceux prévus par les règlements, sous prétexte qu'ils ne font que se conformer aux usages constants, seront punis des peines prévues par la loi ordinaire, avec augmentation d'un degré. Les chefs de service qui n'auront pas été capables de réagir contre ces agissements et ne les auront pas signalés au Souverain, seront également punis d'une peine d'amende. En ce qui concerne les plaintes provenant des provinces, les magistrats compétents devront examiner les faits et citer les parties à comparaître pour être entendues contradictoirement. Les employés ne devront pas différer la remise (de ces plaintes) ni les cacher ni les détruire ; ils ne devront pas non plus donner des conseils personnels au sujet de ces plaintes ou les retourner de leur propre autorité en décidant sans en référer à leur chef. Ceux qui contreviendront à ces dispositions devront être dénoncés au Souverain par leurs chefs de service ; ils seront punis d'après les dispositions relatives à ceux qui excitent les habitants à faire des procès. Les chefs de service qui auront manqué de surveillance seront punis d'une peine d'abaissement ou d'amende (1).

Art. 673. — Les juges qui instruiront des procès dans lesquels des fonctionnaires, des nobles ou des puissants seront concernés, devront prononcer contre les personnes les sanctions prévues par la loi. Ceux qui les soustrairont aux lois en les couvrant de leur protection seront punis de la peine prévue pour la faute dont elles se seront rendues coupables, diminuée de 2 degrés. Lorsqu'après que le juge aux informations aura rendu sa sentence selon les faits de la cause, le juge des peines aura complaisamment laissé les coupables en liberté, permettant ainsi qu'ils échappent aux châtiments, le juge aux informations sera mis hors de cause et on incriminera le juge des peines. Lorsque ces fonctionnaires, ces nobles ou puissants, seront directement impliqués dans l'accusation et les débats et qu'ils auront été couverts ou laissés en liberté, la peine sera augmentée d'un degré (1).

Art. 674. — Relativement aux informations judiciaires relevant des ministères et autres grands services de la capitale, il sera permis, pour les sentences portant des condamnations à des peines de *truong*, d'abaissement ou de servitude simple, de les adresser au Souverain pour sanction définitive ; pour les sentences portant des condamnations à des peines de servitude avec la marque et à d'autres peines plus fortes, elles seront déferées au Bureau de révision des peines qui fera le nécessaire et décidera conformément aux règles. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis d'une peine d'amende.

(1) Cet article est particulier au Code des Lè.

Lorsqu'après ratification d'une sentence soumise au Souverain on diffèrera sans motif l'exécution des peines de *trưong* prononcées, la peine (de l'auteur responsable du retard) sera une amende (1).

Art. 675. — Ceux qui adresseront au Souverain un rapport ayant trait à une exécution capitale durant le premier mois du printemps (2), le jour d'un anniversaire funèbre national (3), ou un jour de jeûne d'un grand sacrifice, seront punis d'un abaissement d'un degré (4).

Art. 676. — Lorsque par suite de la nécessité de procéder à des confrontations, une information judiciaire aura dû être laissée en suspens et n'aura pu être résolue dans les délais prescrits, les juges qui laisseront passer le temps sans procéder à ces confrontations seront punis d'une peine d'amende. les greffiers seront punis d'une peine de 80 coups de *trưong* (5).

(1) Article particulier au Code des Lè.

(2) 1^{er} mois de l'année annamite.

(3) Il s'agit des jours anniversaires de la mort des parents du Souverain.

(4) Ces dispositions diffèrent très sensiblement de celles de l'article correspondant du Code des T'ang. Ce dernier code dit :

« Ceux qui auront procédé à une exécution capitale (dans les commentaires l'exécution et la demande d'exécution sont confondues) durant la période qui s'étend de « l'établissement du printemps à l'équinoxe d'automne seront punis d'un an de servitude. « (Les individus coupables d'un des dix crimes atroces, de rébellion et autres crimes « plus graves, ainsi que les esclaves coupables du meurtre de leur maître, ne sont pas « visés par ces dispositions. Com.) Bien qu'il s'agisse de coupables dont l'exécution ne « doit pas être différée, si cependant ils sont exécutés durant l'un des mois où l'abat- « tage de la viande de boucherie est suspendu, ou l'un des jours où il est défendu de « tuer, la peine est 60 coups de *trưong*. Lorsqu'il est contrevenu à ces dispositions à « propos de condamnés dont l'exécution doit être remise, la peine est augmentée de 2 « degrés. » On ne doit pas non plus, disent les commentaires, solliciter du Souverain l'autorisation d'exécuter un condamné les jours des grands sacrifices, les jours d'abstinence, le 1^{er} et le 15 de chaque mois, les jours des 24 saisons, aux moments où la pluie n'a pas encore cessé de tomber, lorsque les ténèbres de la nuit ne sont pas encore dissipées, aux époques où l'abattage de la viande de boucherie est suspendu, et les jours de congé. Les mois où l'abattage de la viande de boucherie est suspendu sont : le 1^{er}, le 5^e et le 6^e mois ; les jours où il est défendu de tuer sont les 10 jours *thục* de chaque mois : les 1^{er}, 8, 14, 15, 18, 23, 24, 28, 29 et 30.

(5) Cet article est particulier au Code des Lè. Le seul article du Code des T'ang relatif à la suspension des informations judiciaires pour cause de confrontation est ainsi conçu : « Lorsqu'un juge chargé d'une information judiciaire sera dans l'obligation de suspendre son information pour attendre les résultats d'une confrontation, il lui sera permis d'adresser directement des dépêches à tous les fonctionnaires et même à ceux avec lesquels il n'est lié par aucun lien hiérarchique, pour faire opérer les arrestations nécessaires. Ceux qui n'auront pas donné les ordres nécessaires pour l'exécution de ces commissions rogatoires seront punis de 50 coups de rotin. A partir d'un retard de 3 jours la peine sera de 100 coups de *trưong* (XXIX. 9 a.). On retrouve sinon la lettre du moins l'esprit de ces anciennes dispositions dans le 1^{er} paragraphe de l'article 370 du code actuel : « De la suspension de la procédure criminelle contre des détenus en attendant une confrontation » (Phil. II, 638).

Art. 677. — Les agents chargés de procéder aux recouvrements de produits d'actes illicites, qui se feront remettre les parts d'émoluments des fonctionnaires, employés des bureaux et agents chargés de l'exécution des mandats officiels, avant la restitution intégrale de ces produits d'actes illicites, seront punis d'un abaissement d'un degré. — Les agents préposés au recouvrement des produits d'actes illicites, qui apporteront des retards à l'exécution de leur mission en ne poursuivant pas les recouvrements de produits d'actes illicites qui leur incombent [c'est-à-dire après 6 mois de retard et plus], ainsi que ceux qui auront détérioré ou gaspillé ces produits d'actes illicites, seront punis d'un abaissement de 2 degrés. La peine de ceux qui en auront fait un usage personnel sera augmentée. Les chefs de service qui auront manqué de surveillance seront punis d'une peine d'amende (1).

Art. 678. — Ceux qui n'infligeront pas les châtiments conformément aux règles seront punis de 30 coups de rotin. [La règle est que les châtiments doivent être infligés sur le bas des reins et qu'on doit observer une pause après chaque application de 10 coups de rotin.] Lorsque par suite de l'inobservation de ces règles des accidents mortels se produiront, (l'auteur responsable de l'accident sera puni) d'un abaissement d'un degré. Lorsque la grosseur et la longueur des rotins et des *trưong* ne seront pas conformes aux dimensions fixées par les règlements, le fonctionnaire responsable de la surveillance de cette partie du service sera puni d'une peine de *trưong* ou d'amende. Si ces différences sont considérables, on prononcera une peine d'abaissement (2).

Art. 679. — Lorsqu'une femme coupable d'une faute la rendant passible d'une peine capitale ou d'une autre peine inférieure sera enceinte au moment où la sentence prononcée contre elle sera exécutoire, il sera permis de ne lui faire subir son châtiment que 100 jours après son accouchement. Lorsqu'une sentence de cette nature aura été exécutée contre une femme enceinte avant sa délivrance, les juges seront punis d'un abaissement de 2 degrés et les greffiers de la servitude dans les bureaux de leur service. Lorsque la sentence aura été exécutée après l'accouchement mais avant l'expiration complète des délais fixés, ces peines seront diminuées, pour chacun, de 2 degrés. Si après l'expiration

(1) Article particulier au Code des Le.

(2) Exactement, à part la note intercalaire et la disposition finale, le texte de l'article correspondant du Code des T'ang. D'après les commentaires du Code de T'ang, le rotin doit être appliqué sur la partie postérieure du haut des cuisses et le bas des reins, et le *trưong* sur ces parties et le dos. Cependant les personnes ayant à subir une peine de rotin ont la faculté de choisir l'endroit du corps, les fesses ou le dos, sur lequel elles désirent que ce châtiment leur soit infligé (XXIX, 106). Seules les dispositions fondamentales de cet article ont été conservées dans le code actuel; l'ancien texte a été complètement remanié et considérablement augmenté. 1^{er} paragraphe de l'article 378 : « De l'exécution des peines non conforme aux règles » (Phil. II, 704).

des délais fixés la sentence n'est pas exécutée, on prononcera (contre les fonctionnaires et employés fautifs) une peine d'abaissement ou d'amende.

Lorsque la peine du rotin aura été infligée à une femme enceinte avant sa délivrance, le juge sera puni d'une amende de 20 ligatures et le greffier sera condamné à 80 coups de *trưong*. S'il en est résulté des blessures graves ou des accidents mortels, on prononcera contre les auteurs responsables de ces actes d'après les dispositions relatives au meurtre commis et aux blessures faites par mégarde. Lorsque ce châtiment aura été infligé après la délivrance, mais avant l'expiration des 100 jours réglementaires, on prononcera la peine prévue pour cette faute commise avant l'accouchement, avec diminution d'un degré (1).

Art. 680. — Ceux qui reviendront sur une affaire tranchée sous un règne précédent [c'est-à-dire par un ancêtre du Souverain de la dynastie régnante] ou y apporteront des modifications quelconques, seront punis d'un abaissement de 2 degrés. Les fonctionnaires qui recevront et donneront suite à des affaires de ce genre, seront punis d'une peine. Si les faits sont graves, on prononcera contre les coupables une peine d'abaissement (2).

Art. 681. — Les fonctionnaires investis d'une autorité de surveillance ou de direction qui, par leurs menaces, leurs persécutions ou en portant eux-mêmes des coups avec le bâton (*trưong*) au sujet d'une affaire publique, auront provoqué la mort de quelqu'un, seront, dans chaque cas, jugés et punis d'après les dispositions relatives au meurtre commis par mégarde ou accident.

Si, en frappant avec un gros bâton, avec les pieds ou avec les mains, ils ont fait des blessures dites fractures et autres blessures plus graves, ils seront punis en vertu des dispositions relatives au meurtre commis et aux blessures faites dans une rixe, avec diminution de 2 degrés. Lorsqu'ils auront fait usage

(1) Le 1er paragraphe de cet article est, à part les pénalités, la reproduction textuelle d'un article du Code des T'ang (XXX, 9b). Le second paragraphe s'inspire d'un article du même code faisant suite à celui indiqué ci-dessus, et visant en outre ceux qui soumettent à la question une femme enceinte avant sa délivrance. Le fait est assimilé à celui d'infliger une peine de *trưong* à une femme enceinte. La peine est 100 coups de *trưong* (XXX, 10a). Ces deux articles ont été conservés dans le code actuel. De nouvelles dispositions ont été ajoutées aux anciennes. Aux termes de ces nouvelles dispositions, lorsqu'une femme enceinte est coupable d'une faute autre qu'un acte de fornication ou un crime entraînant une peine capitale, elle doit être remise à la garde de son propre époux ; celles qui n'ont pas d'époux sont remises à la garde de leurs parents (à un degré pour lequel il existe un vêtement de deuil) et des notables de leur voisinage, sous leur caution. Lorsqu'une femme enceinte est coupable d'une faute entraînant la peine capitale, on doit laisser entrer ou envoyer dans la prison des accoucheuses pour la visiter et la soigner. Ce n'est que 100 jours après sa délivrance qu'on peut lui faire subir son supplice (Phil. II, 720).

(2) Article particulier au Code des Lè.

d'instruments aigus et tranchants, on prononcera d'après les dispositions relatives au meurtre commis et aux blessures faites dans une rixe (1).

Art. 682. — Lorsqu'on prononce une condamnation on doit toujours citer le texte original des articles de loi et des décrets en vertu desquels la condamnation est prononcée. Toute contravention à cette disposition sera punie d'une peine d'amende. — Ceux qui jugeront et statueront d'après leurs vues inconsidérées seront punis d'un abaissement d'un degré. Ceux qui auront amplifié ou tronqué un texte de loi seront punis d'après les dispositions relatives au fait d'incriminer ou d'innocenter quelqu'un (2).

Art. 683. — Ceux qui, relativement aux condamnations à prononcer, devant en référer à une juridiction supérieure, n'en auront pas référé, ou qui, devant attendre une réponse, ne l'auront pas attendue, mais auront jugé et tranché de leur propre autorité, seront punis d'une peine d'abaissement (3).

Art. 684. — Les décrets portant condamnations, rendus pour juger des cas exceptionnels, et non convertis en règlements définitifs, ne devront pas, par la suite, être cités par assimilation. Ceux qui, pour les avoir cités, auront innocenté ou incriminé quelqu'un, seront poursuivis en vertu des dispositions

(1) Exactement le texte de l'article correspondant du Code des T'ang, moins une disposition concernant les fonctionnaires qui frappent alors qu'il n'est pas dans leurs attributions, d'après les règlements, de faire exécuter une peine ou de soumettre des gens à la question (XXX, 1 ab).

Les dispositions générales de cet article, dont le texte a été complètement remanié, forment dans le code actuel le sujet du 2^e paragraphe de l'article 378 : « De l'exécution des peines non conforme aux règles » (Phil. II, 704).

(2) Le premier paragraphe de cet article est la reproduction textuelle de la moitié d'un article du Code des T'ang. Le passage supprimé stipule que si plusieurs faits sont visés par un même article, il est permis de ne citer que le passage ayant trait à la faute commise (XXX, 2a). L'article entier de l'ancien code chinois a été conservé dans le code actuel où il forme le 1^{er} paragraphe de l'article 380 : « De la citation des lois et des ordonnances dans les jugements ».

(3) Exactement, à part les pénalités, le texte de l'article correspondant du Code des T'ang (XXX, 2a). D'après les commentaires de ce dernier code, il s'agit d'une façon générale de toutes les condamnations qui, bien que pouvant être « proposées » par les tribunaux inférieurs, doivent être approuvées par des juridictions de plus en plus élevées selon le degré de gravité des peines pour pouvoir être rendues exécutoires. L'article 386 du code actuel, « Attendre la réponse aux rapports adressés au Souverain relativement aux condamnations à mort », qui ne paraît être qu'une modification de l'ancien article du Code des T'ang, ne mentionne plus que l'obligation d'attendre la réponse au rapport adressé au Souverain pour faire exécuter un coupable condamné à mort. L'inobservation de cette disposition est punie de 60 coups de *trung* (Phil. II, 724).

relatives au fait d'innocenter ou incriminer quelqu'un et punis selon qu'ils auront agi volontairement ou par inadvertance (1).

Art. 685. — Les juges et greffiers qui auront volontairement innocenté ou incriminé quelqu'un en acquittant entièrement un coupable ou en condamnant une personne totalement innocente, seront punis de la totalité de la peine (prévues pour la faute dont il aura été a tort accusé ou innocenté). [Cette disposition s'applique au cas où une personne devant être reconnue innocente, on l'incrimine volontairement et au cas où une personne devant être reconnue coupable, on la soustrait volontairement aux conséquences de sa faute.] — Lorsque les juges et greffiers auront aggravé une faute légère en la transformant en faute grave, ou atténué une faute grave en la transformant en faute légère, ils seront punis de l'augmentation ou de la diminution de peine encourue. S'il s'agit d'une peine capitale, ils seront passibles de l'exil dans une région éloignée. [Cela signifie que si, devant prononcer une peine d'abaissement d'un degré, on prononce un abaissement de deux degrés — ce qui est le cas appelé aggravation par augmentation d'une faute légère, — le coupable est alors puni de cette augmentation de peine d'abaissement d'un degré. Si au contraire une faute étant passible d'un abaissement de 3 degrés, on réduit la peine à un degré — c'est ce qu'on appelle diminution d'une faute plus grave par transformation en faute légère. — le coupable est puni de cette diminution de 2 degrés. Dans tous les autres cas similaires on se conformera à cette règle. — Dans les cas d'aggravation par augmentation d'une peine plus légère, si cette aggravation a eu pour résultat une condamnation à une peine de servitude, chaque degré de la peine de servitude sera converti en un abaissement d'un degré ; si l'aggravation a entraîné une peine capitale et que l'exécution ait eu lieu, les coupables seront punis de l'exil dans une région éloignée. — Dans les cas de diminution d'une faute plus grave par transformation en faute plus légère, les peines des coupables seront encore les mêmes.] Lorsqu'en prononçant une condamnation (les juges et les greffiers) auront incriminé ou innocenté quelqu'un par erreur, dans chaque cas la peine dont ils seront passibles sera diminuée de 2 degrés. [Cette disposition s'applique à ceux qui par ignorance ou par suite d'une erreur matérielle, sans qu'il y ait par ailleurs aucun fait de corruption, de faveur ou de vengeance, se sont trompés dans l'application exacte de la peine. Qu'il y ait eu aggravation d'une faute légère considérée comme plus grave ou diminution d'une faute grave considérée comme plus légère, on statuera contre les coupables d'après la peine qui aura été prononcée.] Lorsque dans des cas de cette nature l'erreur sera imputable au greffier pour négligence dans les vérifications et confrontations de pièces qui lui incombent, la peine sera supportée par le greffier : lorsque l'erreur incombera au juge aux informations, par suite de négligences

(1) Exactement le texte de l'article correspondant du Code des Tang (XXX, 3a). Ces dispositions ont été conservées dans le code actuel. Elles forment le 2^e paragraphe de l'article 380 : « De la citation des lois et ordonnances dans les jugements ». L'ancien texte n'a été que très légèrement modifié. Toutes les notes ont été ajoutées (Phil. II, 710).

de sa part dans les enquêtes et interrogatoires, la peine sera infligée au juge aux informations. Lorsque la faute incombera au juge des peines pour n'avoir pas prononcé la peine qui convenait, la peine sera supportée par le juge des peines. Lorsque l'erreur judiciaire aura été provoquée par un manquement d'un juge rapporteur dans les vérifications de dossiers ou dans les interrogatoires, la peine sera supportée par ce juge rapporteur. Dans les cas de faute commise par manque de surveillance, on prononcera contre les fautifs pour manque de surveillance avec diminution progressive de la peine pour chacun (selon le degré de sa responsabilité). — Si (les individus condamnés à tort) n'ont pas encore subi leur condamnation, ou (si ceux acquittés) n'ont pas encore été mis en liberté, ont été repris après avoir été mis en liberté, ou sont morts naturellement ou accidentellement, dans chaque cas, les personnes ayant encouru une peine à leur sujet bénéficieront d'une réduction de peine d'un degré. [C'est-à-dire que lorsque l'inculpé n'a pas encore subi sa condamnation, après avoir été incriminé volontairement ou par erreur, ou lorsque le détenu n'a pas encore été mis en liberté, ou qu'après avoir été mis en liberté, il a ensuite été repris, ou qu'il est mort, après avoir été innocenté volontairement ou par erreur, les peines édictées plus haut pour avoir incriminé volontairement ou par erreur, ou innocenté volontairement ou par erreur ces individus, sont dans chaque cas diminuées d'un degré.] Ceux qui feront appel au Souverain d'une sentence ne comportant aucune erreur d'incrimination ou d'acquiescement seront punis d'un abaissement d'un degré. Si une sanction plus grave s'impose, cette peine sera augmentée d'un degré. On poursuivra en outre contre les coupables le paiement d'une indemnité de réparation de 30 ligatures [20 ligatures pour le juge aux informations et 10 ligatures pour le greffier]. Si un juge des peines a été incriminé, on poursuivra d'autre part à son profit le paiement d'une indemnité de réparation de 30 ligatures. Cette indemnité est fixée à 50 ligatures pour les juges-rapporteurs (1).

Art. 686. — Les réclamations en réparation d'injustice (伸冤狀) pourront être exposées par voie de plainte en cours de procès. Ceux qui adresseront des plaintes de cette nature, après exécution de la sentence et expiration

(1) Les dispositions fondamentales de cet article se retrouvent dans le Code des T'ang. Le titre de l'article de ce dernier code, les faits visés et les pénalités ont été conservés dans les codes chinois postérieurs, mais le texte de l'article primitif a été complètement remanié. Le texte de l'article annamite, dans les parties empruntées aux codes chinois, se rapproche plutôt du texte modifié du Code des Ming conservé dans le code actuel (art. 374 : « Des tribunaux qui innocentent ou incriminent quelqu'un au sujet d'une faute » (Phil. II, 66)), que de celui du Code des T'ang. Dans les codes chinois, lorsqu'il y a eu incrimination par erreur, la peine est diminuée de 3 degrés, tandis que pour l'acquiescement par erreur, la peine est diminuée de 5 degrés. Les législateurs annamites n'ont prévu pour les deux cas qu'une diminution de peine de 2 degrés. Les notes explicatives intercalaires et la disposition finale sont particulières au Code des Le

des délais d'appel au Souverain prévus par la loi, seront punis de 30 coups de rotin. Il sera permis de procéder aux confrontations utiles ⁽¹⁾.

Art. 687. — Lorsque les affaires, dont le renvoi devant une nouvelle juridiction aura été accordé après appel auprès du Souverain, n'auront pas été transmises, jugées et résolues dans les délais réglementaires [c'est-à-dire : 2 mois pour les grands procès et 1 mois pour les petits procès], les juges aux informations seront punis d'une amende de 30 ligatures et les greffiers d'un abaissement d'un degré. Lorsque les appelants ne répondront pas aux convocations qui leur seront adressées, on en réfèrera au Souverain et l'affaire sera classée ⁽²⁾.

Art. 688. — Lorsque des plaideurs récuseront les juges aux informations dont ils relèvent, il sera permis aux juges des peines enquêteurs (審刑官) d'examiner (les motifs de cette récusation) et d'interroger les parties. S'il existe des motifs légitimes de récusation, les plaideurs seront autorisés à porter leur procès devant un autre tribunal. Lorsqu'un juge, obéissant à des sentiments personnels, retiendra une affaire dans laquelle il est récusé, on prononcera contre lui une peine d'abaissement. Le greffier sera puni de la même peine ⁽³⁾.

Art. 689. — Toutes les fois qu'il surviendra un édit d'amnistie, le bénéfice en sera accordé, conformément aux termes du décret qui sera promulgué à cette occasion, à tous les condamnés autres que ceux coupables d'un crime atroce ou de rébellion. Les fonctionnaires chargés de la surveillance des lieux où les condamnés subissent leur peine, qui, apprenant la promulgation d'un édit d'amnistie, auront mis les condamnés en liberté avant d'avoir été officiellement avisés de cette mesure, seront punis d'après les dispositions relatives au relâchement dans la surveillance des prisonniers avec diminution de peine d'un degré. Ceux qui, après avoir été officiellement avisés de la promulgation d'un décret d'amnistie, auront retenu et gardé les condamnés au point de

(1) Article particulier au Code des Le.

(2) Article particulier au Code des Le.

(3) Cet article est particulier au code des Le. Le Code actuel ne possède sur ce sujet qu'un article relatif aux cas où les juges doivent se récuser : Art. 304 : « Des cas où les magistrats doivent se récuser. » Aux termes de cet article, les magistrats et les employés doivent se récuser toutes les fois qu'ils sont unis à une des personnes concernées dans une plainte ou dans un procès par des liens de parenté à un degré pour lequel il existe un vêtement de deuil, ou par le mariage d'un enfant d'une de ces personnes avec un de leurs propres enfants, qu'ils ont eu une de ces personnes pour maître ou pour professeur, ou enfin qu'ils ont une ancienne raison d'inimitié contre une de ces mêmes personnes. Le cas de récusation d'un magistrat par un plaideur n'est pas prévu (Phil. II, 405).

laisser passer les délais fixés (pour la validité de cette mesure ?) seront punis d'un abaissement d'un degré et destitués ⁽¹⁾.

Art. 690. — Les affaires présentant le caractère de cas douteux (art. 707) doivent être déférées à la Cour criminelle pour être examinées et jugées par les membres de cette Cour réunis en assemblée. La Cour s'efforcera d'amener l'inculpé à reconnaître sa culpabilité. Si l'inculpé ne reconnaît pas les accusations portées contre lui, il lui sera permis de faire valoir ses moyens de défense, qui devront être examinés dans tous leurs détails. Lorsqu'il sera contrevenu à ces dispositions, les juges aux informations seront punis d'une amende de 20 ligatures. Lorsqu'après avoir été déférées à la cour criminelle, (des affaires de cette nature) n'auront pas été examinées à fond, la peine des juges coupables sera encore la même ⁽²⁾.

Art. 691. — Les juges aux informations qui, après avoir terminé leur information contre un haut fonctionnaire [Sont visées par ce terme les personnes ayant droit à une délibération comme parent, les fonctionnaires en activité de service du 5^e degré et au dessus, les fonctionnaires sans emploi du 4^e degré et au dessus, et les personnes pourvues de titres honorifiques du mandarinat du 3^e degré et au dessus] coupable d'une faute, n'en auront pas référé au Souverain pour solliciter l'autorisation de se saisir du coupable et de l'incarcérer, mais auront attendu pour agir la sanction définitive de l'affaire, seront punis de 80 coups de *truong*. (Lorsque la demande d'incarcération n'aura pas été adressée) parce que le coupable était malade ou qu'un examen médical avait été sollicité en sa faveur, aucune peine ne sera prononcée. Ceux qui, sans en avoir sollicité l'autorisation, comme ils auraient dû le faire, et de leur propre autorité, auront incarcéré (des coupables appartenant à la catégorie des personnes spécifiées dans le présent article), seront punis des mêmes peines ⁽³⁾.

Art. 692. — Lorsque des personnes qui auraient dû être confisquées au profit de l'Etat auront été laissées en liberté, ou que des personnes qui n'auraient pas dû être confisquées au profit de l'Etat auront été confisquées, on prononcera contre les auteurs de ces actes d'après les dispositions relatives au fait d'incriminer ou d'innocenter quelqu'un ⁽⁴⁾.

Art. 693. — Les juges des peines et juges aux informations qui ne prononceront pas, dans les affaires dans lesquelles ils statueront, les restitutions envers l'Etat et les confiscations de biens et rizières qu'il y aurait lieu de

⁽¹⁾ Article particulier au Code des Le.

⁽²⁾ Article particulier au Code des Le.

⁽³⁾ Article particulier au Code des Le.

⁽⁴⁾ Cet article paraît être, avec de légères modifications, identique au 3^e et dernier paragraphe de l'article 387 du code actuel : « Des sentences non conformes à la loi » (Phil. II, 726). Le Code des T'ang ne contient aucune disposition de cette nature.

prononcer, seront punis des peines prévues pour les dissimulations (de biens), avec diminution de 2 degrés. Ceux qui auront prononcé des restitutions envers l'Etat ou des confiscations dans des cas où il n'y avait pas lieu de prononcer de telles restitutions, ou qui auront attribué à Ât (乙) ce qui devait revenir à Giáp (甲) ou à Giáp ce qui devait revenir à Ât, seront également punis d'une peine d'abaissement ou d'amende. Lorsqu'ils auront volontairement embrouillé l'affaire pour des motifs d'ordre personnel, la peine sera augmentée de 2 degrés. La peine des greffiers sera augmentée d'un degré. Lorsqu'après que les restitutions à l'Etat et les confiscations auront été effectuées, un état détaillé du produit de ces restitutions et confiscations n'aura pas été dressé et transmis au service des Greniers et Magasins, la peine (des juges responsables de cette omission) sera une amende de 30 ligatures. Les greffiers seront punis d'un abaissement d'un degré. En cas de détournements, on prononcera contre les coupables d'après les dispositions relatives au vol. — Les greffiers qui auront gardé des cachets officiels au lieu de les remettre aux autorités provinciales pour qu'ils soient placés dans les armoires de l'Etat, ou qui auront perdu ces cachets, seront, dans chaque cas, punis d'après les dispositions relatives à ceux qui gardent des registres paraphés (1).

Art. 694. — Lorsque des condamnés à des peines de servitude ou d'exil devront être envoyés sur les lieux où ils doivent subir leur peine, les fonctionnaires concernés des bureaux du Ministère du Personnel qui auront différé le départ de ces condamnés seront punis d'une amende de 20 ligatures. Si, par suite de ces retards, des évasions viennent à se produire, ces fonctionnaires seront punis selon le plus ou moins de gravité des faits. Les gardiens seront punis d'après les dispositions relatives aux gardiens qui perdent des prisonniers. Lorsque des condamnés auront été envoyés sur les lieux où ils doivent subir leur peine sans avoir été mis en cage ni enchainés, les employés du service compétent du Ministère du Personnel et le fonctionnaire spécialement chargé de la surveillance de ces opérations seront chacun punis d'un abaissement d'un degré. Le fonctionnaire spécialement chargé de la surveillance et de la direction des lieux où les condamnés doivent subir leur peine, qui aura accepté de conduire (2) un convoi de prisonniers condamnés organisé dans les conditions défectueuses visées plus haut, sera puni de la même peine. Lorsque les condamnés n'auront pas été enchainés conformément aux règles, la peine de chacun sera diminuée d'un degré (3).

(1) Cet article est particulier au Code des Lê. Le dernier paragraphe manque de précision. Il doit s'agir probablement de cachets provenant d'affaires jugées et non pas des cachets ordinaires du service de ces greffiers.

(2) Ou « de recevoir » ? 受送者.

(3) Article particulier au Code des Lê.

Art. 695. — Les juges aux informations des ministères et autres grands services de la capitale qui, dans les trois jours qui suivront l'approbation par le Souverain des sentences prononçant des peines de mort, d'exil, de servitude ou d'abaissement, n'auront pas envoyé communication de ces sentences au bureau de la Direction des rôles et registres pour qu'il soit procédé aux inscriptions et rétrogradations utiles, seront punis d'une amende de 30 ligatures. L'employé spécialement affecté à ce service sera puni d'un abaissement d'un degré. Lorsque, dans les trois jours qui suivront la communication des sentences, le service de la Direction des rôles et registres n'aura pas effectué les inscriptions utiles, (les auteurs responsables de cette négligence) seront punis de la même peine d'amende ⁽¹⁾.

Art. 696. — Lorsque les produits d'actes illicites dont la confiscation aura été prononcée n'auront pas été livrés (輸 *thau*) dans les délais fixés [lesquels délais sont : 5 mois pour un produit d'acte illicite d'une valeur de 1.000 ligatures et au-dessus ; 3 mois pour un produit d'une valeur de 500 ligatures et au-dessus ; 1 mois 1/2 pour un produit d'une valeur de 100 ligatures et au-dessus ; 1 mois pour un produit d'une valeur de 90 ligatures ou moins], les employés et préposés chargés du service des recouvrements seront punis de 80 coups de *trưong*. En cas de retard considérable, ils seront punis d'un abaissement d'un degré. Lorsque (les personnes contre lesquelles les confiscations auront été prononcées) seront pauvres et dans l'impossibilité de s'exécuter, on devra en référer au chef de service qui adressera un rapport au Souverain pour solliciter sa décision. Lorsqu'il y aura lieu de poursuivre la restitution d'un brevet de nomination dans les cas de retrait d'emploi ou de destitution, on devra, dans chaque cas, effectuer ces opérations, en tenant compte des délais de distance. Pour un retard de 3 jours, le juge aux informations sera puni d'une amende de 5 ligatures et le greffier de 30 coups de rotin ; pour chaque période de retard de 5 jours en sus, la peine sera augmentée d'un degré. Ces peines s'arrêteront à une amende de 20 ligatures et 80 coups de *trưong* ⁽²⁾.

Art. 697. — Les fonctionnaires des *lộ* qui auront donné suite à des requêtes injustifiées en réparation de torts ou d'injustices, seront punis d'un abaissement d'un degré et d'une amende de 5 ligatures, qui sera attribuée au dénonciateur à titre de récompense. Si les faits méritent une sanction plus grave, on prononcera en outre la destitution du coupable. Lorsque des magistrats de la Cour de révision des affaires judiciaires prendront en considération des requêtes injustifiées, en réparation d'injustices au sujet d'affaires relevant de la compétence des magistrats des *lộ* et *huyên*, ils seront punis des mêmes peines ⁽³⁾.

(1) Article particulier au Code des Lê

(2) Article particulier au Code des Lê.

(3) Article particulier au Code des Lê.

Art. 698. — Les fonctionnaires attachés aux Ministères et autres grands services de la capitale qui, lorsqu'ils recevront des placets au sujet d'affaires judiciaires, s'entendront clandestinement avec les greffiers pour les retenir (et leur donner suite) au lieu de les transmettre aux juges aux informations concernés, seront punis ainsi que ces greffiers d'un abaissement de 3 degrés. Ceux qui, dans les affaires judiciaires provenant des provinces extérieures, auront lancé des mandats de convocation ne portant pas le cachet du service dont ils émanent seront punis de la même peine ⁽¹⁾.

Art. 699. — Les greffiers qui ajouteront ou retrancheront quoi que ce soit dans une pièce d'un procès seront punis de la servitude dans les écuries d'éléphants. Ceux qui de leur propre autorité auront adressé pour quelqu'un une supplique au Souverain en vue de réclamer justice, seront punis d'un abaissement de 2 degrés ⁽²⁾.

Art. 700. — Les greffiers qui, après avoir inscrit sur les mandats de comparution décernés contre des plaideurs les noms de famille et noms personnels des agents chargés de leur exécution, auront ensuite remis ces mandats à d'autres agents, seront punis d'un abaissement de 3 degrés ⁽³⁾.

Art. 701. — Toutes les fois que les agents d'exécution judiciaires auront à exécuter un mandat de saisie de corps à fin de comparution, décerné contre des personnes en cause dans une instance judiciaire, ils devront se présenter aux fonctionnaires chargés de l'administration des *lô* et *huyên* où ils se rendront et leur remettre leur mandat, pour que ces fonctionnaires puissent faire saisir les personnes citées et les livrer. Si les personnes citées sont en fuite et ne se trouvent pas à leur domicile, les *quan huyên* et fonctionnaires communaux devront établir un certificat dans lequel ils déclareront que les personnes citées ont pris la fuite et ne se trouvent plus à leur domicile, et ils signeront ce certificat en engagement de responsabilité. Si par la suite ils apprennent le retour de ces personnes, ils devront immédiatement se saisir d'elles et les livrer : ils ne devront pas oser se permettre de les cacher. Quant aux agents préposés à l'exécution des mandats judiciaires, ils prendront le certificat qui leur sera remis et s'en retourneront. Ils remettront ledit certificat au juge aux informations qui le conservera à toutes fins utiles. Lorsqu'il sera contrevenu à ces dispositions, les *quan huyên* et fonctionnaires communaux seront punis d'une peine d'abaissement ou de servitude, les juges aux informations et les agents

⁽¹⁾ Cet article est particulier au Code des Lè. Il est très obscur ainsi que le précédent.

⁽²⁾ Cet article est particulier au Code des Lè. L'article 388 du code actuel : « Des greffiers ou employés qui écrivent les déclarations à la place des déclarants » contient un passage visant les greffiers et employés qui font des augmentations ou des diminutions dans les déclarations des personnes déposant en justice (Phil. II, 278).

⁽³⁾ Article particulier au Code des Lè

d'exécution judiciaires seront punis d'une peine qui sera proportionnée au degré de gravité de leur faute. Lorsque des personnes engagées dans un procès et prévenues de fautes graves auront volontairement été laissées en liberté, on prononcera contre les auteurs responsables de ces faits les peines prévues contre ceux qui laissent volontairement en liberté des prévenus inculpés de fautes graves ⁽¹⁾.

Art. 702. — Les agents chargés de l'exécution de mandats d'amener décernés dans des affaires judiciaires concernant des individus appartenant aux tribus barbares, qui exécuteront leur mission sans en référer aux administrateurs-surveillants de ces tribus, seront punis d'un abaissement d'un degré. Ces dispositions ne seront pas applicables lorsqu'il s'agira de délits de coups et blessures et d'injures. Les administrateurs-surveillants des tribus barbares qui n'auront pas assuré l'exécution d'un mandat d'amener en prétendant fausement que les individus cités ont résisté par la force à son exécution, seront relevés de leurs fonctions d'administrateurs-surveillants.

Art. 703. — Les agents et sous-agents préposés à l'exécution des mandats de saisie de corps qui prendront des richesses ou des objets à quelqu'un seront punis d'un abaissement de 3 degrés si les faits sont peu graves, et de la servitude comme *khao-dinh* si les faits sont graves. S'ils ont complètement ruiné leur victime, ils seront punis de la servitude comme soldats agriculteurs. Si leurs exactions se sont étendues à tout le village, on prononcera contre eux une peine d'exil ou de mort. Ils seront condamnés au remboursement des choses enlevées avec augmentation d'un dixième. Ceux qui auront effectué des saisies de corps sans un mandat régulier de leur service dûment scellé, seront punis d'un abaissement de 2 degrés. Lorsqu'ils auront agi contre des personnes non coupables, la peine sera un abaissement de 3 degrés. Si dans ces circonstances ils ont enlevé des richesses ou des objets à quelqu'un ou s'ils ont poussé leurs exactions jusqu'à ruiner leur victime, ils seront punis des peines prévues contre ceux qui se rendent coupables de ces actes étant munis d'un mandat régulier, avec augmentation de 2 degrés. — Ceux qui auront inconsidérément appréhendé des personnes en dehors de celles mentionnées dans le mandat d'amener dont ils seront porteurs, et qui à cette occasion auront pris à ces personnes des richesses ou des objets ou les auront ruinées, seront également punis des mêmes peines. Les greffiers qui en établissant un mandat d'amener n'indiqueront pas l'identité des personnes citées, conformément aux règles, seront punis de la servitude comme *khao-dinh*. Les juges aux informations dont la surveillance aura été mise en défaut seront punis d'une peine d'amende ; ceux qui auront volontairement fermé les yeux

⁽¹⁾ Cet article, ainsi que les suivants jusqu'à l'article 704, est particulier au Code des Lè.

sur ces agissements seront punis d'une peine de *truong* et d'abaissement. Les fonctionnaires chargés de la surveillance du service des prisons qui auront toléré ces agissements pour avoir leur part des richesses obtenues seront punis d'une peine d'abaissement et condamnés au remboursement de ces richesses, pour un tiers. Lorsque les exactions des agents d'exécution judiciaires se seront étendues à tout le village, et que les fonctionnaires communaux n'auront pas porté plainte pour signaler les faits, ces derniers seront punis pour avoir eu connaissance des faits (et ne pas les avoir signalés).

Art. 704. — Lorsqu'un greffier sera incriminé au sujet d'un produit d'acte illicite, le juge aux informations (dont il relève) sera impliqué dans l'accusation et condamné à une peine proportionnée à la gravité des faits. Lorsque les faits seront très graves, on prononcera également une peine d'amende contre les inspecteurs judiciaires.

Art. 705. — Les greffiers qui, pendant l'instruction d'une affaire judiciaire par le juge aux informations, corrigeront et modifieront les déclarations des plaideurs sur la demande de ces derniers ou rédigeront ces déclarations à leur place, et auront, en augmentant ou diminuant les circonstances et la nature des faits, provoqué des augmentations ou des diminutions de peine, seront punis de la même peine que les coupables (en cause au procès). Lorsque des prévenus ne sauront réellement pas écrire, il leur sera permis d'avoir recours à un parent ou à une personne amie de leur choix, non impliquée dans l'affaire, pour écrire à leur place. S'ils n'ont ni parents ni amis, il leur sera permis d'avoir recours à un greffier du même service, mais étranger à l'instruction de l'affaire, pour écrire à leur place ⁽¹⁾.

Art. 706. — Les surveillants des prisons qui auront exercé sans raison des cruautés et des sévices sur les coupables détenus seront punis selon les dispositions relatives aux blessures faites dans une rixe entre personnes quelconques. Ceux qui auront réduit les fournitures de vêtements et de rations de grains revenant aux détenus seront punis d'après les dispositions relatives au vol en tenant compte de la valeur du produit de l'acte illicite. Si, par suite de ces réductions de fournitures, des détenus sont morts, on prononcera contre les auteurs de ces faits une peine d'exil ou de servitude. Les juges aux informations et les inspecteurs judiciaires qui, ayant connaissance de faits de cette nature, ne les auront pas signalés, seront punis de la peine des auteurs des faits avec diminution d'un degré ⁽²⁾.

(1) Sauf quelques substitutions de termes et autres légères modifications, cet article est reproduit dans l'article 388 du code actuel : « Des greffiers et employés qui écrivent les déclarations à la place des déclarants » (Phil. II, 728). Le Code des T'ang ne contient pas de dispositions de cette nature.

(2) Cet article est également reproduit avec quelques modifications dans l'article 373 du code actuel : « Des cruautés et des mauvais traitements exercés sur des coupables ».

Art. 707. — Toutes les fois qu'il y aura doute sur la culpabilité, on prononcera la peine prévue pour la faute reprochée, avec diminution (1).

Art. 708. — Les juges qui n'instruiront pas les affaires judiciaires dans les locaux régulièrement affectés à cet usage, ainsi que les plaideurs qui n'observeront pas dans les tribunaux l'attitude, assise ou debout, prescrite par les règles, seront également punis d'une peine d'amende. [Les règles sont : en ce qui concerne les femmes de la famille du Souverain, il sera permis aux filles de princes appartenant au 3^e degré du mandarinat et au-dessus de se faire représenter par quelqu'un ; quant aux filles de princes du 4^e degré du mandarinat jusqu'au 6^e degré, elles devront se rendre en personne au tribunal où elles se tiendront debout ; les autres s'assièront par terre. Les femmes et les filles titulaires de titres honorifiques 命婦女 se conformeront à ces règles d'après le degré de leur titre. (Si leur époux ou leur père) est fonctionnaire (?) 若官, un employé personnel 家掾 pourra répondre à leur place aux convocations. Les père et mère des femmes de 2^e rang et de 3^e rang du harem du Souverain se rendront en personne au tribunal et se tiendront debout. En ce qui concerne les personnes du sexe masculin appartenant à la famille du Souverain, celles appartenant aux 1^{er} et 2^e degrés du mandarinat se rendront en personne au prétoire. Elles se tiendront assises : celles appartenant au 1^{er} degré sur des escabeaux de 2 *thôn* de hauteur et celles appartenant au 2^e degré sur des lits de camp en bambou ou sur des nattes en bambou étendues à terre. Celles du 3^e degré se tiendront debout. Les autres se tiendront assises par terre. Les fonctionnaires qui comparaitront en justice au sujet d'une affaire publique ressortissant de leurs fonctions seront également autorisés, même si leur grade n'est pas celui prévu par les règles, à se tenir debout].

Art. 709. — Les coupables qui ne se soumettront pas au verdict qui sera rendu contre eux par les juges des peines, alors que leur culpabilité aura été établie d'une façon absolument certaine par l'instruction des faits qui leur sont reprochés, seront punis d'une augmentation de peine d'un degré (2).

détenus » Dans ce code, la peine des geôliers qui ont causé la mort de détenus en opérant des réductions sur leurs vêtements ou sur leur nourriture est la strangulation avec sursis (Phil. II, 635). Le Code des T'ang ne contient pas de disposition de cette nature.

(1) Cet article si contraire à nos principes juridiques et même, on peut le dire, au simple bon sens, est la reproduction de la 1^{re} disposition d'un article du Code des T'ang dont seule la partie fixant les pénalités a été modifiée. Une note intercalaire détermine comme suit ce qu'il faut entendre par « doute sur la culpabilité » : « Il y a doute, lorsque les témoignages à charge et à décharge se compensent, lorsque les raisons pour et contre sont égales, lorsque les faits font presumer la culpabilité mais qu'il n'y a pas de témoignages, ou lorsque, bien qu'il y ait des témoignages, on ne se trouve en présence d'aucune preuve matérielle. » Dans les cas de culpabilité douteuse, le Code des T'ang prononce la peine prévue pour la faute, avec faculté de rachat. Le 2^{me} paragraphe de l'article de ce dernier code stipule que, dans les cas de culpabilité douteuse, les magistrats réunis en assemblée pourront émettre des opinions différentes, mais que, quel que soit leur nombre, les juges ne devront pas émettre plus de trois opinions différentes (XXX, 13b). Ces dispositions n'ont pas été conservées dans le code actuel.

(2) Article particulier au Code des Lè ainsi que les suivants.

Art. 710. — Les juges et greffiers des juridictions d'appel qui auront laissé aux plaideurs libre accès à leur domicile particulier et qui leur auront donné des conseils ou suggéré des arguments propres à dénaturer les faits de l'affaire, seront punis des peines encourues par ces plaideurs avec diminution d'un degré. [Lorsque, cependant, des plaideurs auront des observations à présenter, il leur sera permis de se rendre au tribunal ou sur les routes pour présenter leurs placets.] Si dans ces circonstances il y a eu acceptation d'argent, on prononcera contre les coupables, d'après les dispositions relatives aux violations des règles, selon le plus ou moins de gravité des faits.

Art. 711. — Les juges aux informations et les greffiers, dont les investigations sur les lieux d'origine, fonctions, titres et autres renseignements de cette nature concernant les parties en cause dans les procès manqueront d'exactitude et de clarté, ainsi que les juges des peines qui auront commis quelque erreur dans l'application de la loi, seront dispensés de toute peine, lorsque, dans les 5 jours qui suivront le prononcé de la sentence, ils auront pu eux-mêmes rectifier les erreurs commises. Passé ce délai il ne leur sera plus tenu compte des rectifications opérées.

Art. 712. — Relativement aux tribunaux d'appel, lorsque, après que la qualification de la faute et la nature de la peine auront été parfaitement déterminées dans une affaire, au moment de l'établissement du jugement, le juge (chargé de cette formalité) se laissant aller à un mouvement de bonne humeur ou de colère commettra quelque illégalité, ceux qui auront acquiescé et n'auront pas été capables de protester énergiquement seront punis d'une peine d'abaissement et de la destitution. Ceux qui, lorsqu'une condamnation aura été fixée comme il convenait, s'efforceront pour des motifs personnels de la faire augmenter ou diminuer, seront punis d'une peine de servitude ou d'exil.

Art. 713. — Les témoins appelés à déposer en justice, qui sont des amis ou des ennemis avérés des parties en cause dans un procès, ne devront également pas être entendus. Les témoins qui auront déposé en cachant leurs sentiments d'amitié ou d'animosité seront passibles des peines édictées contre les témoins qui ne déposent pas selon la vérité. Les juges aux informations et les juges des peines qui, connaissant (les sentiments d'amitié ou d'animosité des témoins pour les plaideurs), auront accueilli leurs témoignages, seront punis.

Art. 714. — Les agents chargés de l'arrestation (des coupables), les surveillants et gardiens des prisonniers, les juges des peines, les juges aux informations et greffiers, qui, pour satisfaire leurs ressentiments ou exercer une vengeance, auront engagé des détenus à dénoncer calomnieusement des personnes paisibles et honorables, dans le but de faire condamner ces personnes, seront punis de la peine prévue pour le fait calomnieusement imputé. Les détenus qui auront obéi à ces instigations et auront fait condamner quelqu'un, seront punis d'une augmentation d'un degré de la peine dont ils étaient primitivement

passibles. Lorsqu'ils auront fait ces dénonciations sous l'influence de la torture ou de la contrainte, ils ne seront pas punis.

Art. 715. — Les greffiers qui n'auront pas recueilli intégralement les dépositions des plaideurs seront punis d'une peine de servitude. Ceux qui auront volontairement altéré, augmenté ou réduit ces dépositions seront punis d'une peine d'exil.

Art. 716. — Les agents d'exécution judiciaires et les greffiers qui auront exigé des droits « de lanterne » ou « de papier » supérieurs à ceux fixés [pour les gros procès: 1 ligature, pour les petits procès: 5 *tiên*], seront punis comme suit d'après le montant de la somme exigée indûment : pour 5 *tiên* et au-dessus : 50 coups de rotin et un abaissement d'un degré ; pour 1 ligature et au-dessus : un abaissement de 2 degrés ; si les sommes exigées indûment sont considérables, on prononcera des peines plus fortes. Les coupables seront condamnés au remboursement des sommes exigées indûment, qui seront restituées aux plaideurs.

Art. 717. — Ceux qui auront fait une dénonciation au sujet d'une affaire publique ne pourront pas conclure personnellement et de leur propre autorité un accord (avec la personne faisant l'objet de la dénonciation) pour arrêter l'affaire. Les juges des peines et les juges aux informations qui auront acquiescé à des accords de cette nature, seront punis de 50 coups de rotin et d'un abaissement d'un degré. S'ils ont acquiescé à ces accords pour des motifs personnels ou parce qu'ils avaient reçu des cadeaux en argent ou en nature, on prononcera contre eux d'après les dispositions relatives aux cas de violation des règles.

Art. 718. — Les juges qui, après avoir complètement terminé l'instruction d'une affaire judiciaire, auront volontairement laissé trainer l'affaire et ne l'auront pas soumise à la sanction définitive du Souverain, seront punis : pour 10 jours de retard d'un abaissement d'un degré ; pour chaque fois 10 jours de retard en sus la peine sera augmentée d'un degré. Ceux qui après transmission d'une affaire au Souverain et confirmation de la sentence n'auront pas mis en route (les condamnés, vers les lieux où ils doivent subir leur peine), seront punis des mêmes peines. Si par suite de ces retards des décès se sont produits parmi les condamnés, la peine sera augmentée d'un degré.

Lorsque les retards proviendront du fait que les produits d'actes illicites n'auront pu être entièrement recouvrés dans les délais fixés pour la transmission de l'affaire, ces dispositions ne seront pas applicables ⁽¹⁾.

(1) Dans son ensemble cet article est particulier au Code des Lè, mais il rappelle par le sujet traité et l'ordre de ses dispositions l'article 362 du code actuel : « De la prolongation de l'incarcération » (Phil II, 631). Cet arrangement, si tant est qu'il y ait emprunt, n'est pas très heureux, car le texte annamite est très obscur et très vague.

Art. 719 — Le jour fixé pour l'examen et le jugement des affaires judiciaires ⁽¹⁾, les hauts dignitaires et fonctionnaires appelés à en connaître se réuniront en séance officielle. Ils devront en toute sérénité d'esprit et de cœur examiner les faits de la cause et interroger les parties, discerner les droits des torts, la vérité du mensonge. Lorsqu'il seront dans l'incertitude, ils devront approfondir leurs investigations et revenir sur les interrogatoires ; ils ne devront pas, ne s'en tenant partialement qu'à leur jugement personnel, faire pression sur l'assemblée pour faire adopter leurs vues, ou présenter des arguments basés sur des faussetés, d'où pourraient résulter des injustices et des illégalités. Les juges qui n'auront soulevé aucune objection formelle en cours de séance, ne devront pas ensuite critiquer les décisions qui auront été prises. Ceux qui contreviendront à ces dispositions seront punis en vertu des dispositions relatives au fait d'innocenter ou d'incriminer quelqu'un, selon le degré de gravité de leur faute.

Art. 720. — Après que (les grands dignitaires composant les hautes cours de justice) auront rendu leur verdict, les juges des peines et les juges aux informations viendront prendre connaissance des motifs de l'arrêt et de la condamnation prononcée et en donneront connaissance aux plaideurs en les engageant à s'y soumettre. Si les plaideurs ne se soumettent pas à l'arrêt rendu, on procédera à un supplément d'enquête. Si, alors que les faits (de la cause) n'ont pas été complètement élucidés (情未得), que les raisons n'ont pas été entièrement éclaircies (理未明), les juges des peines et les juges aux informations font pression sur les plaideurs pour les engager à accepter l'issue du procès, ils seront punis, en vertu des dispositions relatives au fait d'incriminer ou d'innocenter quelqu'un, d'une peine qui sera graduée d'après le plus ou moins de gravité des faits. Les plaideurs qui, lorsque les faits auront été parfaitement élucidés et les raisons entièrement éclaircies, ne se soumettront pas à l'arrêt rendu, seront punis par une augmentation d'un degré de la peine primitivement encourue ⁽²⁾.

Art. 721. — Relativement à la fixation des peines par les juges des peines, lorsque le fait motivant la condamnation sera exactement prévu par la loi et

(1) Par les cours de justice spéciales, faisant généralement fonctions de hautes cours d'appel.

(2) Cet article est particulier au code des Lè. L'article du code des T'ang (XXX, 7a) relatif à la lecture des jugements rendus, aux condamnés ou à une personne de leur famille pour leur demander s'ils se soumettent à la condamnation prononcée ou s'ils désirent faire appel, a été conservé avec quelques légères modifications dans le code actuel où il forme le 1^{er} paragraphe de l'article 381 : « En prononçant une peine contre un coupable, on doit recueillir sa déclaration qu'il se soumet au jugement ou qu'il en demande la révision » Phil. Il, 713).

que ces magistrats auront, inconsidérément et de leur propre autorité, augmenté ou diminué les peines prévues ou auront cité des articles à côté, aggravant ou diminuant les peines à leur fantaisie, ils seront punis, d'après les dispositions relatives au fait d'incriminer ou d'innocenter quelqu'un, avec augmentation d'un degré (1).

(1) A la suite de cette section on trouve dans le *Hiên-chương* la remarque suivante de Phan-huy-Chú.

« Si l'on jette un coup d'œil sur la table des matières du code, on voit que le nombre des articles dont il se compose dépasse 700. On peut proclamer en toute sincérité que ces articles de loi constituent une législation complète. Par la connaissance qu'ils donnent des règles imposées, les limites qu'ils tracent aux manifestations des passions humaines, la juste graduation des peines qu'ils établissent selon le degré de gravité des fautes, ils constituent un instrument parfaitement conditionné et suffisant pour parer à toute éventualité et contenir le peuple. Mais une limite s'impose dans la confection des lois : les cas particuliers susceptibles de se produire en toutes circonstances sont infinis. Même un code composé de milliers et de milliers d'articles présenterait toujours quelque lacune. Comment, en effet, un code pourrait-il prévoir tous les actes répréhensibles susceptibles d'être commis par les hommes ? C'est ce qui explique la portée des deux articles de la section « Des délits divers » intitulés : « Des individus qui se rendent coupables de nombreux actes répréhensibles » et « De ceux qui font ce qui ne doit pas être fait ». articles qui contiennent des dispositions générales susceptibles de s'appliquer à tous les cas, pour suppléer aux lacunes de la loi. Grâce à ces articles, ceux qui détiennent les lois sont toujours armés dans les cas imprévus et peuvent sévir dans de justes limites en estimant le degré de gravité de la faute commise, et tous les faits non prévus dans le code peuvent être jugés selon les principes de la plus haute justice. En outre, cette manière d'apprécier les faits selon l'esprit général des lois, sans être tenu par les prescriptions invariables des articles de loi eux-mêmes, constitue un instrument merveilleux de juridiction à côté des règles ordinaires ».

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CODE DES LÊ

	Pages
Préface	B.E.F.E.-O. VIII, 177
Introduction	» 182
Exposé chronologique de la législation sous les dynasties successives	» 185
Livre I. 1 ^{re} partie. Noms et règles des peines	IX, 91
» 2 ^e partie. Lois sur la garde et les prohibitions	IX, 471
Livre II 1 ^{re} partie. Règlements sur les fonctions publiques	IX, 765
<i>Appendices</i> I. Cérémonies et sacrifices	X, 16
» II. Prestation du serment de fidélité	» 21
» III. Instructions pour la réforme des mœurs	» 23
» IV. Prescriptions somptuaires,	» 35
» V. Règles du deuil pour la mort d'un Empereur.	» 38
» VI. Cérémonies de la présentation du calendrier.	» 39
» VII. Mesures	» 42
» VIII. Marchés	» 43
» IX. Relais de poste	» 46
» X. Cérémonie de la remise des décrets.	» 48
Livre II 2 ^e partie, Institutions militaires	» 49
Livre III. Lois civiles, 1 ^{re} section. Des familles et du mariage.	X, 349
» 2 ^e section. Rizières et habitations	» 377
<i>Appendices.</i> I. Etablissement des rôles. Recensement. Répartition des impôts	X, 461
» II. De la répudiation et du divorce.	» 477
» III. Du nantissement des personnes.	» 479
» IV. Des rites du mariage	» 480
» V. Des mariages disparates	» 491
» VI. Des diverses catégories de terres	» 492

	Pages
Lois additionnelles sur la propriété	XI. 493
Décrets complémentaires sur le <i>hưong-hòa</i>	» 500
De la fornication	XI. 25
<i>Appendices.</i> I. Des successions	» 30
» II. De l'adoption	» 43
» III. De la vente et du nantissement des terres	» 48
» IV. Du <i>hưong-hòa</i>	» 50
» V. De la fornication.	» 65
Livre IV. 1 ^{re} partie. Lois sur le vol et le brigandage.	XI, 3-4, 313
» 2 ^e partie. Des rixes et coups.	XII. vi, 1
Livre V. 1 ^{re} partie. Des faux.	XIII, v, 1
» 2 ^e partie. Délits divers	» 18
<i>Appendice.</i> Documents concernant les étrangers établis au Tonkin au XVII ^e siècle.	» 55
Livre VI Des arrestations et des prisonniers en jugement . . .	XXII 1
Première section. — Des arrestations.	» 1
Deuxième section. — Des prisonniers en prévention de jugement.	» 9

CODE DE PROCÉDURE.

	Pages
Chapitre I. Règles générales de procédure.	Tome XIX, IV, 1
» II. Règles concernant les réclamations des plaideurs contre les juges	16
» III. Des délais de transport dans l'exécution des mandats d'appréhender décernés par les autorités judiciaires	20
» IV. Des délais de transmission des dossiers des affaires judiciaires.	24
» V. Règles concernant l'exécution des mandats d'appréhender aux fins de comparution	24
» VI. Règles concernant les demandes de renvoi formulées par les plaideurs	27
» VII. Règles concernant les défauts en justice	28
» VIII. Règles concernant les affaires portées simultanément devant plusieurs juridictions par les plaideurs	31
» IX. Règles sur les frais de justice	31
» X. Règles concernant les droits « d'arc ».	32
» XI. Règles concernant les droits dits de remerciements et de charge	34
» XII. Règles concernant le recouvrement des indemnités de rachat de peine, des amendes, des restitutions et des indemnités de réparations	35
» XIII. Tarif des ordres de service	36
» XIV. Règles concernant le contrôle des affaires judiciaires . . .	37
» XV. Règles de procédure en matière d'homicide	39
» XVI. Règles de procédure en matière de vol et de pillage. . . .	53
» XVII. Règles de procédure en matière de terres et rizières . . .	55
» XVIII. Règles de procédure en matière d'actes d'oppression et de contrainte	58
» XIX. Règles de procédure en matière d'exactions commises par les surveillants généraux et les percepteurs.	61
» XX. Règles de procédure concernant les exactions commises par les collecteurs des postes de surveillance des voies d'eau . .	66
» XXI. Prohibitions concernant les faux envoyés	67

	Pages
Chapitre XXII. Règles de procédure en matière de rixes et de coups.	68
„ XXIII. Règles de procédure en matières d'injures	70
„ XXIV. Règles de procédure en matière de fornication.	71
„ XXV. Règles de procédure en matière de mariage.	72
„ XXVI. Règles de procédure en matière de dettes	72
„ XXVII. Règles de procédure en matière de jeu	74
„ XXVIII. Règles de procédure en matière de tombeaux	77
„ XXIX. Règles de procédure en matière d'affaires diverses	77
„ XXX. Interdictions concernant les chevaliers d'industrie	79
„ XXXI. Devoirs et obligations des employés	80
<i>Appendice.</i>	83

LE TOMBEAU DU FILS DU ROI DE WOU

(V^e siècle avant notre ère)

par VICTOR SEGALEN.

Les études sinologiques ont fait une perte sensible en la personne de Victor Segalen, mort en 1919 à l'âge de quarante et un ans.

Victor Segalen était médecin de la marine et avait déjà effectué de longs voyages, quand il prit goût à l'étude de la Chine. Après avoir suivi à Paris les cours d'Edouard Chavannes au Collège de France et de M. Vissière à l'Ecole des Langues orientales, il partit pour la Chine, en 1908, comme élève-interprète de la marine.

Peu après son arrivée, en 1909-1910, il organisa un premier voyage d'études dans le Nord de la Chine.

Il prépara ensuite longuement un second voyage plus important, au cours duquel, en compagnie de MM. Gilbert de Voisins et Lartigue, il visita le Ho-nan, le Chàn-si, le Sseu-tch'ouan et le Yun-nan. La mission, partie de Pékin le 1^{er} février 1914, atteignait Ya-tcheou (Sseu-tch'ouan) en juin ; le 10 août, elle se trouvait à Li-kiang ; c'est là que lui parvint la nouvelle de la déclaration de guerre. Aussitôt elle se dirigea vers la France où elle arriva le 6 octobre 1914. Le récit de ce voyage, ainsi que le *Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine Occidentale* par la Mission Segalen ont paru dans le *Journal Asiatique* (1915-1916) en trois articles qui suscitèrent un vif intérêt dans le monde savant.

En 1917, Victor Segalen repartit pour la Chine en qualité de médecin attaché à une mission de recrutement de travailleurs chinois. C'est au cours de ce dernier voyage qu'il séjourna dans la région de Nankin et put y réunir de nouveaux documents archéologiques. Près de Wou-si, il étudia un tumulus qui, d'après les monographies locales, serait le tombeau d'un prince du royaume de Wou (585-473 av. J.-C.). C'est la description de ce tombeau, rédigée par Segalen à Chang-hai en 1917, que nous sommes heureux de publier ici, comme un dernier hommage à ce noble esprit où s'unissaient dans une si belle harmonie la sensibilité du poète, le goût de l'artiste et la science de l'archéologue.

L'historien Sseu-ma Ts'ien place en tête de ses « Maisons héréditaires » la descendance de T'ai-po 太伯, de Wou (1). Le pays de Wou 吳, — ou plus exactement, comme le nommaient ses aborigènes, Keou-Wou 勾吳, — occupait, au temps de Confucius, « la province actuelle de Kiang-sou, le Sud du Ngan-houei, le Nord du Tchö-kiang et du Kiang-si » (2). Par son fondateur légendaire, T'ai-po, il prétend remonter au XII^e siècle avant l'ère chrétienne. Mais il ne fait partie de l'histoire véritable qu'en l'année 585 av. J.-C., la première du règne de Cheou-mong 壽夢 (3). Ce royaume est éteint, cent douze ans plus tard, en 473, par son voisin du Sud, le royaume de Yüé 越. C'est dans cet espace d'un siècle, entre le VI^e et le V^e, que se placent, à l'exception d'un seul, les vestiges monumentaires qu'il laissa dans la basse vallée du Yang-tseu, aux alentours de Sou-tcheou 蘇州, sa seconde capitale. Ces vestiges sont tous des tombeaux.

Ceux qu'il est possible de nommer avec certitude sont au nombre d'une dizaine, et parmi eux, dans un ordre que l'on s'est efforcé de rendre chronologique :

Tombeau de T'ai-po 太伯, vers le XII^e siècle av. J. C. (?)

Tombeau de Ki-tcha 季札, né vers 580, vivait encore en 514 av. J.-C.

Tombeau de la Princesse Siao-kiang 小姜, femme du suivant.

Tombeau de Tchong-lei 終累, prince héritier, fils du roi de Wou, Ho-lu.

Tombeau du roi Ho-lu 閔盧, mort en 496 av. J.-C.

Tombeau du huitième fils du roi de Wou.

Enfin, une sépulture postérieure à l'extinction du royaume, mais qui doit être ajoutée à cette liste :

Tombeau de Tch'ouen-chen Kiun, vice-roi de Wou sous la domination de Tch'ou, mort en 247.

Tous ces monuments relèvent du type « tumulus », mais offrent un intérêt archéologique fort inégal. Les tombeaux de Tchong-lei et de la Princesse Siao-kiang ne sont autres que des buttes peu définies. Les tombeaux de T'ai-po, de Ki-tcha, du roi Ho-lu, très célèbres, trop bien entretenus, ne présentent pas plus de valeur.

T'ai-po, fondateur légendaire, ou du moins premier roi chinois et civilisateur de ce pays barbare, fut, dit-on, l'oncle de Wen-wang, qui fut père de Wou-wang, premier empereur de la dynastie des Tcheou. Si T'ai-po a jamais existé, il dut mourir vers 1122, date d'avènement à l'empire de Wou-wang. Comme ces princes dont il était parent, T'ai-po a laissé une sépulture « légendaire », —

(1) Cf. CHAVANNES, *Mémoires historiques*, IV, pp. 1-33.

(2) CHAVANNES, *Id.*, p. 1. n. 2.

(3) CHAVANNES, *Id.*, p. 5.



TEMALES DU IHS DU ROI LA WOU.

c'est-à-dire exacte dans un emplacement convenu, remaniée dans son architecture. Sa capitale fut l'antique cité de Mei-li 梅里, aujourd'hui bourgade déchue, au nord de Sou-tcheou. On y trouve, précédé d'une pagode, ce que les textes appellent le « Tombeau de T'ai-po » : un tas de terre et de gravats maçonnés, de forme ronde, haut d'environ « un *tchang* et quatre *tche* », soit quatorze pieds. Le peuple dit : « Wang-fen ». « Tertre du Roi ». Le culte populaire débute avec les Song, — soit deux mille ans après la mort hypothétique. Depuis lors, la chaîne traditionnelle ne s'est pas interrompue ; mais rien d'autre que les textes ne permet de la rattacher, en arrière, à l'époque des Tcheou.

Le tombeau de Ki-tcha n'est point d'une meilleure expertise. Ki-tcha est cependant compris dans les temps vraiment historiques ; car, fils de Cheou-mong, il vécut au VI^e siècle avant J.-C. Ki-tcha est ce saint personnage, bien élevé, malgré son origine barbare, tout pénétré de la culture des « Royaumes du Milieu », et qui, en dépit de ses origines, représente pour Confucius, qui en parle à maintes reprises, le paragon d'une éducation parfaite. Il mourut après 514. Son tombeau se trouve à 30 li Ouest de la sous-préfecture de Kiang-yin 江陰⁽¹⁾. Le Sage par excellence, Confucius en écrivit lui-même « l'inscription en dix caractères ». Mais l'autographe, « refait » sous les T'ang, fut brûlé par les T'ai-ping, au milieu du siècle dernier. Les bâtiments actuels remontent à 1874 (de l'ère chrétienne !), ce qui renseigne sur leur valeur : pagodes modernes et pâté de briques. L'emplacement est pourtant indiscutable. Mieux inspirés, les T'ai-p'ing auraient dû y pratiquer des fouilles.

C'est là ce qui fut tenté, et de main de maître, il y a près de deux mille ans, par Ts'in Che-houang-ti, sur le troisième de ces tombeaux, celui de Ho-lu, dernier roi de Wou.

Ho-lu, qui régna de 514 à 496, s'empressa dès la deuxième année de son règne, en 513, d'abandonner l'antique demeure de T'ai-po, la ville de Mei-li, et de s'installer, sur l'emplacement de la ville actuelle de Sou-tcheou. Il en dessina les murailles, en nomma les portes. Son tombeau se voit à 9 li au Nord de l'une d'elles, la porte Nord-Ouest. Or Ts'in Che-houang-ti, passant par ce lieu, voulut s'emparer des précieuses épées que renfermait le caveau de Ho-lu. Mais un tigre de pierre était couché sur le tombeau. Ts'in Che-houang-ti voulut le tuer, le manqua, frappa le sol. Le tigre s'enfuit et disparut. On creusa en vain une grande fosse, qu'on appela « fosse de l'épée ». Mais déjà le tombeau avait été violé lors des incursions de Yüé. Une autre profanation lui était réservée, sous les Tsin et cinq siècles après : il devint terre bouddhique. Les Souei y bâtirent un stûpa de sept étages. Tout fut reconstruit sous les Ming⁽²⁾.

Ainsi aucun de ces tombeaux, dont l'énumération précède, ne peut livrer les apparences réelles d'un monument funéraire du pays des Keou-Wou.

(1) Cf. TSCHÉPE. *Histoire du royaume de Ou*, p. 48.

(2) TSCHÉPE. *Id.*, p. 100.

Certes, les buttes anonymes abondent, mais elles ne renseignent point davantage. Pour qu'un tumulus devienne un monument vraiment archéologique, il faut un équilibre de conditions opposées dont la coexistence est rare : il faut que le personnage soit assez important pour que son nom ait été gardé par les chroniques. — mais non pas trop célèbre, pour lui épargner le danger de devenir un héros populaire, dont le peuple vénère la tombe que les architectes officiels redécorent. C'est cet équilibre, ce juste milieu qui fut réservé au tombeau signalé dans les textes sous le titre de « Tombeau du Fils du Roi de Wou », et qui va faire le pivot de cette étude. Par un heureux hasard, il se trouve que ce tumulus, ainsi identifié, est ouvert, accessible jusqu'au fond de son architecture interne, et qu'enfin les abords en paraissent intégralement conservés.

. * .

Le *Kiang-ying hien-tche* 江陰縣志 l'indique de la sorte : « Tombeau du Fils du Roi de Wou : se trouve à Tcheou-tchouang 周庄, au lieu dit Santouen 繖墩 » (1).

Tcheou-tchouang est un gros village dépendant du *hien* de Kiang-yin, situé à 30 li dans l'Est-Sud-Est de cette sous-préfecture, à 60 li dans le Nord-Nord-Est de la ville de Wou-si. La route directe est l'un des innombrables canaux qui drainent cette plaine basse. Le trajet de Wou-si à Tcheou-tchouang est, par jonque, de 7 à 12 heures selon le vent et l'humeur des bateliers. On prolonge au besoin le voyage dans la nuit.

Débarquant à Tcheou-tchouang, il faut traverser le village, par la rive Ouest, et atteindre au Nord, à 1 li 1/2, une petite chapelle catholique. Derrière elle, dans le Nord-Ouest, à quelques centaines de mètres, se découvre le tumulus, arrondi, boisé, formant une grosse touffe de verdure, et accolé de bâtiments divers (2).

Le tumulus proprement dit est entièrement isolé par un système de douves pleines d'eau, parfaitement dessiné sur un plan rectangulaire. Ces douves limitent un carré dont une portion seule, centrale, est occupée par le tertre. Je décrirai successivement : les douves, l'île tumulaire, le tumulus.

1) C'est aux RR. PP. Piel, de Tchen-kiang, et Hermand, de Wou-si, que je dois l'indication précise, et donnée très à propos, de l'existence de ce tumulus. Le P. Piel, excellent archéologue dont on peut attendre avec hâte les prochains travaux, eut la complaisance de faire pour moi une enquête dans la région, m'épargnant ainsi des recherches qu'un séjour bref, — et d'ailleurs involontaire, autant qu'inattendu, — ne m'aurait pas permis d'entreprendre dans cette basse vallée du grand fleuve. Le P. Hermand, qui avait déjà visité ce tombeau, a bien voulu m'en faciliter l'accès. Je m'empresse en cette occasion d'exprimer à l'un et à l'autre ma sincère reconnaissance — Cf. aussi TSCHERE, *Royaume de Ou*, p. 100

(2) Planche I.

. * .

Les douves forment un fossé continu, quadrangulaire, d'une largeur de 35 à 40 mètres en moyenne. Le côté du carré extérieur est de 230 mètres. La surface totale occupée est donc supérieure à cinq hectares. Ces douves sont pleines d'eau, — même en ce temps de très grande sécheresse, — et la profondeur est d'environ six pieds. Les berges sont nettes, hautes, abruptes. Trois des angles se prolongent par des canaux étroits qui relient ces pièces d'eau au système général des canaux du pays. Les douves sont exactement disposées en fonction des quatre points cardinaux.

La douve orientale présente en son milieu, — c'est-à-dire dans le prolongement de l'axe Ouest-Est du tumulus, — un petit îlot rectangulaire dont la forme et la position ne sont pas accidentelles, mais témoignent d'une participation (encore inexpliquée) à l'ensemble architectural.

La douve du Sud-Est est franchie par une digue interrompue au centre, et dont les tronçons se relient par un pont tout moderne, fait de dalles posées à plat. C'est par là seulement que l'on accède à l'île tumulaire.

On atteint alors un escalier, — moderne également, — d'une douzaine de marches, qui conduit au haut de la berge située à 6 mètres environ au-dessus des basses eaux. Nul doute qu'au temps des pluies cette dénivellation ne soit réduite de plusieurs pieds. Mais en raison de la verticalité des berges, le dessin des parties émergées doit peu varier, et le plan ci-joint demeurer exact.

. * .

L'île tumulaire est sensiblement carrée, de 160 mètres de côté, haute de 6 à 8 mètres. Elle est occupée sur trois de ses bords par des plantations ; le quatrième présente des constructions modernes qui masquent les trois quarts du côté sud de la base du tumulus. C'est un temple d'ancêtres, le temple de la famille Ts'ao. Aucune allusion, aucun rapport, aucune indication ne permet de la rattacher au mort enterré là. Il faut désormais faire une complète abstraction de ces bâtiments postiches.

. * .

Le tumulus (fig. 1) occupe, au centre de l'île tumulaire, un rectangle de 90 mètres sur 80 de côté. Les grands côtés sont ceux du Nord et du Sud. Malgré l'usure et l'abondante végétation qui le couvre, la forme du tertre est parfaitement définie : c'est une pyramide tronquée.

La hauteur (obtenue par une série de mesures angulaires, notamment celle de l'arête N.-O. qui est presque intacte), est de 14 mètres, au plus haut point de la plateforme. La hauteur totale de cette plateforme au-dessus du niveau

des basses eaux, est de 22 mètres, dont 8 en ce point pour la berge. La plateforme supérieure, de forme rectangulaire, a 20 mètres de long sur 15 de large. Les trois versants Nord, Est et Sud ne présentent rien de remarquable.

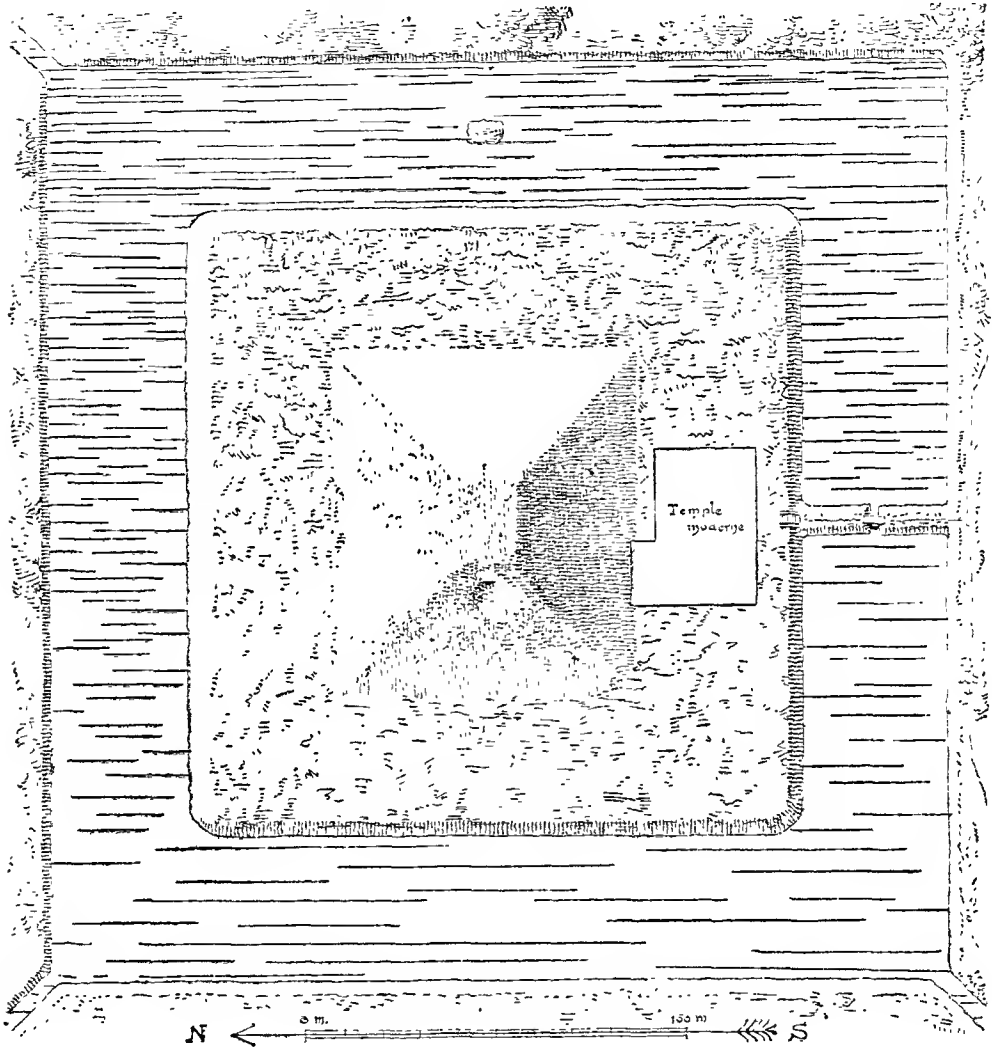


FIG. 1. — PLAN DU TOMBEAU.

Echelle : 0 m 0005 p m. ou 1 2000"

La face Nord, à l'exception d'un léger éboulement du coin Nord-Est, est intacte ; la face Est, qui regarde l'ile factice de la douve orientale, est également bien conservée. La face Sud présente une dénivellation marquée. Ces irrégularités sont toutes du même ordre : ce sont les accidents habituels du « tas de

terre » accumulé depuis plus de deux mille ans. Mais le versant Ouest est plus intéressant: c'est par là qu'on accède au souterrain.

Le versant Ouest, en effet, offre aux deux tiers de sa hauteur (exactement à 28 mètres de sa base) un effondrement circulaire, un véritable *cratère* de 10 mètres de diamètre, dont le fond laisse voir un orifice vertical, architecturé, nettement trapézoïdal. Je décrirai successivement : le cratère ; la première entrée ; un vestibule ; une deuxième entrée ; le souterrain ; le fond du souterrain (fig. 2).

Le *cratère*, en dehors de l'entrée, présente deux pans de muraille divergents, faits de gros blocs de grès empilés sans trace de mortier et à demi recouverts de végétation et de terre. L'appareil est grossier, peu caractéristique.

La *première entrée* (fig. 3), dont le seuil est envahi par la terre, qui ne laisse qu'un mètre de hauteur, présente un fort linteau.

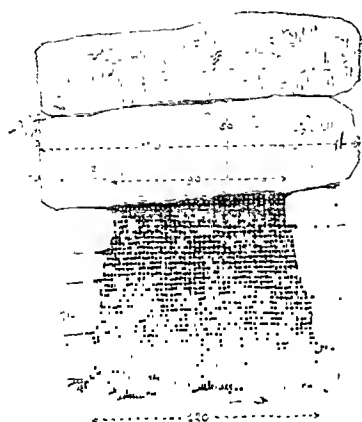


FIG. 3. — ENTRÉE. A.

un peu incliné de droite à gauche, de 1 m. 70 de long sur 0 m. 50 d'épaisseur ; c'est une sorte de fronton plat, sans ornements, où se lisent quelques graffiti modernes sans importance. On est frappé de la robustesse de ce fronton, posé sur l'empilage de blocs latéraux. Il est surmonté et doublé en

quelque sorte d'un autre linteau, moins régulier.

Le *vestibule* qui fait suite a 5 mètres de long. Les parois, nettement inclinées vers le haut, continuent en le perfectionnant, l'empilage des blocs de l'entrée. Le plafond est fait de quatre dalles plates, bien dressées, bien jointes, mais toujours sans trace de ciment. Le sol descend fortement, mais cette déclivité est due seulement au coulage des boues qui ont envahi la première entrée.

J'ai essayé en vain de trouver quelque inscription ou décor sur la face planie des blocs latéraux. L'un d'eux,

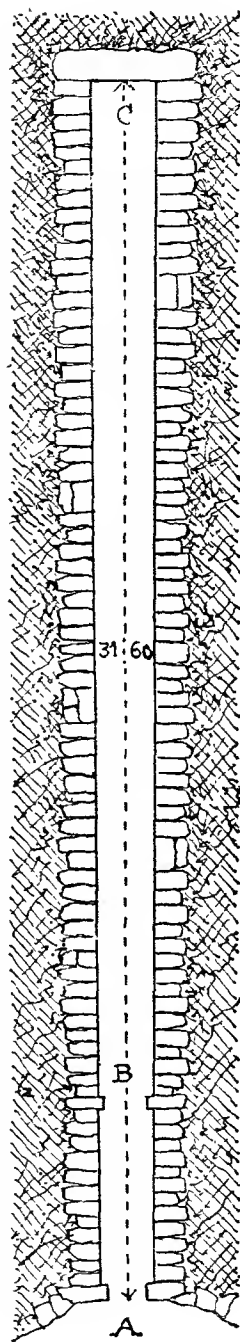


FIG. 2.

PLAN DU SOUTERRAIN.
Echelle: 0 m. 005 p. m.

situé à droite, à 2 m. 80 de la première entrée, à 1 m. du sol, semblait offrir des traces de silhouettes humaines, en faible relief sur un champ plat. Mes bateliers et les gens du pays, n'hésitaient pas à y reconnaître « un homme faisant une offrande ». Je n'en crois rien : le grès se délite capricieusement en champs successifs ; il importe de ne pas être dupe des contours qu'il dessine.

La *deuxième entrée* (fig. 4) est plus robuste encore et mieux équilibrée, mieux dégagée que la première. La forme trapézoïdale s'accuse : 1 m. 45 de

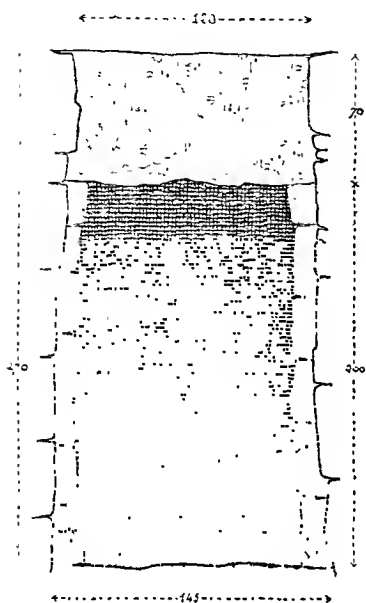


FIG. 4 — DEUXIÈME ENTRÉE. B.

Echelle : 0 m. 025 p m

largeur à la base ; 1 m. 20 au sommet ; hauteur : 2 m. 70. Le linteau est remarquable par son équarrissement. Il a plus de 1 m. 50 de long sur 0 m. 70 de hauteur et fait une égale saillie en avant et en arrière. Il est porté sur deux jambages formés de 6 à 7 blocs débordant de 30 cm. Nul doute que ceci ne soit la marque, l'attache d'une fermeture : porte maçonnée, ou dalles dressées ; mais aucun vestige ne permet d'en décider.

Le *souterrain*. Il s'enfonce de la première entrée au fond sur une longueur totale de 31 m. 60. Sitôt passée la deuxième entrée, les proportions trapézoïdales s'exagèrent : 2 m. 78 de haut, 1 m. 50 à la base, 0 m. 90 au sommet.

Les parois sont faites du même système apparent : blocs à face intérieure planie. Mais à 8 m. 50 du fond, près du sol, dans la paroi nord, un éboulement partiel permet de se rendre compte de l'épaisseur de l'appareil : les blocs, taillés en parallélépipèdes, ont de 0 m. 90 à 1 mètre de long, et sont perpendiculaires à l'axe du souterrain ; c'est leur tranche qui, par empilage, constitue la paroi,

et présente une série de rectangles émoussés de 60 cm. de large sur 35 à 40 de haut. Les intervalles entre deux blocs sont remplis de gravats et de terre. Du sol au plafond on compte en moyenne 6 à 7 de ces blocs. Quelques uns ont leur grand axe parallèle à l'axe du souterrain, ou bien sont dressés verticalement.

La matière en est un grès jaunâtre, très inégalement délité ; par endroits patiné, poli, noirci par l'air humide.

Le sol, depuis la deuxième entrée, descend encore, mais en pente douce, durant quelques mètres.

Le plafonnage est semblable à celui du vestibule : larges dalles plates, très soigneusement taillées. De l'orifice au bout du souterrain, ce plafond est parfaitement horizontal ; et la hauteur croissante n'est obtenue que par

abaissement progressif du sol. — boueux, sans trace de pavage. Le souterrain est exactement dirigé d'Ouest en Est.

Le *fond* (fig. 5) est une paroi verticale d'un appareil semblable à celui des murs latéraux, mais plus soigné. C'est une superposition de 7 étages de blocs horizontaux que viennent jointoyer les deux parois, fortement obliques vers le haut. Le trapèze est ici très aigu : 2 mètres de base et 0 m. 80 de largeur au sommet, sur 3 m. 38 de hauteur. Il n'y a point de trace d'élargissement : aucune division, aucune moulure, aucune chambre proprement dite, aucun « recessus ». Il semble seulement que l'appareil soit ici plus fort : ce qui, joint à la hauteur croissante, donne à la construction souterraine une réelle ampleur en ce point.

Malgré la poussée des terres, rien n'a joué ; les deux parois obliques ne tombent pas, et l'on peut croire que les dispositions primitives soient intégralement conservées.

Mais cette forte paroi qui clôt le tunnel doit-elle être considérée comme une muraille terminale, ou comme une défense à l'accès de la véritable chambre, du caveau funéraire ? C'est là une question que j'essayai de résoudre sur place.

Pratiquer des fouilles était impossible : les travaux de déblaiement auraient nécessité un travail équivalent à la construction primitive, par les masses qu'il eût fallu déplacer. La paroi du fond se prolonge latéralement : et je ne pouvais en contourner les angles. Fort heureusement, des interstices dans ses joints m'ont permis une série de sondages. J'ai pu forer à travers les gravats et la terre jusqu'à un mètre de profondeur. Ceci m'a d'abord fait voir que les blocs composant cette paroi ne dépassaient pas 0 m. 90 d'épaisseur, et qu'ensuite on tombait invariablement sur un lit de terre sans blocage, qui semble bien appartenir à la masse tumulaire. Rien ne permet donc de supposer qu'il existe, au delà du souterrain, une chambre. Les considérations suivantes aboutissent, par des voies différentes, à la même conclusion.

Si, en effet, sur une coupe verticale pratiquée dans le tumulus suivant le grand axe Ouest-Est, on reporte à son niveau la coupe du souterrain, on remarque la parfaite symétrie de sa mise en place. En projection verticale, on

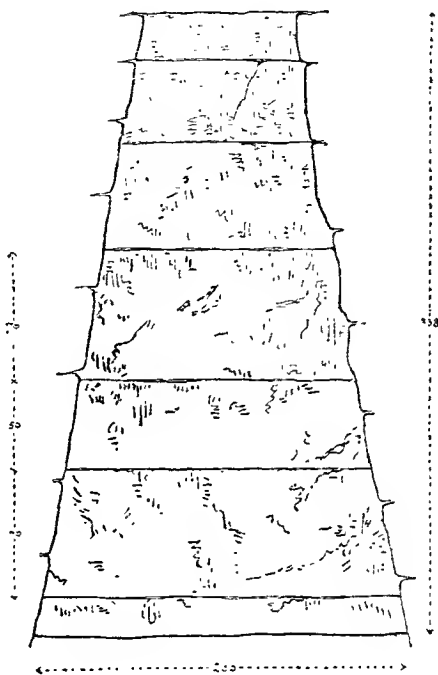


FIG. 5. — FOND DU SOUTERRAIN. C.

Echelle : 0 m. 025 p. m.

compte 30 m. de la base Ouest à la première entrée ; 30 mètres de la paroi du fond à la base Est ; la longueur du souterrain étant sensiblement égale à ces deux longueurs, on voit que l'axe Ouest-Est mesurant 90 mètres, est occupé exactement dans son *tiers* moyen par la construction intérieure. Une chambre surajoutée désaxerait cet ensemble vers l'Est, et d'ailleurs, dangereusement rapprochée du versant oriental, ne serait protégée que par une faible épaisseur.

On remarquera enfin que le versant Est ne présente aucune trace d'affaïssement : le fait d'avoir trouvé de la terre et non du vide, en forant la paroi du fond, implique donc qu'il n'y a pas eu de cavité, — puisque le remplissage actuel ne pourrait provenir que d'un éboulement ou d'un coulage du versant Est ; accident qui eût laissé des traces extérieures.

J'estime donc que l'œuvre architecturale intérieure est complète, intacte, visible et accessible en sa totalité ; — que le cercueil était placé en un point quelconque du souterrain, sans doute non loin de son extrémité Est, là où l'appareil montre plus d'ampleur et de fini ; et que là était le véritable caveau funéraire.

Il reste maintenant à expliquer l'orifice béant et l'accès actuel au souterrain. Bien que le viol des sépultures ait été en Chine d'un usage historique, — par vengeance politique ou simple cupidité, — je ne crois pas que celui-ci soit l'œuvre initiale de l'homme. Les dispositions constructives suffisent à expliquer la formation du cratère. J'ai dit qu'en avant de la première entrée, le travail des parois qui se prolongent pendant quelques mètres, en divergeant, puis en se perdant dans la terre, est inégal, grossier. Les blocs sont à peine parés ; et, chose plus grave, le plafonnage semble cesser brusquement : il n'y a, en dehors, en avant du premier linteau, aucune trace d'accrochage de dalles horizontales. Le souterrain proprement dit devait s'arrêter là. Le reste n'était qu'un couloir d'accès, provisoire peut-être, qui fut ensuite, après la cérémonie funéraire, à demi comblé ou mal recouvert. C'était un point de moindre résistance. Alors que, sur les 31 mètres où s'étend le plafonnage, pas une ligne n'a fléchi (sauf le linteau d'entrée), pas un gauchissement des parois ne se fait voir, ici s'est produit un tassement que la pluie a transformé en fosse ronde. Les hommes ont fait le reste, ouvrant les portes et vidant le caveau. Puis les terres ont lentement coulé en formant le rebord qui donne au profil du sol sa descente d'abord rapide, puis douce, puis tendant à l'horizontale.

Tel est donc l'état actuel du monument. Cette description va servir de base, maintenant, à son identification, à sa reconstitution, à sa mise en place dans la série des monuments funéraires de la Chine ancienne.

IDENTIFICATION. — Le *Kiang-yin hien tche* (k. 23, f^o 1) se contente de dire : « Tombeau du Fils du Roi de Wou » (1). Le *Houan-yu ki* ajoute : « du

(1) TSCHÉPE. *Royaume de Ou*, p. 100.

huitième fils du Roi de Wou ». Qu'il s'agisse bien de l'ancien royaume de Wou, des Keou-Wou, éteint en 473 avant J.-C., et non du royaume de Wou qui fit partie des « San kouo » du III^e siècle de l'ère chrétienne, aucun doute : les chroniques sont généralement fidèles dans leurs énumérations chronologiques ; et celles-ci placent ce tombeau immédiatement *après* celui de Ki-tcha, prince de l'ancien pays de Wou, mort vers 514, et *avant* celui de Tch'ouen-chen Kiun, mort en 247, dont il sera parlé plus loin. Mais de quel roi de Wou s'agit-il ? La tradition dit : de *Ho-lu*. Sans doute, en traitant de la descendance de Ho-lu, l'histoire s'occupe-t-elle surtout du prince héritier Tchong-lei, dont on connaît, ailleurs, le lieu funéraire ; mais j'incline cependant à voir dans le huitième fils du roi de Wou, un fils de Ho-lu, plutôt qu'un fils de Fou-tch'ai, dernier roi de Wou.

Pour l'emplacement, il n'y a aucun doute possible : c'est le seul tertre considérable des abords de Tcheou-tchouang ; et d'ailleurs le souterrain est expressément décrit dans les textes avec une précision rigoureuse : « longueur : *plus* de dix tchang », soit trente mètres. Il en mesure trente et un.

Ce tombeau doit donc avec certitude se dater de l'ancien royaume des Barbares Keou-Wou, soit d'avant 473 avant J. C., mais sans remonter au-delà de 500.

. . .

RECONSTITUTION. — Certains des éléments de ce tumulus semblent peu éloignés de l'état originel. Par la netteté de leur dessin quadrangulaire, les douves accusent sans doute fidèlement le plan primitif. Non pas qu'elles n'aient dû être l'objet de travaux successifs : ce pays bas et plat exige d'être constamment surveillé, drainé, cultivé littéralement comme un champ par les experts en canalisation. Les douves, en rapport avec le réseau fluide, ont pu sans doute s'envaser parfois, mais participer, sans grands changements de formes, à des réfections périodiques.

La pyramide tumulaire présente, on l'a vu, quatre faces bien nettes. Si le sommet, obtus, est émoussé par une plateforme arrondie, en revanche les quatre arêtes, bien conservées, précisent le style. Rien ici n'indique aucun remaniement, aucune restauration ; ces travaux secondaires tendent toujours, (on l'a bien vu aux tumulus des Tcheou, dans la plaine de Si-ngan fou) à transformer la pyramide en une bosse indécise. Ici, les intempéries seules semblent devoir être mises en cause.

Y avait-il une décoration monumentale extérieure ? — Le fait que le couloir est rigoureusement orienté semble faire croire que l'axe principal était, non pas Nord-Sud comme il est d'usage, mais Est-Ouest, et que c'est dans ces deux prolongements qu'on devrait trouver des vestiges figurés. On peut supposer que le « chemin de l'âme » se déroulait d'Ouest en Est. La présence d'un îlot placé précisément au milieu de la douve Est, est à signaler ici, de nouveau. Si

quelque monument de pierre fut jamais dressé près de ce tumulus, ce fut sans doute selon la même direction. Mais ici toute preuve positive fait défaut.

J'ai cru pourtant découvrir dans la même région un monument figure, non pas contemporain du tombeau précédent, mais antérieur aux Han occidentaux et même au règne de Ts'in Che-houang-ti. Il s'agissait des « colonnes de pierre » du tombeau de Tch'ouen-chen Kiun, dernier des tombeaux du pays de Wou signalés dans la liste que j'ai précédemment dressée.

Tch'ouen-chen Kiun fut vice-roi du pays de Wou, longtemps après la conquête par les Yu-Yüé, après même que ceux-ci eurent été absorbés par Tch'ou. Très célèbre comme Grand Canalisateur, Tch'ouen-chen Kiun fut enterré au pied de la montagne qui aujourd'hui s'appelle en son honneur Kiun-chan, montagne du Prince, au nord de la ville de Kiang-yin.

Les textes locaux donnaient cette précieuse indication : « Devant le tombeau se trouvent deux colonnes de pierre, dont on aperçoit à peine la partie supérieure. Ce sont peut-être les deux piliers de pierre (les deux *k'iué*) du tumulus. (*Kiang-yin hien tche*). La présence de « *k'iué* » dans la province du Kiang-sou était un fait nouveau ; leur antiquité, imposante. Mais la trop grande célébrité locale du personnage m'inspirait quelque inquiétude sur leur conservation. Le P. Hermand, de Wou-si, voulut bien m'épargner un voyage inutile, en s'assurant de leur absence : il trouva aisément le tombeau de Tch'ouen-chen, mais les abords en étaient entièrement occupés par une caserne toute neuve, et tout le lieu aux mains de modernes soldats, qui — détail particulièrement sacrilège, — avaient fait, de l'emplacement présumé des colonnes, un terrain de gymnastique.

Il reste donc, à défaut des objets authentiques, à conserver ce texte indiquant que de tels objets, — colonnes ou piliers, — se dressaient vraisemblablement devant les sépultures de l'ancien royaume de Wou.

PLACE DU TOMBEAU DE WOU DANS L'ART TUMULAIRE DE LA CHINE ANCIENNE. — Ce tumulus vient prendre place parmi les tertres authentiques non remaniés (1). Il est d'environ 300 ans antérieur aux sépultures impériales des Han de la vallée de la Wei, antérieur aux principales sépultures des rois de Ts'in. Par son style tumulaire, il se relie exactement à ces deux séries. Mais sa hauteur est médiocre, elle n'a jamais dû dépasser 16 à 17 mètres ; et le dessin de ses arêtes n'est point comparable à la triple ondulation de la butte énorme de Che-houang-ti.

Les douves sont peut-être une disposition spéciale au pays. Il semble que cette coutume d'entourer d'eau les tertres funéraires, ait été constante

(1) Cf. *Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine Occidentale par la mission : Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen* (Journal Asiatique, 1916, 1^{er} sem., p. 395 sqq.).

dans l'ancien royaume de Wou. On trouve à ce sujet de fréquentes références dans les textes.

Rien de semblable ne paraît avoir existé dans la vallée de la Wei. La différence peut tenir à une divergence de coutumes. Je la crois liée surtout à la structure des terrains. Dès les temps les plus reculés, le drainage, l'art des canaux avait pris, par nécessité, dans la basse vallée du Grand Fleuve, une valeur de grand art, et devait concourir à toute architecture. On obtenait du même coup, en creusant un fossé, — et littéralement à pied d'œuvre, — le cube de terre suffisant à élever la butte.

Quant au souterrain même, il est difficile de le comparer à quelque chose de connu, en Chine. Aucun des tumulus des Han de la Wei ne présente d'orifice, et bien que la plupart aient été fouillés par des rebelles ou des pillards, ils gardent sinon leurs trésors, au moins les secrets de leur architecture. Les seuls caveaux des Han où il fut possible de pénétrer, (celui de la Dame Pao, du temps des Chou-Han, au Sseu-tch'ouan ⁽¹⁾ ou ces tombes éventrées que signale M. Maspero près de Yu-yao, au Tchö-kiang) ⁽²⁾, relèvent d'un art postérieur et différent : on y voit l'emploi de la voûte et l'usage systématique de briques historiées. Il n'y a, semble-t-il, aucun lien entre ces œuvres de potiers extrêmement habiles, de maçons adroits, de décorateurs élégants et artistes, — et le fruste et puissant couloir des Keou-Wou, fait de blocs sans mortier, s'enfonçant d'un seul jet, brutal comme un travail de mégalithe.

. . .

Le tombeau du Fils du Roi de Wou est donc un monument de terre et de pierres contemporain de Confucius. Est-il possible d'inférer de là ce que furent les constructions de la Chine classique ? Ici de nouvelles données doivent intervenir.

Malgré le soin qu'apportent les textes à rattacher aux anciennes familles chinoises la maison héréditaire de T'ai-po, il n'en reste pas moins évident que, jusqu'à son extinction par le royaume de Yüé, le pays de Wou demeura barbare : le pays des barbares Keou-Wou. Les preuves abondent. « Keou-Wou », comme « Yu-Yüé », est la transcription d'un nom aborigène ⁽³⁾. Le langage de Wou est à ce point différent de la langue chinoise qu'on signale qu'un ministre chinois dut l'apprendre. Mencius s'indigne qu'un Prince des « Royaumes Supérieurs », des « Royaumes du Milieu », qu'un prince chinois ait livré sa fille en otage à un sauvage : le roi Ho-lu ⁽⁴⁾. Un ambassadeur

(1) Cf. *Journal Asiatique*, 1916, 1^{er} sem. p. 481.

(2) *BE-EO*, XIV, VIII, 38.

(3) CHAVANNES, *Mémoires historiques*, IV, p. 2, n. 4.

(4) TSCHERPE, *Royaume de Ou*, p. 96

chinois, admirant, malgré tout, l'industrie des gens de ce pays, s'écriait : « Même les Chinois, avec toute leur habileté, ne sauraient fabriquer de plus belles armes ! »

On doit donc, au moment de la mort de Confucius, se représenter la Chine classique cantonnée loin de la rive nord du Fleuve Bleu, mais pénétrant de son prestige ces barbares, plutôt alliés que tributaires, qui tiennent surtout la rive sud : les Keou-Wou, et plus méridionaux encore les Yu-Yüe. Le Tombeau du Fils du Roi de Wou me semble un exemple de cette double origine : par ses dispositions extérieures, il a tout l'aspect d'un tertre chinois ; par ses alentours et ses constructions cachées, il révèle peut-être une mode autochtone dont on n'a point d'autre exemple. On peut, en dernier lieu, lui assigner un autre genre d'intérêt, et assez inattendu : celui d'être selon une tradition légendaire, le monument funéraire ancestral des sépultures princières du Japon.

Il existerait en effet entre les sauvages peuplades qui vivaient au pays des Wou, et les insulaires de l'Est, des relations par deux fois indiquées : les Japonais, en quête d'une haute lignée, se réclamèrent de T'ai-po, premier roi des Keou-Wou ⁽¹⁾, — ce qui demeure aussi douteux que le personnage lui-même. Mais ce qui suit est à peu près historique. Lors de la défaite de Wou, par Yüe, le vainqueur, le roi Keou-tsien, offrit à Fou-tch'ai, dernier roi de Wou, la vie sauve, que celui-ci refusa. Sa famille, se serait enfuie alors aux Iles orientales, et y aurait fondé le royaume des « Wo », des Nains, — des Japonais ⁽²⁾. On voit ainsi que, par tradition répétée, le monument du fils du roi de Wou pourrait n'être pas étranger aux origines de la civilisation japonaise.

Le problème se résume ainsi : dans les dernières années de la période Tch'ouen-ts'ieou, le pays barbare des Keou-Wou, ancêtres possibles des Japonais, fut détruit par ces autres barbares, les Yu-Yüe, ancêtres hypothétiques de certains conquérants d'Annam. Puis, la Chine classique expulsa les deux races étrangères, fit de l'une plus tard ses tributaires, de l'autre ses élèves. Le Tombeau du huitième fils du Roi de Wou témoigne de cette époque décisive et complexe : il en garde les diverses modalités.

(1) Cf. CHAVANNES, *op. cit.* IV, p. 1, note 2.

(2) Cf. TSCHERE, *Royaume de Wo*, p. 156

COMPLÉMENT A L'INVENTAIRE DESCRIPTIF

DES

MONUMENTS DU CAMBODGE

pour les quatre provinces du Siam Oriental.

Par le Commandant ERIK SEIDENFADEN

de la Gendarmerie Siamoise.

Pendant un séjour de onze ans dans le Siam Oriental ou Bas Laos siamois ⁽¹⁾, j'ai eu l'occasion de voir la plupart des ruines, sanctuaires, villes et inscriptions khmères décrites par M. le commandant Lunet de Lajonquière dans son *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, tome II. Mais en outre, j'ai pu, au cours de mes tournées d'inspection, visiter moi-même ou me faire signaler un certain nombre d'autres ruines et de nouvelles inscriptions, et, dans certains cas, compléter ou rectifier divers renseignements donnés par M. de Lajonquière. Il va sans dire que je n'ai à aucun degré la prétention d'être archéologue, et si je me décide à présenter ce travail, c'est sur les instances de M. G. Coëdès, Conservateur de la Bibliothèque Nationale de Bangkok, qui a estimé qu'il y aurait intérêt à publier ces notes, avant que ne disparaissent ces ruines, stèles ou autres monuments qu'aucun règlement ne protège encore.

On verra que j'ai reconnu 26 nouveaux sanctuaires, dont un temple taillé dans le roc, un grand caitya, 4 vieilles cités, 7 inscriptions et enfin 18 localités où se trouvent des statues, autels et autres objets présentant un intérêt archéologique. J'ai pu aussi recueillir des informations sur 26 autres sanctuaires, une vieille cité, 8 inscriptions et 15 points archéologiques : ces renseignements provenant de fonctionnaires et d'indigènes, Siamois ou Khmères, auraient naturellement besoin d'être contrôlés; mais ce que je sais par ailleurs du caractère de ces gens et du pays où ils m'ont signalé des monuments, m'autorise à croire que la

(1) Formé par les quatre provinces de Nakhön Raxasima, Ubön, Roi Et et Udön, qui constituent presque un tiers du territoire actuel du royaume de Siam et sont peuplées d'environ trois millions d'habitants.

plupart de leurs renseignements sont exacts. On trouvera enfin dans le cours de ce travail quelques informations complémentaires sur 28 monuments compris dans l'*Inventaire descriptif*.

Les informations concernant les documents épigraphiques m'ont été obligeamment fournies par M. Cœdès. Un certain nombre d'inscriptions que je n'avais pu voir moi-même ont été recherchées par les ordres de S. A. R. le prince Damrong qui a eu la bienveillance de me communiquer les renseignements envoyés à leur sujet.

Selon l'opinion de M. de Lajonquière, la civilisation khmère ne se serait pas étendue en dehors de la vallée du Mun et de son plus grand affluent, le Lăm-Xi. Mon opinion est, au contraire, qu'elle se répandit beaucoup plus loin, et j'ai pu le démontrer au moins dans un cas, grâce à la découverte d'une vieille cité khmère dans le district de Phu Khiao, région où, suivant M. de Lajonquière, cette civilisation n'aurait pas pénétré. Quand on voit le nombre considérable de temples, de bassins, de chaussées, dans toute cette région ⁽¹⁾, on a l'impression que le pays, aujourd'hui si stérile et souvent désert, était autrefois beaucoup plus peuplé et jouissait d'un assez haut degré de civilisation : cela est vrai au moins pour les trois provinces de Năkhôn Raxasima, Ũbon et Roi Ėt, ainsi que pour la partie orientale d'Ũdôn, et ne doit plus nous étonner depuis que M. Henri Maspero a montré que ces quatre provinces formaient, avec la partie de la vallée du Mékong nommée Laos français, le Tchen-la de terre des Chinois ⁽²⁾. Mais lorsque M. H. Maspero propose de placer l'ancienne capitale du Tchen-la de terre à Pak Hïn Bũn ⁽³⁾, je regrette de ne pouvoir me ranger à son avis : d'abord il n'y a pas le moindre vestige de ruine cambodgienne en cet endroit, ainsi que M. H. Maspero le reconnaît lui-même ; ensuite on trouve à Tha Khêk, ancien site de Năkhôn Phănôm et résidence actuelle du Commissaire du Gouvernement français, les restes d'une grande ville détruite et abandonnée à la suite de la dernière guerre entre le Siam et l'Annam. Il me semble plus raisonnable de placer ici l'ancienne capitale du Tchen-la de terre : le nom même de *Nagara Bnam*, et la tradition concernant le grand caitya construit là par Phra Chao Khôtabong s'accordent pour faire attribuer une date ancienne à la fondation de cette ville.

Dans le cours de ce travail, l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, tome II, sera cité sous la forme abrégée *IK*. La carte est une copie de celle qui est jointe à l'*Inventaire* : j'y ai porté en rouge tous les points nouvellement découverts. Je tiens, en terminant, à remercier mon ami H. B. Tornøe, architecte, qui a bien voulu dresser les plans de quelques monuments

(1) J'ai visité ou me suis fait signaler environ deux cents places ou villes fortifiées dans ces quatre provinces.

(2) *Études d'histoire d'Annam*, BEFEO, XVIII, III, 29-36.

(3) *Ibid.*, p. 32.

d'après mes propres relevés, — M. Viggo Bang qui a mis au net mes croquis de diverses pièces de sculpture, — et enfin l'Ecole française d'Extrême-Orient qui a accordé à ces notes l'hospitalité du *Bulletin*.

I. — PROVINCE D'ÜBÖN.

A. — CHÁNGVẮT ÜBÖN. 246, 447

ĂMPHƠ SŨVĂNĂVARI (Pak Mun).

Khăn Thevāda. — Sur la rive droite du Mun, à l'endroit précis où le fleuve se jette dans le Mékong, se dresse une petite colline appelé Khăn Thevāda ou Phu Bo, où l'on voit, gisant sur le sol, deux stèles de grès rouge, hautes de 1 m. 70 : chacune de ces stèles porte sur une de ses faces une inscription sanskrite de 6 lignes (pl. II).

Thăm Prasat. — En remontant le Mun, on rencontre sur la rive droite, à environ 1 km. du point précédent, un grand rocher nommé Phu Ma Nãi, à la base duquel se trouve une caverne appelée Thăm Prasat. Celle-ci, mesurant 25 mètres de longueur, 2 mètres de hauteur et 12 mètres de profondeur, a été fouillée et complètement bouleversée par des chercheurs de trésors, mais on y voit encore deux autels de grès percés de mortaises destinées à recevoir des statues, une dalle présentant quatre cavités (pour placer des l'ngas ?), un l'nga haut de 0 m. 50, et enfin un seuil de grès avec les trous destinés à recevoir les battants d'une porte ; à droite et à gauche de cette porte subsistent les restes d'un mur qui fermait autrefois la caverne. Un des deux autels porte, sur son rebord, une inscription de trois lignes.

Voici sur ces nouvelles inscriptions de Pak Mun les renseignements que veut bien me communiquer M. Cœdès.

« Les inscriptions gravées sur les deux stèles de Khăn Thevāda comptent chacune six lignes disposées comme sur la stèle de Phu Lăkhon et couvrant sur la pierre une surface d'égale dimension. Leur aspect rappelle si exactement celui de la stèle de Phu Lăkhon, qu'un premier examen superficiel des estampages m'avait amené à penser que ceux-ci se rapportaient en fait à l'inscription publiée par A. Barth (*BEFEO*, III, 442). Mais, sans compter qu'il était peu vraisemblable qu'un fonctionnaire siamois eût été estamper une pierre située en territoire français, un examen plus attentif des estampages ne tarda pas à me convaincre qu'ils correspondaient réellement à deux inscriptions nouvelles.

« L'une d'elles est en très mauvais état, et toute la partie de gauche est presque complètement ruinée. L'autre est au contraire mieux conservée que la stèle de Phu Lăkhon et fournit une lecture complète de la première ligne.

De plus, alors qu'à Phu Lăkhon la troisième et la quatrième lignes ont à peu près la même longueur, la troisième ligne des inscriptions de Pak Mun est sensiblement plus longue que la quatrième. Enfin, le signe de la voyelle *e* dans la syllabe *je* (l. 4), placé sous le *j* à Phu Lăkhon, est écrit à sa gauche sur les stèles de Pak Mun. Celles-ci sont donc bien distinctes de celle qui est située sur la rive gauche du Mékong.

« Voici le texte complet de cette inscription de Citrasena, dont on connaît ainsi trois répliques :

I. (1) <i>naptā çrī-Sārvabhaumasya</i>	<i>sūnuç çrī-Vīravarmmaṇaḥ</i>
(2) <i>çaktyānūna kaniṣṭho pi</i>	<i>bhrātā çrī-Bhavavarmmaṇaḥ</i>
II. (3) <i>çrī-Citrasenanāmā ya +</i>	<i>pūrvam</i> (1) <i>āhatalakṣaṇaḥ</i>
(4) <i>sa çrī-Mahendravarmmeti</i>	<i>nāma bheje bhīṣekajam</i>
III. (5) <i>jītvemaṇ ṭeçam akhilaṇ</i>	<i>giriçasyeha bhūbhṛti</i>
(6) <i>līṅgaṇ niveçayām āsa</i>	<i>jayacihnam ivātmanaḥ</i>

Traduction.

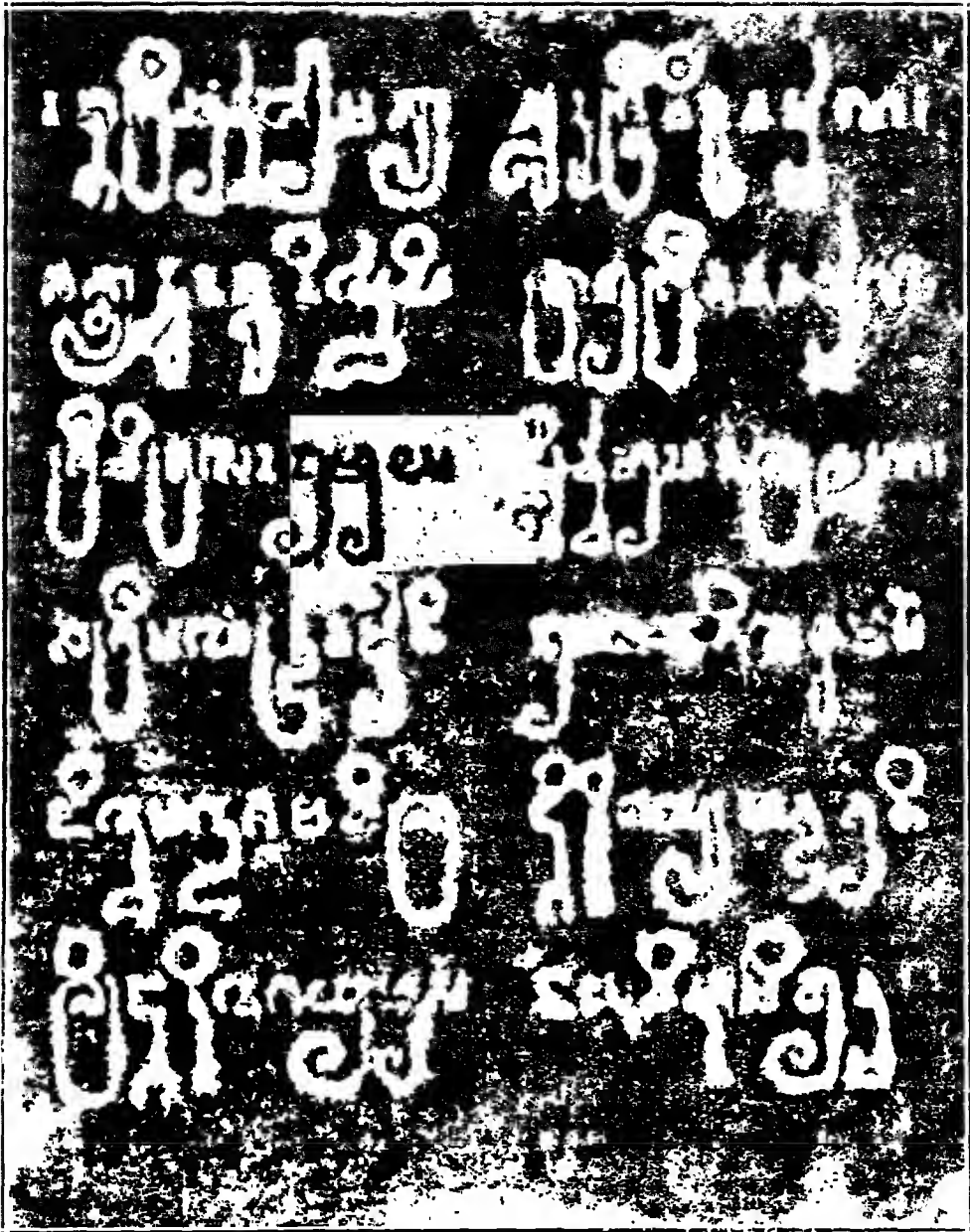
I. — Petit-fils de Çrī Sārvabhauma, fils de Çrī Vīravarman, et, bien que le plus jeune frère de Çrī Bhavavarman, nullement inférieur en puissance (à ce dernier).

II. — Lui, qui était réputé autrefois sous le nom de Çrī Citrasena, a pris le nom de Çrī Mahendravarman lors de son sacre.

III. — Après avoir conquis toute la contrée, il a, sur ce mont, établi ce līṅga de Giriça comme le signe de sa victoire.

« Le texte gravé sur un des autels de Cham Prasat comprend trois çlokas inscrits sur trois lignes, dans une écriture moins élégante et moins soignée que celle des documents précédents. Il est d'ailleurs très ruiné et les derniers caractères de chaque ligne ont complètement disparu. L'estampage, qui est par surcroît médiocre, permet cependant de reconnaître que les deux premiers çlokas étaient

(1) N'ayant pas à ma disposition d'estampage de l'inscription de Phu Lăkhon, je ne puis décider si la lecture de M. Barth : *yas sarvva* est absolument correcte. Je constate seulement que le signe interprété par lui comme un *s* souscrit est en réalité le signe de la voyelle *ū*. En supposant que l'*upadhmanīya* ait été peu distinct sur son estampage, le *p* assez fortement renflé à gauche a pu facilement être pris pour un *s*, d'où la lecture *sarvva*. Sur l'estampage de Pak Mun, le groupe *pū* est absolument net. *Pūrv* est d'ailleurs plus satisfaisant et plus intéressant que *sarva*. [Sur l'estampage de l'Ecole française n° 66, la partie supérieure du groupe est très peu distincte, mais le signe de la voyelle *ū* est net : il faut donc lire *pūrv*, comme à Khán Thevāda. N.D.L.R.]



INSCRIPTION DE KHÂN THÉVADA (p. 575)

identiques à ceux des inscriptions précédentes. Quant au troisième, il se rapportait sans doute à l'idole érigée sur le piédestal. On lit en effet :

*vijitya nikhilān deçān asmin deçe çilāmayam
vr̥ṣabhaṃ sthāpayām āsa jaya.*⁽¹⁾

Ayant vaincu tous les pays, il érigea dans ce pays un taureau de pierre (comme le signe de sa) victoire.

« Les inscriptions de Citrasena avaient été jusqu'ici trouvées exclusivement sur les bords du moyen Mékong. On voit que c'est encore de cette même région, où j'ai cru pouvoir placer le site primitif du Tchen-la (*BEFEO*, XVIII, ix, 2), que proviennent les nouvelles inscriptions de ce personnage signalées ici pour la première fois.

« Ces trois inscriptions, outre l'intérêt qui résulte ainsi de leur existence même, fournissent une donnée nouvelle sur les ascendants de Mahendravarman et de son frère Bhavavarman I. Ils étaient petits-fils d'un personnage nommé Çrī Sārvabhauma. Ce nom qui signifie proprement « monarque universel » et est synonyme de *cakravartin*, peut être aussi considéré comme un nom propre. La présence du préfixe *çrī* semble favoriser cette dernière interprétation.

« Enfin, le texte de la troisième inscription, celle du piédestal de Thām Prasat, permet, par comparaison, d'attribuer également à Citrasena-Mahendravarman une stèle ruinée, estampée par la Mission Aymonier dans le Vat Xūmphon de Murang Sūrñ. « Elle servait autrefois, dit M. Aymonier, de poteau central à la ville. Elle a été cassée, usée par les couteaux comme pierre à aiguiser, et son inscription n'y compte que les deux lignes incomplètes de la fin. Le texte est sanskrit et la forme des lettres indique que ce document remonte au VII^e siècle de notre ère »⁽²⁾. Ces deux lignes incomplètes correspondent à deux fragments de çlokas dont voici la transcription :

— — — — —	— — — — —
— — — — — <i>bhūt</i>	<i>kṛtarājya</i> ~ — <i>caraḥ</i>
<i>vijitya nikhilān deçān</i>	<i>asmin deçe çilāmayam</i>
<i>vr̥ṣabhaṃ sthā</i> — — — — —	— — — — —

« L'identité de ce dernier çloka avec celui par lequel se termine l'inscription de Thām Prasat permet d'affirmer que la stèle de Sūrñ émane du même

(1) Les quatre derniers akṣaras de la ligne sont irrémédiablement perdus. Le mot suivant *jaya* ne semble pas avoir été *cihna* comme dans les autres inscriptions, le caractère suivant immédiatement *ya* paraissant comporter une voyelle souscrite : mais, si les termes différaient, le sens devait être identique.

(2) *Le Cambodge*, t. II, p. 184. — M. de Lajonquière dit n'avoir pas retrouvé cette stèle (*IK*, II, 141).

roi. C'est la seule inscription connue de Citrasena qui ait été trouvée loin des bords du Mékong. Elle prouve que ce prince poussa ses conquêtes au Nord des Dangrèk, aussi loin vers l'Ouest que son frère Bhavavarman I avait poussé les siennes dans le bassin du Grand Lac (Inscr. du lînga de Phnom Bantây Nân, un peu au Sud de Moñkolbórëi). »)

AMPHOR PHÏMUNMĂNGSAHAN.

Kēng Săphor. — D'après des renseignements qui m'ont été donnés par le Nai Āmphor et par plusieurs autres indigènes, il existe au milieu du rapide Kēng Săphor, en face de Vat Tăi (village de Phïmun), un rocher sur lequel on peut voir l'image d'un dieu sculpté et une inscription.

✍ Dans ce même district on a trouvé à plusieurs reprises des bracelets en or, des crochets destinés à suspendre les tambours de bronze (măhòrăthuk) pendant les processions, et un nombre important de grandes jarres dites « hăi kha ».

ĀMPHOR ŪBŌN.

Văng Săngăt. — Dans la ville d'Ūbôn, à Văng Săngăt, l'ancienne résidence de S. A. R. le Prince Sănpăsît lorsqu'il était vice-roi de la province, se trouve une petite statue de Gaṇeṣa assis, en grès, provenant du Prăḥ Vihār.

Ban Kūt Lat. — Près du village de Ban Kūt Lat, à 6 km. à l'Est d'Ūbôn, on a déterré en 1904 une statue de Buddha et une de Gaṇeṣa, toutes deux en samrit, qui furent offertes en 1907 à S. A. R. le Prince Damrong, au moment où celui-ci visitait la province. Plus tard, on a exhumé au même endroit une statuette de Viṣṇu en samrit, haute de 0 m. 09.

Murang Khò. — A environ 2 km. au Nord d'Ūbôn, sur la route allant de la ville à Āmnat Chăron, on rencontre dans la forêt l'ancien Murang Chărmē ou Murang Khò dont les remparts de terre laissent par endroits apparaître des briques. La tradition veut que ce murang soit une ancienne ville khmère, et il est peu probable en effet que la construction en soit due aux Laotiens.

Ban Khămôi. — Voici enfin quelques renseignements complémentaires au sujet de Ban Khămôi (IK, n° 354). Le village est bâti en partie à l'intérieur d'une enceinte de terre. Sur le côté Nord de cette enceinte et presque en son milieu, se trouve la pagode où sont conservées les pierres et l'inscription mentionnées dans l'Inventaire. Mais en outre, il y a au milieu du village un grand bassin carré ayant en son centre un tertre au sommet duquel on reconnaît les vestiges d'une tour carrée en grès et latérite. Cette tour est complètement

écroulée ; à côté gisent les débris d'un nāga, d'un autel, de quelques colonnettes et de trois ou quatre *semà*. Dans la pagode, on conserve, outre l'inscription, deux autels, des débris de colonnettes, une grande *semà* ornée sur une de ses faces d'une sculpture de Rāhu. On voit encore à Ban Khămôi 12 grandes *semà* profondément enfouies dans le sol. Une chaussée conduit de la pagode au sanctuaire.

ĂMPHƠ MƯANG SAMSIB (1).

Dống Pu Ta. — A un peu moins de 100 mètres à l'Est des bureaux de l'ămphơ, dans le Dong Pu Ta (« forêt des mânes des ancêtres »), se trouve une statue de divinité debout, en grès rouge, haute de 1 m. 60, ainsi qu'un autel de grès. Ces vestiges, auxquels on peut ajouter les restes d'un bassin carré, permettent de supposer qu'il y avait autrefois un sanctuaire khmèr en cet endroit.

Ban Nòn Kho. — A deux km. au Sud-Ouest du point précédent existe un village bâti sur une colline. Dans la partie orientale de ce village il y a huit colonnes taillées en forme de lînga, mesurant 1 m. 50 de hauteur, et disposées en deux groupes concentriques de quatre colonnes chacun ; à côté gisent les débris d'un autel.

Ban Phòn Murang Mathăn. — Cet ancien village situé à deux km. au Sud de Ban Nòn Kho, est entouré de fossés et l'on y voit encore quelques traces d'une enceinte en pierre, et quinze grandes *semà* hautes de 1 m. 70, sous un bosquet d'énormes figuiers. Suivant la tradition, la ville était autrefois la résidence d'un roi fameux nommé Phya Năkhôn Hũng.

Ban Phăi Jăi. — Sur une haute colline située à 16 km. au Nord-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ Mưang Samsib, se trouve un village appelé Ban Phăi Jăi, ou Phăi Kosa, ou encore Phăi Sri Kărchăi Raxaburi. Les rues du village sont pavées de grès, et au Sud le mur d'enceinte est en pierre. On y voit un groupe d'énormes *semà* mesurant 3 m. 50 de hauteur. D'après la tradition, ce village était autrefois une ville khmère.

ĂMPHƠ KHUANG NĂi (2).

Près des bureaux de l'ămphơ, on peut voir le soubassement d'un grand caitya écroulé. Des fouilles y ont amené la découverte de plusieurs bracelets

(1) Nommé autrefois Kăsemsri ; au Nord-Nord-Ouest du point d'Ũbôn.

(2) Nommé autrefois Trăkan Pot Phôn, à l'Ouest-Nord-Ouest d'Ũbôn.

et anneaux de cheville en cuivre. La tradition locale, confirmée d'ailleurs par la forme des briques provenant du caitya, veut qu'il y ait eu ici autrefois un village khmèr.

ĂMPHƠ LŨMPHŨK (1).

Mwang Dori. — Cette ancienne place fortifiée voisine de Ban Sồng Plrei, à environ 10 km. à l'Ouest-Nord-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, est entourée de fossés profonds remplis d'eau. Dans l'intérieur, qui est envahi par la forêt, on rencontre quelques stèles de grès rouge sans inscriptions. La tradition locale place en ce point une ancienne ville khmère.

Ban Sănen. — Dans la pagode de ce village situé à environ 20 km. à l'Ouest de Lŭmphŭk, sont plusieurs *semà* gigantesques comme celles de Ban That Thong (cf. *IK*, II, 104. sous That Luk Kha Mè).

ĂMPHƠ JĂSÒTHŨN.

Ban Sing. — Dans la pagode de ce village qui se trouverait à environ 60 km. au Nord-Est de Jăsthôn, des renseignements indigènes signalent un lion de pierre.

That Thong. — Des renseignements indigènes signalent à l'Ouest de la pagode un pilier de grès rouge haut de 1 m. 50 avec une inscription.

ĂMPHƠ FA JAT (2).

Ban Bŭng Kē. — A 11 km. à l'Ouest de Ban Khămôi (*IK*, n° 354) se trouve un grand village appelé Ban Bŭng Kē, bâti sur une colline et entouré d'une double enceinte avec fossés. A 400 mètres à l'Ouest du fossé extérieur, sur une petite colline, une stèle de grès rouge, mesurant 2 m. 50 de hauteur et portant une inscription sanskrite, fut déterrée par mes soins en 1913. Voici sur cette inscription nouvelle les renseignements que me communique M. Cœdès :

« La découverte de l'inscription de Ban Bŭng Kē est importante en ce sens qu'elle oblige à modifier les idées reçues sur l'extension du Cambodge vers le Nord au IX^e siècle de notre ère.

(1) Nommé autrefois Kham Khren Kēo ; au Nord-Ouest d'Ũbôn.

(2) Nommé autrefois Mohaxanaxai.

« Si l'on examine la deuxième « Carte de l'Empire khmèr d'après la situation des inscriptions datées » publiée par M. Parmentier (*BEFEO*, XVI, III, 69), on constate qu'aucune inscription n'est indiquée au Nord des Dangrèk, et l'on semble pouvoir en conclure avec l'auteur que l'expansion dans cette région, attestée du VI^e au début du VIII^e siècle par un certain nombre de documents, n'avait été que momentanée et cessa durant les règnes de Jayavarman II à Rājendravarman (802 à 944 A. D.).

« L'inscription de Ban Bŭng Kē, datée de 808 çaka (886 A. D.), Indravarman régnant, oblige à modifier ces conclusions.

« Le texte comprend 16 lignes sanskrites : 1 sragdharā et 6 çlokas divisés en leurs pādas. Il relate la fondation par un certain Somāditya d'une image portant le nom de Trailokyanātha.

« L'épithète de « Sauveur des trois mondes » se rencontre dans le Rāmāyaṇa (I, 76, 19) où elle est appliquée à Rāma en tant qu'incarnation de Viṣṇu. Au Cambodge, ce vocable apparaît plusieurs fois dans l'épigraphie de la région d'Ankor et des provinces au Nord-Ouest du Grand Lac, désignant tantôt Viṣṇu, tantôt le Buddha⁽¹⁾. Ici, il est à peu près certain que l'image de Trailokyanātha était une image bouddhique : l'expression « Maître de tous les Munis » (*sakala-munipati*) qui lui est appliquée, et le fait que le but de cette fondation était « la délivrance de la naissance et de la mort » laissent peu de doute à cet égard.

« L'érection de cette image est accompagnée des donations usuelles de biens meubles et immeubles, au sujet desquelles le fondateur prononce les imprécations traditionnelles. L'unique intérêt de ce document réside dans le fait qu'il nous montre l'autorité des rois d'Ankor s'étendant, contrairement à ce que l'on pensait, jusqu'au Nord d'Ūbôn dans la seconde moitié du IX^e siècle, et se manifestant d'une façon concrète par une stèle au nom d'Indravarman. »

Texte.

(1) *mūrttivyomāṣṭabhūte çakapatisamaye kalpīte bhūmibhāge*

(2) *somādityas sa — — — phalajanītaç çīndravarmmāvanīçe*

(1) En 832 ç. un « Mādhava sous le nom de Çrī-Trailokyanātha » est consacré dans le Phimānākās d'Ankor Thom (*ISCC*, p. 549). La divinité de même nom installée à Prāsāt Kravān en 843 ç. est considérée par M. Aymonier comme une statue de Viṣṇu (*Cambodge*, III, p. 15). Le Trailokyanātha érigé, suivant une inscription de Türk Čūm, dans le pays de *Cuñ Vis* en 871 ç. (*ibid.*, II, p. 364), doit être celui-là même que l'on retrouve quelques siècles plus tard dans une des galeries du Bayon sous le nom de Çrī-Viṣṇu de *Cuñ Vis*, *vrah̄ rāpa kamrateñ añ çrīviṣṇu cuñ vis* (*BCAI*, 19 3, p. 86). Dans tous les cas qui viennent d'être cités, il s'agit de statues de Viṣṇu ; mais en 948 ç., le nom de Trailokyanātha apparaît sur la stèle de Prāsāt Priñ Bēt Mās qui semble bouddhique (*Cambodge*, II, p. 352), et en 902 ç., sur celle de Phnom Bantāy Nāñ qui l'est certainement (*ibid.*, p. 307).

- (3) *mokṣāyāsthāpayad yo jananamaraḡates saṃpravṛddhāya nṛṇām*
 (4) *mūrttin trailokyanāthāṃ śakalamunipates saṃjñayā çailarūpīm* ||
 (5) *kṣetrārāmaṃ k — — bhrtyamaḥiṣāni ca yad dhana(m)*
 (6) *dattan tasmai munīndrāya tat tena pitṛmuktaye* |
 (7) *suvarṇarajatādīni ratnāni vividhāni ca*
 (8) *kaṇṣatāmrā — — — ni dattāny etāni sarvvaçaḥ* ,
 (9) *vinā puṇyāçraya — — tat (¹) mūrkhāç ca haranti te*
 (10) *kramikā — ç — ṛddhānām yoniṃ yāntu savāndhavāḥ*
 (11) *ye ye kurvanti vṛddhāya (²) devadravyāni yatnataḥ*
 (12) *te te divyasukhāpannāḥ smṛddhyantu (³) vividhodayaḥ*
 (13) — — — — — — — çramaṇavrāhmaṇādayaḥ
 (14) — — — — — — — yathā vibhavavāṃs sukhāṃ
 (15) *sarvva — — — — — bhavagatyānavasthitāḥ*
 (16) *anena puṇyavidhinā sukhaikāntaṃ labhantu te* .

Traduction.

L'époque du roi des Çakas (marquée) par les (huit) formes (de Çiva), le ciel (= zéro) et huit étant passée, Çrī Indravarman étant roi, Somāditya.... érigea, après lui avoir attribué un domaine, l'image en pierre du Maître de tous les Munis, nommée Trailokyanātha, en vue de contribuer à délivrer les hommes des conditions de la naissance et de la mort.

Champs, jardins, ainsi que les biens y afférents, tels que serviteurs et buffles, ont été donnés par lui à ce Roi des Munis pour la délivrance de ses ancêtres.

(Les ustensiles en) or, en argent (ornés de) bijoux divers, en bronze, en cuivre..... ont été donnés au complet.

Que les insensés qui, sans... .., prendront ceci, aillent avec leurs parents de génération en génération dans la matrice.....

Que tous ceux qui s'efforceront d'accroître les biens du dieu, que ceux-là, recevant en partage le bonheur céleste, jouissent de toutes sortes de prospérités.

..... les çramaṇas, brāhmanes et autres..... comme doué de richesse..... bonheur.

Que tous..instables dans la condition de naissance, obtiennent par le moyen de cette bonne œuvre le bonheur absolu.

(¹) Corr. *tan*.

(²) Corr. *vṛddhaye*.

(³) La forme correcte *saṃṛddhyantu* semble avoir été abrégée en *smṛddhyantu* pour raison métrique

Ban Khō Ku Vang. — Dans la pagode de ce village situé à 16 km. au Sud-Ouest du chef-lieu de l'Amphor Fa Jat se trouvait autrefois une statuette de bronze haute de 0 m. 08, représentant un personnage assis un genou en terre, tenant un marteau dans sa main droite (*Viçvakarman*). Cette statuette se trouve à présent chez Phya Raxanikun, sous-secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur.

ĂMPHOR VĂRIN SĂMRAB ⁽¹⁾.

Ban Nòng Khòk. — En ce point situé à 30 ou 40 km. au Sud-Ouest d'Ŭbôn, des renseignements indigènes placent les ruines d'un prasat khmèr.

Ku Murang. — Ce village fortifié, à 8 km. au Sud du chef-lieu de l'Ămphor Vărin Sămrab, possède encore des restes de fossés et de remparts. Il existe au centre du village une pierre sculptée représentant une femme appelée Nang Khom (la Dame khmère) et vénérée par les indigènes. Cette pierre provient sans doute d'un sanctuaire situé en dehors et au Sud du village, et composé d'une tour en briques ayant une seule porte avec encadrement de grès et regardant le Nord-Est. Cette tour mesure 2 m. 80 N.-O. — S.-E. sur 2 m. 20 N.-E. — S.-O. : elle est en très mauvais état, toute la partie supérieure ayant disparu, et ne comporte pas de sculptures en dehors de l'encadrement de porte. Un bassin rectangulaire, mesurant 440 mètres E.-O. sur 50 mètres N.-S., est creusé au Nord-Ouest du sanctuaire. Dans ce même village on a déterré à plusieurs reprises des bracelets et des bagues en or.

Ban Phòn Murang, au Sud-Ouest d'Ŭbôn, sur la route d'Ŭbôn à Năm Om (ou Ŭthūmphônphīsăi), est un ancien village fortifié auprès duquel se trouvent les ruines d'un prasat. On y a aussi trouvé des bracelets d'or. (D'après des renseignements de source indigène.)

ĂMPHOR KHEMĂRAT.

Phu Kam. — Sur le sommet de cette petite colline haute de 250 mètres et située à environ 28 km. au Sud-Ouest du chef-lieu de l'ămphor, on voit plusieurs amas de pierres ressemblant à des champignons. Sous un de ces espèces de dolmens, on remarque, au milieu d'une foule d'images grotesques, une pierre sculptée haute de 0 m. 75 représentant une femme debout, les seins nus, les cheveux relevés en chignon et vêtue d'un sarong. L'origine de cette

(1) Au Sud d'Ŭbôn, sur la rive droite du Mun.

sculpture est inconnue et l'on ne signale aucune ruine khmère dans tout le district de Khemărat.

B. — CHĂNGVĂT KHŨKHĂN.

ĂMPHƠ MƯANG SISĂKET.

Chef-lieu. — Devant le bureau nommé Sala Klang se dresse une inscription transportée du Práh Vihār en cet endroit par un gouverneur en 1913 (Cœdès, n° 383).

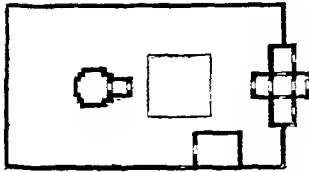


FIG. 6.

PRASAT KĂMPHĒNG NOI.

Prasat Kămphēng Noi. — J'ai cru utile de donner un plan (fig. 6) de ce monument déjà décrit par M. de Lajonquière. (IK, n° 372).

Ban Nong Ku. — A l'Est de ce village situé à 12 km. au Sud-Est de Sisăket, des renseignements indigènes signalent un bassin carré et une place

carrée entourée de fossés, au milieu de laquelle se trouve un autel de pierre.

ĂMPHƠ DET ỨDŨM.

Prasat Thong Lang, — situé près du Huei That, au milieu de la forêt-clairière, sur la route conduisant de Det Ứdŭm à Ứthŭmphŏn-phŭsăi et Năm Om, à peu près à 10 km. au Sud-Ouest de Det Ứdŭm, se compose (fig. 7) de trois tours en briques alignées N.-S., à un mètre de distance l'une de l'autre. Chacune présente une porte à

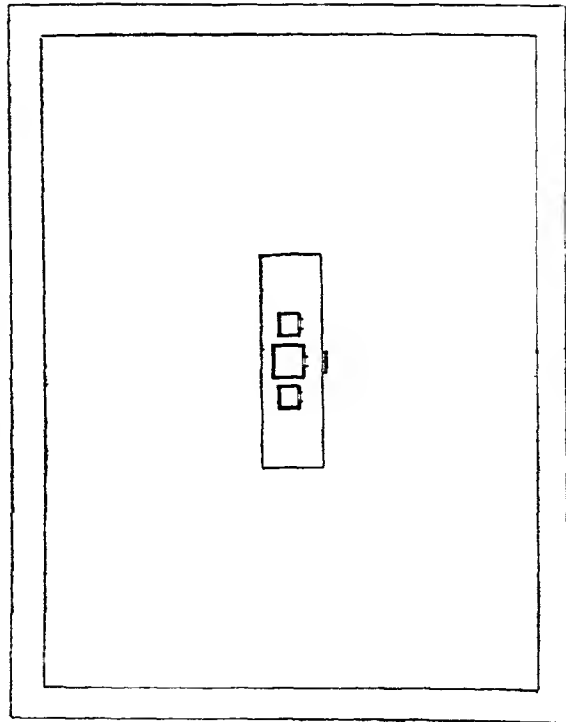


FIG. 7. — PRASAT THONG LANG.

encadrement de grès sur la face E. et des fausses-portes sur les autres faces. La tour centrale mesure 4 m. 50 de côté à la base, la tour S. 3 mètres ; la tour N. n'est plus représentée que par un amas de briques méconnaissable. Les deux tours encore debout ont une hauteur de 8 à 9 mètres. Ce groupe repose sur une terrasse de grès mesurant 17 m. 25 sur 8, à laquelle on accède par un escalier ménagé au milieu de la face Est⁽¹⁾. On reconnaît les traces d'un fossé entourant ce groupe de sanctuaires, au Nord-Est duquel était creusé un bassin. Les tours ont conservé quelques-unes de leurs sculptures décoratives : le linteau de la tour centrale représente une divinité à dix bras dansant sur la tête d'un monstre, avec des rinceaux de fleurs à droite et à gauche. Le linteau de la tour méridionale représente Indra sur l'éléphant tricéphale au-dessous duquel est sculptée une tête de Rāhu.

Prasat Nong Pen. — Ce monument, situé près du village de Söm Saat, à environ 20 km. de Det Ŭdöm, serait, suivant les indigènes, analogue au Prasat Thong Lang.

Ku Huei That. — Au bord du Huei That, affluent du Nam Dôm Noi, les indigènes signalent l'existence d'un sanctuaire khmèr, situé à environ 30 km. au Sud-Est de Det Ŭdöm.

ĂMPHƠ NĂM OM ⁽²⁾.

Xong Ta Thăo. — Le col ainsi nommé se trouve au pied et à l'Est du Phnom Prăh Vihār. A côté de la piste de charrettes qui le franchit et mène du territoire siamois en territoire cambodgien, on remarque deux statues de grès rouge : l'une, haute de 0 m. 80 est une statue de Çiva assis, l'autre plus petite représente Gaṇeça : le cou en est brisé, mais la tête est encore en place. On dit que les voleurs, avant de franchir la frontière pour aller commettre leurs vols, ne manquent jamais d'offrir des gâteaux, des poissons et de l'eau de vie à ces deux images.

Prăh Vihār (IK, n° 378). — Voici quelques renseignements supplémentaires sur ce monument. A la hauteur et à l'Ouest du premier escalier est situé un grand bassin creusé en gradins. Sur les bords de ce bassin se trouve une colonne dont le sommet est façonné en tête de singe. Dans le banc du Huei Kranjoung,

(1) Toutes ces mesures sont un peu approximatives à cause du mauvais état dans lequel se trouvent les ruines et du peu de temps que j'ai pu leur consacrer.

(2) Nommé autrefois Ŭthūmphōnpḥīsái ou Kāntārārāks

près du premier escalier, sont creusées deux cellules. (D'après des informations du prince Dhapsanopatr.)

Je publie ici quelques sculptures inédites provenant du temple de Práh Vihār (fig. 8 et pl. III).

ĀMPHO^r HUEI NU^a (1).

Xong Sisa Săo. — A l'entrée de ce col des Dangrèk situé à environ 50 km. au Sud-Est du chef-lieu de l'amphor, on signale deux lions de pierre et quelques colonnes gisant à terre.

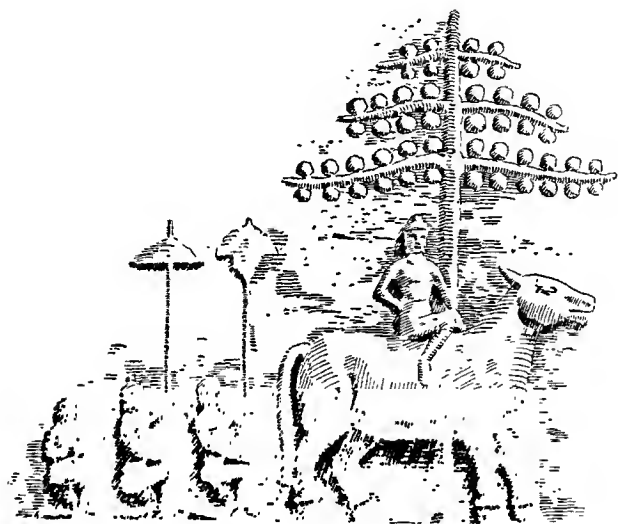


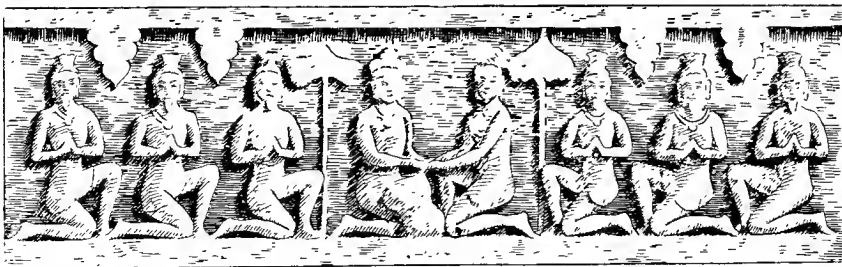
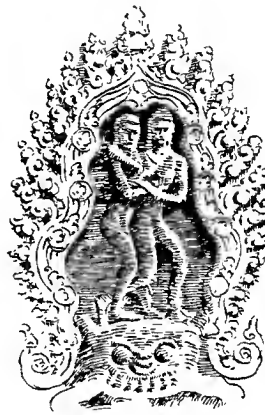
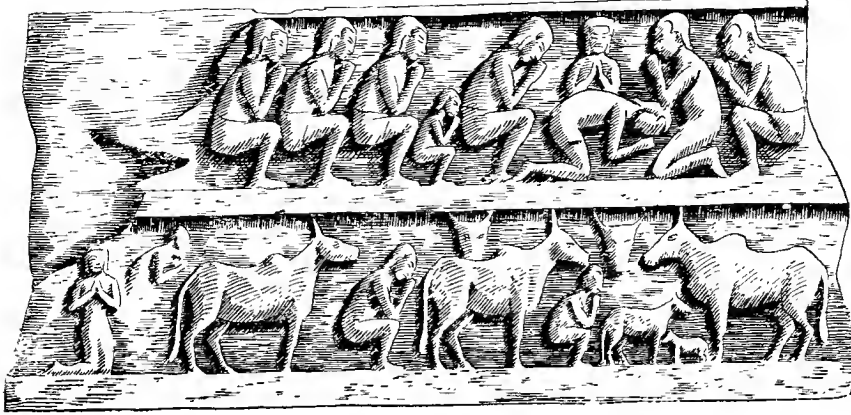
FIG. 8. — ÇIVA (PRĀH VIHĀR).

Prasat Ban Si. — Il m'a été impossible de retrouver le village de Ban Kremah (IK, n° 395), dont le nom même semble inconnu. Mais en 1911, j'ai découvert sur la route d'Ūthūmphōn-phīsāi à Khūkhān, à l'Est et près du village de Ban Prasat, la ruine d'une tour khmère nommée aujourd'hui Prasat Ban Si. Le village de Ban Si est situé lui-même à environ 1 km. à l'Ouest du prasat, sur

la rive gauche du Huei Tha (en cambodgien : Trāl), à 27 km. à l'Est de Khūkhān. Cette tour en briques est en très mauvais état : toute la partie supérieure s'est écroulée et les matériaux ont comblé l'intérieur. Mais on voit encore un beau linteau de grès rouge sculpté représentant Viṣṇu à quatre bras monté sur Garuḍa (fig. 9) : de chaque côté du dieu sont quatre personnages debout dans l'attitude de la danse, et au-dessus de cette scène huit orants forment frise. Des pilastres finement sculptés encadrent la porte.

Ban Phak Măi. — A 22 km. au Nord-Ouest de l'amphor, dans la forêt Dong Kathurb, le Nai āmphor m'a signalé un monument en grès que je n'ai pu visiter.

(1) Nommé autrefois Khūkhān



Ban Lao Dòm. — Près de ce village situé à 13 km. au Nord-Nord-Est de l'âmpħor on m'a signalé également une stèle plate carrée, mesurant 1 m. 50 de côté, qui se trouverait au bord d'un petit lac.

Ban Măk Səo.
— Dans ce village situé à deux km. au Nord de Prasat Jor (v. ci-dessous), il y a, d'après des renseignements du Nai âmpħor, une grande tour bien conservée haute d'une quinzaine de mètres, et nommée *That Changkao*.



FIG. 9. — PRASAT BAN SI.

Ban Prasat Jor. — Ce village, qui tire son nom de la tribu

Kui Jor qui l'habite, se trouve à 18 km. au Nord-Est du chef-lieu de l'âmpħor et à 3 km. à l'Est de Ban Lao Dòm (v. ci-dessus). On y voit les ruines d'un sanctuaire en briques, de plan carré et orienté vers l'Est, presque complètement écroulé. On distingue encore les traces d'un fossé entourant le sanctuaire. A l'entrée de la tour est placé un fragment de statue composé d'un torse avec un seul bras, taillé dans une pierre singulière, d'aspect métallique, et haut de 0 m. 20; cette statue est très vénérée par les habitants du village. Le linteau de la porte d'entrée existe encore : il représente Indra sur l'éléphant tricéphale, flanqué de rinceaux de fleurs ; à l'extrémité, se tient un monstre ailé, debout, probablement un Garuḍa. Cette ruine très vénérée s'appelle : *Ta Pha Khao Raksa Thi Ni*, « Le brahmane habillé de blanc veille ici ».

Prasat Ban Lūmphūk. — A l'Ouest du village de Ban Brư Jăi qui est à 18 km. au Sud-Est du chef-lieu de l'âmpħor, il y aurait un village khmèr nommé Ban Lūmphūk, et à deux km. à l'Est de celui-ci, des statues et des murs de pierre longs de plus de 3 kilomètres. Ces renseignements, qui m'avaient d'abord été donnés par un sous-officier de gendarmerie de Năm Om, m'ont été ensuite confirmés par d'autres indigènes.

ĂMPHƠ KHONG ⁽¹⁾.

Chef-lieu. — Près du bureau de l'ămphơ qui est situé sur la rive gauche du Mun, on a déterré en 1915 la partie supérieure d'un casque khmèr composée d'une boule de cristal surmontée d'une couronne de cinq têtes de nāgas entourant un Garuḍa (hauteur : 0 m. 35). Cette pièce est actuellement la propriété du roi de Siam. A environ 10 km. au Nord du chef-lieu de l'ămphơ se trouvent l'enceinte et les fossés d'une ancienne cité nommée Mưang Khong, que la tradition donne comme une ancienne ville khmère.

C. — CHĂNGVẮT SURIN.

ĂMPHƠ SIKĂRĂPHUM.

Ban Mưn Si Noi. — Dans ce village situé à 13 km. à l'Est-Nord-Est de l'ămphơ, on a exhumé des statues brahmaniques, notamment une réplique des *nophākāo* (série des neuf divinités).



Dans son *Voyage au Laos*, M. Aymonier mentionne au vieux Mưang Sīkără-phum (Charapat) une divinité de pierre qui rend les bonzes fous : cette pierre est en réalité une antéfixe d'angle représentant un ṛṣi et provenant de Prasat Si Liem (*IK*, n° 383) dans le même ămphơ (fig. 10).

De cet ămphơ proviennent une tête de statue khmère (pl. IV, a), une statue trouvée au Ban Anan (pl. VI, a) et une autre tête (pl. IV, d) dont l'origine est le monument de Ban Mưn Si Noi cité plus haut. Ces diverses pièces sont aujourd'hui au Musée national de Copenhague.

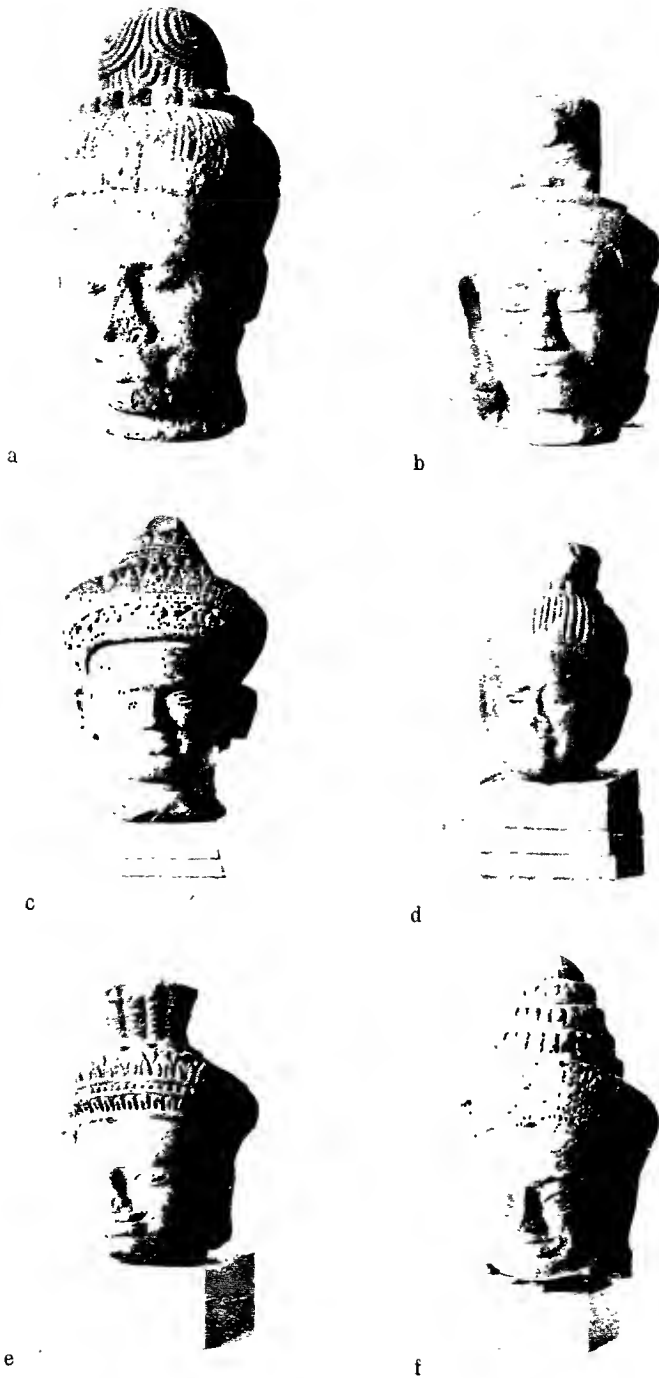
FIG. 10. — PRASAT SI LIEM.

Antéfixe d'angle.

ĂMPHƠ RĂTĂNĂBURI.

Prasat Ban Sănôm. — Ce sanctuaire, situé à 13 km. 500 au Sud-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, se composait d'une tour en briques avec parements de grès : elle est maintenant complètement écroulée. On distingue alentour les

⁽¹⁾ Nommé autrefois Rasisalai



SCULPTURES DIVERSES, CONSERVÉES AU MUSÉE NATIONAL DE COPENHAGUE.

- a Tête provenant de l'amphor Sikaraphum (p. 70). — b. Tête trouvée au Prasat Champa Thong (p. 85). — c Tête trouvée au Prasat Sang Sél Cei (p. 72) — d Tête trouvée à Ban Mira Si Noi (p. 70) — e. Tête trouvée au Prasat Champa Thong (p. 85) — f Tête trouvée à Huei Singh (p. 72)

traces d'un fossé, et un grand bassin rectangulaire rempli d'eau existe encore à l'Est.

Ban Nong Hîn. — Dans un petit lac situé près de ce village à 20 km. au Nord-Est du chef-lieu de l'âmphor, on voyait autrefois les débris d'un pe sanctuaire de pierre qui a maintenant disparu.

Ban Murang Mun. — Près de ce village, à 8 km. à l'Ouest du chef-lieu de l'âmphor, se trouveraient deux colonnes ou bornes de pierre placées à 80 mètres de distance l'une de l'autre.

ĂMPHOR THA TOM.

Prasat Srè O. — C'est le nom d'une tour en briques située dans la pagode du village de Tăkük.

Vat Tăklang. — Ban Tăklang situé dans le tămbôn Krăpô, à l'Ouest du chef-lieu de l'âmphor, est bâti sur une colline boisée à l'endroit où le plateau sablonneux de Sŭrîn s'abaisse au Nord vers la vaste plaine du Mun. Dans la sâlâ de la pagode se trouve un support pour un grand et vingt petits lîngas, dont l'origine est inconnue.

Prasat Kăkoburi. -- A l'Ouest de ce village qui est situé lui-même à l'Ouest du chef-lieu de l'âmphor, des renseignements de source indigène signalent une tour khmère.

Ban Ballang. — Dans ce village qui se trouve à 12 km. à l'Est du chef-lieu de l'âmphor, on voit un autel de pierre placé sur un soubassement en briques.

ĂMPHOR XŌMPHUNBURI.

Ban Sămròng. — En ce point situé à 8 km. du chef-lieu de l'âmphor, on a déterré un beau Vişnu de grès rouge, qui se trouve maintenant chez le Prince Nitsakorn, ancien gouverneur du Chăngvăt Buriram. D'autres morceaux de pierre sculptés indiquent en ce point l'existence d'un ancien sanctuaire.

ĂMPHOR SANGKHĀ.

Prasat Tŭb Khong. — A 800 mètres au Sud-Sud-Ouest de Ban Nòng, situé lui-même à 20 km. au Nord du chef-lieu de l'âmphor, se trouve une tour de

latérite complètement écroulée, sur trois côtés de laquelle on voit encore les traces d'un fossé. Il n'y a point de sculptures, mais dans la brousse, à 600 mètres au Sud-Est de cette tour, il existe un pilier ou une borne appelée Lāk Thong Chēng, analogue à celle qui se trouve au milieu de la plaine à l'Ouest de Ban Char (*IK*, n° 389).

Huei Singh. — A 4 km. au Sud de Ban Rănūk et à 6 km. au Sud du Prasat Sang Sēl Ćei (*IK*, n° 389), dont nous donnons (pl. IV, c) une jolie tête transportée au musée de Copenhague, on trouve au bord du Huei Singh, sur la rive droite, un groupe de statues brahmaniques : deux Ćiva, un Viṣṇu, une Devī, un Gaṇeṣa et un éléphant ; un réceptacle avec couvercle richement orné, un autel et un grand lion. Toutes ces statues, qui devaient mesurer de 0 m. 50 à 0 m. 75, sont brisées. Une tête et deux torses (pl. IV, f, et VI, b, d) ont été transportés de ce point au Musée de Copenhague. Toute trace de sanctuaire a disparu, mais on relève les traces d'un fossé délimitant les trois côtés d'un rectangle dont le quatrième était formé par le ruisseau.

Nong Singh. — On signale un lion de pierre au bord de ce petit marais situé à l'Est de Ban Khōk Sung (village à environ 2 km. à l'Est de Ban Prasat, *IK*, n° 392).

Prasat Ban Dan. — Sous ce nom est signalée par le Nai āmphor une tour khmère située à l'Est de Ban Dan, col de Chôm.

Prasat Ban Kādūt. — serait, d'après des renseignements provenant de la même source, une tour khmère située à l'Est de Murang Sūrāphñikhōm.

Prasat Tāktien Tār. — au Nord-Ouest du chef-lieu de l'āmphor, près de Nong Chok, est signalé par le même Nai āmphor comme une troisième tour khmère.

Phu Sala. — Près de cette colline qui s'élève à 32 km. au Sud-Sud-Est du chef-lieu de l'āmphor, se trouve le Srōk ou Ban Khănāt Kăo. Sur le flanc de la colline existe une grotte où des indigènes m'ont dit avoir vu un autel de pierre avec une frise de seize personnages : sur cet autel se dresse une statue (de bois ?) représentant une femme que les indigènes appellent Phra Phīkkhūni et qui porterait sur sa tête des cornes de bœuf.

Murang Sūrñ. — Dans le jardin du gouverneur sont rassemblées plusieurs statues provenant du Prasat Phu (*IK*, n° 390) : un Viṣṇu debout, à quatre bras, un Ćiva, une Devī, ainsi que des autels. Derrière les bâtiments administratifs, on a exhumé à plusieurs reprises des objets de l'époque khmère : un très joli Buddha de bronze assis sur le nāga, des bols de porcelaine fine, des bols de cuivre, etc.

II. PROVINCE DE ROI ĖT.

A. — CHĂNGVÁT ROI ĖT.

ĂMPHƠ ROI ĖT

Hĩn Kong. — Sur un tertre situé dans la partie occidentale de la ville, c'est-à-dire dans la partie la plus habitée, on trouve l'inscription sanskrite (Cœdès. Camb. 37 $\frac{1}{2}$) (pl. V) et aussi une douzaine de lĩngas, en partie brisés, avec une grande tête de divinité brahmanique. L'endroit est appelé Hĩn Kong, « amas de pierres ».

ĂMPHƠ SĖNG BADAN.

Prasat Nong Ku (IK, n° 357). — Ce sanctuaire comprend : a) une tour carrée de 6 mètres de côté avec avant-corps en latérite, assez bien conservée (fig. 11). La porte orientée vers l'Est a un linteau sculpté représentant Indra sur l'éléphant tricéphale. A l'intérieur de cette tour se trouve un autel, mais l'idole a disparu ; — b) un bâtiment annexe dans l'angle Sud-Est, long de 8 mètres et large de 4 m. 50 avec porte ouvrant vers l'Ouest ; — c) un gopura en croix ouvrant vers l'Est ; — d) une enceinte haute de 1 m. 75 et large de 0 m. 50 : elle mesure 29 mètres de longueur dans la direction E.-O. et 25 mètres de largeur N.-S. Toutes ces constructions sont en latérite.

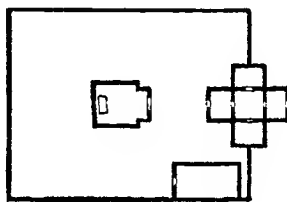


FIG. 11. — PRASAT NONG KU.

Echelle : 1/1000^e

ĂMPHƠ AT SAMAT (1).

Ban Sra Bua. — Ce village situé au Nord du chef-lieu de l'ămphơ, près d'une vieille place fortifiée nommée Murang Chok, posséderait les ruines d'une tour khmère, selon des renseignements que je n'ai pu contrôler.

ĂMPHƠ SELĂPHUM.

Ban Murang Phăi. — Village bâti sur une colline à 7 km. au Sud-Est du chef-lieu de l'ămphơ. Tout près du village et au Sud sont les débris d'un sanctuaire de grès rouge complètement écroulé.

(1) Nommé autrefois Sra Būt ; à 37 km. au Sud-Est de la capitale de la province.

ĂMPHƠ PHĂNỒM PHRĂI ⁽¹⁾.

Ku Ban Khūt To. — A 1250 mètres à l'Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, on trouve dans la partie occidentale du village de Ku Ban Khūt To, les restes d'un sanctuaire carré en latérite : à côté gît un autel de grès rouge.

Ban Non Mak Pao. — A environ 4 km. au Sud-Sud-Est de Phănồm Phrăi sont situés les deux villages laotiens de Ban Non Murang et Ban Non Mak Pao, entourés tous deux de triples remparts avec fossés qui sont contigus au Sud à deux grands bassins carrés. De l'autre côté de ces bassins est situé un troisième village nommé Ban Non Khăyòm, également entouré de fossés. Sur le rempart extérieur de Ban Non Mak Pao et vers l'Est se trouve un *òbműng* ou cellule en briques contenant une jolie statue de grès rouge haute de 0 m. 50. Quoique l'*òbműng* semble avoir été construit par les Laotiens, la statue trahit la main-d'œuvre khmère.

Ban Kho, au Sud-Sud-Est du point précédent, est un ancien village fortifié avec doubles remparts et fossés. Sur le rempart extérieur oriental gisent quelques pierres façonnées qui sont ou les restes d'un sanctuaire démoli, ou des matériaux pour la construction d'un édifice qui ne fut jamais achevé. Ces pierres sont vénérées des indigènes qui ont fait une paillotte pour les abriter.

Ban Sat. — Au Nord-Nord-Ouest du bureau de l'ămphơ, on a déterré en 1907 une statuette de bronze représentant un dieu à quatre bras, haute de 0 m. 40, qui se trouve maintenant dans la collection du Prince Sanphasĩt, à Bangkok.

ĂMPHƠ THĂYẮTBURI ⁽²⁾.

Bưng Chũu. — Près de cet endroit, situé à environ 3 km. au Sud-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, on signale les ruines d'un sanctuaire khmèr que je n'ai pas visité.

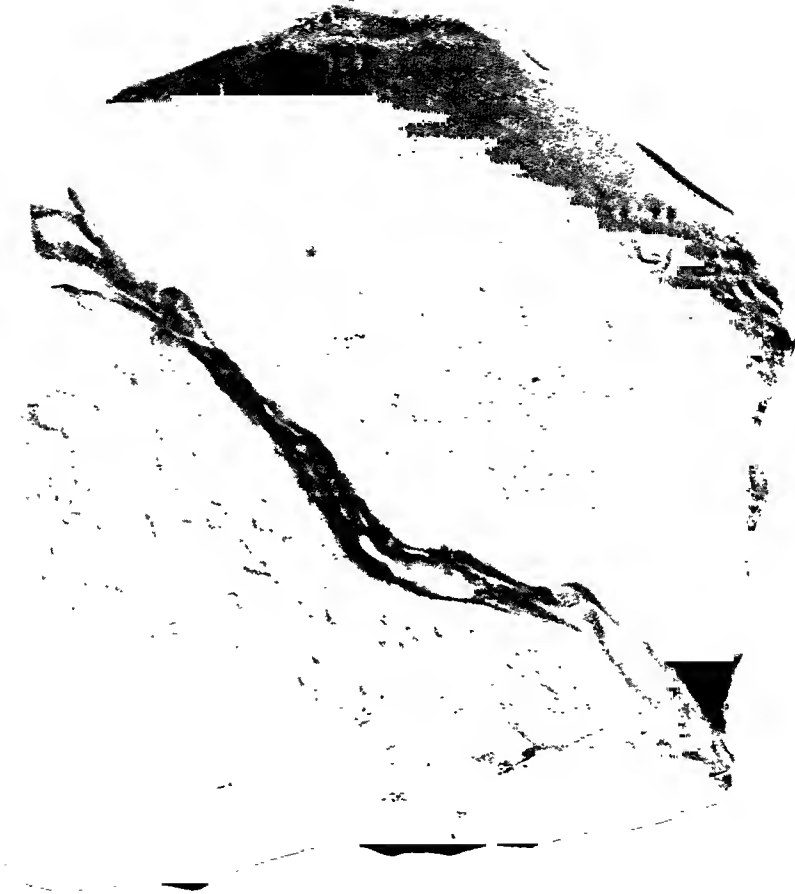
ĂMPHƠ SƯVĂNNĂPHUM.

Ku Murang Suang. — A environ 30 km. au Nord de l'ămphơ, on trouve au centre d'une double enceinte avec fossés en partie encore remplis d'eau, un petit sanctuaire en briques, carré et orienté vers l'Est. Du sanctuaire qui est

(1) Nommé autrefois Melu Phrai.

(2) Ou Dìn Deng, à 24 km. à l'Est de Roi Et.

Pl. V



STÈLE DE BOU ET (p. 73)

presque complètement écroulé, une chaussée conduit à la porte percée dans la face orientale des remparts. Des fragments de nāgas portent à croire que cette chaussée était autrefois flanquée d'une balustrade de nāgas : près du sanctuaire on voit la tête d'un nāga polycéphale, et à la porte de l'enceinte la queue du même nāga, ce qui indique que cette balustrade courait tout le long de la chaussée. Quatre petits bassins sont groupés autour du sanctuaire.

Hin Kong. — Tel est le nom correct du point nommé Hin Khlong par M. de Lajonquière (*IK*, n° 362). Sur les collines et sur les terres qui jonchent la vaste plaine de Sūvānṇaphum, ainsi que sur le plateau où sont construits les deux sanctuaires de Phu Viet et Ku Kasin (*IK*, nos 363 et 364), on trouve souvent de très belles jarres appelées par les indigènes *hai kha* « jarres des sauvages », et des tuiles de couleur, comme celles qui ont été découvertes à Añkor Thom.

ĀMPHŌ HUA XANG (1).

Ban Kha Noi. — Ce village situé à 4 km. à l'Ouest du chef-lieu de l'āmphō (lequel est à environ 24 km. au Sud-Sud-Ouest de Roi Ét), possède, d'après des renseignements que je n'ai pu contrôler, un sanctuaire en pierre assez bien conservé, à l'intérieur duquel se trouvent trois statues de divinités en grès rouge hautes de 0 m. 50.

B. — CHĀNGVĀT MĀHASARĀKHAM.

ĀMPHŌ VAPIPRĀXŪM.

Ban Ku Noi. — En cet endroit, situé dans le tāmboṇ Na Tòn, se trouve un prasat en pierre bien conservé, orienté vers l'Est.

Dāmnāk Nang Khao. — Près de Ban Non Murang, dans le village de Ban Sra Bua, qui est entouré d'une enceinte de pierres, se trouve le monument appelé Dāmnāk Nang Khao. Dans cette tour assez bien conservée, il y avait autrefois une statue de dieu en grès noir bien poli, tenant un disque dans la main droite (cette main est actuellement chez S. A. S. le Prince Nōphamat, gouverneur du Chāngvāt de Chanthaburi).

Ban Khòk Kē. — dans le tāmboṇ Nong Ku, contient un sanctuaire simplement nommé Ku, qui semble être une ancienne tour khmère.

(1) Nommé autrefois Chadūraphakīman.

Je n'ai pas visité les trois ruines mentionnées ci-dessus, mais les renseignements à leur sujet proviennent de S. A. S. le Prince Nōphāmat, ancien gouverneur du Chāngvāt Māhasarākham, homme intelligent et très instruit, qui connaît le pays à fond. L'existence de ces ruines ne saurait être mise en doute.

ĀMPHO MĀHASARĀKHAM.

Ku Māhathat. — près de Ban Sung Pluei, un peu au Nord de la route qui conduit de Māhasarākham à Roi Ét et à environ 10 km. de la première ville,

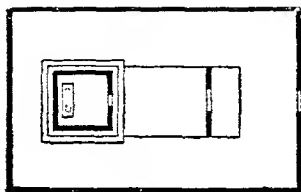


FIG. 12. — KU MĀHATHAT.

Echelle: 1/1000^e

est un monument khm̄r (fig. 12) qui comprend: a) une tour carrée en gr̄s, bien conservée, avec porte orientée vers l'Est; à l'intérieur de cette tour, qui mesure 7 m. 50 de côté et 7 mètres de hauteur, se trouve un autel bas portant deux idoles hautes de 0 m. 50, coiffées du mukuta et tenant un objet fusiforme. La tour est précédée à l'Est d'une terrasse à trois gradins, longue de 20 mètres, large de 7 et s'élevant à 0 m. 75 au dessus du sol; — b) une enceinte en blocs de gr̄s, haute de 1 m. 80 et épaisse de 0 m. 50, mesurant 37 m. 50 de longueur E.-O. et 24 m. de largeur N.-S; cette enceinte qui n'a pas de gopura est simplement percée à l'Est d'une ouverture large de 3 m. 50.

Murang Yang Nītsānak. — Dans le temple bouddhique de Ban Yang, qui est à 10 km. au Sud-Ouest de la ville de Māhasarākham, il y avait autrefois deux statuette en bronze représentant des divinités brahmaniques; elles ont disparu. On m'a dit qu'elles provenaient d'un ancien Murang Yang Nītsānak, ville fortifiée à présent abandonnée, où des fouilles donneraient certainement des résultats intéressants.

ĀMPHO KŪSŪMPHĪSĀI.

Chef-lieu. — Dans une cellule (*ōbmūng*) en briques élevée au bord du Lām Xi, à 300 mètres au Nord-Est du chef-lieu de l'āmpho, on voit un grand Buddha assis sous une auréole de têtes de nāga; cette statue haute de 1 m. 75, dont bras et jambes ont disparu, semble être d'origine khm̄re.

ĀMPHO KHÒK PHRA (1).

Ku Pha Khao, — à 100 mètres au Nord du bureau de l'āmpho, est un *ōbmūng* ou cellule de briques renfermant une grande statue du Buddha debout mesurant

(1) Nommé autrefois Khānthavixai.

6 mètres de haut : la tête seule mesure un mètre (fig. 13) Cette statue faite en plaques de grès est assez bien proportionnée. Devant la cellule se trouve une petite stèle avec une inscription laotienne.



FIG. 13

TÊTE DU BUDDHA DE
KU PHA KHAO.

Ku khu kăn Ku Pha Khao. — Au Sud du chef-lieu de l'āmphō est située l'ancienne ville fortifiée Mưang Khănthăthīrat ou Khănthăng, qui est reliée à Ban Khòk Phra par une chaussée formant digue et retenant les eaux d'un grand bassin artificiel. Ce bassin récemment créé en barrant une vallée naturelle, a 3 km. 200 de long sur 1 km. de large et est rempli d'une eau limpide. Un peu au Sud de Mưang Khănthăthīrat, à Vat Phò, et au bord de la route qui conduit de Khòk Phra à Māhasarākham se trouve un *ôbmŭng* ouvrant vers le Sud et contenant un grand Buddha de grès rouge ressemblant à celui de Ku Pha Khao. Le cou est brisé et la tête, qui mesure 1 m. 75 de hauteur, repose à côté du corps enfoui dans la terre jusqu'aux genoux. Des genoux au cou, la statue mesure 2 m. 25 : la figure entière doit donc avoir environ 6 mètres de hauteur. Cet *ôbmŭng* est nommé Ku khu kăn Ku Pha Khao « le Ku qui fait le pendant du Ku Pha Khao ».

Ku Kho Khat. — A côté de Ban Don Vieng Chăn, village entouré de remparts et de fossés, on trouve auprès d'un marais, dans une épaisse brousse de bambous, la ruine d'un sanctuaire khmèr de plan carré, orienté vers l'Est, et construit en briques sur un soubassement de grès. Cette tour, qui mesure 30 mètres de côté, est entourée d'une enceinte en pierres longue de 150 mètres E.-O. et large de 80 mètres N.-S. (1) Il existe encore en cet endroit quelques fragments de colonnettes joliment tournées. Cette tour, qui est appelée par les indigènes Ku Kho Khat « le sanctuaire de la digue brisée », est située, à 3 km. O.-N.-O. de Tha Khon Yang, point situé sur la rive gauche du Lăm-Xi.

Mưang Khieb. — Tout à côté du point précédent on signale une tour khmère que je n'ai pas vue.

C. — CHĀNGVÁT KĀLĀSĪN.

ĀMPHƠ YANG TĀLAT.

Ban Bŭng. — Dans la pagode de ce village, situé à une dizaine de kilomètres au Nord-Ouest de Kalāsīn, on m'a signalé une *semà* portant une image sculptée (comme à Ban Khămòi) et une inscription qui serait en caractères khmèrs, au dire d'un bonze.

(1) Dimensions sujettes à rectification.

Non Tnolo. — Sur cette colline, qui s'élève à environ 7 km. à l'Est du bureau de l'âmphor, on trouve les débris d'un Nandin détruit par des chercheurs de trésors.

Non Hănthôn. — Sur une autre colline, un peu au Sud de la précédente, il y a un autre Nandin de pierre.

Je n'ai pas visité ces deux derniers points.

ĂMPHOR KĂMĀLASĀI.

Ban Mwang Sung Yang. — En ce point, situé à 15-16 km. à l'Ouest du chef-lieu de l'âmphor, doit exister un sanctuaire en briques avec sculptures en pierre.

ĂMPHOR KŪXINARAI.

Huei Lăk Thot. — Près du chef-lieu de l'âmphor, à l'endroit où le Huei Lăk Thot se déverse dans le Lăm Yang, se trouvent deux stèles ou piliers inscrits. Il résulte d'une note, accompagnée de frottis, envoyée par le Haut Commissaire de la province, que ces deux stèles ont la même forme que celles de Ban That Thong (Ămphor Iasothon, Monthon Ūbôn), et qu'elles sont couvertes de sculptures, l'une d'entre elles portant par surcroît une courte inscription. En voici la description :

I. — La première stèle a 3 mètres de hauteur ; chaque face mesure environ 0 m. 50 de largeur. La base est couverte de rinceaux de feuillages, mais les quatre faces présentent des sujets différents. Face 1 : figure humaine et probablement masculine, assise sur un autel (?), la tête coiffée du mukuta conique et la main gauche tenant un lotus épanoui. A la hauteur de l'épaule gauche, une courte inscription comprenant une dizaine de caractères anciens écrits sur deux lignes donnait probablement le nom du personnage ou de la divinité représentée ; bien que paraissant assez bien conservée, cette inscription est malheureusement indéchiffrable sur le frottis envoyé à Bangkok. Face 2 : figure masculine dansant au-dessus d'une sorte d'édifice. Face 3 : personnage à cheval brandissant une arme de sa main droite. Face 4 : on ne distingue guère qu'un décor de rinceaux assez ruiné.

II. — La deuxième stèle a les mêmes dimensions et la même disposition que la précédente. Face 1 : un homme conduisant une femme par la main. Face 2 : un Asura combattant contre un cheval. Face 3 : Viṣṇu Narasiṃha écartelant Hiranyakaçipu. Face 4 : Kṛiṣṇa tuant le serpent Kaliya.

Tămbôn Bua Khao. — Dans la même circonscription administrative et sur le territoire du tămbôn Bua Khao, au sommet d'une colline située en pleine

brousse à 3 km. du bureau de l'âmphor Kūxinarai, se voient les traces d'un temple, ainsi qu'une stèle haute de 2 m. 35, large de 0 m. 75 sur les grandes faces et de 0 m. 25 sur les petites. Sur une des grandes faces une inscription d'une ligne et demie en caractères archaïques commence par les mots : *ārryāya Ćrībajravarmma*.... Le reste est illisible sur l'estampage.

ĀMPHO SĀHĀTSĀKHĀN.

Ku Murang Xieng Som. — Dans le tāmboŋ Khòk Krura, au Nord de Ban Khěng et au bord du Lăm Phan, à environ 30 km. au Nord de Kalāsīn, dans une ancienne ville fortifiée et abandonnée, doit exister une tour khmère entourée d'une enceinte de pierres. Ce sanctuaire m'a été signalé par le Phra Khrū Dhāmmākhān, chef des bonzes de Kalāsīn, qui est très versé dans toutes les légendes concernant les Murang Xieng Xom, Xieng Tēng et Xieng Không. Ces différents points seraient d'anciennes villes khmères qui mériteraient d'être recherchées et étudiées.

III. — PROVINCE D'ŪDŌN.

A. — CHĀNGVĀT NĀKHON PHĀNŌM.

That Phănŏm. (IK, n° 352.) — Il y avait autrefois dans le temple une pierre inscrite ; mais les bonzes, ne pouvant pas la lire, l'ont insérée à l'intérieur de l'autel du vihāra oriental (à l'entrée du monument). Il s'agit peut-être d'une inscription sanskrite qu'il vaudrait la peine de rechercher.

B. — CHĀNGVĀT SĀKŌN NĀKHŌN.

Vāt That Sākŏn Năkhŏn. (IK, n° 349). — Les bonzes n'ont pas seulement construit un avant-corps, mais un véritable *bôt* entouré de *semà*. La tour mesure 15 m. de hauteur. Près du temple, mais en dehors de l'enceinte, on a déterré à plusieurs reprises un certain nombre de statues en bronze. Au Nord-Nord-Est de la ville, sur la route allant à Ban Tha Rē, le centre catholique situé au bord septentrional du grand lac Nong Han Noi, on rencontre beaucoup de pierres façonnées et servant de bornes de champs. Comme dans la ville de Sākŏn Năkhŏn, on voit aussi des pavages en pierres.

Kŏ Săvăn. — Kŏ Săvăn « l'île du ciel » est un îlot dans le grand lac Nong Han, à environ 1 km. de Sākŏn Năkhŏn. Sur cet îlot, il y a un *bôt* dont le soubassement en pierre est sans doute celui d'un ancien sanctuaire khmère.

Tõn Kham. — Sur le sommet de cette colline située à mi-chemin entre Kõ Sävăn et Sākõn Năkhõn, il y a plusieurs pierres façonnées que la tradition rapporte à un ancien temple khmèr.

Prasat Phu Phēk, — situé sur le sommet d'une colline à 16 km. au Sud-Ouest de Sākõn Năkhõn, se compose, d'après les renseignements que j'ai recueillis, d'une tour en pierre inachevée et sans sculpture.

Huen Setthi « la maison de l'homme riche », nommé aussi Kõ Kēo Tha Nang Ab « l'îlot de cristal où les vierges se baignent », situé à environ 6 km. à l'Est de Sākõn Năkhõn entre Huei Năm Phu et Nong Han, est un terrain entouré d'une enceinte de pierres mesurant 240 mètres E.-O. sur 200 mètres N.-S. Je n'ai pas visité cet endroit.

That Na Vēng (IK, n° 351). — Ce monument est certainement un temple khmèr et comprend : a) une tour de grès rouge carrée, de 12 mètres de côté et de 8 mètres de haut avec une porte et un escalier ouvrant vers l'Est ; b) et c) deux autres bâtiments dont il ne subsiste que les soubassements et qui s'élevaient, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est de la tour. (Ces deux bâtiments ont les mêmes dimensions : 20 mètres de longueur E.-O. et 8 mètres de largeur N.-S.). — Sculptures : 1) sur le linteau au-dessus de la porte, on voit un personnage assis coiffé du mukuṭa ; au-dessous, un monstre la tête en bas ; un homme debout sur la partie postérieure du monstre saisit les jambes de ce dernier, lequel saisit à son tour les jambes de deux femmes qui se tiennent debout à droite et à gauche ; 2) un bloc de pierre portant un *phra bat* et sculpté sur ses quatre faces : sur la face tournée vers le Nord, un dieu assis entre deux rangées d'adorateurs au-dessus d'une procession ou d'une armée en marche conduite par un personnage monté sur un éléphant ; sur la face tournée vers l'Ouest, Çiva sur Nandin ; sur la face tournée vers le Sud, Indra sur l'éléphant ; sur la face tournée vers l'Est, deux nāgas issant de droite et de gauche, leurs têtes tournées vers le centre.

C. — CHĂNGVÁT KHON KĒN.

ĂMPHƠ MƯANG PHUN.

Ban Pluei Noi. — A l'Est du chef-lieu, le Nai ămphơ signale un sanctuaire entouré d'une enceinte, à environ 1 km. de *Ban Pluei Noi*.

IV. PROVINCE DE NĂKHÕN RAXASIMA.

A. — CHĂNGVÁT NĂKHÕN RAXASIMA.

ĂMPHƠ MƯANG NĂKHÕN RAXASIMA.

Phu Khảo Lat, — à 8 km. à l'Ouest de Kôrat : il doit y avoir en cet endroit une stèle inscrite.

Huei Dīn Dām. — A 16 km. au Sud de Kòrat, au bord du Huei Dīn Dām, à la limite entre le territoire de l'ămphơ Murang Kòrat et celui de l'ămphơ Pak Thồng Xăi, il doit y avoir aussi une inscription.

Vat Ban Khòk. — A environ 10 km. au Nord-Est de Kòrat, sur la route menant de cette ville à Phĩmai, on trouve dans un *bòt* peu important : un petit autel de grès rouge, une tête de Buddha (ou de divinité brahmanique ?), le fragment d'un petit Buddha assis sur le *nāga*; et derrière le *bòt*, la statue d'un disciple du Buddha, dont la tête, les pieds et les mains ont disparu, et qui mesure actuellement 1 m. 20, des bornes de pierre carrées et des fragments d'un autre autel. Tous ces restes sont en grès rouge et semblent d'origine khmère. Peut-être ont-ils été transportés de Văt Phănỗm Văn (IK, n^o 437), qui ne se trouve qu'à 7 km. au Nord.

Ban Phũtsa (IK, n^o 438). — Voici quelques rectifications aux renseignements donnés sur ce monument par M. de Lajonquière :

1) Ce n'est pas dans le *bòt* du Văt Klang, mais dans celui du Văt Tăvăn Ok que se trouve le fragment de *nỗphăkăo* ou série des neuf divinités brahmaniques. Dans le même văt, il y a de plus un sanctuaire assez bien conservé : la tour en briques mesure 2 mètres de côté ; le linteau de la porte Est représente Indra sur l'éléphant ; les trois autres faces sont munies de fausses-portes. L'existence de cette tour vaut aussi à ce văt le nom de Văt Prang.

2) Le văt appelé Văt Tăvăn Ok par M. de Lajonquière porte en réalité le nom de Văt Bỗn « le Văt supérieur ». Il comprend quatre terrasses en latérite avec escalier vers l'Est. Sur la terrasse supérieure se trouvent les restes d'un sanctuaire en briques complètement écroulé. On voit encore : un linteau sculpté représentant un personnage sur *Garuđa* et tenant dans ses mains les queues de deux *nāgas* qui redressent leurs têtes aux deux extrémités du linteau ; deux supports pour neuf *līngas* : un grand au centre entouré de huit plus petits ; et enfin les *semà* sculptées décrites par M. de Lajonquière.

3) Văt Tăvăn Tỗk. — Le soubassement du *bòt* est fait de fragments de linteaux et de colonnes provenant d'un sanctuaire khmère. Il y a en cet endroit un fragment de *nỗphăkăo*, et sur l'autel du *bòt* une statue de grès rouge assise sur le *nāga*. La pierre inscrite se trouve bien dans ce văt, comme le dit M. de Lajonquière.

ĂMPHƠ SƯNG NƠN.

Prasat Ban Kham Thăle So. — Dans la pagode de ce village situé à environ 12 km. à l'Ouest de Kòrat, on trouve quelques débris de pierres sculptées (rincaux, etc.) provenant des ruines d'un monument complètement écroulé tout près du village et au Sud.

Murang Năkhôn Raxasima Kăo. — Voici quelques renseignements complémentaires sur les monuments décrits par M. de Lajonquière (*IK.* n° 448) :

1) Bo Ika. — Sur la terrasse décrite par M. de Lajonquière, et en outre des objets énumérés par lui, on remarque encore un grand amas de briques, la pierre de couronnement d'une tour et un joli torse de Buddha.

2) Prang. — Entre l'enceinte orientale et Bo Ika, et à quelque distance de la première, se trouve un grand amas de briques et un fragment de pierre de couronnement en forme de fleur de lotus ; le tout est entouré de douze grandes *semà* ; près de là il y a encore une pierre sculptée haute de 1 m. 50 et large de 0 m. 50 représentant un Buddha assis, de facture tardive.

3) Khu Phya. — Ce mot dans l'Inventaire doit être lu Khôm Phya « l'endroit où le Phya fut capturé ».

Phra Non. — A l'extérieur de la pagode de Ban Khlong Khvang, à 1 km. au Sud-Ouest de Năkhôn Raxasima Kăo, se trouve un Buddha couché de dimensions gigantesques. La statue a la tête au Sud, les pieds au Nord et le visage tourné vers l'Est : sa longueur totale est de 13 m. 50 ; la main seule mesure 1 m. 75 et le bras supérieur 6 m. 75. L'image est faite de blocs de grès recouverts de plaques de même matière, sculptées de manière à donner le relief du corps. Cette statue était autrefois abritée dans un édifice de pierre dont il reste encore des colonnettes, et des balustres caractéristiques des fenêtres khmères. Le procédé de construction de la statue est identique à celui usité pour celles de Ku Pha Khao (v. *supra*, p. 76).

ĂMPHƠ CHĂNTŨK.

Văt Singh. — A 3 km. au Sud-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ (lequel se trouve à Ban Si Khiao, station de chemin de fer sur la ligne Bangkok-Kôrat), tout près de Ban Mũltũn, sur le sommet d'une petite colline couverte de bambous, on voit à Văt Singh les restes d'un sanctuaire en briques orienté vers l'Est, mesurant 8 mètres sur 6. Sous une sorte d'autel construit en briques et pierres, on remarque les objets suivants : quatre autels en grès rouge, une divinité sans tête, assise sur le năga (hauteur 0 m. 75), une autre divinité plus petite assise aussi sur le năga, un acrotère avec un personnage les mains jointes tenant une fleur, un long bloc de grès rouge portant la série des neuf divinités (*năphăkăo*), les pieds et le torse d'une divinité de nature incertaine, un bras et une jambe ayant appartenu à une assez grande statue, une tête de Buddha avec le chaperon d'un năga à neuf têtes, et enfin l'image d'un personnage grossièrement sculptée qui ne semble pas être d'origine khmère. On trouve encore d'autres objets provenant de Văt Singh dans deux pagodes de Ban Si Khiao : à Văt Kố, dans la partie occidentale du village, un lion de pierre sans tête et un éléphant sculpté ; à Văt Si Khiao, dans la partie orientale du village,

un fragment de *nỗphăkăo* (deux personnages) et un Buddha de grès rouge, sans tête. A une assez grande distance du village, au Nord et au Sud, il y a quelques bornes de pierre façonnées, appelées *hĩn liem* « pierres angulaires ».

ĂMPHƠ PAK THỔNG XÃI.

Khốnburi (IK, n° 422). — Le pilier inscrit mentionné par M. de Lajonquière se trouve actuellement au bureau du Nai ămphơ.

Vất Phra Chảo Kho Hắc (IK, n° 424). — La description de M. de Lajonquière est incomplète, car ce point ne comporte pas un monument unique, mais trois monuments différents (fig. 13 et 14), savoir :

1°. Sur la pente rocheuse qui s'incline vers le Sud, on voit une enceinte, incomplète au Sud-Est, faite de pierres irrégulières et haute de 0 m. 75. La

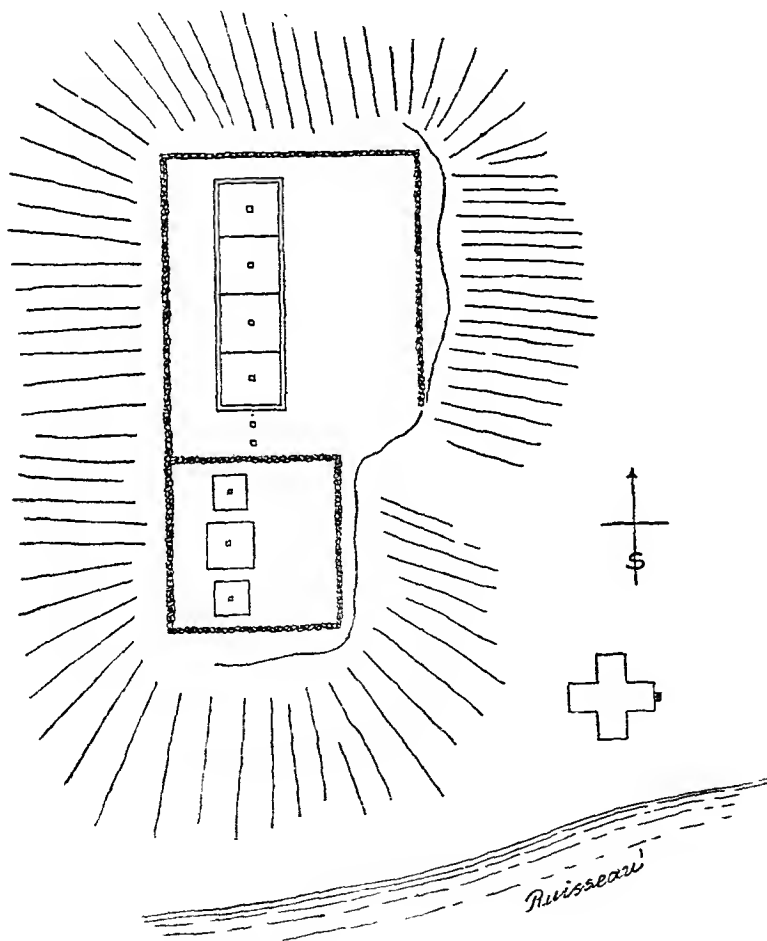


FIG. 13. — VẮT PHRA CHẢO KHO HẮC.

partie septentrionale de cette enceinte mesure du Nord au Sud 80 pas (60 mètres), la face Nord 44 pas (33 mètres) et la face Sud 30 pas (20 mètres); à l'intérieur se trouve le commencement d'un sanctuaire à quatre gradins descendant vers le Sud et mesurant 30 mètres sur 8, chaque gradin portant un ou deux autels de pierre. Dans la partie méridionale de l'enceinte, qui est carrée et a 20 mètres de côté, se trouve à un niveau plus bas un autre sanctuaire comprenant les soubassements de trois tours carrées, mesurant respectivement 4, 6, et 4 mètres de côté et séparées l'une de l'autre par un intervalle de 1 m. 50. A l'intérieur de chacune de ces tours il y a un autel de grès rouge. Entre les deux groupes de sanctuaires on remarque encore un grand autel avec une mortaise pour un lînga et un autre avec neuf trous pour neuf lîngas.

2°. A environ 30 mètres au Sud-Est du premier groupe et au bord du ruisseau existe le soubassement d'un sanctuaire en croix, auquel un petit escalier donne accès vers l'Est. Chacune des faces de cette tour, bien construite en pierres façonnées, mesure 3 m. 75. Autour de cet édifice gisent sur le sol quantité de débris de statues : un fragment d'une statue de divinité à seize bras, un fragment de personnage chevauchant un animal impossible à déterminer, un fragment d'une divinité à quatre bras, le torse d'une divinité assise, le ventre et le bras d'un personnage assis, les pieds d'un personnage debout, les pieds et la queue d'un lion, un relief représentant un trident, un autre relief représentant un cakra, un autel pour neuf lîngas. J'ai vu dans le bôt du Vât Ban Khòk deux têtes provenant de cet endroit : l'une d'elles est une tête de Viçnu (?) portant le diadème noué sur la nuque ; l'autre montre à la base

du chignon un petit personnage assis à l'indienne et est peut-être la tête d'une statue représentant un personnage divinisé.

3°. A environ 300 mètres à l'Ouest-Sud-Ouest du Vât Phra Chão Kho Hák, se trouve un monument nommé *Prasat Chāmpa Thong* (fig. 14). Il comprend deux enceintes contiguës : une grande au Sud mesurant 30 mètres de côté, et une plus petite au Nord mesurant 22 m. 50. A l'intérieur de la grande enceinte, on voit, près de la face occidentale, quatre amas de pierres irrégulières formant chacun une sorte d'édifice avec ouverture vers l'Est. La petite enceinte contient deux autres bâtiments analogues à ceux qui viennent d'être décrits. A l'extérieur et à l'Ouest de la petite enceinte, se

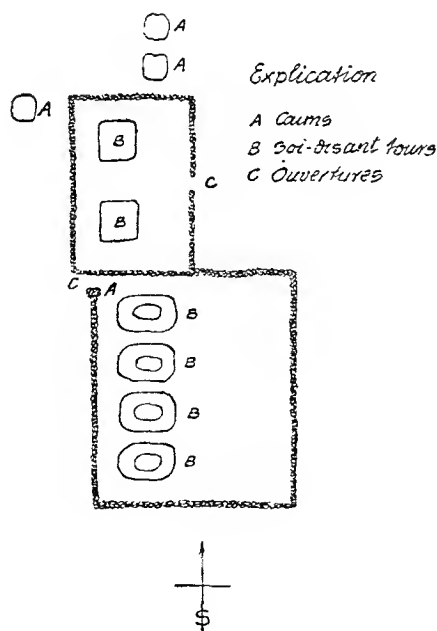


FIG. 14. — PRASAT CHĀMPA THONG.

dresse un amas de pierres disposées en forme de tour avec un vide à l'intérieur; au Nord de cette même enceinte il y a encore deux pyramides de pierres ressemblant à des cairns. On ne trouve en cet endroit aucune pierre sculptée ou façonnée, ce qui porte à croire que ce soi-disant prasat n'est nullement l'œuvre des Khmèrs, mais plutôt celle des Laotiens habitant les villages voisins, comme c'est le cas pour Vat Phu Asa (*IK*, II, p. 70). De ce point deux têtes de statues, dont l'une au moins est sûrement khmère (pl. IV, v. E), sont entrées au musée de Copenhague.

Prasat Sra Phăi Lom. — L'Inventaire mentionne un monument appelé Prasat Nong Oi (n° 425), à 3 km. à l'Ouest de Ban Nong Luong (probablement fautif pour Ban Ngu Lrem): c'est en vain que j'ai recherché ce monument; mais par contre j'en ai trouvé un autre nommé Prasat Sra Phăi Lom « le sanctuaire au bord de l'étang entouré de bambous » (fig. 15) qui se trouve à 3 km. au Sud du village, près de la piste qui traverse les montagnes et conduit à Krăbĭn. Ce monument se compose d'une cellule sans toit orientée vers le Sud et construite en gros blocs de latérite mesurant 0 m. 65, 0 m. 50, 0 m. 20. Les murs de chaque face, qui ont une longueur de 8 m. 50, comportent une épaisseur de six pierres. Le fond de la cellule, c'est-à-dire la paroi Nord, semble avoir été percé d'une fenêtre. Un bassin carré mesurant 20 mètres de côté est creusé à 60 mètres au Sud-Est de la cellule.



FIG 15 — PRASAT
SRA PHĂI LOM.

Hin Khon (*IK*, n° 426) — La stèle représentant en relief un sanctuaire a été brisée et détruite par les habitants du village voisin.

Ku Ban Ta Ku (*IK*, n° 427). — A environ 400 mètres au Nord du sanctuaire il y a un immense bassin mesurant 800 mètres E.-O. sur 600 mètres N.-S.

Prasat Sra Noi (*IK*, n° 429). — Contrairement à l'assertion de M. de Lajonquière, il existe en cet endroit des pierres sculptées, notamment un nāga.

Ban Tălĭng Xăn. — On voit dans le monastère de ce village, situé à 16 km. E.-S.-E. de Ban Ngu Lrem, un autel de grès rouge provenant de la forêt à l'Ouest du vil age.

ĂMPHƠ KRĂTHÒK.

Murang Pakhò (et non *Kapo* comme il est dit *IK*, n° 432). — La pierre porte-hampe mentionnée dans l'Inventaire est à présent dans une pagode de Ban Krăthòk où elle sert de *semà*. J'ai aussi trouvé en ce point deux torsos de statues et une sculpture représentant Brahmā sur l'oie.



ĀMPHO PHĪMAI.

Phīmai (IK, n° 447). — Voici sur cet important monument quelques renseignements complémentaires.

Dans le gopura Sud de la deuxième enceinte il y a deux inscriptions : 1° une ligne sur le second pilier de droite ; 2° deux lignes sur le troisième pilier de gauche.

Dans le gopura Sud de la première enceinte, il y a deux autres inscriptions : 1° 25 lignes sur le piédroit Est ; 2° 7 lignes sur le piédroit Ouest.

Dans la tour orientale B est une grande statue de Çiva en grès poli vert noir : le dieu est assis, vêtu seulement du sampot ; la tête détachée du tronc existe encore et est conservée, ainsi que celle d'Umā, dans l'école voisine ; les bras et une partie du genou gauche manquent. Près de cette statue de Çiva se trouve celle d'Umā : la déesse, plus petite que le dieu, est représentée à genoux ; les bras manquent et la tête qu'on prétend être celle de la déesse appartient à une autre divinité féminine, car elle est trop grosse pour le corps. Ces statues sont nommées Thao Phrōmāthāt et Nang Ōrāphīn par les indigènes, qui ont malheureusement commis à leur égard toutes sortes d'actes de vandalisme. M. Aymonier avait pris la grande statue masculine pour un Buddha, ce qui semble impossible, étant donné le costume porté par le dieu. Dans cette même tour, on voit encore un fragment de cuisse avec le genou, et plusieurs autels ou débris d'autels.

Sur la terrasse E, gisent à terre : 1° deux grandes statues de Viṣṇu (?) debout, de grandeur naturelle ; l'une a le cou brisé et toutes deux ont les chevilles brisées, mais les pieds d'une de ces statues subsistent encore ; 2° un linteau avec une frise de trois femmes dans l'attitude de l'adoration, les mains réunies à la hauteur des seins ; 3° un autre linteau représentant un personnage sur la tête de monstre, de la gueule duquel sortent des rinceaux à droite et à gauche ; 4° un lion sans tête ; 5° deux acrotères avec têtes de nāgas.

Le temple bouddhique F, construit avec des matériaux prélevés sur les anciens monuments khmèrs, renferme, sur l'autel du *bôt*, une statue de Viṣṇu assis sur les replis du Nāga à sept têtes. Cette image, d'excellente facture, mesure 0 m. 75 de hauteur.

Dans l'école Kūlanò, située au Nord entre la deuxième enceinte et le fleuve Mun, il y a toute une collection de statues et d'objets archéologiques : 1° statue de Çiva debout, de grandeur naturelle, avec le chignon conique ; les quatre bras et les pieds ont disparu ; 2° statue de Viṣṇu assis, coiffé du mukuta ; les quatre bras sont également brisés ; 3° grande tête de déesse ; 4°-5° deux têtes mentionnées sous la tour B. Les statues 1 et 2 portent sur le devant de leurs chignons un petit personnage assis à l'indienne, ce qui semblerait indiquer que ce sont des statues de personnages divinisés. L'école possède encore un certain nombre de jarres et de poteries « hai kha » (jarres des sauvages).



a



b



c



d

SCULPTURES DIVERSES CONSERVÉES AU MUSÉE NATIONAL DE COPENHAGUE

- a. Torse trouvé à Ban Anan (p. 70). — b. Statue trouvée à Huei Singh (p. 72). —
c. Statue trouvée à Ban Prasat (p. 87). — d. Torse trouvé à Huei Singh (p. 72).

Khòk Lăvò. — Aux environs de l'endroit où le Lăm Plai Mat se jette dans le Mun, près de Ban Dan, sur une colline boisée appelée Khòk Lăvò, il y avait autrefois un autel de grès rouge avec la statue d'une déesse debout nommée Nang Lăvò et très redoutée pour sa puissance magique. Le Nai ămphơ l'a transportée à Phĩmai et l'a déposée dans l'école. La statue, de grandeur naturelle, est de bonne facture ; la déesse a les seins nus et porte un sarong ; le cou est entouré d'un riche collier et le chignon est enserré dans un diadème. Les bras sont cassés. L'expression de la figure au nez aquilin est méchante et moqueuse.

Ban Thẽn. — A 2 km. de ce village, situé à l'Est-Nord-Est de Phĩmai, on signale un autel de grès rouge.

Ban Muang Khõnburi. — A l'Ouest de ce village, qui est situé au Nord-Est de Phĩmai et au Nord du Mun, seraient les ruines d'une tour que je n'ai pas visitées.

ĂMPHƠ NON LAO (1).

Ban Făi Măi. — Dans la pagode de ce village, situé à 18 km. au Sud-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, on voit une trentaine de pierres façonnées, les pieds d'une statue debout et un autel de grès rouge, probablement les restes d'un sanctuaire khmèr.

Ban Băllăng, que je n'ai pas visité, tire son nom d'un autel de pierre qui se trouve en cet endroit.

ĂMPHƠ NON VẮT (2).

Ban Bua. — Dans ce village où se trouve le bureau de l'ămphơ, mais au Nord du Lăm Xieng Krăi (affluent du Mun), on rencontre près du pont six grandes *semà* de grès rouge mesurant 1 m. 75 sur 0 m. 50 aux sommets ornés de rinceaux de fleurs et qui sont peut-être d'origine khmère.

Ban Prasat (IK. n° 439). — Dans le bôt de la pagode on trouve plusieurs statues d'origine khmère : deux disciples du Buddha debout, aux trois-quarts de la grandeur naturelle, deux Vişņu assis sur le Nāga à sept têtes, et un certain nombre de têtes de divinités, toutes de bonne facture. De ce lieu une intéressante image de Vişņu a été déposé au Musée de Copenhague (pl. II, A).

(1) Nommé autrefois Santhéa

(2) Nommé autrefois Ămphơ Klang.

ĂMPHƠ BUA JĂT (*).

Ku Ban Ku (IK, n° 443). — Le chef-lieu actuel de l'ămphơ est situé à 8 km. au Nord de ce monument.

Non Văt. — Dans le tămbôn Murang Kống, près de Ban Nong Khõn, sur une colline appelée Non Văt, on m'a signalé les restes d'un sanctuaire et une inscription que je n'ai pas eu le loisir de rechercher.

Ban Non Măn. — A 20 km. au Sud-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, dans une bananeraie, auprès d'un monastère abandonné, il y a un autel de grès rouge, et deux bassins carrés profonds où l'on a, à diverses reprises, trouvé des jarres, ainsi qu'une tête d'Umā.

B. — CHĂNGVĂT XĂMĂPHUM.

ĂMPHƠ CHĂTŨRĂT.

Ban Hua Sra. — Près de ce village, situé à 12 km. au Sud-Est de Ban Xuen (porté autrefois sur les cartes sous le nom de Bămñt Narõng, qui se trouve au même endroit et est un « king ămphơ » ou subdivision d'ămphơ), à Khăt Si Mũn, nom d'un grand bassin carré, on voit un amas de pierres taillées provenant d'une tour khmère complètement écroulée. Selon la tradition, cet endroit, que je n'ai pas visité, était la capitale du pays environnant.

Ban Pakhò. — Le bôt de la pagode de ce village, situé à 1 km. au Sud de Ban Xuen, est bâti sur le soubassement d'un ancien sanctuaire khmèr. Il y a encore en ce point un lion de pierre.

Ban Xuen. — C'est ici que se trouve le bureau d'une subdivision de l'ămphơ Chătũrăt, qui est à 20 km. au Sud-Ouest de ce dernier point. Dans les ruines du bôt de Vat Rang, à côté du bureau, il y a un autel de grès rouge entouré de six *semà*.

Sốb Năm Măn. — Dans la forêt, à environ 14 km. au Nord-Est de Ban Xuen, on signale deux autels de grès rouge.

Hĩn Tàng. — A 16 km. au Sud-Ouest de Chătũrăt, non loin de la grande route qui conduit de Chătũrăt à Ban Xuen, à environ 300 mètres au Sud-Ouest

(*) Nomme autrefois Amphơ Nok

de Ban Hın Tâng, on voit la moitié supérieure d'un Buddha debout, drapé dans le *cīvara* ; la figure usée par l'aiguisage des couteaux est méconnaissable. Non loin de cette statue se trouve une borne carrée dont on trouve des répliques dans le voisinage : il y en a une sur la route de Chătūrăt à Ban Xuen, cinq ou six suivant une ligne traversant du Nord-Est au Sud-Ouest une grande plaine jusqu'aux villages de Ban Kloï et Ban Khòk. A Ban Khòk, on voit plusieurs statues de Buddha en grès rouge provenant de Ban Hın Tâng, ce qui laisse supposer qu'il y avait autrefois un sanctuaire khmèr bouddhique dans ce dernier village.

Ban Na (IK, n° 456). — Les autels et les pierres signalés par M. de Lajonquière proviennent d'un monument khmèr situé dans un marais près de Ban Dan, à 8-10 km. au Sud-Ouest de Ban Na : j'ai vu ce sanctuaire qui est complètement écroulé.

ĂMPHƠ XĂIJĂPHUM.

Ban Khai. — Dans le bôt de ce village situé à 10 km. au Sud-Sud-Ouest de Murang Xăijăphum, on voit sur l'autel le fragment d'une divinité assise sur le Nāga comprenant seulement le torse, la tête du dieu et les cinq têtes du Nāga. J'ai vainement cherché d'où provient ce fragment. Ban Khai est situé au bord du Lăm Xi et tire son nom des fortifications construites en cet endroit par Chăo Anũ, roi de Vieng Chăn, pendant la guerre entre ce roi et le Siam en 1827.

Vat Ku (IK, n° 457). — En outre des sculptures décrites par M. de Lajonquière, on voit encore un linteau représentant la scène du barattement de la mer, un autre bloc avec une série de têtes coiffées du mukuṭa, et une grande statue de Buddha assis (la tête manque), haute de 1 m. 50, placée entre la tour et le gopura. En examinant l'enceinte attentivement, on ne tarde pas à découvrir encore un bon nombre de pierres sculptées (un lion sans tête, le torse d'une statue, des acrotères, etc.). Il faut noter enfin que la pierre cubique support de lingas, décrite par M. de Lajonquière, a été détruite par les habitants du village voisin en quête de trésors.

ĂMPHƠ PAK BANG (1).

Murang Phu Khiao Kăo. — C'est une ancienne ville fortifiée située au Sud du King Amphơ Ban Iang, subdivision de l'Amphơ Pak Bang, à environ 22 km.

(1) Nommé autrefois Phu Khiao.

au S.-O. du chef-lieu Pak Bang. D'après les renseignements envoyés par le haut commissaire de la province, il y a en cet endroit, que je n'ai pas visité, au bord du Huei Ma U', parmi des bouquets de bambous, une éminence sur laquelle gisent 13 stèles de grès rouge. Onze de ces stèles sont disposées en une sorte d'ellipse, dans la partie occidentale de laquelle se trouvent les deux autres ; elles sont réparties de la façon suivante : une paire au Nord, trois stèles à l'Est, deux paires au Sud, et deux à l'Ouest. Presque au centre de l'ellipse il y a un petit bassin mesurant 10 mètres de diamètre.

De toutes ces stèles, dont la hauteur varie de 1 m. 08 à 1 m. 50, une seule est inscrite. La copie informelle envoyée à Bangkok laisse distinguer quelques groupes de caractères qui semblent appartenir à un texte en sanskrit.

Une autre stèle provenant du même emplacement est conservée à Murang Xaijāphum, dans la salle du Tribunal civil où je l'ai estampée. Voici, sur cette inscription, les renseignements que me communique M. Cœdès :

7 512 « L'inscription du pilier provenant de Phu Khiao Kao comprend 11 lignes sanskrites, dont il faut malheureusement différer la traduction, par suite de la mauvaise qualité de l'estampage, et de l'ignorance ou nous sommes du contenu des autres inscriptions qui donnent peut-être le début et la fin de ce texte qui semble incomplet. L'écriture, archaïque, date vraisemblablement des VII^e-VIII^e siècles. Le texte, probablement un fragment de *praçasti*, se compose d'une série d'épithètes louangeuses, au milieu desquelles apparaît un nom royal : Çri Jayasimhavarmanrāja. Vu l'endroit d'où provient cette inscription et l'aspect de l'écriture, il ne saurait s'agir du roi çam de ce nom qui régna dans les dernières années du IX^e siècle. Le nom de Jayasimhavarman ne s'est pas encore rencontré dans l'épigraphie du Cambodge. Aurions-nous affaire ici à un roi local du Tchen-la de terre ? Il est à souhaiter qu'un nouvel estampage de l'inscription gravée sur ce pilier et sur ceux qui sont restés en place permette de résoudre cette intéressante question. »

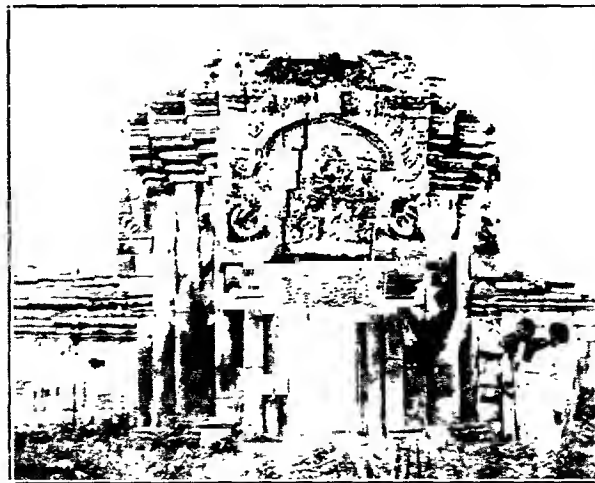
Une légende locale explique ainsi l'origine de ces stèles : « Autrefois les gens de Vieng Chan entreprirent de construire un grand caitya. Les habitants de Phitsanulok, désirant participer aux mérites résultant de cette construction, vinrent avec des matériaux pour aider à bâtir cet édifice. Mais arrivés au bord du Huei Ma U', ils apprirent que la construction du caitya était déjà terminée. Alors, après avoir gravé les deux inscriptions, ils laissèrent leurs matériaux : ce sont les stèles qu'on voit encore aujourd'hui. La légende ajoute qu'elles furent transportées, non sur des véhicules, mais à dos d'homme, car à cette époque les hommes étaient des géants mesurant 8 sok (4 mètres). » Il y a environ 50 ans qu'un Annamite, venant faire un pèlerinage à Tham Kho Deng, déchiffra les inscriptions (!) qui relatent la légende qui vient d'être rapportée. Des légendes analogues existent dans plusieurs endroits de la province d'Übön, et l'on peut noter que des cercles de stèles ou de piliers analogues à celui du Huei Ma U' se retrouvent à Ban Non Kho (Amphor Murang Samsib) et à Ban Nam Om (ibid.). Cf. *supra*, p. 61 et LAJONQUIÈRE, *IK*, II, p. 103.



a



b



c

Vues de MIANG TAM p. 914

a. Encinte, face Est — b. L'île avec l'enceinte intérieure
et les trois tours — c. Gopura oriental

Ban Muang Mon. — Dans ce village appelé autrefois Ban Băllăng, et situé très loin à l'Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, on signale un autel de grès rouge

C. — CHĂNGVAT BORIRĂM

ĂMPHƠ BORIRĂM

Phu Khao Rursi (IK, n° 419). — Dans le village khmèr de Srako Sam, sur le versant occidental de la colline, on voit gisant sur le sol les débris d'une statue de Lakṣmī. A Ban (ou Srők) Takòrăi, à 8 km. au Sud-Ouest de Phu Khao Rursi, il y a dans le *bôt* la statue d'une divinité d'excellente facture. Ces pièces semblent provenir du sanctuaire construit au sommet du Phu Khao Rursi.

Prasat Jōi Prasat. — A environ 11 km. au Sud de Borirăm, à 12 km. au Sud de Phu Khao Rursi et à 4 km. au Sud-Ouest de Srők Yōy Sakè, se trouve une tour en latérite et grès complètement écroulée : cette tour était de plan carré, ouvrant vers l'Est et entourée d'un fossé.

Thănon Hăk. — Cette ancienne chaussée ou digue, probablement d'origine khmère, traverse la route charrettière de Borirăm à Phŭthăisōng à environ 34 km. au Nord de la première ville. Elle doit conduire de Muang Bua, ancienne ville abandonnée dans la brousse, jusqu'au Huei Bo, affluent de droite du Mun.

Elle mesure environ 2 mètres à 2 m. 50 de hauteur sur 1 m. 50 à 2 m. 50 de largeur.

AMPHƠ TĂLÔNG (1).

Ban Sai. — Dans le « San Ta Pu Chăo Ban », maison des esprits du village, à 8 km. au Nord-Ouest du chef-lieu de l'ămphơ, on voit les statues mutilées de deux divinités, l'une masculine, l'autre féminine, peut-être Viṣṇu et Lakṣmī.

Muang Tăm (IK, n° 403). — Nous croyons utile de donner quelques photographies de ce monument (pl. VII). Dans le San Ta Pu Chăo Ban de Ban Bua, près du grand temple, on voit la statue d'un dieu assis et coiffé du mukuta : cette statue en grès rouge mesure 0 m. 50 ; elle est d'une bonne facture et absolument intacte.

Kăk Rursi. — Ce petit monument, mentionné (IK, n° 404) mais non visité par M. de Lajonquière, est situé sur la digue occidentale du grand *barai* de Muang

(1) Nommé autrefois Prăkhôn Xăi

Tăm. Un bassin plus petit est accolé à ce *barai*, de telle sorte que la digue occidentale de ce dernier sert de digue orientale au petit bassin ; au Nord de celui-ci se trouve le monument, qui se compose d'une tour en latérite encore intacte : de plan carré, elle a une hauteur de 12 m. 50 et ouvre par une seule porte vers l'Est. Le linteau de cette porte représente Indra sur l'éléphant tricéphale. Ce monument comprenait encore un gopura et un bâtiment annexe, qui sont complètement écroulés. L'enceinte mesure 36 mètres E.-O. sur 27 mètres N.-S. Le petit bassin mesure 120 mètres E.-O. sur 60 mètres N.-S.

AMPHOR NANG RONG.

Ban Hîn Khon (IK, II, p. 228). — Suivant des renseignements qui m'ont été donnés par plusieurs hauts fonctionnaires siamois, il y a près du village, au bord du Lăm Plai Mat, cinq pirogues de pierre ornées de sculptures et d'inscriptions.

A 2 km. au Sud-Ouest du village, au bord du Lăm Plai Mat, on voit, dit-on, deux autres pirogues de pierre, longues de 40 mètres et larges de 8, portant sur la poupe des inscriptions en khmèr ou en sanskrit : selon la légende, Chăo Phrômăthăt de Phïmai construisit ces pirogues quand il épousa Nang Phïphămôntha.

574 *Tham Pet Thong*. — D'après des renseignements envoyés par le haut-commissaire, il y a dans le tambon Pa Kham, au bord du Lam Plai Mat, un monticule sur un des côtés duquel s'ouvre une caverne appelée Tham Pet Thong. On voit en cet endroit deux inscriptions, une en dehors de la caverne et l'autre à l'intérieur. Cette dernière comprend deux lignes en sanskrit gravées sur une surface préalablement préparée en grattant le rocher jusqu'à une profondeur de 0 m. 005. L'inscription de l'extérieur est une réplique de celles de Citrasena à Thma Krê et à Çrûoy Ampil sur le Mékong (Cœdès, n^{os} 122 et 116).

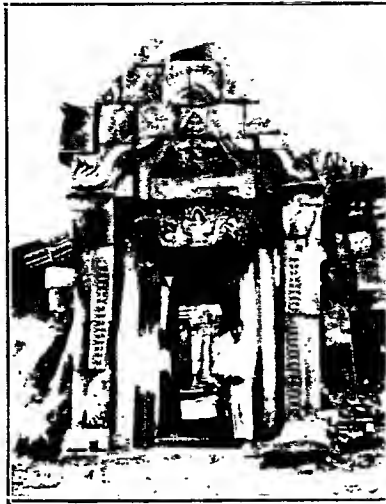
A la hauteur de la caverne, le Lam Plai Mat forme une petite cascade, et on voit des rochers ayant la forme de pirogues et de vapeurs (!).

Khao Dub. — Le haut-commissaire signale en outre une nouvelle inscription qui se trouve sur le sommet d'une colline appelée Khao Dub ou Lub, haute de 80 mètres, située dans le tambon Rahansai, à environ 20 km. au Sud-Est du bureau de l'amphor. Devant les ruines d'une tour khmère en briques complètement écroulée, dont la base carrée mesurait 8 mètres de côté, se dresse une stèle de grès (1 m. × 0 m. 33 × 0 m. 20), sur une face de laquelle est gravée une inscription khmère de 3 lignes où l'on distingue les mots *kamraten añ* et *kamraten jagat*.

Phnom Rung (IK, n^o 401). — Je donne ici trois photographies de ce temple, que S. A. R. le prince Damrong Rajanubhab a eu la bonté de mettre à ma disposition (pl. VIII).



a



b



c

VUES DE PHNOM RENG (p. 102).

a Face Est. enceinte et gopura. — b. Porte du prasat
— c. La grande tour

TABLE ⁽¹⁾

MONTHON	CHĂNGVẮT	ĂMPHƠ	POINTS ARCHÉOLOGIQUES
Ubôn, 57	Ubôn, 57.	Süvännävari, 57. Phĩmunmangsahan, 60. Ubôn, 60. Murang Samisib, 61. Khurang Nãi, 61. Lũmpùk, 62. Jāsòthôn, 62. Fa Jat, 62. Vărin Sămrab, 65. Khemārat, 65. Murang Sisāket, 66. Det Ūdôm, 66. Năm Ôn, 67. Huei Nưa, 68.	Khăn Thevāda, 57. — Thăm Prasat, 57. Kēng Săphơ, 60. Văng Săngăt, 60. — Ban Kút Lat, 60. — Murang Khò, 60 — Ban Khămôi, 60. Dóng Pu Ta, 61. — Ban Non Kho, 61. — Ban Phôn Murang Mathăn, 61. — Ban Phãi Jăi, 61. Chef-lieu, 61. Murang Dori, 62. — Ban Sănen, 62. Ban Sing, 62. — That Tong, 62. Ban Bưng Kē, 62. — Ban Khò Ku Vang, 65. Ban Nong Khòk, 65. — Ku Murang, 65. — Ban Phôn Murang, 65. Phu Kam, 65 Chef-lieu, 66. — Prasat Kămphēng Noi, 66. — Ban Nong Ku, 66. Prasat Thong Lang, 66. — Prasat Nong Pen, 67 — Ku Huei That, 67. Xong Ta Thao, 67. — Prăh Vihār, 67. Xong Sisa Săo, 68. — Prasat Ban Si, 68. — Ban Phak Măi, 68. — Ban Lao Dôm, 69. — Ban Măk Seo, 69. — Ban Prasat Jor, 69 — Prasat Ban Lũm-phũk, 69.

⁽¹⁾ Les chiffres renvoient aux pages du *Bulletin*.

MONTHON	CHÂN-VAT	AMPHOU	POINTS ARCHÉOLOGIQUES
Ubon	Ubon. Sutth, 70.	Khong, 70. Sikāraphum, 70. Rāṇābūri, 70. Tāra Tōm, 71. Xomphunburi, 71. Sangkhā, 71.	Chef-heu, 70. Ban Mui Si Noi, 70. Prasat Ban Sānom, 70. — Ban Nong Hin, 71. — Ban Muang Mun, 71. Prasat Sre O, 71. — Var Taklaag, 71. — Prasat Kākoburi, 71. — Ban Ballang, 71. Ban Sānong, 71. Prasat Tūb Khong, 71. — Huei Singh, 72. — Nong Singh, 72. — Prasat Ban Dan, 72. — Prasat Ban Kādut, 72. — Prasat Tāk- uen Tār, 72. — Phu Sala, 72. — Muang Surin, 72.
Roi Et, 73.	Roi Et, 73	Roi Et, 73. Seng Badan, 73. At Samat, 73. Selaṇphum, 73. Phācōm Phrāi, 74. Thāvatbur, 74. Sūvānaphum, 74. Hua Xang, 75. Mānasa ā- khan, 75 Vapiṇṇāyūm, 75. Mānasaṇakham, 76. Kasūnphisāi, 76. Khōk Phra, 76. Kāḷāṇ, 77. Yang Fālat, 77. Kāmalasai, 78 Kūxinaraī, 78	Hin Kong, 73 Prasat Nong Ku, 73. Ban Sra Bui, 73 Ban Muang Phai, 73 Ku Ban Khui To, 74. — Ban Non Mak Pa, 74. — Ban Kho, 74. — Ban Sai, 74. Bung Chio, 74. Ku Muang Suang, 74. — Hin Kong, 75. Ban Kha Noi, 75 Ban Ku Noi, 75. — Dāmāk Yang Khan, 75. — Ban Khōk Ko, 75 Ku Māhaphut, 76. — Muang Yang Nisaak, 76 Chef-heu, 76. Ku Pha Kua, 76. — Ku Khu kan Ku Pha Kua, 77. — Ku Kio Kua, 77. Ban Bung, 77. — Non Tōlo, 78. — Non Hanthou, 78. Ban Maung Sang Yang, 78 Huei Lak Boi, 78. — Tam- bon Ban Khō, 78.

MONTHON	CHANGVAT	AMPHO	POINTS ARCHÉOLOGIQUES
Roi Et. Udon, 70.	Kulasin Nakhon Phan- nom, 79. Sakon Na- khon, 79	Sahatsakhon, 70.	Ku Murang Xieng Son, 79. That Phanom, 79. Vat That Sakon Nakhon, 79. — Ko Savan, 79. — Ton Kham, 79. — Prasat Phu Phet, 80 — Huen Setthi, 80. — That Na Vong, 80. Ban Phrei Noi, 80.
Nakhon Ra- xasima, 80.	Khon Khen, 80. Nakhon Ra- xasima, 80	Murang Phum, 80. Murang Nakhon Ra- xasima, 80. Sung Non, 81. Chantuk, 82 Pak Thong Xai, 83. Kraihok, 85 Phimai, 86. Non Lao, 87. Non Vat, 87. Bua Jai, 88 Nakhaphum, 88	Phu Khao Lat, 80 — Huei Din Dam, 81. — Vat Ban Khok, 81. — Ban Phutsa, 81 Prasat Ban Kham Thale So, 81. — Murang Nakhon Ra- xasima Kao, 82 — Phra Non, 82. Vat Singh, 82. Khonburi, 83. — Vat Phra Chao Kho Hak, 83. — Prasat Champa Thong, 84. — Prasat Sra Phai Lom, 85. — Hin Khon, 85. — Ku Ban Ta Ku, 85 — Prasat Sra Noi, 85. — Ban Taling Xai, 85 Murang Pakho, 85. Phimai, 86. — Khok Lavo, 87. — Ban Thon, 87 — Ban Murang Khonburi, 87. Ban Fai Mai, 87 — Ban Bailang, 87 Ban Bua, 87. — Ban Prasat, 87. Ku Ban Ku, 88. — Non Vat, 88 — Ban Non Man, 88 Ban Hui Sra, 88. — Ban Pakho, 88. — Ban Xuen, 88 — Sob Nam Man, 88. — Hin Tang, 88. — Ban Na, 89.

MONTHON	CHANGVAT	AMPHOT	POINTS ARCHÉOLOGIQUES
Nakhon Rasi- masima.	Xaijaphum, 89.	Xaijaphum, 89.	Ban Khai, 89. — Vat Ku, 89
		Pak Bang, 89.	Murang Phu Khia Kao, 89. — Ban Murang Mon, 91.
	Boriram, 91	Boriram, 91.	Phu Khao Rursi, 91. — Prasat Jor Prasat, 91. — Thānōn Hāk, 91.
		Tālōng, 91	Ban Sai, 91. — Murang Tam, 91. — Kūk Rursi, 91.
		Nang Rong, 92	Ban Hin Khon, 92. — Phnom Rung, 92.

INDEX (1)

Anan (B.), 70.
 At Samat (A.), 73.
 Ballang (B.), 71, 87, 91.
 Bāmōet Narōng, 88
 Bo Ika, 82.
 Borirām (C., A.), 91.
 Brur Jāi (B.), 69
 Bua (B.), 87, 91.
 Bua Jāi (A.), 88.
 Bua Khao (T.), 78.
 Bung (B.), 77.
 Buring Chiu, 74.
 Buring Kē (B.), 62.
 Chāntūk (A.), 82.
 Charamē (M.), 60.
 Chātūrāt (A.), 88
 Chok (M.), 73
 Copenhagen (Musée de), 70, 72, 85, 87.

Dāmnāk Nang Khao, 75.
 Dan (B.), 72, 87, 89.
 Det Ūdōm (A.), 66, 67.
 Dīn Dēng (A.), 74.
 Dōi (M.), 62.
 Dōn Vieng Chān (B.), 77.
 Dōng Pu Ta, 61.
 Fa Jat (A.), 62
 Fāi Māi (B.), 87.
 Hīn Khon, 85, 92
 Hīn Kong, 73, 75.
 Hīn Tāng, 88, 89.
 Hua Sra (B.), 88.
 Hua Xang (A.), 75.
 Huei Dīn Dām, 81.
 Huei Kranjoung, 67
 Huei Lāk Thot, 78.
 Huei Nira (A.), 68

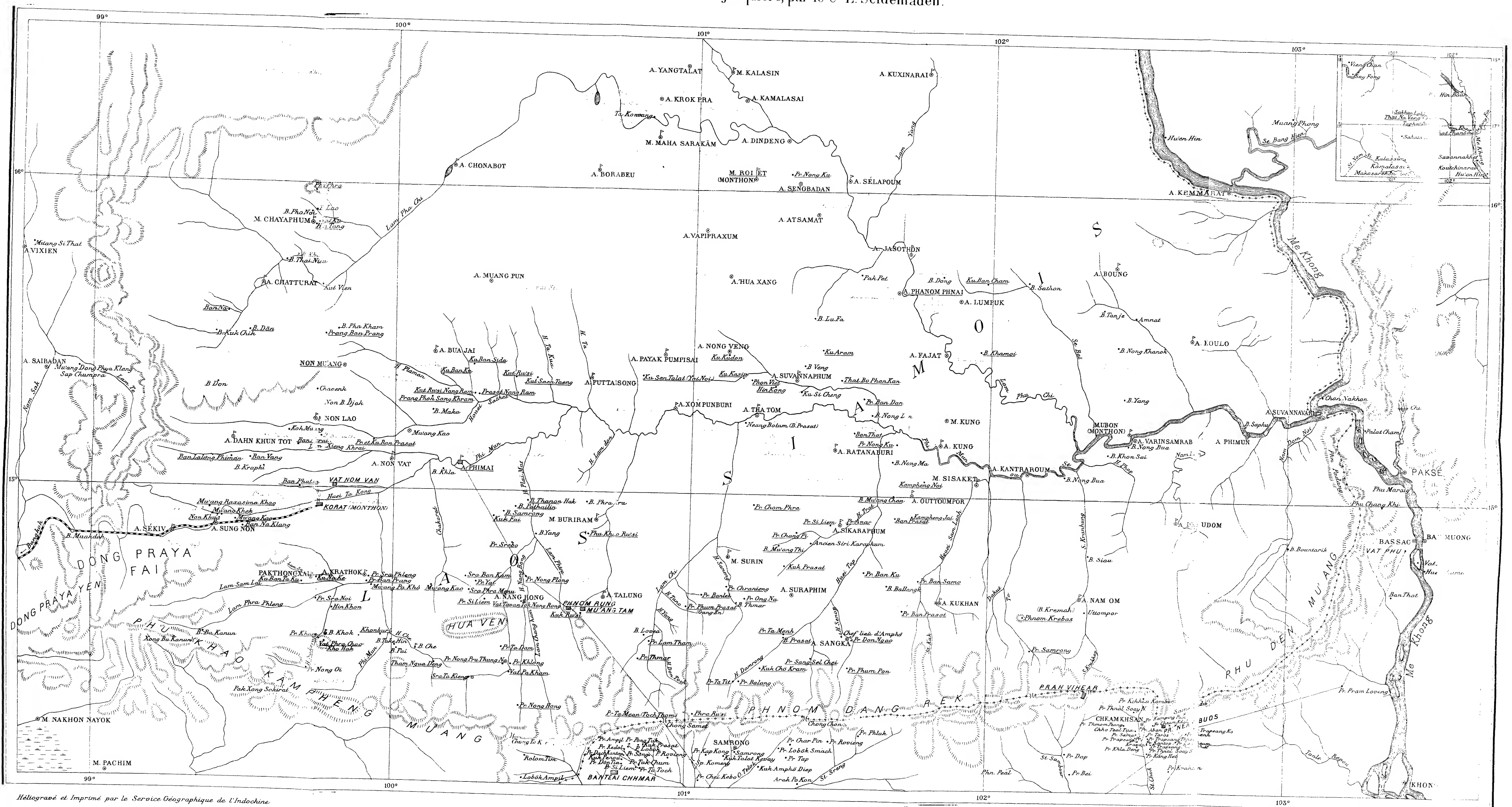
(1) A — Amphot; B — Ban; C — Changvat; M — Murang; P — Province; T — Tambon — Les noms commençant par ces mots sont classés au mot suivant.

- Huei Singh, 72.
 Huei Tha, 68.
 Huei That, 67.
 Huren Setthi, 80.
 Jāsōthōn (A.), 62.
 Kālāsīn (C.), 77.
 Kāmālasāi (A.), 78.
 Kāntārarāks, 67.
 Kapo, 85.
 Kāsemsri, 61.
 Kēng Sāphor, 60.
 Kha Noi (B.), 75.
 Khai (B.), 89.
 Kham Khuren Keo, 62.
 Khāmōi (B.), 60, 62.
 Khan Thevada, 57.
 Khānāt Kāo (B.), 72.
 Khānthāng (M.), 77.
 Khānthāthīrat (M.), 77.
 Khao Dub ou Lup, 92.
 Khemārat (A.), 66.
 Khieb (M.), 77.
 Khlong Khvang (B.), 82.
 Kho (B.), 74.
 Khō (M.), 60.
 Khō Ku Vang (B.), 65.
 Khōk (B.), 89.
 Khōk Kē (B.), 75.
 Khōk Lāvō, 87.
 Khōk Phra (A.), 76.
 Khōk Phra (B.), 77.
 Khōk Sung (B.), 72.
 Khōm Phya, 82.
 Khon Kēn (C.), 80.
 Khōnburi, 83.
 Khōnburi (B. Murang), 87.
 Khong (A., M.), 70.
 Khurang Nāi (A.), 61.
 Khu Phya, 82.
 Khūkhān (C.), 66, 68.
 Khūt Si Mūm, 88.
 Klang (A.), 87.
 Kloi (B.), 89.
 Kō Kēo Tha Nang Ab, 80.
 Kō Sāvān, 79.
 Kōrat, 80, 81.
 Krāthōk (A.), 85.
 Kremah (B.), 68.
 Ku, 75.
 Ku Ban Khūt To, 74.
 Ku Ban Ku, 88.
 Ku Ban Ta Ku, 85.
 Ku Kho Khat, 77.
 Ku Khu Kān Ku Pha Khao, 77.
 Ku Huei That, 67.
 Ku Māhathat, 76.
 Ku Murang, 65.
 Ku Murang Suang, 74.
 Ku Murang Xieng Som, 79.
 Ku Noi (B.), 75.
 Ku Pha Khao, 76.
 Kūk Rursi, 91.
 Kūsūmphīsai, 76.
 Kūt Lat (B.), 60.
 Kūxīnarai (A.), 78.
 Lāk Thong Chēng, 72.
 Lao Dōm (B.), 69.
 Lūmphūk (A.), 62, 69.
 Māhasarākham (C.), 75.
 Māhasarākham (A.), 76.
 Māk Sēo (B.), 69.
 Mohasānāxai, 62.
 Mon (B., M.), 91.
 Murang Samsib (A.), 61.
 Mun (B., M.), 71.
 Murn Si Noi (B.), 70.
 Na (B.), 89.
 Nākhōn Raxasima (P., C., A., M.), 80.
 Nākhōn Raxasima Kāo (M.), 82.
 Nākhōn Phānōm (C.), 79.
 Nam Om (A.), 67.
 Nang Rong (A.), 92.
 Ngu Lurem (B.), 85.
 Nok (A.), 88.
 Non Hānthōn, 78.
 Non Khāyōm (B.), 74.
 Non Kho (B.), 61.
 Non Lao (A.), 87.
 Non Mak Pao (B.), 74.
 Non Man (B.), 88.
 Non Murang (B.), 74, 75.
 Non Tholo, 78.
 Non Vāt (A.), 87, 88.
 Nōng (B.), 71.

- Nong Chok, 72.
 Nong Hìn (B.), 71.
 Nong Khòk (B.), 65.
 Nong Ku (B.), 66.
 Nong Luong (B.), 85.
 Nong Singh, 72.
 Pak Bang (A.), 89.
 Pak Mun, 57.
 Pak Thổng Xãi (A.), 83.
 Pakhò (B.), 88.
 Pakhò (M.), 85.
 Phãi (B., M.), 73.
 Phãi Jãi (B.), 61.
 Phãi Kosa, 61.
 Phãi Sri Kanchhài Raxaburi, 61.
 Phak Mãi (B.), 68.
 Phănôm Phrãi (A.), 74.
 Phimai, 86.
 Phimunmängsahan (A.), 60.
 Phnom Rung, 92.
 Phòn Murang (B.), 65.
 Phòn Murang Mathăn (B.), 61.
 Phra Non, 82.
 Phu Bo, 57.
 Phu Kam, 65.
 Phu Kháo Lat, 80.
 Phu Khao Rursi, 91.
 Phu Khiao (A.), 89.
 Phu Khiao Kao (M.), 89.
 Phu Sala, 72.
 Phun (A. Murang), 80.
 Phũtsa (B.), 81.
 Plurei Noi (B.), 80.
 Práh Vihār, 60, 66, 67.
 Prasat (B.), 68, 87.
 Prasat Ban Dan, 72.
 Prasat Ban Kadūt, 72.
 Prasat Ban Kham Thăle o, 81.
 Prasat Ban Lũmphũk, 69.
 Prasat Ban Sănôm, 70.
 Prasat Ban Si, 68.
 Prasat Chămpa Thong, 84.
 Prasat Jor Prasat, 91.
 Prasat Jor (B.), 69.
 Prasat Kăkoburi, 71.
 Prasat Kamphêng Noi, 66.
 Prasat Nong Ku, 73.
 Prasat Nong Oi, 85.
 Prasat Nong Pen, 67.
 Prasat Phu, 72.
 Prasat Phu Phêk, 80.
 Prasat Sang Sêl Cei, 72.
 Prasat Sra Noi, 85.
 Prasat Sra Phãi Lom, 85.
 Prasat Srê O, 71.
 Prasat Tăktien Târ, 72.
 Prasat Thong Lang, 66.
 Prasat Tũb Khong, 71.
 Rănũk (B.), 72.
 Rasisalai, 70.
 Rătănaburi (A.), 70.
 Roi Êt (A., C., P.), 73.
 Sai (B.), 91.
 Săhătsăkhăn (A.), 79.
 Săkôn Năkhôn (C.), 79.
 Samrông (B.), 71.
 Sănen (B.), 62.
 Sangkă (A.), 71.
 Santhéa, 87.
 Sat (B.), 74.
 Selăphum (A.), 73.
 Sêng Badan (A.), 73.
 Si (B.), 68.
 Si Khiao (B.), 82.
 Sikărăphum (A.), 170.
 Sing (B.), 62.
 Sisăket (A. M.), 66.
 Sôb Năm Măn, 88.
 Sôm Saat, 67.
 Sung Non, 81.
 Sung Plurei (B.), 76.
 Sung Yang (B. M.), 78.
 Sra Bua (B.), 73, 75.
 Sra Bũt, 73.
 Srako Sam, 91.
 Sũrăphĩnĩkhôm (M.), 72.
 Surin (C.), 70.
 Surin (M.), 72.
 Sũvănnăphum (A.), 74.
 Suvannavari (A.), 57.
 Ta Pha Khao Raksa Thi Ni, 69.
 Tăklang (B.), 71.
 Tăkôrăi, 91.
 Tăling Xăn, 85.

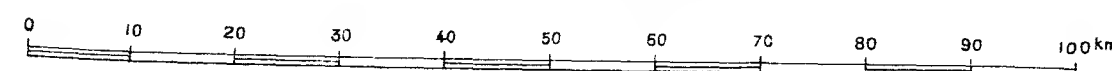
CARTE ARCHÉOLOGIQUE DU SIAM ORIENTAL

Complément à la Carte Archéologique de l'ancien Cambodge
du C^t E. Lunet de Lajonquière, par le C^t E. Seidenfaden.



Héliogravé et Imprimé par le Service Géographique de l'Indochine

Echelle 1 : 750.000.



LÉGENDE

Fr Ban Prasat. Monument inventorié par E. S. Sanguier
Monument signalé par E. S. Sanguier

Tălǎng (A.), 91.
Tăm (M.), 91.
Tha Khon Yang, 77.
Tha Tom (A.), 71.
Tham Pet Thong, 92.
Tham Prasat, 57.
Thănon Hăk, 91.
That Changkao, 69.
That Na Vêng, 80.
That Phănôm, 79.
That Thang, 62.
Thăvătburī (A.), 74.
Thên (B.), 87.
Tôn Kham, 80.
Trăkan Pou Phôn, 61.
Ũbôn (A.), 60.
Ũbôn (P., C.), 57.
Ũdôn, 79.
Ũthūmphônphisai, 67.
Văng Săngăt, 60.
Vapirăxūm (A.), 75.
Varin Samrab (A.), 65.
Vat Ban Khôk, 81.
Vat Ku, 89.
Vat Phô, 77.
Văt Phra Chăo Kho Hăt, 83.

Văt Singh, 82.
Văt Tăklang, 71.
Văt That Săkôn Năkhôn, 79.
Xăijaphum (A.), 89.
Xăijăphum (C.), 88.
Xăijaphum (M.), 90.
Xomphunburi (A.), 71.
Xong Sisa Săo, 68.
Xuen (B.), 88.
Yang (B.), 76.
Yang Nītsănak (M.), 76.
Yang Tălat (A.), 77.

INSCRIPTIONS

Tham Prasat, 57-60 ; — Kêng Saphô, 60 ; — Ban Khamôt, 60 ; — That Thong, 62 ; — Ban Bưng Kê, 62-64 ; — Hin Khong, 73 ; — Khôk Phra, 77 ; — Ban Bưng, 77 ; — Huei Lăk Thot, 78-79 ; — That Phănôm, 79 ; — Ban Phutsa, 81 ; — Khonburi, 83 ; — Phimai, 86 ; — Non Vat, 88 ; — Phu Khiao Kao, 89-90 ; — Hin Khon, 92 ; — Tham Pet Thong, 92 ; — Khao Dub, 92.

LE TEMPLE DE PRAH PALILAY

Par HENRI MARCHAL,

Conservateur du Groupe d'Angkor.

Le temple de Práh Palilay (IK, n^o 478) est situé dans la partie N.-O. de l'enceinte d'Angkor Thom, un peu en dehors du groupe des principaux monuments de l'ancienne ville royale, réunis au Nord du Bayon autour de l'immense place que domine la Terrasse d'honneur précédant le Palais royal.

C'est sans doute à cette situation éloignée qu'il doit d'avoir été traité d'une façon assez sommaire par les différents auteurs qui en ont parlé ⁽¹⁾. L'emplacement même (fig. 16) n'en a presque jamais été exactement indiqué par ceux

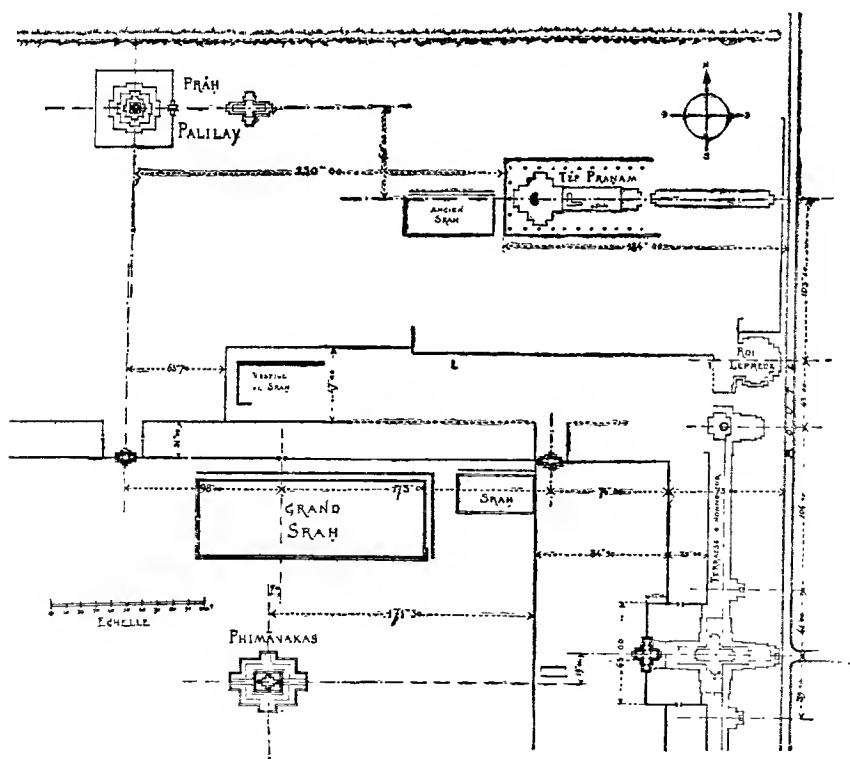


FIG. 16. — PLAN D'ENSEMBLE DE LA RÉGION D'ANGKOR THOM AU N.-E. DU PALAIS ROYAL.

⁽¹⁾ MOURA, *Le Royaume du Cambodge*, II, pp. 244 et 277. — AYMONTIER, *Le Cambodge*, III, p. 109. — L. de LAJONQUIÈRE, *Inventaire des monuments du Cambodge*, III, p. 58. — COMMAILLE, *Guide aux ruines d'Angkor*, p. 187.

qui l'ont porté sur les cartes d'Añkor Thom : on peut remarquer une tendance à le placer sur le prolongement de l'axe E.-O. de la terrasse bouddhique de Tép Pranàm, alors qu'il se trouve à 60 mètres au Nord de cet axe et, à peu de chose près, dans l'axe N.-S. de la porte O. du mur N. du Palais royal.

Ce temple assez peu connu, absolument délaissé autrefois par les visiteurs d'Añkor à cause de la brousse épaisse qui l'entourait et en rendait l'accès difficile, a révélé, après son dégagement, quelques particularités qui le différencient un peu des monuments d'importance analogue de l'époque classique : forme spéciale de l'extrados de la voûte du sanctuaire, mélange de scènes brahmaniques et de scènes bouddhiques dans les bas-reliefs, et proportion en hauteur plus accentuée que dans les autres pràsàts.

L'origine du mot Palilay est incertaine ⁽¹⁾.

I

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Le Pràṇ Palilay est composé des éléments suivants : sanctuaire, enceinte avec gopura, terrasse (fig. 17).

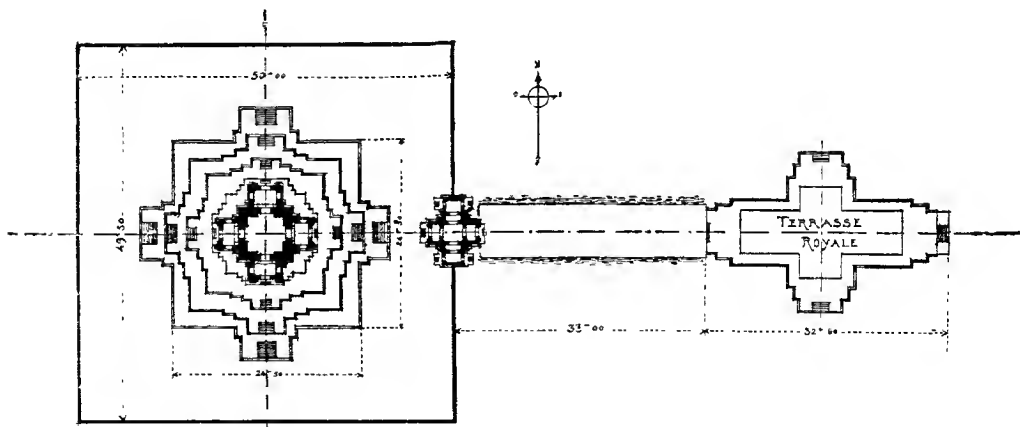
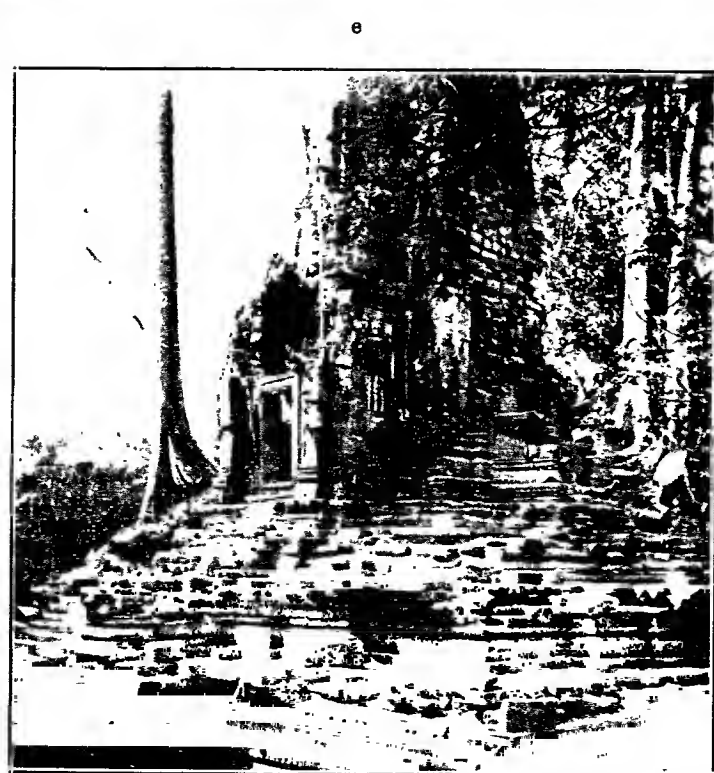
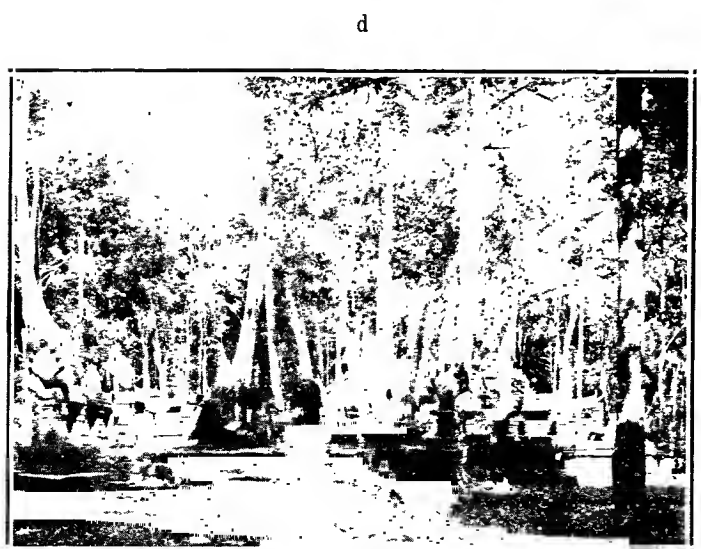
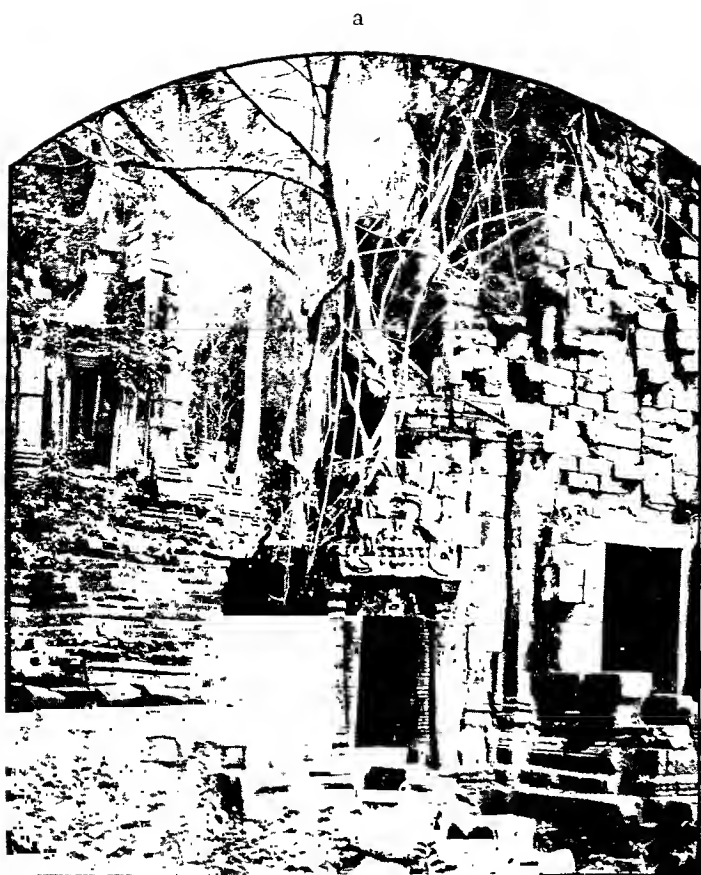


FIG. 17. — PRÀṆ PALILAY. PLAN D'ENSEMBLE.

⁽¹⁾ On pourrait y voir une altération de « Pāṛileyyaka », nom du bois où le Buddha se retira seul en quittant Kosambī et où il fut servi par un éléphant (Vin., *Mahāvagga*, X, 4, 6 sq.). Cette hypothèse trouve une certaine confirmation dans le fronton décrit plus bas où le Buddha est représenté dans une forêt, recevant les offrandes de deux éléphants (L. F.).



a. - Gopura, face E, port S
b. - Sanctuaire, face E
c. - Gopura, ensemble E

d. - Terrasse royale, vue de N-E
e. - Sanctuaire, angle S-E
f. - Terrasse royale, pilon E

L'édifice principal est un sanctuaire carré, ouvert sur les quatre faces, dont chacune est précédée d'un avant-corps. Ces avant-corps et le sanctuaire reposent sur un socle qui se décroche en répétant les saillies extérieures de l'édifice.

Ce socle est lui-même surélevé sur trois étages de terrasses formant soubassement à tout l'édifice. Un perron sur chaque face accède aux portes des avant-corps.

L'édifice occupe le milieu d'une cour que clôt un mur d'enceinte en latérite interrompu sur la face S. par une simple porte et dans l'axe de la face E. par un gopura à trois salles ; ce gopura est également surélevé sur un soubassement, ce qui oblige à monter pour redescendre ensuite, quand on veut passer de l'extérieur dans la cour intérieure.

Une terrasse à plan cruciforme, prolongée à l'Ouest par une levée de terre formant liaison entre cette terrasse et le gopura, précède le monument à l'Est.

Aucune trace de bassins n'est visible dans les environs, car on ne peut donner ce nom à une dépression de terrain située à une trentaine de mètres au Sud du mur d'enceinte S., bien que l'on remarque, dans l'axe du monument et sur une longueur d'environ dix mètres, un cordon de latérite de direction E.-O., qui pourrait être un reste de bordure d'ancien bassin.

A une vingtaine de mètres au Nord du mur d'enceinte, il existe une levée de terre de trois mètres de hauteur moyenne, de direction E.-O., qui se prolonge d'un côté jusqu'à la route N.-S. qui traverse Añkor Thom et, de l'autre, assez près du mur d'enceinte O. de la ville.

Cette levée de terre semble faire partie d'un ensemble de terrassements qui auraient entouré sur trois côtés le Baphuon et le Palais royal et dont j'ai eu déjà l'occasion de mentionner un fragment ⁽¹⁾.

SANCTUAIRE (fig. 18 et pl. IX, b, e).

La cella centrale présente quatre murs en grès assez épais, d'un appareil relativement soigné, dont les parements intérieurs sont taillés sans décor ni moulures jusqu'à une hauteur de six ou sept mètres ; à ce niveau règne une petite corniche : bandeau, doucine, tore et listel, qui devait être appelée à supporter un plafond en bois, par sa seule saillie. En effet la gorge, si fréquente et si néfaste, que l'on trouve à la naissance des voûtes khmères, ne se rencontre pas ici.

(1) BEFEO, XVIII. VIII, 34.

Au-dessus des moulures de cette corniche commence la voûte en arc de cloître par encorbellement, au parement d'intrados non aplani ; l'inclinaison de cette voûte est très peu marquée au début où elle se rapproche de la verticale, puis, trois mètres plus haut, elle s'accroît légèrement ; malgré tout, cette inclinaison reste assez faible, ce qui donne à l'ensemble un aspect de cheminée aussi bien au dedans qu'au dehors, car la ligne de pente de l'extrados semble suivre assez fidèlement la ligne de l'intrados.

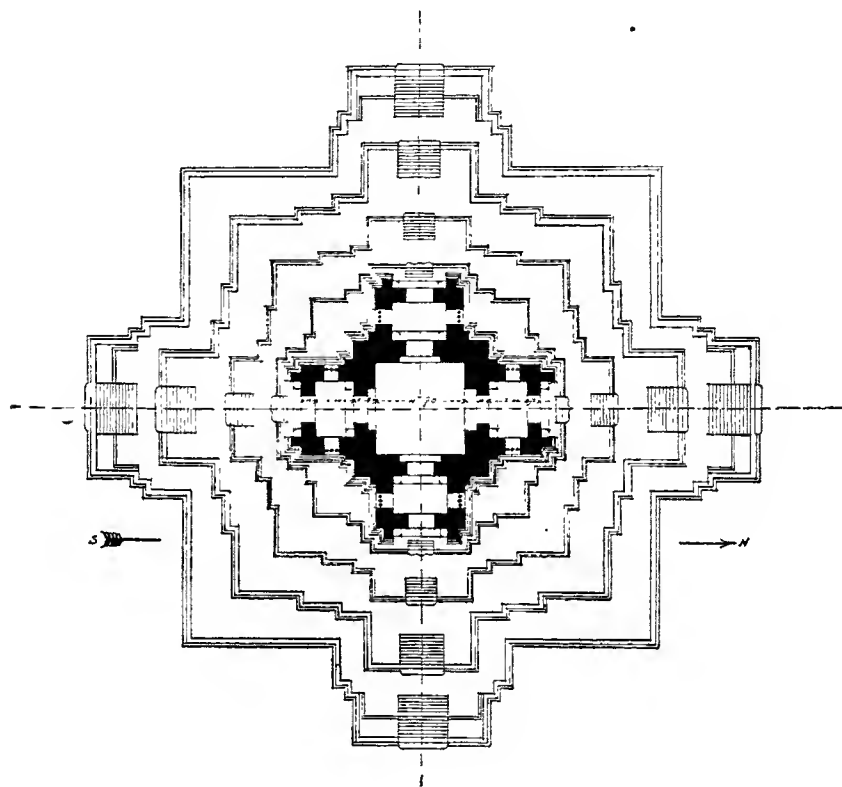


FIG. 18. — PLAN DU SANCTUAIRE.

On peut remarquer, dans la construction de cette voûte, des pierres présentant des profils de moulures ou des décors de bas-reliefs qui proviennent de la démolition d'autres temples : le fait est d'ailleurs fréquent chez les Khmèrs.

Au-dessus des quatre portes, on constate un léger retrait dans la paroi du mur : il est supporté à cet endroit, partie, du côté intérieur, par une forte poutre et partie par le linteau du cadre de la baie. La poutre en bois dur, de 0 m. 40 d'équarrissage, est logée de chaque côté dans une mortaise pratiquée dans la pierre. Malheureusement, malgré l'arc de décharge qui vient soulager leur centre, deux de ces poutres ont culbuté et celles qui restent en place au-dessus des portes O. et N. sont à moitié sorties de leurs alvéoles ; elles

menacent de tomber en entraînant la portion de mur qui porte encore dessus (fig. 19).

On ne trouve pas trace d'un dallage à l'intérieur de la cella, mais, s'il en a existé un, on peut juger d'après le niveau des seuils des portes qu'il a régné avec celui des avant-corps.

L'opinion de Moura qui montre la base de cette tour creusée en bassin est donc entachée d'erreur ; un fait l'explique sans doute : avant le dégagement, les portes étaient bloquées sur une très grande hauteur et la partie centrale, restée vide, présentait vaguement l'aspect d'un puits quand on se hissait sur les éboulis pour regarder l'intérieur de l'édifice.

La partie O. du sanctuaire est murée par trois assises en grès d'une hauteur totale de 0 m. 80 formant autel ; plusieurs statues ou débris de sculptures y sont réunis. La place d'honneur est occupée par une statue de Buddha attestant la terre ; elle est très détériorée, et beaucoup de morceaux manquent ou gisent à côté ; cette statue devait mesurer plus de 2 mètres de hauteur. La tête, aux yeux demi-ouverts et dont le blanc est figuré par un morceau de nacre, git au pied de l'autel. Ce Buddha porte encore des traces d'enduit et de laque rouge et noire recouverte de dorure.

Deux têtes de Buddha, assez belles, qui se trouvaient sur l'autel, ainsi qu'une borne ronde décorée de figurines ont été mises en sûreté au dépôt des travaux près du Bayon.

Les seuils des portes donnant dans les avant-corps montrent intérieurement des traces de rigoles qui servaient à conduire les pivots des vantaux en bois des portes dans leur logement.

Du côté extérieur, c'est-à-dire dans les avant-corps, chaque porte était composée des éléments ordinaires : colonnettes à bagues, cadre à chambranles, linteau du type III avec divinité au centre.

Les avant-corps également en grès, sauf dans l'épaisseur intérieure des murs où apparaît de la latérite, étaient éclairés latéralement par des fenêtres à balustres situées à 2 m. 20 au-dessus du dallage intérieur en grès.

Les portes extérieures des avant-corps ne présentent, comme d'ordinaire, aucune trace de menuiserie : elles s'encadraient extérieurement des mêmes éléments que les portes intérieures et de même dimension ; mais tous ces avant-corps ayant perdu leurs parties hautes, on ne peut plus voir actuellement

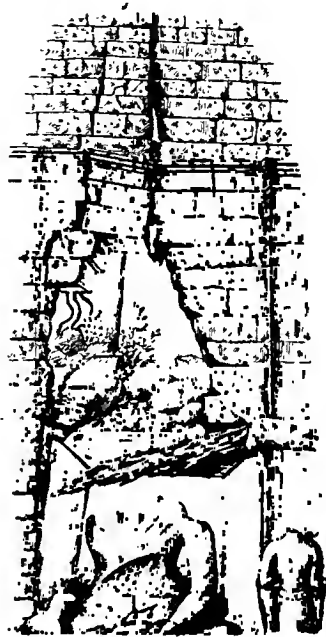


FIG. 19. — ETAT ACTUEL DU MUR AU-DESSUS DE LA PORTE O., À L'INTÉRIEUR DU SANCTUAIRE.



que la base des pilastres au décor très soigné qui devaient supporter le fronton formant couronnement.

Les parements extérieurs du sanctuaire et des avant-corps n'offrent d'autre décor que celui des moulures de base et de corniche (fig. 20). Les moulures de base reposent sur un petit socle qui se décroche et devient plus haut sous le mur du sanctuaire.

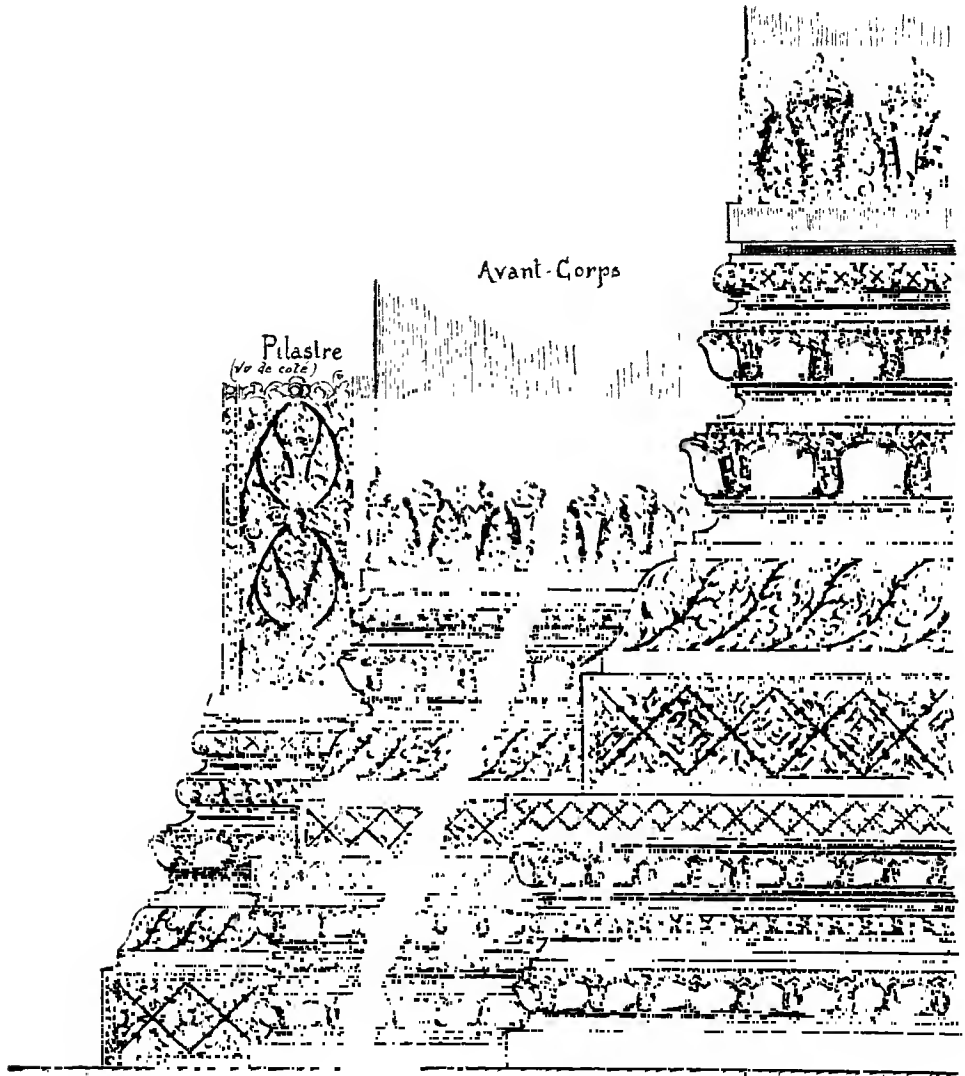


FIG. 20. — PROFILS DE BASES DU SANCTUAIRE (1).

(1) Les lignes des moulures ont été tracées horizontales pour la commodité du dessin; mais en réalité elles sont parfois sinueuses ou légèrement obliques.

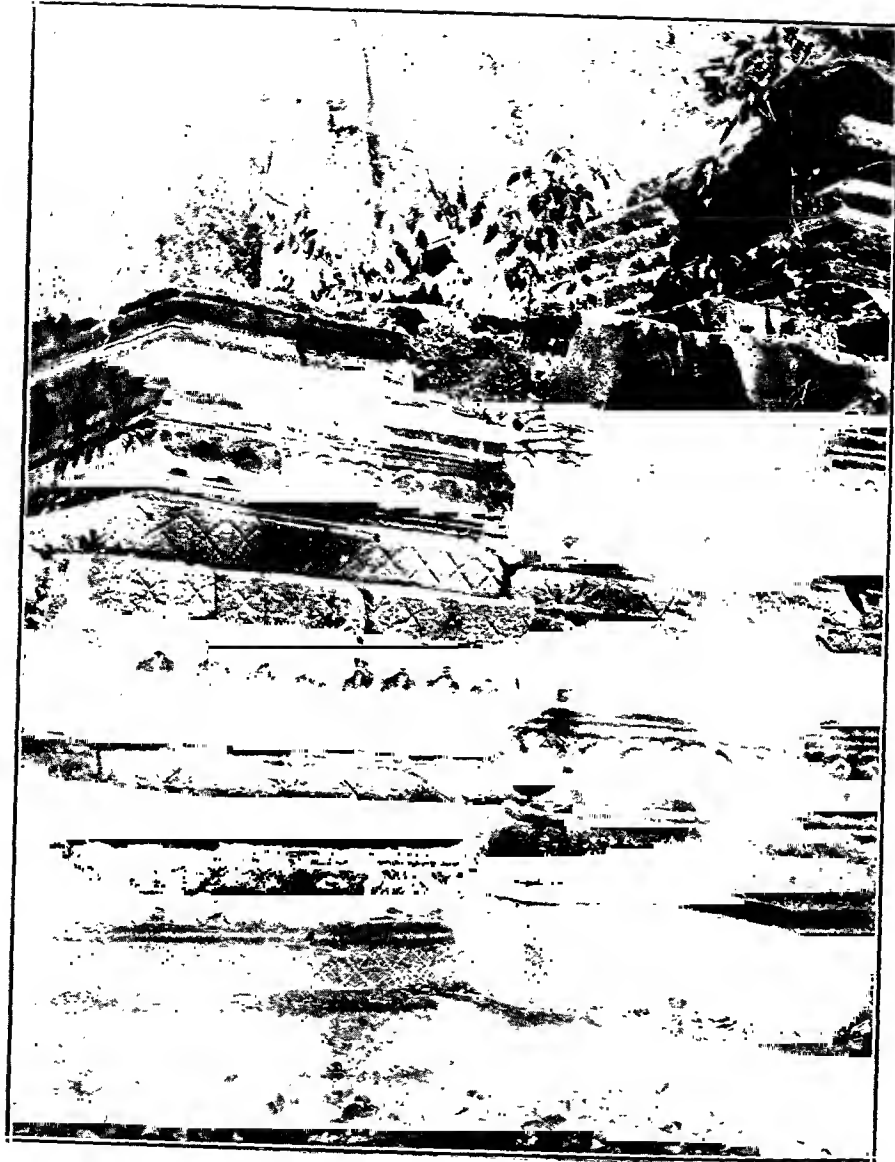
b



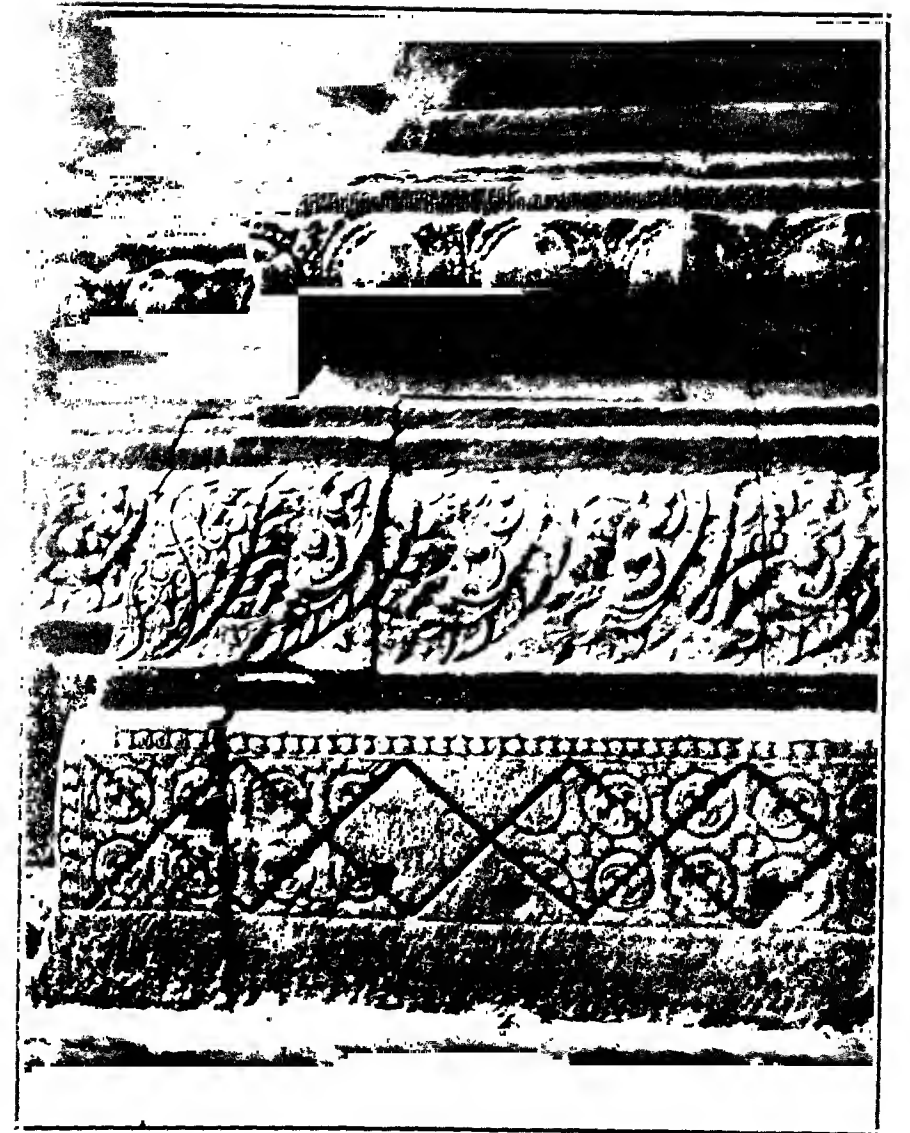
c



a



d



a. — SANGHAIRE. SOCLE D'ÉCHIFFRI O. DU PERRON V.
b. — TERRASSE ROYALE. NAGA O. DU PERRON V.

c. — TERRASSE ROYALE. NAGA O. DU PERRON V.
d. — SANGHAIRE. SOCLE D'ÉCHIFFRI O. DU PERRON V.

Une frise pendante court sous les moulures de corniche et une contrefrise la répète au-dessus des moulures de base (fig. 21).

Il est probable, autant qu'on peut le déduire de ce qui reste de la face E. (pl. IX, b), que les avant-corps étaient voûtés en berceau.

L'extrados de ces voûtes devait être ondulé, simulant les tuiles creuses avec abouts décoratifs en pétales de lotus, et donnant l'impression qu'il y avait une voûte centrale qui surmontait deux petites demi-voûtes latérales, alors qu'intérieurement n'existait qu'une seule voûte ⁽¹⁾.

Du seuil des avant-corps, on domine l'étendue environnante d'une hauteur de près de 7 mètres, élévation due aux trois étages de terrasse et au socle qui supportent l'édifice.

Ces socle et terrasses décorés de moulures finement travaillées, quoique très détériorées par la végétation et le climat humide, présentent en plan des ressauts et décrochements qui correspondent aux diverses saillies du sanctuaire lui-même.

La plateforme de la partie supérieure de ces terrasses est assez large pour qu'on y puisse circuler très facilement.

Dans l'axe de chaque porte une série d'escaliers vient couper les gradins et permet l'accès à la terrasse suivante. L'escalier correspondant à la terrasse inférieure donne lieu à une composition spéciale : les socles d'échiffre qui l'encadrent sont doubles dans la hauteur, avec retrait du plus élevé sur le socle du dessous.

Cette composition est d'un usage courant chez les Khmèrs : elle se justifie au point de vue décoratif par l'effet très heureux que devait présenter la succession ascendante des lions qui surmontaient les socles d'échiffre. En revanche il faut reconnaître que la rencontre des moulures de ces socles avec celle du soubassement était livrée au hasard ; aucun soin n'était pris de les relier ou de les faire régner (pl. X, a).

A la base du soubassement on a trouvé un dallage en grès qui le contourne sur une largeur de 1 m. 50.

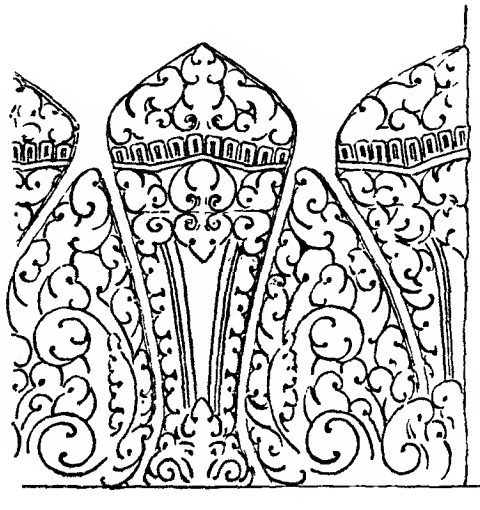


FIG. 21. — CONTREFRISE AU-DESSUS DES MOULURES DE BASE DU SANCTUAIRE.

⁽¹⁾ Cf. LAJONQUIÈRE, *IK*, I, p. LXX, fig. 29.

GOPURA (fig. 22 et pl. IX, a, c).

Ce bâtiment est en grès, sauf dans certaines parties hautes des voûtes où la ruine laisse voir à découvert des blocs de latérite. Resté assez fruste, il ne montre pas dans sa décoration et sa construction le soin dont le sanctuaire témoigne.

Les trois entrées servant de passage et auxquelles on accède de l'extérieur par des perrons sont exhaussées sur un soubassement de 1 m. 10 de

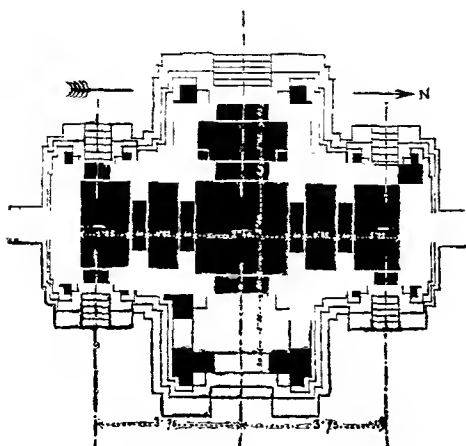


FIG. 22. — PLAN DU GOPURA D'ENTRÉE.

hauteur ; ce soubassement est masqué devant l'entrée centrale de l'Est par la levée de terre qui prolonge la terrasse cruciale ; ce fait semble avoir été prévu lors de la construction de l'édifice ; en effet, les moulures du soubassement sont interrompues à cet endroit qui est muré avec des blocs de latérite sur une hauteur moyenne de 0 m. 80.

La salle centrale de ce gopura a son niveau de dallage intérieur un peu en contrebas de celui des avant-corps et des bas-côtés latéraux, tout au moins autant qu'on peut en juger dans l'état actuel, car ce dallage, comme cela se ren-

contre dans la plupart des sanctuaires khmers, a été défoncé, et les dalles enlevées par les chercheurs de trésors.

Les murs intérieurs ne présentent aucune moulure, sauf un essai très rudimentaire de corniche à peine dégrossie, au-dessus de laquelle règne l'entaille habituelle, mais ici très peu creusée, qui sert à loger le plafond de bois éventuel.

Au-dessus des deux portes E. et O. on voit l'évidement qui, de chaque côté, devait recevoir la pièce de bois destinée à maintenir les vantaux des portes ; mais cet évidement est plutôt indiqué qu'exécuté, car tout dans cet édifice contribue à donner une impression de hâte et d'inachèvement.

Comme le sanctuaire lui-même, cette salle est voûtée en cheminée par assises en encorbellement ; ici encore des blocs en réemploi laissent apparaître sur le parement intérieur des morceaux de bas-reliefs avec personnages.

Le sommet et le couronnement de la voûte manquent.

A l'Est et à l'Ouest de cette salle centrale sont deux avant-corps très réduits s'ouvrant sur l'extérieur : celui de l'Ouest communique avec le sol de la cour intérieure qui pourtourne le sanctuaire, par un perron très raide dont

les marches ont une moyenne de 0 m. 25 de hauteur pour une largeur de 0 m. 10. Ce perron est encadré par deux socles d'échiffre ; au-dessus se voient les pilastres qui devaient faire partie du décor de la porte extérieure, porte dont il ne subsiste plus en place que les parties basses sur une hauteur de moins d'un mètre. Il est curieux de noter que les moulures des socles d'échiffres ne se retournent que sur le quart de leur face O., le reste présentant une surface plane comme en attente.

La porte intérieure faisant communiquer cet avant-corps avec la salle centrale devait présenter les mêmes éléments habituels de décor, mais la colonnette octogonale est restée simplement en épannelage et l'autre a une section carrée, les angles n'ayant pas été encore abattus. La ligne basse du linteau, resté en place, est moulurée avec un décor de pétales de lotus.

Cet avant-corps occidental présente latéralement, sur le nu extérieur du mur, deux fausses baies. L'avant-corps oriental, un peu plus grand, était éclairé latéralement par deux fenêtres sans trace de balustres. Le cadre de la porte intérieure n'est pas mouluré ; deux fragments de colonnettes octogonales restées en épannelage subsistent.

De la porte extérieure il ne reste que la partie basse. Cette baie était encadrée par deux pilastres dont le décor reproduit le motif de la face latérale des pilastres du sanctuaire, et par deux colonnettes octogonales à base carrée. Les seuils intérieurs des deux portes extérieures des avant-corps présentent la trace des rigoles pour loger les pivots des vantaux en menuiserie.

Au Nord et au Sud de la salle centrale, deux petites salles très exigües donnent accès aux entrées latérales : ces dernières communiquent avec l'extérieur par deux perrons très étroits dont la pente est fort raide.

Deux petits socles d'échiffre, dont les moulures, suivant la tradition khmère, ne règnent pas avec celles du soubassement, encadrent ces perrons ; elles sont d'un travail très peu soigné.

Les portes extérieures des entrées latérales devaient présenter le décor habituel, mais une seule (au Sud de la façade E.) l'a conservé en entier (pl. IX, a).

Toute la décoration des parties hautes du gopura est à peu près tombée. Au-dessus du fronton resté en place sur la façade E., on voit encore un fragment de la corniche haute du type à bandeau, doucine et pétales de lotus analogue à celui de la corniche du sanctuaire, et une petite partie de la voûte montre son extrados avec les cannelures et abouts de tuiles en pétales de lotus taillés dans la pierre.

Trois frontons successifs marquaient les saillies des pignons correspondant aux salles latérales voûtées en berceau, au Nord et au Sud du pràsàt central ; à l'heure actuelle on ne devine guère que l'emplacement de la plupart. Seul le fronton qui couronne la façade N. au-dessus du mur d'enceinte est net ; il a conservé une partie du bas-relief de son tympan ; les deux frontons des faces latérales du pràsàt central offrent aussi une silhouette à peu près complète.

Le mur d'enceinte, dont la hauteur est d'environ 2 m. 40, est en latérite : son couronnement est profilé en corniche des deux côtés, avec partie supérieure arrondie en demi-cylindre ; son épaisseur est de 0 m. 65.

TERRASSE ROYALE (1).

Cette terrasse s'élève à 33 mètres à l'Est du gopura : elle consiste (fig. 23), ainsi que la plupart des autres terrasses du même genre aux entrées des principaux temples de l'époque classique (2), en un dallage relevé en forme de croix ; les branches latérales sont plus courtes que la branche longitudinale par où se

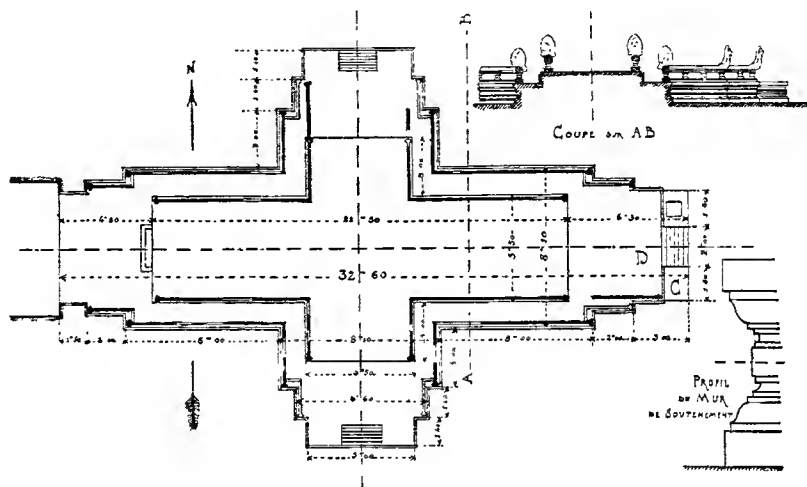


FIG. 23. — PLAN ET COUPE DE LA TERRASSE ROYALE.

(Les parties de balustrade laissées en blanc indiquent les parties manquantes ; les parties en grisaille correspondent aux parties mal placées.)

(1) Sur cette désignation, cf. *BEFEO*, XVIII, 1, 66, n. 2. L'hypothèse suivant laquelle la partie centrale surélevée aurait été réservée au roi, tandis que la partie latérale constituait une sorte de chemin de ronde où se tenaient des dignitaires de second rang, semble trouver une confirmation dans le fait que l'on observe exactement la même disposition dans la tribune qui se dresse au centre de la terrasse d'honneur devant l'entrée principale du Palais royal d'Añkor Thom. Rappelons enfin que l'ancienne salle des danses du palais à Phnom Péñ, aujourd'hui démolie, présentait un passage de niveau inférieur, longeant la tribune royale, et où se tenaient les fonctionnaires servant à l'occasion d'intermédiaires entre le roi et ses danseuses.

(2) Añkor Vat, Běñ Mālā, Prāñ Pithu. Au Bayon, de même qu'à Bantāy Kdēy et à Tā Prohm, les chaussées d'accès à l'Est laissent voir une ébauche de cette terrasse qui peut être la forme embryonnaire sous laquelle elle a fait son apparition.

fait l'accès au temple ; ce dallage est à deux niveaux superposés et bordés chacun par une balustrade de nāgas. Mais on ne rencontre pas ici le motif des colonnes dégagées doublant le mur de soubassement que l'on trouve ailleurs.

L'extrémité E. s'ouvre par un perron C (voir fig. 23) composé de blocs de grès mal dégrossis, dont quelques-uns offrent des faces moulurées indiquant le réemploi : cette partie a été visiblement ajoutée après coup. On retrouve d'ailleurs de multiples traces de remaniements et de réfections dans toute cette terrasse.

Les faces N. et S. de ce perron ne présentent aucune moulure : le massif d'échiffre au Sud, très fortement délabré, montre deux blocs moulurés dont le décor est resté inachevé.

Sur le massif d'échiffre N. un lion de facture assez grossière et non achevé, de 1 m. 50 de hauteur, repose sur une dalle légèrement évidée (pl. IX, d, f).

Ce perron extrême s'arase à 0 m. 70 au-dessus du sol extérieur. L'ancien perron D, que vient bloquer le précédent, reconnaissable par ses moulures qui se retournent derrière le perron C, repose sur un soubassement de deux assises de pierres simplement taillées, sans moulures, de 0 m. 45 de hauteur.

Les murs latéraux de ce perron sont incomplètement moulurés. Avec ce perron nous atteignons le niveau de 1 m. 05 au-dessus du sol, niveau qui est celui de la partie pourtournante de cette terrasse. Le muret de soutènement de la terrasse a son parement extérieur mouluré suivant le profil type à bandeaux et doucines opposés par rapport à un axe horizontal, qui a été si fréquemment employé par les Khmèrs (fig. 23, à droite).

Deux marches peu nettes — les remaniements en sont cause — donnent accès à la travée supérieure sur toute sa largeur ; le niveau au-dessus de la plate-forme précédente est de 0 m. 55 (soit une hauteur totale de 1 m. 60 au-dessus du sol extérieur). La partie centrale et la partie pourtour ante sont dallées en grès : une balustrade en corps de nāga, dont le motif d'about à sept têtes peut compter parmi les meilleurs de l'art khmèr⁽¹⁾, et posée sur de petits dés carrés moulurés, forme parapet pour chacun des deux niveaux (pl. X, b).

Malheureusement divers morceaux de cette balustrade sont brisés ou absents et lors des remaniements ultérieurs plusieurs fragments ont été replacés de façon inexacte, notamment sur la branche N. et sur la branche E., où la balustrade de la partie supérieure a été prolongée jusqu'au perron⁽²⁾.

La branche S. a souffert assez fortement de l'emprise de la végétation : le perron se décroche en saillie avec ses moulures de socles d'échiffres qui —

(1) Voir une très belle photographie du revers d'un de ces abouts dans COMMAILLE, *Notes sur la décoration cambodgienne*, BEFEO, XIII, III, pl. XXXI.

(2) Lors des travaux de dégagement de cette terrasse, ces erreurs ont été respectées à dessein, bien qu'il parût facile dans ce cas de rétablir l'état probable primitif. On a voulu ne rien changer à la disposition dans laquelle a été trouvé le monument.

suivant l'usage — ne règnent pas avec celles du soubassement. Ces moulures sont d'ailleurs restées en épannelage dans les parties visibles. On ne rencontre de ce côté aucune trace de perron accédant de la partie pourtournante à la partie centrale.

La branche N., mieux conservée, montre les moulures des socles d'échiffres semblables à celles du perron S., mais plus lisibles ; on accède à la partie centrale en venant du perron N. par trois marches qui tiennent toute la largeur de cette partie centrale et que l'on peut présumer avoir été comprises dans les remaniements déjà signalés.

Les têtes de nāga de la balustrade du perron N. publiées par J. Commaille (*loc. cit.*) ne sont pas à leur place primitive : elles proviennent de la balustrade du niveau inférieur, comme l'indique l'amorce du raccord avec le corps de la balustrade qui se retourne.

L'extrémité O. de la terrasse est composée comme les branches N. et S., mais le perron a été bloqué moitié en latérite et moitié en grès, ce qui fait que le niveau inférieur de la terrasse se trouve de plain pied avec la levée de terre qui conduit au gopura.

Les moulures des socles d'échiffres sont les mêmes que celles du perron. Trois marches centrales — probablement respectées lors des remaniements et correspondant au plan primitif — donnent accès à la terrasse supérieure de ce côté. La balustrade sur cette partie paraît avoir été traitée avec plus de respect que sur les autres côtés, et ses abouts — mutilés, il est vrai — sont encore à leur place véritable.

On a trouvé aux extrémités O. et E. de cette terrasse des statues de divinités debout dont il manque plusieurs fragments : des débris de ces figures gisaient à côté. Il est à présumer que ces statues ne sont pas en place et ont été transportées d'ailleurs — peut-être du gopura.

La levée de terre à l'Ouest, qui continue la terrasse, est envahie par de grands arbres : elle est maintenue au Nord par un muret très détérioré en latérite, de 0 m. 60 de hauteur moyenne. Le muret S., également en latérite, est encore en plus mauvais état et a disparu en partie sous la poussée des racines des arbres.

Cette levée de terre présente du côté S. un alignement, — interrompu par les arbres précités, — de dalles de grès de 0 m. 40 de hauteur sur 0 m. 20 d'épaisseur moyenne, posées de champ, et dont la face N. est décorée de bas-reliefs offrant des *hamsas* (pl. XVI, e, c) qui ne sont pas sans analogie avec ceux de la bordure supérieure de l'extrémité S. de la Terrasse des Eléphants. A quatre mètres du perron E. du gopura, un cordon de latérite vient barrer transversalement cette levée de terre.

Il y a tout lieu de croire qu'on se trouve ici en présence d'un ancien emplacement de *vihāra* bouddhique et l'on peut supposer que les bonzes qui construisirent cette levée de terre furent les auteurs des fâcheux remaniements constatés sur la terrasse royale. Le *balan* placé devant la façade centrale

E. du gopura était peut-être limité par le cordon transversal de latérite ; cette hypothèse justifie la présence, difficilement explicable autrement, de la frise de *hamsas* à ras du sol : cette frise aurait servi de bordure au léger exhaussement constituant la travée S. qu'on voit en plusieurs emplacements de terrasses bouddhiques ⁽¹⁾. On a retrouvé dans le voisinage du porche oriental du gopura, en dégageant les perrons latéraux, plusieurs morceaux de pierres appartenant à une grande statue de Buddha attestant la terre : par malheur on n'a pu restituer qu'un fragment de la partie inférieure de cette pièce. La base de ce Buddha occupait une surface de 2 m. sur 1 m. 30.

On a retrouvé également près du perron E. du gopura un fragment de linteau dont le motif central montre la tête de monstre avec deux mains tenant des guirlandes, départ de rinceaux. Ce décor, d'une facture ordinaire, s'apparente à l'époque classique. En revanche, la figure de Buddha couché et les petits personnages en prière — non achevés d'ailleurs — qui surmontent la tête de monstre ne semblent pas de la même époque, ni de la même main. Peut-être se trouve-t-on en présence d'un travail de retouche accompli par les bonzes sur un linteau classique inachevé.

II

DÉCORATION.

La décoration, qui dans l'art khmèr occupe une place prépondérante, parfois même excessive, enveloppant de son réseau d'entrelacs, rinceaux et figurines toutes les saillies et surfaces capables de recevoir des sculptures, joue ici un rôle un peu moins envahissant. Elle est réservée aux endroits habituels : encadrements des portes, moulures de base et de corniche, soubassement, qui sont les points où les artistes khmèrs prodiguèrent de préférence leur floraison ornementale.

On peut décomposer le décor des édifices de l'époque classique en un certain nombre d'éléments types qui dérivent de figures géométriques assez régulières et assez simples : triangles, losanges, cercles, dans lesquels le sculpteur vient introduire la fantaisie de son décor floral ou animal.

Dans les moulures, notamment, un même motif se répète parfois inlassablement à des grandeurs et à des échelles différentes : ce motif peut se réduire à un schéma linéaire qui paraît avoir été tracé préalablement sur la pierre et qui sert pour ainsi dire de gabarit directeur ; seuls le talent de l'exécution et la richesse d'imagination de l'ouvrier en feront varier les aspects.

(1) BEFEO, XVIII, VIII 10

MOULURES ET PROFILS.

Il est impossible d'entreprendre l'étude des moulures d'un monument khmèr de l'époque classique sans se reporter — pour éviter des répétitions — au passage de l'étude de M. Parmentier sur Vat Nokor ⁽¹⁾ où cet auteur

analyse ces moulures et les ramène à une succession d'ornements décorant des surfaces. On ne saurait pourtant en conclure que le profil soit absolument inexistant chez les Khmèrs, puisque la grande loi qui régit l'ordonnance des moulures est la loi de symétrie qui les oppose l'une à l'autre par rapport à un axe horizontal médian : or aucune symétrie ne pourrait être obtenue par le sculpteur si les lignes d'ornements superposées ne relevaient que de la décoration pure sans s'enfermer dans un contour suffisamment précis pour pouvoir être reproduit exactement en sens inverse.

D'ailleurs ces profils, qui se présentent encore assez fréquemment nus et sans aucune surcharge de sculpture, soit que le temps ait manqué pour les refouiller et les ciseler, soit pour toute autre raison, s'apparentent de si près à ceux de notre architecture européenne que, sans la moindre confusion possible, nous pouvons utiliser les termes empruntés à cette dernière pour désigner les motifs analogues de l'art khmèr : bandeaux, doucines, listels ou tores.

Dans le temple de Práh Palilay, les moulures atteignent leur maximum d'intensité au point de vue de l'effet décoratif dans les soubassements.

Le soubassement constitue chez les Khmèrs le piédestal sur lequel se

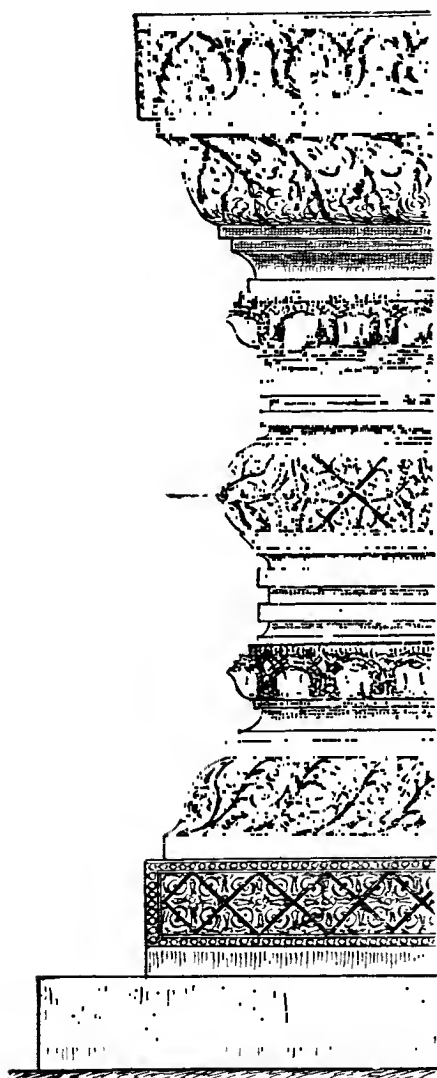


FIG. 24. — PROFIL DU SOUBASSEMENT DE LA 1^{re} TERRASSE (hauteur 2 m 85).

(1) BEFE^o, XVI, IV, 11.

dresse le sanctuaire, demeure du dieu : comme tel, il sert de prétexte à une exubérance de décor qu'on ne retrouve dans aucune architecture similaire. C'est la partie du monument qui frappe le plus directement les yeux du spectateur, celle que l'on voit tout de suite en s'approchant ; et d'après cet autre principe khmèr qui veut que les parties les plus visibles en venant de l'extérieur soient les plus décorées, c'est sur le soubassement que l'architecte compte pour faire la première impression sur la foule.

La succession des divers profils de moulures se reproduit ici toujours dans le même ordre avec la symétrie déjà mentionnée par rapport à un corps de moulure médian qui est alternativement un tore ou un bandeau (fig. 24-27).

Seulement, en raison des différences de hauteur des terrasses, un ou plusieurs éléments utilisés dans les plus importantes sont

supprimés dans les autres. C'est ainsi que le profil des moulures de la terrasse inférieure ou première terrasse (fig. 24) est répété par celui de la deuxième (fig. 25) où la hauteur des moulures est un peu diminuée et où les deux listels de part et d'autre de la moulure médiane sont supprimés. Dans les troisième et quatrième terrasses on a

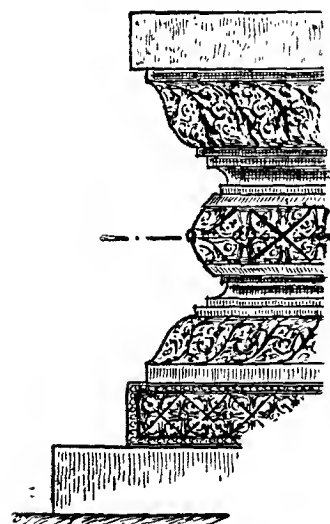


FIG. 26. — PROFIL DU SOUBASSEMENT DE LA 3^e TERRASSE (h. : 1 m 35).

encore gagné sur la hauteur par la suppression de la ligne de décor en pétales de lotus (fig. 26 et 27).

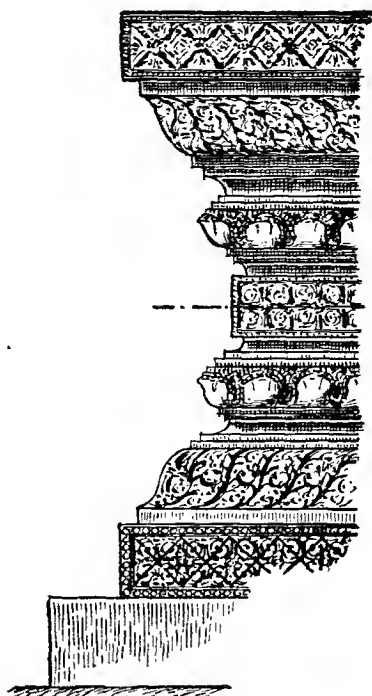


FIG. 25. — PROFIL DU SOUBASSEMENT DE LA 2^e TERRASSE (h. : 1 m 80).



FIG. 27. — PROFIL DU SOUBASSEMENT DE LA 4^e TERRASSE (h. : 0 m 80).

Je vais essayer de résumer les principaux gabarits types que l'on retrouve le plus fréquemment dans ces moulures (¹).

C'est par ce gabarit, reproduit sur la pierre par un procédé que j'ignore, que débutait le travail du décorateur ; nous en avons la preuve par les fragments inachevés que l'on retrouve à différents endroits, en particulier à la base du soubassement de la première terrasse (pl. X, d).

La comparaison de quelques uns de ces gabarits directeurs avec le motif complètement traité et achevé montrera le parti que l'artiste khmèr a tiré de ce premier tracé.

Si à première vue il semble que les entrelacs, rinceaux, rosaces, personnages, recouvrent un peu au hasard, comme un fouillis de dentelle, les édifices d'Ankor, une étude un peu plus approfondie permet de se rendre compte qu'il est loin d'en être ainsi : un savant équilibre des masses, une judicieuse répartition des ensembles venaient présider au travail du décorateur khmèr, assagir son inspiration et mettre des bornes à sa fantaisie. Que l'on prenne au hasard et en quelque monument que ce soit un morceau d'ornementation, si touffu, si dense qu'il paraisse au premier abord, le travail de simplification d'où se dégagent les lignes directrices au contour géométrique très ferme et très rigide que je présente ici sera toujours possible. Mais assez souvent, il faut le reconnaître, ce sens général de la proportion dans l'ensemble, cette élégance dans la ligne directrice, sont contrebalancés par une mauvaise exécution et un manque de soin qui trahit le travail rapide et bâclé.

Bandeau. — Le décor de cette moulure, une des plus importantes, est dérivé tantôt du motif A, tantôt du motif B, tantôt du motif C (fig. 28). Ce

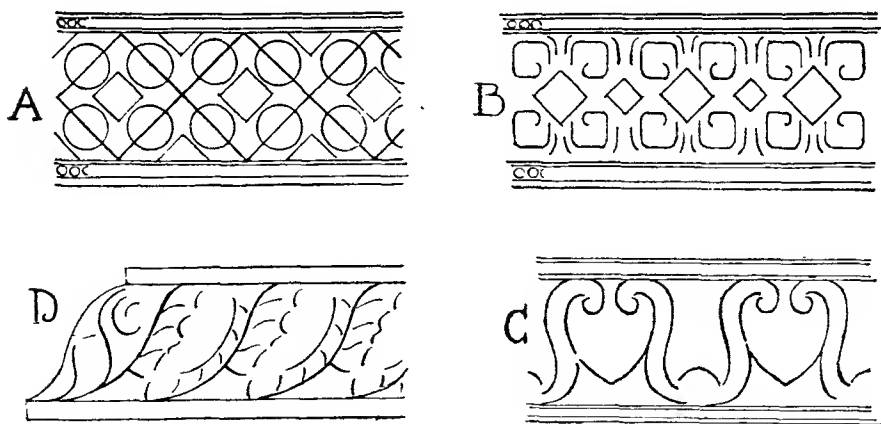


FIG. 28. — MOTIFS DE DÉCOR DE BANDEAU (A, B, C) ET DE BOUCINE (D).

(¹) Ces gabarits et les éléments types de décor se retrouvent d'ailleurs, plus ou moins variés, dans tous les édifices du groupe d'Ankor depuis le Bayon jusqu'à Ankor Vat.

dernier motif n'est représenté à Práh Palilay que sur le bandeau supérieur de la 1^{re} terrasse où il encadre une série de figurines en prière (pl. XVI, a). Tantôt enfin il se compose d'un motif très simple formé de rosaces juxtaposées à côté l'une de l'autre et que, en raison de cette simplicité même, je n'ai pas fait figurer ici ; c'est ce motif qui orne le bandeau médian du soubassement de la terrasse royale. On remarquera que ces motifs sont toujours encadrés par une double ligne de rondelles plates qui sont une simplification du bouton ou de la fleur de lotus et qu'on peut désigner sous le nom de « besants ».

Ces motifs très simples prennent une très grande richesse une fois que le sculpteur est venu les achever et souvent les varier, comme on peut s'en rendre compte à l'occasion (fig. 29).

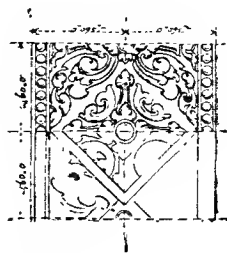


FIG. 29. — MOTIF DE DÉCOR DE BANDEAU.

Doucine.— Le motif directeur D (fig. 28) se complique de la double courbure du profil qui ne laisse voir une partie du décor qu'en raccourci. Ce motif est constitué par un élément type ⁽¹⁾ que l'art khmèr a utilisé à profusion et que

l'on rencontre partout dans toute la période classique, véritable leit-motiv reproduit à l'infini. Il est constitué par un enroulement de feuilles aux extrémités très déchiquetées, à courbures opposées, enfermant une série de crosses tournées alternativement vers la droite et vers la gauche (fig. 30). Cette feuille assez allongée se hérisse latéralement de petits éléments d'allure analogue qui, un peu transformés, deviendront un motif courant d'encadrement, denticules ronds à doubles courbures que l'on retrouve aussi un peu partout (fig. 31).



FIG. 30. — ÉLÉMENT DE MOTIF DE DÉCOR DE DOUCINE.

Parfois l'élément-type décrit ci-dessus et qui s'inscrit dans un triangle curviligne achève son extrémité en pointe en donnant naissance à une stylisation de tige épanouie en bouton de lotus. C'est le cas de la doucine du soubassement de la 1^{re} terrasse du sanctuaire (pl. X, a).



FIG. 31. MOTIF D'ENCADREMENT.

Lotus. — Ce motif, qui tient à la fois du tore et du quart de rond pour le profil, s'oppose généralement à un cavet, ce qui le fait se détacher sur un noir

⁽¹⁾ Peut-être d'origine hindoue et qu'on trouve aussi, quoique plus rarement, dans l'art éam (IC. pl. CLXV, κ.).

très vigoureux. Le pétale du lotus à courbe trilobée et très stylisée en détermine le gabarit directeur ; il est entouré par une double rangée de denticules ronds du type indiqué ci-dessus.

L'opposition entre la découpe de ce cadre et le nu très bien galbé du pétale de lotus est du plus heureux effet (pl. X, a).

Une suite d'étamines à extrémité en crosse forme une ligne décorative qui termine la composition.

Tore. — Ce motif est formé d'une croix de Saint-André alternant avec une bague verticale (fig. 32). Il se rencontre à des échelles très différentes et, dans



FIG. 32. — MOTIF DE DÉCOR
DE TORE.

le temple même de Prâh Palilay, la hauteur du tore varie de 0 m. 06 à 0 m. 24 sans que le motif directeur soit modifié. Avec ces moulures nous avons les divers éléments dont sont composés les profils des soubassements, des bases de murs et des corniches.

Frise pendante. — Sous les moulures de la corniche se voit une frise pendante qui se retrouve renversée en contre-frise au-dessus du listel terminant les moulures de base des murs du sanctuaire et du gopura (elle est à peine indiquée sur ce dernier). Ce motif se compose (cf. *supra*, fig. 21) de deux feuilles triangulaires formées avec l'élément type, facilement reconnaissable, et d'une tige verticale très stylisée de fleur de lotus.

Entre la frise et la contre-frise le mur laisse voir une surface nue, sans le décor qui met trop souvent sa passementerie envahissante sur toute la hauteur de muraille de certains temples.

On peut remarquer ici l'absence de toute indication de bande verticale d'angle et de motifs en niches, réductions d'édifices ou de devatās, décors qui classeraient ce monument dans l'art primitif ou dans l'art d'Indravarman ⁽¹⁾.

Pilastres. — Les pilastres dont quelques rares fragments sont encore en place mais dont plusieurs morceaux se reconnaissent gisant parmi les débris sculptés retrouvés dans les déblais, paraissent avoir été l'objet de soins particuliers de la part des sculpteurs : ils sont d'un décor assez riche tout en évitant la monotonie du motif à chevrons si fréquent dans l'art classique (cf. *supra*, fig. 20).

La face principale des pilastres du sanctuaire est constituée par une série verticale de Buddhas (?) assis à l'indienne encadrés par des rinceaux appartenant

(1) H. PARMENTIER, *L'art d'Indravarman*, BEFEO XIX, 1.



PILASTRE DU SANCTUAIRE.

à l'élément type. — Le motif directeur est un losange allongé entre deux enroulements en forme d'S. Le départ de l'ornement à la base du pilastre S. de la façade E. (pl. XI) est une scène représentant un guerrier debout sur son char et tenant une femme sur ses genoux ; une figure debout sur le cheval brandit une massue ; sous les roues mêmes du char, des combattants engagent une lutte qui paraît vive, car des cadavres jonchent le sol ; deux petits orants sont blottis dans les angles inférieurs. Toute cette scène tient dans une surface mesurant 0 m. 45 de côté.

La face latérale du pilastre montre une composition purement ornementale dont le schéma directeur est un ovale formé du motif à tige de lotus stylisée avec feuilles latérales, déjà vu dans la frise du mur. L'élément type, logé dans une suite de triangles, remplit les parties intermédiaires.

Le décor des pilastres est enfermé dans le même cadre à besants que celui des bandeaux.

Les pilastres du gopura reproduisent sur leur face principale le motif de la face latérale de ceux du sanctuaire, mais ils sont d'exécution moins soignée.

Colonnnettes. — Les colonnnettes supportant les linteaux au-dessus des portes témoignent toutes de cette exécution hâtive déjà notée dans certaines parties du temple. Elles sont octogonales sur base carrée décorée d'une arcature dentelée qui devait enfermer un personnage, peu distinct à l'heure actuelle. Celles des avant-corps du sanctuaire montrent dans la hauteur huit nus que séparent des bagues dont les moulures répètent une série de tores à peu près égaux, décorés de pétales et de boutons de lotus, sauf la bague centrale qui offre un motif en méplat.

Linteaux. — Cet élément caractéristique de l'art khmèr présente ici une très grande richesse et témoigne le plus souvent d'une grande habileté dans l'exécution. La composition des linteaux des portes extérieures du sanctuaire lui-même, dont deux sont encore en place (faces E. et O.) et dont les deux autres furent retrouvés dans les déblais, offre comme point central tantôt une divinité brahmanique, tantôt une figure de Buddha ; et ce n'est pas une des moindres curiosités de ce temple que la part égale faite aux deux religions dans les motifs les plus en vue du sanctuaire (pl. XII et XIII). Ces linteaux se composent ainsi : au milieu, une arcature à plusieurs lobes hérissée de feuilles rampantes est supportée par deux petits piliers ou deux fleurs de lotus. Sous cette arcature trônent, le Buddha aux linteaux N. et S., Brahmā, sur un *hamsa* tricéphale, au linteau O., et Indrā sur Airāvata, également tricéphale, au linteau E. Le siège repose lui-même sur la tête de monstre dont la langue pendante, très heureusement stylisée, forme le culot terminal : les deux bras du monstre saisissent une patte des deux lions qui de chaque côté forment le départ de la guirlande génératrice du décor des parties latérales (pl. XVI, g) ; au-dessus de cette guirlande, une série de feuilles de l'élément type s'inclinent vers le centre et, au-dessous, une série de rinceaux descendent en se recourbant en crosse



FIG. 33. —
DÉTAIL DE
LA SÉRIE DE
RINCAU.

pour finir en fleur de lotus d'un détail très réussi (fig. 33). Le linteau de la porte S. qui, trouvé dans les déblais du porche S., a été descendu au pied du monument, montre encore des restes de peinture et de dorure sur l'image du Buddha debout sous l'arcature entre un moine et un laïque agenouillés. La plupart des linteaux retrouvés sont inachevés et il est difficile de préciser la façon dont se terminaient les rinceaux et la guirlande aux extrémités latérales. Sur certains fragments, les lions départ des guirlandes sont remplacés par des éléphants (pl. XVI, a).

Il est intéressant de remarquer que les linteaux n'étaient pas monolithes, contrairement à l'usage courant, et que la plupart étaient composés de deux pierres dans la hauteur. Une autre observation curieuse peut être faite sur le linteau en place de la façade O. (pl. XIII) : les parties latérales au-dessus de la guirlande sont d'une autre facture (achèvement postérieur sans doute d'une partie non terminée au début) que le reste du linteau. Celui-ci est d'un modelé très gras, très puissant, atteignant parfois plus de six centimètres d'épaisseur en saillie, tandis que les parties latérales hautes sont d'une grande sécheresse de détail et que les saillies les plus fortes dépassent à peine un centimètre.

Pour donner plus de solidité dans les linteaux aux très fortes saillies que je viens de signaler, le sculpteur a ménagé dans les creux des languettes de pierre qui reliaient entre elles ces saillies : ces languettes subsistent encore dans plusieurs linteaux.

Les linteaux du gopura, dont un seul est encore en place, ont beaucoup souffert des intempéries : ils sont loin de présenter la richesse et l'habileté de ceux du sanctuaire et ne sortent pas de la médiocrité. Ils sont aussi du type III, à motif central constitué par une divinité assise au-dessus d'une tête de monstre d'où partent les guirlandes latérales avec rinceaux retombant en cros-ses : un très léger évidement en plan dans la partie centrale est comme un rappel des linteaux de l'art primitif.

Frontons. — Le sanctuaire ne laisse plus voir aucun fronton en place, mais sur les nombreux fragments retrouvés au cours des travaux de dégagement, les figures de Buddhas et de dieux brahmaniques alternent à la place d'honneur, comme cela a déjà été constaté sur les linteaux.

Ces frontons devaient présenter une masse assez importante, à en juger par l'écartement entre les pilastres qui les supportaient et les morceaux retrouvés : leurs très grandes dimensions furent peut-être l'une des causes qui occasionnèrent leur chute⁽¹⁾. Ils étaient encadrés par une large bande multilobée,

(1) Le fait est assez fréquent dans les monuments khmers où l'on peut constater que partout où l'écartement des piliers de support était considérable, comme dans les portes d'Añkor Thom, le fronton s'est écroulé et a disparu.



LINTEAU DU SANCTUAIRE, FACE S.

décorée de fleurs de lotus, limitées par un gabarit directeur triangulaire, avec interruption de rosaces en losange entre deux bordures à besants et la dentelure signalée à propos de l'élément type.

Cette bande du fronton se terminait aux extrémités inférieures par le motif ordinaire des têtes de nāgas issant d'une gueule de makara ; une rosace enfermée dans un losange orne le haut de la bande.

Extérieurement celle-ci se hérissait de feuilles rampantes dont les dimensions sont souvent assez grandes pour permettre au décorateur d'y enfermer un motif avec un ou deux personnages dans la pose de l'adoration et encadrée de fleurs de lotus ou de l'élément type.

Le tympan du fronton était orné d'un bas-relief représentant scènes ou personnages étagés en registres superposés que séparait une ligne horizontale de boutons de lotus. A la base on trouve assez souvent une rangée d'orants sur une fausse poutre ornée de pétales de lotus et la partie supérieure est réservée à la divinité qui trône au milieu d'adorateurs. Sur l'un de ces étages supérieurs, dans le fragment adossé au mur N. de l'enceinte (pl. XIV), se voit la scène décrite par M. de Lajonquière (*IK*, III, p. 59). Le diadème porté par la figure agenouillée à la droite du Buddha est surmonté de protubérances, d'identification assez difficile dans leur état actuel, peut-être des têtes de serpent : le personnage représenté serait en ce cas le roi des Nāgas. L'autre figure porte un diadème à trois pointes.

Les figures volantes de chaque côté de la tête du Buddha ne montrent que leur buste seul qui émerge comme d'une jupe dentelée ; sous le trône, au registre inférieur, est une rangée de six têtes d'orants qu'interrompt un motif indistinct.

Un autre fragment montre une ligne de pétales de lotus sur laquelle se trouve, au milieu, un trône où un personnage est assis à l'indienne (pl. XVI, f). La tête et les bras manquent, mais le buste a un mouvement de torsion très gracieux que vient souligner encore le pan de l'étoffe du langouti qui s'échappe au-dessus de la ceinture.

Quatre figures diadémées, de facture assez malhabile, sont en prière de chaque côté du trône : les plus rapprochées tiennent un objet difficile à définir.

Dans les frontons du gopura les scènes bouddhiques sont plus fréquentes : ces frontons sont encadrés, comme ceux du sanctuaire, de corps de nāga à plusieurs lobes, hérissés de feuilles rampantes et renfermant un tympan décoré.

Le tympan du fronton qui surmonte la porte S. de la façade E. est divisé en deux registres et montre le Buddha méditant sous le figuier sacré entre deux petits personnages en prière : le registre inférieur est occupé par cinq figures agenouillées.

Un fragment de fronton encore en place sur la façade N., au-dessus de l'endroit où vient se souder le mur d'enceinte, montre dans sa partie inférieure deux éléphants de profil dont l'un est debout et a la trompe levée, et l'autre est sur les genoux : un personnage debout à la droite du spectateur pose sa

main sur la tête du dernier éléphant. Ce personnage, dont la tête et le buste manquent, a les pieds surélevés sur un petit socle décoré de pétales de lotus. A gauche on voit la tête de makara d'où devaient sortir les têtes de nāgas terminant le fronton.

J'ai cherché en vain la belle scène de famille que décrit Moura⁽¹⁾ : il est fort probable que depuis le passage déjà éloigné de cet explorateur la ruine du gopura s'est accentuée et que cette scène se trouve fragmentée dans les déblais des décombres.

Parmi ces déblais on peut noter un fragment de fronton où l'on voit un Buddha assis à l'indienne dans une forêt avec un paon à sa droite : le sage reçoit les offrandes de deux éléphants et de personnages placés au-dessous de lui. Un autre fragment de fronton trouvé au Sud de la face E. montre le Buddha attestant la terre assis sur un trône au milieu d'adorateurs agenouillés qui, suivant l'usage imposé aussi bien par le contour du fronton que par le respect de la hiérarchie, diminuent de grandeur en raison de leur éloignement du Maître. La tête et le haut du corps du Buddha manquent. Les adorateurs sont coiffés du diadème avec protubérance cylindrique et tiennent dans leurs mains un bouton de lotus : le registre inférieur que sépare une ligne de petites rosaces montre des bustes d'adorateurs coiffés comme ceux du dessus. Tout le bas manque.

Sculptures détachées. — Les travaux de dégagement ont fait découvrir un assez grand nombre de motifs sculptés sans compter ceux qui se trouvaient déjà autour du temple et sur la terrasse royale.

Parmi ces motifs, qui ont été disposés et rangés dans les angles du mur d'enceinte ou de chaque côté de la terrasse, une grande partie sont des fragments de moulures, pilastres, linteaux ou frontons provenant du sanctuaire ou du gopura : on rencontre aussi des morceaux d'acrotères⁽²⁾ qui montrent sous une arcature en nāga, hérissée de feuilles rampantes et reposant sur deux courts piliers, un personnage debout (dvārapāla ?), tantôt homme tantôt femme, de facture plutôt médiocre. Ce personnage tient, soit une massue de ses deux mains, soit d'une main un vajra (?) et de l'autre une tige de lotus qui se recourbe pour se terminer devant son épaule droite.

Ces figures sont coiffées du mukuta à une pointe et ont des colliers, bracelets et ceintures à pendeloques.

Quelques acrotères sont décorés du motif de têtes de nāgas d'angle analogue à celui qui termine les frontons.

Des antéfixes⁽³⁾ présentent, sous une arcature analogue à celle des acrotères, une divinité assise à la javanaise au-dessus d'un animal tricéphale (bœuf

(1) MOURA, *Royaume du Cambodge*, II, p. 277.

(2) Pièce ornant l'angle d'une corniche et triangulaire en plan.

(3) Pièce analogue mais plate aux parties courantes de corniche et à une seule face décorée.



LENTAF O. CENGORE EN PLAGE 1 DE SANGUARE.

ou cheval). La description de M. de Lajonquière de l'Indra sur l'éléphant à trois têtes et à trois avant-mains (*IK*, III, p. 59) se rapporte à l'une de ces antéfixes et non à un fragment de fronton.

A l'intérieur du sanctuaire, parmi les débris déjà signalés, qui encombrant l'emplacement de l'autel (en plus du grand Buddha, très abîmé et d'ailleurs sans aucun intérêt), on peut noter une divinité debout, sans tête, vêtue d'un sarong et d'un manteau qui retombe droit de chaque côté des avant-bras portés en avant; un petit acrotère de 0 m. 26 de hauteur que décore une figure de dvārapāla; un minuscule Gaṇeṣa très abîmé, et une stèle représentant le Buddha assis sur le corps et sous les têtes du nāga, entre un personnage à quatre bras et une femme également debout. Toutes ces pièces sont de facture très médiocre.

Des deux têtes (pl. XV, a, c) transportées par mesure de précaution à la salle de dépôt d'Ankor Thom, la première, qui mesure 0 m. 53 de hauteur, est d'un beau grès bleuâtre, d'un travail soigné, mais la facture assez conventionnelle et un peu de raideur dans les traits ne permettent pas de la classer parmi les plus beaux types que nous a laissés l'art khmère. La cassure assez bizarre de l'un des yeux pourrait faire croire, à cause de son emplacement et de sa régularité, qu'elle est l'œuvre volontaire de quelque iconoclaste facétieux.

La petite tête trouvée à côté (pl. XV, b) et qui mesure 0 m. 30 de hauteur est d'une expression et d'un modelé beaucoup plus vivant: des restes d'enduit et de couleur forment taches sur le visage.

Une borne ronde en forme de stūpa avec pointe de 0 m. 55 de hauteur, et reposant sur un petit piédestal carré de 0 m. 40 de côté sur 0 m. 43 de hauteur, porte une série de figurines en pierre tout autour de sa base, mais l'ensemble est médiocre et le travail a été exécuté sans soin.

Non loin des entrées du gopura on a trouvé une série de têtes de divinités et de fragments de statues: parmi les têtes deux ont le chignon cylindrique surmontant un diadème et deux montrent un mukuta conique (pl. XV, d, e). L'expression de ces têtes dont la hauteur varie entre 0 m. 50 et 0 m. 60 n'est pas dépourvue d'intérêt: un simulacre de monstache au relief très léger orne le contour des lèvres.

Les statues sont d'un galbe assez pur et le pannicule adipeux qui enveloppe le contour des muscles, n'exagère pas la rondeur si chère aux sculpteurs hindous et que l'on retrouve trop souvent chez les Khmères. Le torse est nu avec une indication de collier et de bracelet: une ceinture maintient aux hanches un court vêtement dont le pan stylisé tombe par devant. Le motif de décor du collier d'une de ces statues (fig. 34) montre que les bijoux de cette époque se rattachaient par leur ornementation à celle des moulures décrite précédemment ou mieux que les sculpteurs les traitaient de même dans leur traduction en pierre.

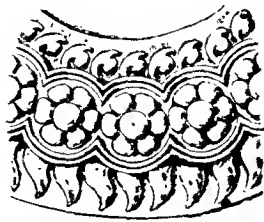


FIG. 34. — DÉTAIL DU
COLLIER D'UNE DES STATUES.

Sur la terrasse royale on rencontre trois statues du même type et de même grandeur à peu près, dont l'une se révèle un dvārapāla par le bâton que l'on voit devant elle ; les pieds et les mains gisent auprès,

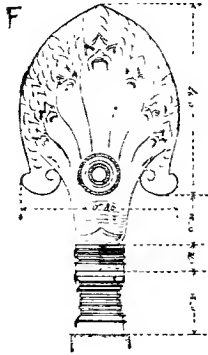


FIG. 35. — NĀGA
DE LA TERRASSE
ROYALE.

à Prāḥ Palilay : l'une (fig. 36) figure sur le linteau S. du sanctuaire (pl. XII), et l'autre (fig. 37) sur un fragment de linteau (pl. XVI, d). La tête de monstre qui donne naissance au motif d'about de la balustrade, et qui se résume en une



FIG. 37. — MOTIF
DU NĀGA ; AUTRE
VARIANTE.

mâchoire avec crocs que surmonte un œil, se termine de chaque côté de la balustrade en un rinceau qui nous ramène à l'élément type (pl. X, c). On voit là un exemple de l'extrême liberté que prenaient les décorateurs khmers avec l'anatomie animale quand ils la faisaient intervenir dans leur ornementation. Enfin il me reste à signaler un fragment de décor trouvé dans les déblais et qui semble appartenir à un motif de pilastre : il présente cette particularité que les ornements sont dissymétriques ou plus exactement que les feuilles de l'élément type y sont situées latéralement de part et d'autre d'une tige médiane et sur une oblique par rapport à l'axe vertical (pl. XVI, b).

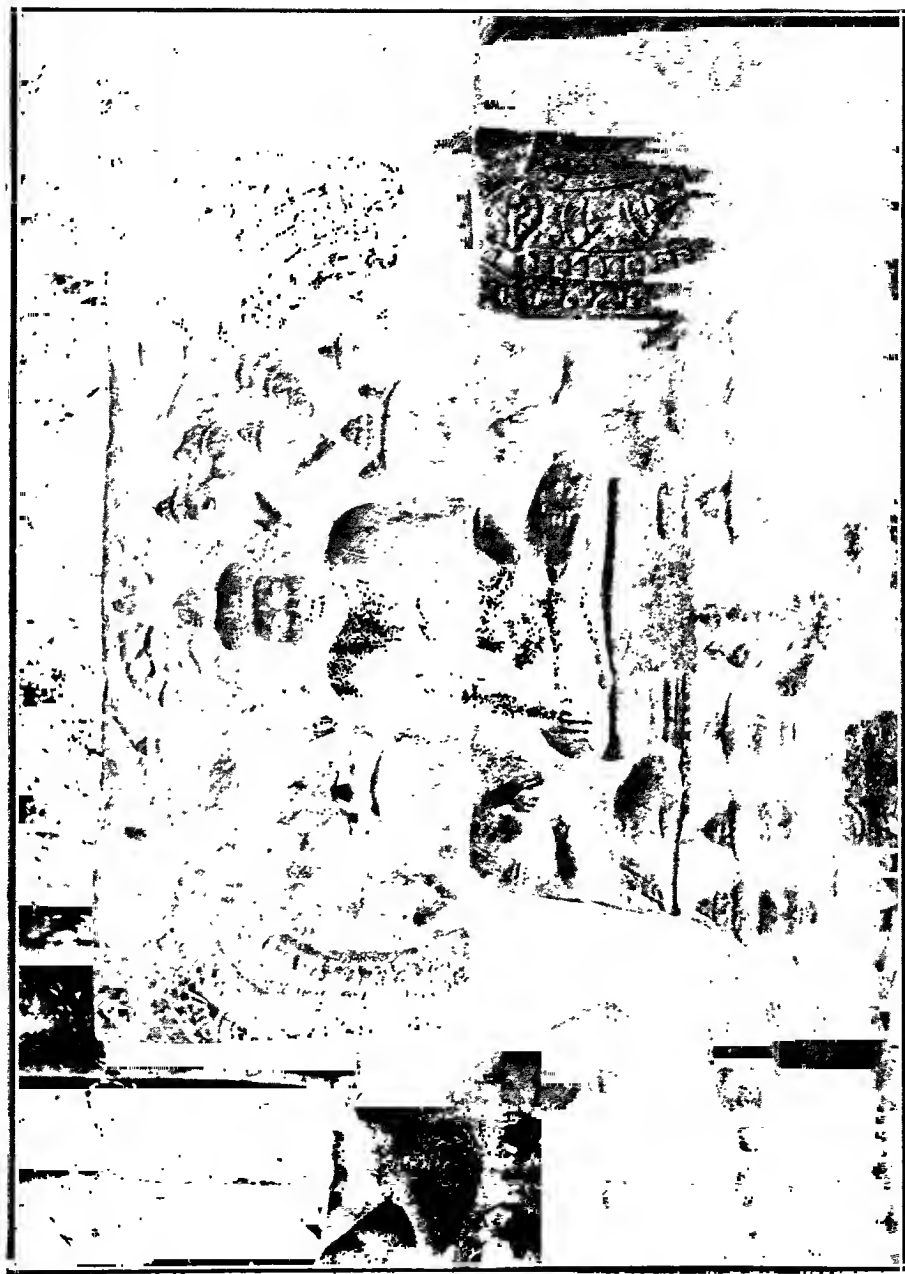


FIG. 36. — MOTIF
DU NĀGA ; VARIANTE.

III

CONSTRUCTION.

C'est, on le sait, la partie faible des Khmers. Le manque absolu de connaissance et de technique dans l'appareil constitue la tare fondamentale de tous



FRAGMENT DE FRONTON.

les édifices du Cambodge ; les blocs de pierre sont empilés au hasard sans aucune attention dans la répartition des joints et l'équilibre des assises. C'est une des principales causes de l'état de ruine où nous retrouvons tous ces monuments, état de ruine qui va s'accroissant de jour en jour sous la poussée de la végétation, et sous l'influence de l'humidité qui ronge la pierre.

Il n'est pas rare en effet de constater des chutes partielles, des éboulements récents dans les monuments que l'on visite ; chaque bloc tombé est un appui de moins pour les parties qui restent et son absence précipite la ruine totale.

Toutefois, — la part faite une fois pour toutes aux erreurs de construction qui apparaissent dans tout édifice khmèr, — le prāsāt de Prāḥ Palilay ne présente pas l'exagération extrême de ces erreurs au point où on les retrouve dans certains monuments plus importants. Un certain soin se remarque dans la construction de la cella centrale du sanctuaire et dans l'établissement de la voûte qui la surmonte, puisque toute cette partie du temple est restée à peu près intacte et que le couronnement supérieur seul fait défaut⁽¹⁾. Les murs latéraux solidement appareillés ne présentent dans toute leur hauteur aucune trace de mouvement de renversement et leur surface, tant interne qu'externe, ne laisse voir aucun de ces gauchissements si fréquents dans les édifices du début de l'époque classique : la hauteur des assises, à peu près réglées horizontalement, varie entre 0 m. 20 et 0 m. 60 et les endroits où les joints verticaux sont superposés n'ont pas nui à la solidité de l'ensemble par suite de leur finesse et de la solidité du massif de base.

Il a fallu cette faute de construction (elle est constante au Baphuon) qui consiste à faire reposer toute une tranche de mur sur une poutre en bois encastrée aux deux extrémités dans la pierre, pour produire un commencement de désagrégation au-dessus des portes intérieures du sanctuaire. Ces poutres ont fini, à cause de la pourriture des fibres, par céder, entraînant la chute de la tranche du mur qui reposait directement sur elles : cette ruine, tout au moins au-dessus de la porte O. (*supra*, fig. 19) et de la porte N., où des fragments de poitrail sont encore en place, ne semble pas terminée : le peu de stabilité de certaines pierres encore en place reste un étonnement pour celui qui voit durer cet état pendant des années. Au-dessus de la porte N. un mouvement de torsion de la pièce de bois, encore encastrée à ses deux extrémités, au danger de chute de la tranche du mur ajoute celui d'un renversement à l'intérieur. La fissure verticale, résultant de la chute des parties écroulées au-dessus des portes, se

(1) A part les tours centrales d'Āṅkor Vat, il est extrêmement rare de trouver un couronnement de prāsāt khmèr encore en place et l'on peut en voyant, comme c'est le cas ici, des tours qui montent intactes jusqu'à une certaine hauteur pour s'interrompre brusquement à l'étage du couronnement, se demander si l'on n'est pas en présence d'un fait de destruction organisée et voulue dont le mobile serait l'enlèvement des parties métalliques qui entraient dans ce couronnement.

continue jusqu'au tiers inférieur de la voûte. Il est curieux de constater que si la voûte centrale, dont la partie supérieure domine de plus de vingt mètres le sol environnant et mesure à sa naissance près de cinq mètres d'ouverture, est encore en place, toutes les voûtes des avant-corps sans exception, ainsi que la partie haute des murs de ces avant-corps, sont tombées et que ce n'est que par comparaison avec des édifices de plan similaire et un tout petit fragment de pierre de départ de voûte devant le porche E., que l'on peut avoir quelque idée de la façade de ce monument.

Mais ici surgit un problème qui, à ma connaissance, ne se présente nulle part ailleurs dans le groupe d'Añkor. Comment était compris le revêtement architectural de la voûte centrale dont il ne reste que l'ossature intérieure (fig. 38) ?

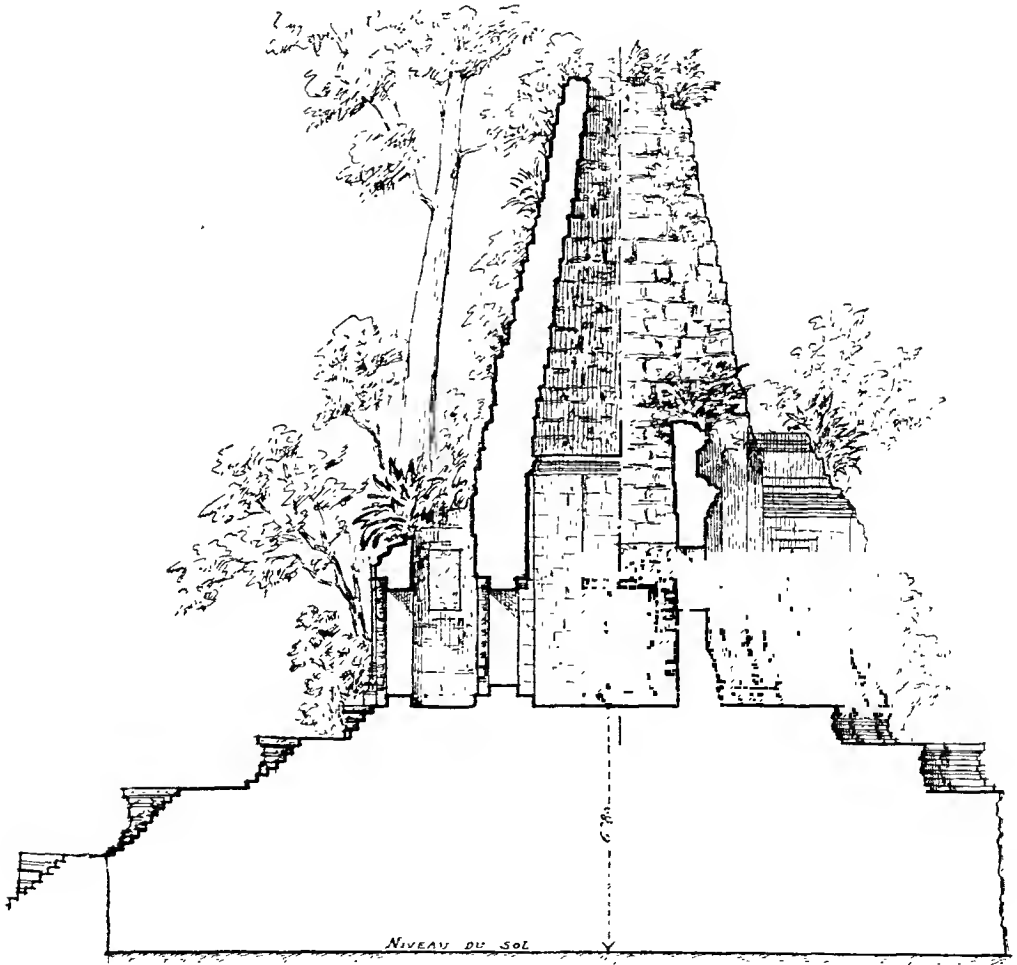
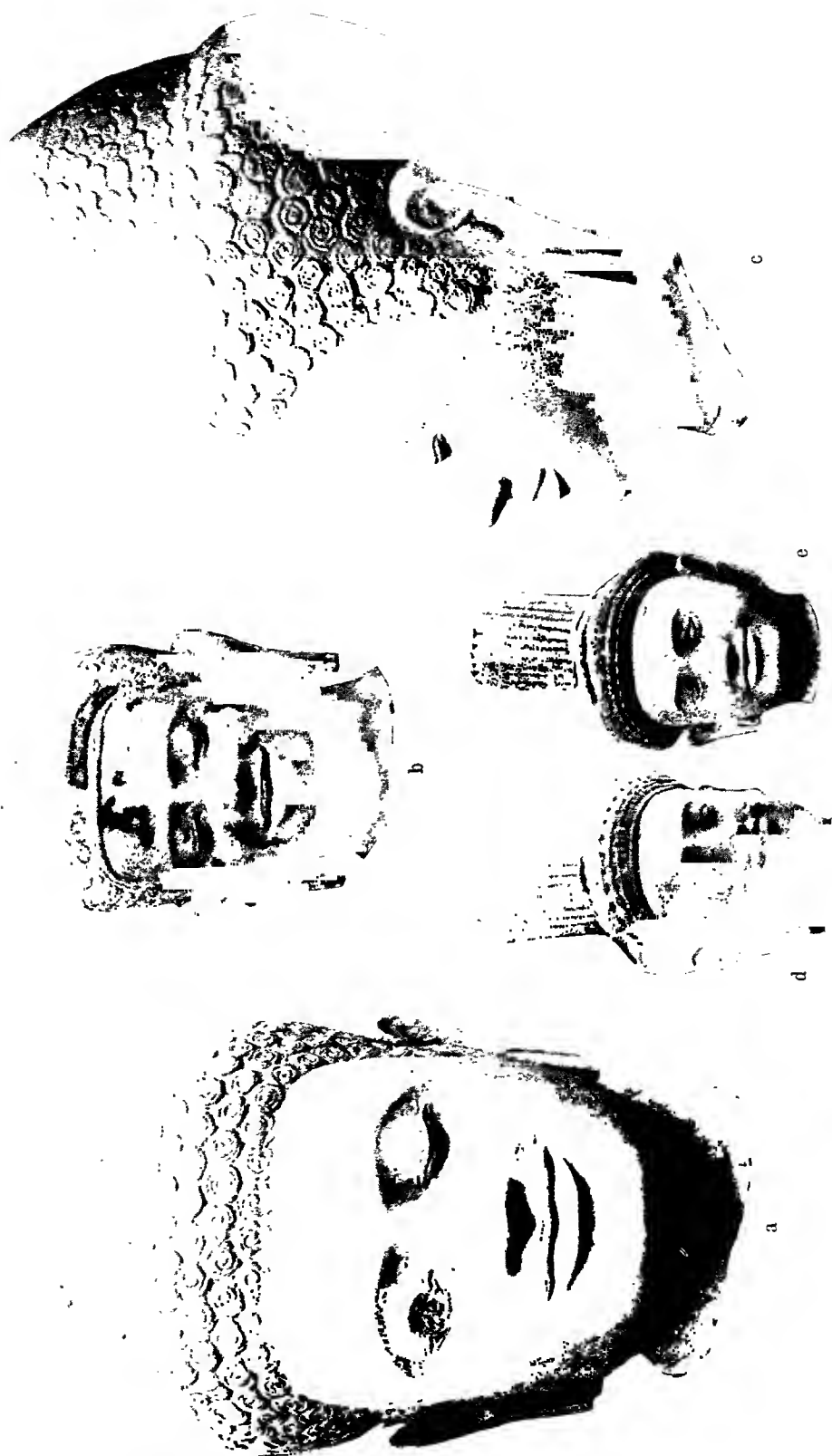


FIG. 38 — DEMI-COUPÉ SUR L'AXE DU SANCTUAIRE ET DEMI-COUPÉ SUR UN AVANT-CORPS.



TEES DE STATUES.

L'art khmèr nous a donné de multiples exemples de pràsàt avec tours carrées à étages en gradins décroissants et couronnés d'un motif rond en forme de bouton de lotus. Ce dernier motif, il est vrai, n'est encore en place que sur un petit nombre de tours, mais dans les dégagements d'édifices où ce couronnement est tombé, les décombres ont montré partie ou totalité des blocs taillés en tranches rondes avec moulure extérieure en gorge et quart de rond offrant des pétales de lotus ; sans hésitation possible, ils ne pouvaient provenir d'un autre endroit, car aucun pràsàt au Cambodge ne présente de couronnement sur plan carré.

Dans certains cas (les plus typiques sont le Baphuon et le Phīmānākàs), les pierres de couronnement non plus que les pierres des voûtes du sanctuaire supérieur n'ont été retrouvées dans les déblais, mais comme en ces deux exemples il ne reste rien de la tour qui devait surmonter le sanctuaire, il est permis de supposer qu'elle était construite en matériaux légers, recouverts soit d'un revêtement métallique, soit de peinture et d'une couche dorée (d'où les désignations : Tour de cuivre et Tour d'or du Chinois Tcheou Ta-kouan). Les matériaux légers n'ont pas résisté au temps ; quant au revêtement métallique (s'il y en eut un), il a été sûrement enlevé par les pillards ; ils se sont attachés avec un soin trop méticuleux à enlever toutes les pièces de métal que les monuments khmèrs pouvaient recéler (jusqu'aux simples scellements en plomb et aux ancras en fer plat pour lesquels un travail d'évidement des blocs était nécessaire), pour négliger une telle aubaine.

Or devant la tour de Prāḥ Palilay le problème est le suivant : l'édifice est encore en place dans la majeure partie de sa hauteur, on peut supposer que la pointe terminale n'excédait pas de quatre à cinq mètres le niveau supérieur où s'arrête actuellement la tour. Ce n'est donc pas le cas du Baphuon ou du Phīmānākàs qui se présente ici.

Mais si cette tour existe, construite entièrement en grès, il est difficile de supposer qu'elle appartient à l'architecture habituelle des tours-pràsàts que l'on peut voir dans les autres temples, parce que la forme extérieure, en tronc de pyramide assez régulier, ne laisse deviner à aucun moment les étages multiples avec saillies et redans en plans, frontons et fausses baies en élévation habituels.

Je connais la réponse qui est généralement faite à cette observation : c'est que tout le revêtement extérieur s'est écroulé. J'emprunte à Moura sa description de la tour qui précisera ce point : « sur cette carcasse (les quatre faces de la pyramide encore debout) devait s'appuyer un revêtement en pierre de même forme qu'elle et figurant sans doute les pyramides à renflement ou à étages de l'Inde. Ce revêtement s'est écroulé en entier. Il était composé de pierres sculptées extérieurement et qui pouvaient être imbriquées et reliées entre elles d'une manière quelconque, mais il est certain qu'elles ne faisaient que s'appuyer contre les faces et les arêtes inclinées de la pyramide. Dans ces conditions, la stabilité et la solidité ne devaient pas être grandes et nous sommes

surpris que l'écroulement entier du placage n'ait pas entraîné la chute de tout le reste ». Ainsi, d'après Moura, ce revêtement (c'est là le point essentiel du problème) était en pierres liées entre elles, mais non liées avec le reste de l'édifice qu'elles devaient recouvrir. Moura lui-même, dans la dernière phrase citée, indique une méfiance, très justifiée, pour un tel mode de construction : on ne peut que renchérir sur le peu de stabilité d'un revêtement ainsi compris, et si mauvais constructeurs que fussent les Khmèrs il est improbable qu'ils aient eu recours à un tel procédé.

Il est donc difficile de supposer que le revêtement disparu ait été 1° en pierre. 2° analogue de forme aux autres pràsàts.

Aux arguments présentés vient s'ajouter un autre : dans le travail de dégagement que j'ai dirigé, il ne m'a été donné à aucun moment de trouver parmi les blocs déplacés le moindre fragment de pierre taillée ou sculptée provenant d'un revêtement possible et surtout aucune pierre taillée en secteur de cercle avec profils extérieurs en pétales de lotus qui marquent sans hésitation le couronnement d'un pràsàt. Or, étant donné les dimensions de la tour, ce revêtement devait être appelé à recouvrir une superficie de près de cent mètres carrés et aurait donc constitué un nombre de pierres assez important.

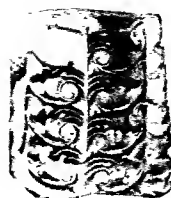
Si ce revêtement n'était ni en pierre, ni en forme de pràsàt habituel, en quoi et de quelle forme était-il ? C'est un point que l'on pourra peut-être éclaircir plus tard, mais actuellement je me contente de poser le problème sans prétendre apporter de solution.

Le soubassement sur lequel s'élève le sanctuaire a son infrastructure en blocs de latérite qui apparaissent aux endroits où le revêtement mouluré en grès est tombé. Ce mode de soubassement en forme de pyramide avec terrasses étagées présente le grand avantage de répartir le poids total de la construction sur une surface de base suffisamment vaste pour prévenir tout mouvement du sol. En dégageant la face N. du soubassement on a trouvé sept ou huit morceaux de grès taillés en parallélépipèdes réguliers semblables à de grosses briques de 0 m. 26 × 0 m. 17 × 0 m. 09 dont l'emploi n'a pu être localisé.

Pour ce qui est du gopura d'entrée, le soin relatif que j'ai noté dans la construction du sanctuaire fait totalement défaut. Tout donne l'impression, déjà ressentie à la vue du décor, de quelque chose de hâtif et d'inachevé. La construction est ici très défectueuse ; l'appareillage des pierres accumule les pires défauts des architectes khmèrs : pierre en délit, joints verticaux superposés, aucune assise réglée de hauteur. Leur épaisseur moyenne est de 0 m. 25. Aucun parement de mur n'est taillé vertical, les surfaces sont parfois déformées par des gauchissements ; des blocs de latérite alternent au hasard avec le grès. Les arêtes des portes intérieures sont elles-mêmes taillées sans aucun soin ; un exemple en montrera la malfaçon : le tableau N. de la baie O. de la salle centrale mesure 0 m. 42 de largeur à sa partie basse et 0 m. 49 en haut. Les assises de la voûte en arc de cloître de la salle centrale sont encorbellées par ressauts très inégaux.



a



b



c



d



e



f



g

La terrasse royale est composée, comme d'habitude, d'un massif de latérite avec revêtement mouluré en grès ; toutefois ce revêtement ne présente pas les exagérations de minceur qui, en d'autres monuments, en font un véritable placage.

IV

DESTINATION.

A qui ce temple a-t-il été dédié et à quelle époque fut-il construit ? Ce sont là deux questions auxquelles on ne peut répondre de façon précise en l'absence de tout document qui le concerne : aucun texte, aucune inscription ne le mentionnent. On y trouve quelques figures vichnouites ; mais la prépondérance très nette des scènes bouddhiques, particulièrement sur les frontons, semble le caractériser comme un temple du Buddha. Rien d'ailleurs n'empêche de supposer qu'il se rattachait au monastère dont la fondation fait l'objet de l'inscription de Tép Praṇaṃ.

En tout cas, à une époque indéterminée, ce temple fut accaparé par les bonzes bouddhistes qui s'y établirent et furent les auteurs probables des modifications que l'on constate à la terrasse royale et à la chaussée qui la continue. C'est sur cette chaussée que devait s'élever leur *vihār* ainsi que la grande statue du Buddha dont des fragments ont été retrouvés à cet endroit.

C'est là encore un de ces nombreux exemples d'adaptation d'un ancien sanctuaire au nouveau culte par l'adjonction d'une terrasse élevée devant l'entrée principale ⁽¹⁾.

L'époque de la construction de ce temple est suffisamment indiquée par le décor et les moulures : il appartient à la bonne époque classique, malgré le laisser aller et la négligence que l'on constate dans certaines de ses parties, et plutôt à la fin de cette période, car le décor s'apparente de plus près à celui d'Añkor Vat qu'à celui du Bayon. D'Añkor Vat on reconnaît certaines moulures de soubassement, telles que le motif C du bandeau supérieur de la première terrasse (cf. *supra*, fig. 28) et le motif du tore. Par la mouluration des colonnes où les bagues se multiplient à profusion sans opposition d'épaisseur, on peut mesurer la distance qui sépare ce monument des édifices de la première période, dite d'Indravarman ⁽²⁾.

Au sujet de l'édicule qui interrompt à l'Est le mur d'enceinte et que j'ai désigné sous le nom de gopura par analogie avec les autres bâtiments

(1) Cf. H. MARCHAL, *Monuments secondaires et terrasses bouddhiques d'Añkor Thom*, BEFEO., XVIII, VIII, p. 3

(2) Cf. H. PARMENTIER, *L'art d'Indravarman*, BEFEO., XIX, I.

similaires servant d'accès dans les temples, je crois utile de noter que le caractère de passage ou d'entrée n'est pas ici très clairement indiqué. C'est évidemment le seul endroit par où l'on puisse accéder dans la cour intérieure (je considère comme secondaire, sinon de création postérieure, la porte qui se trouve dans l'axe du mur S.), mais cette entrée n'a pas le caractère franc des portes de passage que l'on remarque par exemple dans les enceintes extérieures de la ville d'Añkor Thom, de Ta Prohm, de Bantây Kdey : cet édicule rentre dans la catégorie de ceux de l'enceinte d'Añkor Vat ou du Palais royal, et il ne me paraît pas impossible que cette catégorie ait pu servir de sanctuaire. M. Parmentier, dans sa monographie de Vat Nokor ⁽¹⁾, a expliqué les raisons qui lui font voir dans ces édicules des sanctuaires : on en trouve une confirmation à Práh Palilay dans le fait que la partie centrale de cet édicule, excavée par les chercheurs de trésor, témoigne de la présence d'un ancien piédestal, et que les statues retrouvées dans les environs, ainsi que celles de la terrasse royale (où leur présence s'explique difficilement), ont fort bien pu provenir des trois petites salles que comporte ce bâtiment.

Enfin je mentionnerai, sans y insister, que l'on pourrait peut-être voir le temple de Práh Palilay dans la « petite pagode d'or devant laquelle est un buddha d'or » que signale Tchcou Ta-kouan dans sa relation et qui semble située à proximité du Palais royal ⁽²⁾.

V

HISTORIQUE DES TRAVAUX DE DÉGAGEMENT.

Les travaux de dégagement ont commencé le 3 octobre 1918 et se sont poursuivis, avec une équipe moyenne de vingt-cinq coolis, jusqu'au 6 avril 1919.

Ce monument se présentait avant les travaux dans l'état suivant.

Au sanctuaire, la cella centrale n'était pas encombrée de débris de matériaux, ce qu'explique l'état de conservation de la voûte intérieure : quelques blocs de latérite ou de grès, et deux des portails en bois des portes gisaient sur le sol, mais l'accès de la cella était complètement obstrué dans les quatre avant-corps par la chute des pierres provenant des parties hautes de ces avant-corps : la terre avait recouvert ces éboulis et formait une sorte de tumulus qui montait sur les faces E. et N. jusqu'au niveau des linteaux des portes intérieures et sur les faces O. et S. jusqu'à mi-hauteur de leurs portes. Il cachait les diverses terrasses du soubassement, et formait un tronc de cône autour du monument dont le cercle de base était à peu près tangent à la première marche

⁽¹⁾ BEFEO, XVI, IV, p. 32.

⁽²⁾ *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, par Tchcou Ta-kouan, traduction de M. P. Pelliot, BEFEO, II, p. 177.

inférieure des perrons. Des arbres dont plusieurs très importants érigeaient leurs troncs dans les angles N.-O., S.-O. et S.-E. Seul l'angle N.-E. ne montrait que de la petite végétation et des fougères. J'ai relevé des traces de sondages qui avaient été pratiqués dans un but que j'ignore au pied des quatre perrons du soubassement.

Le gopura avait ses salles intérieures encombrées à mi-hauteur de blocs de grès et de latérite mélangés à de la terre. Les porches E. et O. étaient remplis par les éboulis des voûtes sur une hauteur moyenne atteignant le niveau milieu des portes.

La terrasse royale était recouverte en partie par la végétation qui l'avait envahie et son dallage disparaissait sous une couche de terre.

Avant de commencer les travaux de dégagement, il a fallu établir des sentiers permettant l'accès facile du monument : l'un relie la terrasse de Tép Pranam à la terrasse royale et une avenue, de direction N.-S., conduit de la porte de l'enceinte du Palais royal au temple lui-même.

Les travaux de dégagement ont commencé par l'angle N.-E. du soubassement du sanctuaire, partie qui seule a pu être dégagée dans sa totalité grâce à l'absence d'arbres : après entente avec le Chef du Service archéologique, il a été décidé de respecter les gros arbres qui se dressaient dans les trois angles et dont les racines encastrées dans les pierres ont disloqué les soubassements et fini par faire corps avec le monument ; leur abattage n'eût dégagé qu'une ruine informe et instable ; mais respectant ces arbres, on ne pouvait songer à enlever les éboulis et la terre autour d'eux : on eût ainsi, sans profit certain, compromis leur solidité en dénudant leur base et leur surface d'appui ⁽¹⁾.

Le dégagement sur ces trois autres angles n'a donc été que partiel et limité aux seuls endroits où il pouvait se faire sans danger.

Les terres enlevées furent rejetées en dehors du mur d'enceinte ; des pierres on fit deux parts : les blocs informes ou ne montrant ni moulure ni décor furent entassés dans les angles intérieurs de l'enceinte et tous les blocs moulurés et décorés, rangés et alignés le plus près possible de l'endroit où ils avaient été trouvés. La base du monument a été arasée au niveau du dallage en grès qui contourne le soubassement excepté aux endroits où des arbres ont été maintenus.

Devant le morceau de fronton, décoré du Buddha, qui a été trouvé et laissé adossé au mur d'enceinte, le sol dégagé laisse voir des blocs de grès, qui

(1) Je dois signaler un inconvénient et un danger que présente cette méthode de respect des arbres dans les ruines : le danger, c'est que ces arbres sont toujours susceptibles d'être soit brisés soit renversés par les violents orages de la saison des pluies et de produire des dégâts sur les parties de l'édifice encore debout ; l'inconvénient, c'est que dans les endroits qui n'ont pas été dégagés peuvent rester cachées inscriptions, statues, ou tout autre document capable d'apporter quelque donnée nouvelle sur l'édifice.

constituent une sorte de dallage d'environ quatre mètres de côté ; quelques-uns, moulurés, proviennent du monument.

Une partie des pierres du soubassement de la première terrasse dans les angles N.-E. et S.-E. ont eu leurs joints débarrassés de la terre et des racines qui s'y étaient introduites, ce qui a permis de les redresser et de les rapprocher les unes des autres : pendant ce travail on a pu remettre en place plusieurs pierres appartenant aux moulures supérieures retrouvées dans les déblais. La base du perron O., où le sondage avait été poussé plus avant qu'aux autres perrons, a nécessité une consolidation ; elle a été obtenue en bloquant avec des pierres l'excavation béante.

Lors des travaux de dégagement les coulis, en enlevant la terre accumulée et en déplaçant les blocs de pierre, firent plusieurs trouvailles : fragments de lamelles d'or, dont l'une porte une rosace estampée, deux feuilles d'argent plates et minces découpées grossièrement en forme de trident, une fiole en terre vernissée de 0.054 de hauteur, contenant des débris d'os calcinés, et un petit motif triangulaire en alliage, dit *toñdeñ*, de 0 m. 033 de hauteur montrant sous une arcature un minuscule *G:ñeça*. Quelques pierres présentaient sur une de leurs faces un graffito comme on en trouve assez fréquemment sur les faces intérieures des divers édifices du groupe d'Añkor : ces graffiti se réduisent quelquefois à de simples lettres qui sont peut-être des indications de chantier pour aider à la pose.

Le dégagement de la tribune royale a été suivi d'une reprise en certains endroits (en particulier à l'angle N.-E. du perron oriental où furent enlevés des arbres de taille moyenne) pour dégager les assises du muret de soutènement des racines qui en avaient desserré les joints et compromettaient parfois leur équilibre. Dans ce travail on a trouvé plusieurs blocs en réemploi dont la face intérieure cachée portait des fragments de bas-reliefs.

Une première réfection de ce muret avait dû déjà être faite à une époque indéterminée, car on retrouve des pierres, appartenant au socle de la balustrade, utilisées en guise de bandeau de corniche et *vice versa* ; une autre preuve du manque complet de soin et de goût qui avait présidé à cette réfection est donnée par les erreurs signalées dans le remplacement de la balustrade prolongée au delà de l'endroit où elle devait se terminer sur les perrons E. et N.

Le travail a été terminé par le redressement du dallage de la terrasse aux endroits où il se trouvait défoncé et pouvait offrir des stagnations d'eau à l'époque des pluies.

Suivant l'usage adopté par l'Ecole française d'Extrême-Orient, le placement d'étais en béton armé aux endroits qui, après dégagement, se sont révélés de résistance peu sûre, a complété ce travail. L'équipe dressée à ce genre de besogne est donc venue mettre les consolidations suivantes :

Au sanctuaire central le linteau décoré qui surmonte la porte de l'avant-corps E., fendu vers le milieu dans toute sa hauteur, reposait de façon instable sur

les colonnettes latérales, dont le grès était écrasé sous la charge ⁽¹⁾ ; il a été soulagé par un pilier carré en béton, armé de fers ronds de 0 m. 012 de diamètre, portant sur le seuil de la porte et la fissure qui séparait le linteau en deux morceaux a été aveuglée par du ciment.

A la porte extérieure de l'avant-corps E., la traverse supérieure du cadre formant chambranle a été calée par un remplissage en béton venant suppléer au déplacement du montant vertical S. causé par une racine d'arbre. (Le travail d'arrachement des pierres par des racines qui s'introduisent dans les joints quand elles sont filiformes et qui, grossissant, disloquent la maçonnerie et renversent parfois des pans de murs entiers, est nettement visible au pilastre N. de cette porte E.)

A l'intérieur du sanctuaire, des consolidations s'imposaient au-dessus des quatre portes pour maintenir les pierres encore en place à l'endroit où les poutres en bois ayant cédé, la partie du mur au-dessus s'est écroulée partiellement. Mais devant l'imminence de la chute des blocs encore miraculeusement suspendus au-dessus du vide aux portes N. et O., ce travail n'a pu être exécuté en raison du danger qu'il aurait présenté, le moindre choc ou ébranlement risquant de provoquer l'écroulement complet. Au-dessus de la porte E., deux potelets en béton armé ont été logés dans les alvéoles où venait s'encastrier le poitrail, et les pierres en suspens au-dessus de la porte S. ont été maintenues par un pilier de 0 m. 20 x 0 m. 20 en béton armé reposant sur le seuil de la porte.

Dans certaines parties du soubassement dégagées sur la façade E., on a calé avec un peu de béton quelques blocs redressés ou remis en place après extraction des racines qui s'y étaient logées ; plusieurs dalles du bandeau supérieur de la première terrasse dont la surface de pose était insuffisante ont été retenues au reste de la maçonnerie par des crampons en fer scellés dans la pierre.

Au gopura, deux pilastres, dont des fragments étaient tombés, sectionnés sans doute par la végétation, ont été consolidés par des remplissages en béton maintenant les éléments encore sains. Sur la façade E., on a placé cinq potelets dans les parties hautes afin de consolider certains blocs de pierre dont l'équilibre est devenu instable par suite de la chute des pierres du dessous. A l'intérieur, un potelet et un remplissage en béton sont venus renforcer ce qui reste de la voûte au-dessus de la porte O. de la chambre de passage N. et un poteau, adossé à l'unique montant de la porte O. de la chambre de passage S., vient soutenir le fragment de linteau qui subsiste.

Le muret de soutènement de la terrasse royale, dont plusieurs fragments furent redressés à la suite de l'enlèvement d'arbres, notamment dans l'angle

(1) Ce linteau qui mesure 2 m. 80 x 1 m. 00 x 0 m. 30 doit donner un poids voisin de deux tonnes.

N.-E. du perron E., a été consolidé par des potelets en béton armé remplaçant certaines pierres absentes et permettant de replacer en toute sécurité le corps du nāga formant balustrade.

Certains dés de support faisaient défaut ; on y a suppléé par de petits potelets de même hauteur : les morceaux rompus de cette balustrade ont été réunis par des fers scellés intérieurement et ont ainsi retrouvé leur silhouette intégrale primitive. Un morceau du nāga d'about cassé (terrasse supérieure, côté S., extrémité O.) a été rattaché également à la partie qui restait encore en place : il complète ce beau motif ornemental.

Le travail de béton armé a été terminé par le noircissement du ciment avec une résine (tirée de diptérocarpées qui abondent dans la forêt d'Añkor) pour atténuer le ton blanchâtre désagréable qu'il prend parfois sous le soleil.

La dépense des travaux énumérés ci-dessus a été supportée par les crédits inscrits au budget du Cambodge pour les travaux de conservation du groupe d'Añkor (1).

(1) Je me fais un plaisir de remercier ici mon maître et ami M. Parmentier, chef du Service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient, qui, pour cet article, a bien voulu m'aider de ses conseils et mettre à ma disposition la très grande expérience qu'il possède de l'architecture des pays d'Indochine.

NOTE ADDITIONNELLE

SUR LE

MUSÉE DE YUN-NAN FOU

Par M. GEORGES CORDIER,

Directeur des Ecoles franco-chinoises de Yun-nan fou

Dans une précédente note ⁽¹⁾, nous avons donné une description sommaire de ce musée, alors placé dans l'ancien yamen de l'intendant des grains, rue Leang-tao kiaï. Les collections viennent d'en être transportées au Ts'ai-hai-tseu 采海子 (quartier connu des Européens sous le nom de « marais »), et installées dans un bâtiment appelé jadis King-tcheng chou-yuan 經正書院, sorte de maison d'étude fondée, il y a quelque trente ans, pour les *kao ts'ai cheng* 高才生 ou lettrés éminents.

Le nouveau local, entouré de jardins, est plus propre et surtout mieux éclairé que l'ancien ; il est malheureusement un peu exigü et les objets n'y sont pas suffisamment mis en valeur. La disposition des salles a été complètement bouleversée ; mais, comme aucun essai de classement méthodique n'a été tenté, sauf en ce qui concerne les statues de bronze et les stèles, nous renonçons à indiquer la place occupée par les objets exposés. D'ailleurs de continuels remaniements ont lieu au fur et à mesure de l'arrivée de nouvelles pièces.

Quelques acquisitions intéressantes ayant été faites depuis la publication de notre première note, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de les signaler ici.

Stèles.

Elles ont été réunies dans une salle ; il est regrettable qu'elles s'y trouvent empilées ou appuyées les unes sur les autres.

(1) BEFEO, XV, III, 25-38.

1°. Pierre commémorative de la construction du temple de Fa-kia 法界, au village de Houa-hong 花紅, à 20 *li* à l'Ouest de Yun-nan fou. La date est effacée ; on distingue seulement le nom de période : K'ang-hi (1662-1722).

2°. Stèle portant une inscription donnée au même temple par K'ien-long (1736-1795). Pas de date visible.

3°. Pierre portant une inscription relative à une restauration du même temple exécutée en 1709.

4°. Pierre portant une inscription datée de l'année *keng-tseu* de K'ang-hi (1720) ; le texte relate une excursion faite par le vice-roi Fan Teh'eng-hiun 范承勳 à la grotte de Long-ts'ong 龍淙⁽¹⁾.

5°. Stèle gravée en caractères *che-ts'i t'ie* 十七帖⁽²⁾, si cursifs qu'ils sont indéchiffrables sans livres spéciaux.

6°. Inscription relative à la réparation d'un pont sur le P'an-long kiang 般龍江 (1800).

7°. Inscription relative à une restauration des murs de la ville ; la dépense fut de 1600 taëls (1855)⁽³⁾.

8°. Stèle de la 8^e année Yong-tcheng (1730) ; inscription relative aux expéditions faites contre les aborigènes par le vice-roi Ngo-eul-t'ai.

9°. Stèle de la 4^e année K'ien-long (1739) ; le texte ordonne aux fonctionnaires de veiller à ce que les sacrifices soient régulièrement accomplis dans les temples.

10°. Stèle de l'année *keng-tseu* de K'ang-hi (1720), inscrite par le moine Wan-fô 萬佛 ; le texte porte sur des règlements concernant les monastères.

11°. Stèle relative à une réparation du temple de Long-chen 龍神. Ce temple a disparu ; il occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui le Musée. L'inscription est signée de Ts'en Yu-ying 岑毓英, qui se rendit célèbre par la cruauté avec laquelle il réprima la dernière révolte musulmane au Yun-nan.

12°. Stèle datée de la 30^e année K'ang-hi (1691) ; liste de noms de grands juges qui se sont succédé au Yun-nan.

13°. Stèle provenant du temple de Si-k'iu 西衢. Période K'ang-hi.

(1) Cette grotte est située au N.-E. du temple de Fa-kia, situé lui-même sur le mont Yu-ngan 玉案 Cf. *Yun-nan t'ong tche kao* 雲南通志稿, k. 93, f° 27 r° à f° 30 r°.

(2) On désigne par ces mots un style calligraphique inventé par Wang Hi-tehe 王羲之, au IV^e siècle de notre ère.

(3) La muraille actuelle de Yun-nan fou, construite en briques, date de 1382. « Elle mesure 9 *li* 32 de tour et 29 pieds de hauteur. Elle est percée de six portes, toutes surmontées d'un pavillon.... A l'Ouest de la porte du Sud se trouve le Pavillon de la cloche [à l'Est de la même porte se trouvait également un Pavillon du tambour qui fut incendié en 1909]. A l'extérieur [de la muraille], il y a une porte double (*tch'ong kouan* 重關), barrant la route en un point où se concentre un trafic important (*Yun-nan t'ong tche kao*, k. 35, f° 44 r°). Cette « porte double » vient d'être remplacée par un portique neut du plus mauvais goût. Une septième porte a été percée dans la face Sud de la muraille ; on la désigne couramment sous le nom de « petite porte du Sud ».

14°. Pierre datée de la 8^e année K'ang-hi (1659) et portant une inscription en l'honneur de Lu Tong-pin 呂洞賓, un des huit immortels.

15°. Pierre trouvée dans le temple de Fa-kiai, dont il a été question plus haut. Le moine Tche-yong 知永 y a reproduit des spécimens de l'écriture de Wang Hi-tche.

Pièces diverses.

1°. Deux peintures tibétaines, sur toile, rapportées par les troupes lors d'une expédition. Elles paraissent très anciennes.

2°. Trois billets de banque, valant respectivement 2000, 10.000 et 20.000 sapèques, et émis par le bureau du trésorier du Yun-nan en 1855.

3°. Une cotte de mailles en fil de cuivre, sans indication d'origine.

4°. Une boîte de bijoux anciens conservés jadis, dit une notice, dans le bureau du trésorier de la province.

5°. Deux calendriers impériaux, l'un de la 6^e année Wan-li (1578), l'autre de la 9^e année Tao-kouang (1829).

6°. Décret de nomination d'un *t'ou-sseu* 土司 nommé Kao. Date illisible.

7°. Nombreux objets ayant appartenu à des Man ou à des Miao-tseu : 2 porte-voix, 4 sabres, 2 tambours, 2 pieux recourbés, 2 fusils de rempart, 2 fusils ordinaires.

8°. Un collier tibétain en matières précieuses : turquoises, corail, cristal de roche, jade, etc. (pl. XVII, a).

9°. Deux médailles (insignes) de la société secrète Ko-lao houei 哥老會 (pl. XVIII, a). Elles proviennent du Kouei-tcheou. La plus grande, qui affecte la forme d'une étoile à 32 rayons, porte au centre l'inscription *T'ong sin houei* 同心會 « Société des cœurs unanimes ». Sur les rayons sont inscrits les mots *lou kiun kieu pien* 陸軍舊編, pouvant signifier : « armée de terre organisée à l'ancienne (d'après les méthodes chinoises) ». La seconde médaille figure une étoile à six branches. Elle porte, disposés en cercle, les caractères suivants : 黃公實卿紹漢, c'est à dire : Houang Che-k'ing, (dit) Chao-han ; au centre figure le numéro de l'armée ou de l'unité à laquelle appartenait l'intéressé.

10°. Fiches divinatoires en bois, provenant de chez les aborigènes.

11°. Trône de Tou Wen-sieou 杜文秀, le chef de la dernière révolte musulmane. Cette pièce (pl. XVII, b) a été offerte par le commandant de la 1^{re} division, résidant à Ta-li. C'est un large fauteuil en bois, recouvert de laque noire, assez grossièrement sculpté et mesurant 1 m. 30 de hauteur sur 0 m 90 de largeur. Sur le dossier sont représentés, l'un au-dessous de l'autre, un dragon et un phénix. Quatre têtes de lion forment les pieds. Les sculptures sont relevées cà et là par des applications d'or.

12°. Costume de chasse man, comprenant : un manteau en fibres végétales, des carquois et des casques en fourrures, des arcs, des poignards, une cuirasse en cuir.

13°. Une jupe brodée de femme miao-tseu. Une robe miao-tseu en cotonnade blanche, avec des broderies noires sur les manches et les épaules. La ceinture, en toile rouge, est pourvue à son extrémité de verroteries et d'un gland écarlate.

14°. Un abaque énorme, long de 2 mètres, haut de 0 m. 80, provenant du temple du génie de la ville ; ce génie était censé l'utiliser pour calculer les bonnes et les mauvaises actions commises par ses administrés.

15°. Un morceau de jade de l'époque des Han.

16°. Une épée de l'époque des Tchcou (pl. XVII, c).

17°. Quelques vases, miroirs et coupes en bronze, etc., datés de l'époque des Han.

18°. Un deuxième tambour de bronze. La description en a été donnée par M. Parmentier ⁽¹⁾.

19°. Un grand réchaud de bronze (*ta lou* 大鑪) provenant du temple de Tche-tcheng 至正, à l'ouest de Yun-nan fou. Cette pièce, assez belle, ne porte pas de date (pl. XVIII, b).

20°. Quelques vitrines contenant des porcelaines : un vase vert des Ming ; deux plats bleus de l'époque K'ien-long ; deux bols datés de la période Tch'eng-houa des Ming (1465-1487).

21°. Nombreux modèles d'écriture.

22°. Canne en bambou ayant appartenu à Yang Chen 楊慎 (1448-1559) ⁽²⁾.

23°. Une robe (*kia-cha* = *kāṣāya*, costume rituel de moine), acquise du temple de Yuan-t'ong 圓通, dans le *tcheou* de Wou-t'ing 武定州, et donnée au musée par M. Yang Teng-Ming 楊鄧明 ; elle est en tissu de soie jaune assez fort. D'après une notice elle aurait appartenu à l'empereur Houei 惠 des Ming, qui, selon certaines traditions, se serait fait moine et aurait erré dans les provinces du Sud-Ouest après avoir été détrôné par son oncle Tch'eng-tsou 成祖 en 1402 ⁽³⁾. Si cette attribution méritait créance, la robe, pour être aussi ancienne, serait bien conservée.

24°. Sommet de tour bouddhique, en cuivre doré. Une notice donne les renseignements suivants : « C'est une tuile dorée provenant d'un des bâtiments du temple de Lei-kong 雷公 (« dieu du Tonnerre »), à Hong-yen tsing 紅鹽井 (« puits de sel rouge »), au Tibet. En l'année *jen-tseu* de la république (1912), nos troupes du Yun-nan allèrent vers l'Ouest châtier des rebelles. Ceux-ci occupaient ledit temple, entre autres lieux. Le 15^e jour de la 8^e lune, au matin, le bataillon de droite les attaqua et les battit. Ensuite nos troupes reçurent l'ordre de rentrer. Nous emportâmes cette tuile et la plaçâmes au musée en souvenir de cette expédition. »

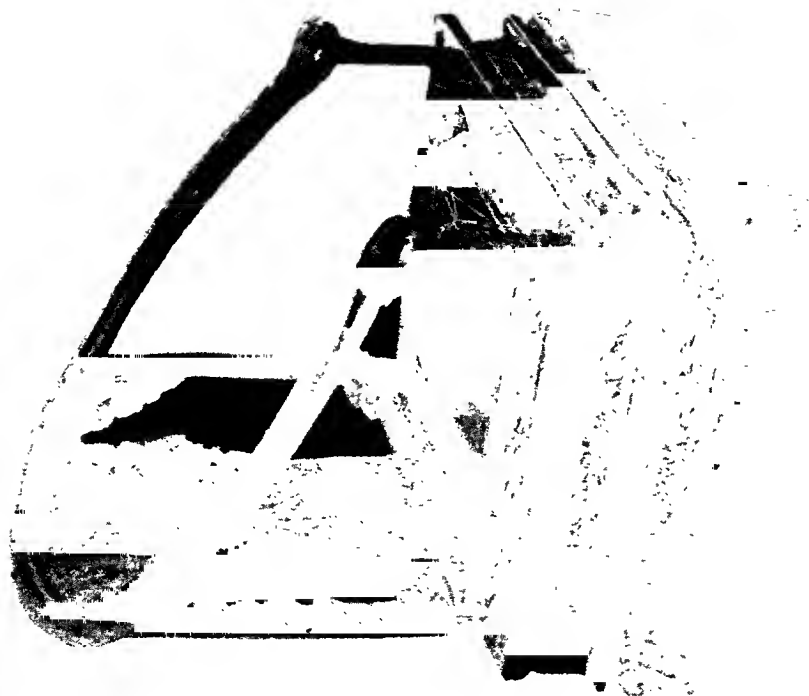
(1) Cf. BEFEO, XVIII, 1, 26.

(2) Sur cet écrivain célèbre, auteur du *Nan-tchao ye che*, cf. P. PELLIOU BEFEO, IV, 1094-1095.

(3) Cf. L. WIEGER, *Textes historiques*, pp. 2018-2019 ; J. I. DE GROOT, *Religious System*, III, pp. 1178-1180.



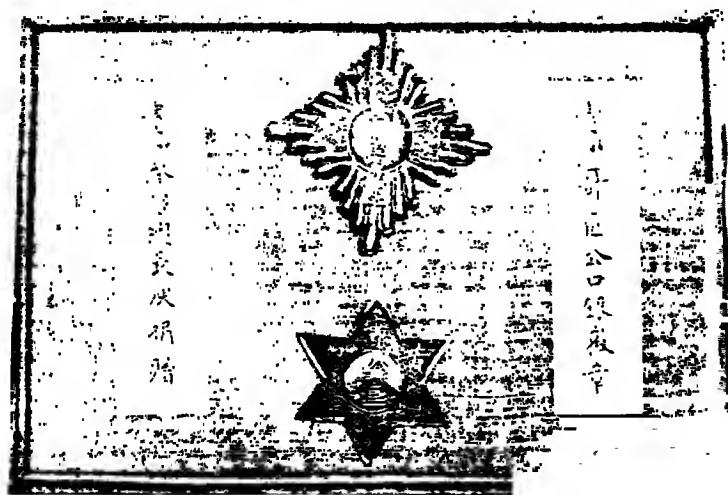
c



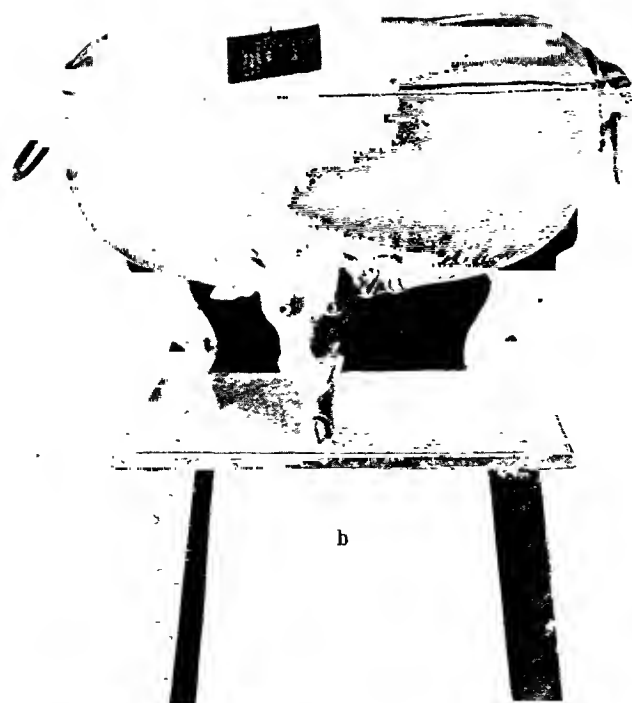
b



a



a



b

NOTES ET MÉLANGES

LE MOT *SAMPAN* EST-IL CHINOIS ?

Notre regretté confrère Noël Peri a publié ici même une note dans laquelle il a essayé de déterminer l'origine du mot *sampan* ⁽¹⁾.

On fait remonter ce terme tantôt au chinois *san-pan* 三板 (mot à mot : trois planches), tantôt au malais *sampan*. Dans son travail Noël Peri établit que *sampan* paraît ne pas exister originairement en malais et que *san-pan* 三板 n'est attesté à sa connaissance en chinois que par le *Pei-hai ki-yeou* 裨海記遊 de Yu Yong-ho 郁永河. Or cet ouvrage, postérieur à l'apparition des premières mentions du mot *sampan* dans les récits des voyageurs européens, l'explique comme s'il était incompréhensible au lecteur chinois ; enfin les dictionnaires chinois modernes adoptent des graphies variées pour écrire ce mot : *san-pan* 三板, *chan-pan* 杉板, *chan-pan* 舢舨, *chan-pan* 舢板, etc.. De toutes ces remarques Noël Peri conclut que *sampan* n'est ni malais, ni chinois et qu'il faut chercher son origine dans une autre direction.

Il note d'abord que les relations portugaises du XVI^e siècle mentionnent ce mot sous des formes diverses qui paraissent pouvoir se ramener à *champan*, ou à *ciampan*, dont *sampan* ne serait qu'une prononciation plus courante. Il rapproche ensuite de cette forme *champan* les mots *champanes*, *champan* et *champa* notés respectivement en 1872, 1877 et 1880 dans les relations du Dr Saffray, de E. André et de A. Reclus sur leurs voyages en Amérique Centrale. Peri signale enfin que le mot *champan* est encore aujourd'hui en usage dans la Colombie et incline à voir dans *champan* et son dérivé *sampan*, un mot d'origine colombienne.

Sans vouloir expliquer l'existence dans une langue de l'Amérique Centrale de termes qui semblent en effet bien proches de *sampan*, sans vouloir rechercher si ces affinités apparentes sont dues à une simple coïncidence ou à une origine asiatique et non américaine, je me bornerai à signaler que du point de vue chinois la question paraît plus complexe.

⁽¹⁾ A propos du mot *sampan*, BEFEO, XIX, 1, 13-19.

surtout de l'écriture ; d'où l'introduction, dans l'orthographe du terme, de caractères comme 杉, qui trahit l'incertitude des scribes, et comme 舢 ou 舨, qui révèlent le besoin où l'on était de préciser qu'il s'agissait d'un nom de barque.

Toutefois il paraît bien probable que l'orthographe 三板 « trois planches » soit la bonne ; logiquement elle est admissible ; phonétiquement, le fait que ces deux mots se prononcent *sam-pan* en cantonais est particulièrement digne de remarque et lui donne un solide appui.

Ce sont en effet les marins cantonnais qui, vraisemblablement, répandirent d'abord le mot *sam-pan* au cours de leurs voyages maritimes et c'est d'eux que durent le tenir, sous cette forme, les premiers Portugais qui arrivèrent à Canton en 1514.

L. AUROUSSEAU.

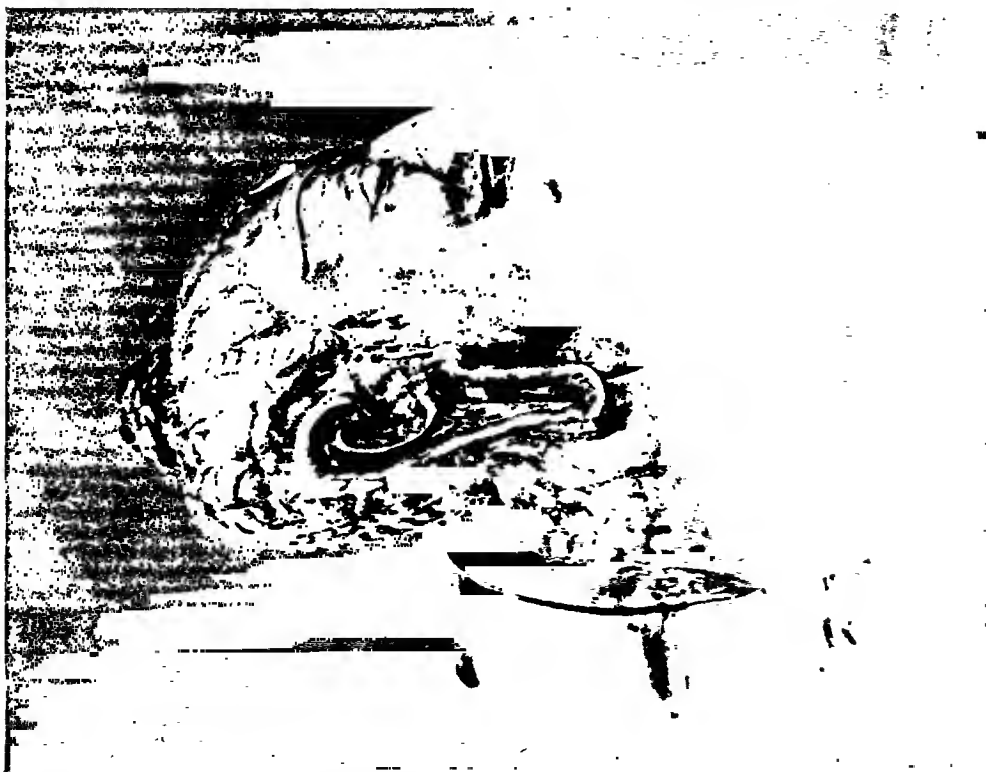
UNE TÊTE DE ÇIVA EN CHRYSARGYRE

On a trouvé en 1920 dans la région de Tuy-hoà (Phú-yên) une tête en chrysargyre qui, conservée d'abord par le tri-phú de Tuy-phuróc, puis confiée par lui à M. Giraud, administrateur des Services Civils, nous a été remise par celui-ci pour être déposée au Musée.

La tête (pl. XIX) a le cou allongé et ployé pour former raccord avec une surface cylindrique de 0 m. 24 de diamètre, dimension qui correspond à celle d'un liंगा ordinaire. La pièce entière a 0 m. 115 de hauteur sur 0 m. 08 de saillie environ. C'est une tête de Çiva caractérisée par l'œil frontal et le croissant lunaire. Les traits sont assez lourds, le nez court et large, la bouche forte ; les yeux allongés, aux globes saillants, ont les prunelles indiquées. Les sourcils ne forment qu'une ligne continue. Le menton est fendu. Les oreilles, au lobe distendu, ne portent pas de bijoux, mais ont pu en recevoir. La coiffure est simple, en mèches parallèles avec au sommet de la tête un tout petit chignon orné, en avant, du croissant. Près des oreilles l'indication des cheveux change et rappelle de courts favoris rasés.

La pièce a été obtenue par le système du repoussé en plusieurs parties unies par un jeu d'attaches et de fentes qui les reçoivent. Dans une première lame ont été exécutés la face et le cou, dans une seconde la coiffure et la nuque. Les oreilles sont rapportées et le cou est embouti dans un cercle au plan courbé suivant des génératrices verticales : il porte de fortes attaches doubles qui servaient à fixer l'ensemble sur une surface métallique, qu'on peut supposer un koça. Au-dessus de chaque oreille la présence d'un petit anneau est inexplicable.

H. P.



Tête de Civa en chrysargyre.

EXPOSÉ DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DU PAYS D'ANNAM

traduit du *Cương mục* ⁽¹⁾.

A. — (Chap. 21 f° 15 v° et ss.) Répartition géographique du pays, en avril-mai 1469.

« On divisa le royaume en 12 *thừa-tuyên* 承宣 :

- (I) Thanh-hóa 清化 comprenant 4 *phủ*, 16 *huyện* et 4 *châu* ;
- (II) Nghệ-an 乂安, 8 *phủ*, 18 *huyện*, 2 *châu* ;
- (III) Thuận-hóa 順化, 2 *phủ*, 8 *huyện* et 4 *châu* ;
- (IV) Hải-dương 海陽 (ancien Nam-sách 南策), 4 *phủ* et 18 *huyện* ;
- (V) Sơn-nam 山南 (ancien Thiên-trường 天長), 11 *phủ* et 42 *huyện* ;
- (VI) Sơn-tây 山西 (ancien Quốc-oai 國威), 6 *phủ* et 24 *huyện* ;
- (VII) Kinh-bắc 京北 (ancien Bắc-giang 北江), 4 *phủ* et 19 *huyện* ;
- (VIII) An-bang 安邦, 1 *phủ*, 3 *huyện* et 4 *châu* ;
- (IX) Tuyên-quang 宣光, 1 *phủ*, 2 *huyện* et 5 *châu* ;
- (X) Hưng-hóa 興化, 3 *phủ*, 4 *huyện* et 17 *châu* ;
- (XI) Lạng-sơn 諒山, 1 *phủ* et 7 *châu*.
- (XII) Ninh-sóc 寧朔 (ancien Thái-nguyên 太原), 3 *phủ*, 8 *huyện* et 7 *châu*.

La capitale Trung-đô 中都 (Hanoi) changea de nom ; on l'appela Phụng-thiên 奉天 ; 2 *huyện* en dépendaient.

1. — Les 4 *phủ* du THANH-HÓA 清化 étaient :

(1°) Le *phủ* de THIỆU-THIÊN 紹天 qui comprenait 8 *huyện* : Thụy-nguyên 瑞原, Vĩnh-phúc 永福, Đông-sơn 東山, Lôi-dương 雷陽, An-dịnh 安定, Cẩm-thủy 錦水, Thạch-thành 石城, Quảng-bình 廣平 ;

(2°) celui de HÀ-TRUNG 河中 comprenant 4 *huyện* : Hoảng-hoá 弘化, Thuần-khang 淳康, Nga-sơn 峨山, Tống-sơn 宋山 ;

(3°) celui de TĨNH-GIA 靖嘉 comprenant 3 *huyện* : Nông-công 農貢, Ngọc-sơn 玉山, Quảng-xương 廣昌 ;

(4°) celui de THANH-ĐÔ 清都 comprenant 1 *huyện* appelé Thọ-xuan 壽春 et 4 *châu* : Quan-lang 關榔, Lương-chính 良政, Tâm 蠶 et Sầm 岑.

(1) Cet exposé reproduit la tradition indigène relative à la géographie ancienne de l'Indochine annamite. Le texte, ici traduit, peut être une excellente base de discussion critique, mais ne représente en aucune manière et n'est pas ici donné comme représentant la concordance géographique, exacte et définitive des divisions administratives du pays.

II. — Les 8 *phủ* du NGHỆ-AN 乂安 étaient :

(1°) le *phủ* de ĐỨC-QUANG 德光 comprenant 6 *huyện* : Thiên-lộc 天祿, La-sơn 羅山, Chân-phúc 眞福, Thanh-chương 清漳, Hương-sơn 香山, Nghi-xuân 宜春 ;

(2°) celui de DIỄN-CHÂU 演州 comprenant 2 *huyện* : Đông-thành 東城, Quỳnh-lưu 瓊瑠 ;

(3°) celui de ANH-ĐỒ 英都 comprenant 2 *huyện* : Hưng-nguyên 興元, Nam-đường 南塘 ;

(4°) celui de HÀ-HOÀ 河花 comprenant 2 *huyện* : Thạch-hà 石河, Kỳ-hoa 奇花 ;

(5°) celui de TRÀ-LÂN 茶麟 comprenant 4 *huyện* : Kỳ-sơn 祈山, Tương-dương 襄陽, Vĩnh-khang 永康, Hội-ninh 會寧 ;

(6°) celui de QUIL-CHÂU 葵州 comprenant 2 *huyện* : Trung-sơn 中山, Thúy-vân 翠雲 ;

(7°) celui de NGỌC-MA 玉麻 dont dépendait le *châu* de Trịnh-cao 鄭臯 ;

(8°) celui de LÂM-AN 臨安 dont dépendait le *châu* de Qui-hợp 歸合.

III. — Les 2 *phủ* du THUẬN-HÓA 順化 étaient :

(1°) Le *phủ* de TRIỆU-PHONG 肇豐 comprenant 6 *huyện* : Đan-diên 丹田, Kim-trà 金茶, Tư-vinh 思榮, Hải-lăng 海陵, Vũ-xương 武昌, Điện-bàn 奠盤 et 2 *châu* : Thuận-bình 順平 et Sa-bồi 沙盃 ;

(2°) celui de TÂN-BÌNH 新平 comprenant 2 *huyện* : Khang-lộc 康祿, Lệ-thủy 麗水 et 2 *châu* : Minh-linh 明靈 et Bô-chính 布政.

IV. — Les 4 *phủ* du HẢI-DƯƠNG 海陽 étaient :

(1°) le *phủ* de THƯỢNG-HỒNG 上洪 comprenant 3 *huyện* : Đường-hào 唐豪, Đường-an 唐安 et Cẩm-giang 錦江 ;

(2°) celui de HẠ-HỒNG 下洪 comprenant 4 *huyện* : Gia-phúc 嘉福, Tứ-kỳ 四岐, Thanh-miền 青莢, Vĩnh-lai 永賴 ;

(3°) celui de NAM-SÁCH 南策 comprenant 4 *huyện* : Thanh-hà 青河, Thanh-lâm 青林, Tiên-minh 先明, Chí-linh 至靈 ;

(4°) celui de KINH-MÔN 荊門 comprenant 7 *huyện* : Giáp-sơn 峽山, Đông-triều 東潮, An-lão 安老, Nghi-dương 宜陽, Kim-thành 金城, Thủy-đường 水棠 et An-dương 安陽.

V. — Les 11 *phủ* du SƠN-NAM 山南 étaient :

(1°) le *phủ* de THƯỜNG-TÍN 常信 comprenant 3 *huyện* : Thanh-dàm 清潭, Thượng-phúc 上福, Phú-xuân 富川 ;

(2°) celui de ỨNG-THIÊN 應天 comprenant 4 *huyện* : Thanh-uy 青威, Trương-dức 彰德, Sơn-minh 山明, Hoài-an 懷安 ;

(3°) celui de LI-NHÂN 澄仁 comprenant 5 *huyện* : Nam-xương 南昌, Kim-bảng 金榜, Duy-tiên 維先, Thanh-liêm 青廉, Bình-lục 平陸 ;

(4°) celui de KHOÁI-CHÂU 快州 comprenant 5 *huyện* : Đông-an 東安, Kim-động 金洞, Tiên-lữ 仙侶, Thiên-thị 天施, Phù-dung 芙蓉 ;

(5°) celui de THIÊN-TRƯỜNG 天長 comprenant 4 *huyện* : Nam-chan 南真, Giao-thủy 膠水, Mỹ-lộc 美祿, Thượng-nguyên 上元 ;

(6°) celui de NGHĨA-HƯNG 義興 comprenant 4 *huyện* : Đại-an 大安, Vọng-doanh 望瀛, Thiên-bản 天本, Ý-an 懿安 ;

(7°) celui de THÁI-BÌNH 太平 comprenant 4 *huyện* : Thụy-anh 端英, Phụ-dực 附翼, Quỳnh-khôi 瓊瑰, Đông-quan 東關 ;

(8°) celui de TÂN-HƯNG 新興 comprenant 4 *huyện* : Ngự-thiên 御天, Diên-hà 延河, Thần-khê 神溪, Thanh-lan 青蘭 ;

(9°) celui de KIẾN-XƯƠNG 建昌 comprenant 3 *huyện* : Thư-trì 舒池, Vũ-tiên 武仙, Chân-dịnh 真定 ;

(10°) celui de TRƯỜNG-AN 長安 comprenant 3 *huyện* : Gia-viễn 嘉遠, An-mò 安謨, An-khang 安康 ;

(11°) celui de THIÊN-QUAN 天關 comprenant 3 *huyện* : Phụng-hóa 奉化, An-hóa 安化, Lạc-thổ 樂土.

VI. — Les 6 *phủ* du SƠN-TÂY 山西 étaient :

(1°) le *phủ* de QUỐC-OAI 國威 comprenant 5 *huyện* : Từ-liêm 慈廉, Phúc-lộc 福祿, An-sơn 安山, Thạch-thất 石室, Đan-phượng 丹鳳 ;

(2°) celui de TAM-ĐÁI 三帶 comprenant 6 *huyện* : An-lãng 安朗, An-lạc 安樂, Bạch-hạc 白鶴, Tiên-phong 先豐, Lập-thạch 立石, Phù-khang 扶康 ;

(3°) celui de LÂM-THAO 臨洮 comprenant 4 *huyện* : Sơn-vì 山圍, Thanh-ba 青波, Hoa-khê 花溪, Hạ-hoa 夏花 ;

(4°) celui de ĐOÀN-HÙNG 瑞雄 comprenant 5 *huyện* : Đông-lan 東關, Tây-lan 西蘭, Sơn-dương 山陽, Đường-đạo 當道, Tam-dương 三陽 ;

(5°) celui de ĐÀ-DƯƠNG 沱陽 comprenant 2 *huyện* : Tam-nông 三農, Bất-bạt 不拔 ;

(6°) celui de QUẢNG-OAI 廣威 comprenant 2 *huyện* : Mi-lương 美良, Minh-ngĩa 明義

VII. — Les 4 *phủ* du KINH-BẮC 京北 étaient :

(1°) le *phủ* de TỪ-SƠN 慈山 comprenant 5 *huyện* : Đông-ngạn 東岸, An-phong 安豐, Tiên-du 仙遊, Vũ-giang 武江, Quê-dương 桂陽 ;

(2°) celui de THUẬN-AN 順安 comprenant 5 *huyện* : Gia-lâm 嘉林, Siêu-loại 超類, Văn-giang 文江, Gia-dịnh 嘉定, Lương-tài 良才 ;

(3°) celui de BẮC-HÀ 北河 comprenant 3 *huyện* : Kim-hoa 金花, Hiệp-hòa 洽和, An-việt 安越 ;

(4°) celui de LẠNG-GIANG 諒江 comprenant 6 *huyện* : Phượng-nhỡn 鳳眼, Hữu-lũng 右隴, An-dũng 安勇, Bảo-lộc 保祿, An-thê 安世, Lục-ngạn 陸岸.

VIII. — AN-BANG 安邦 n'avait qu'un seul *phủ*, celui de HẢI-ĐÔNG 海東, qui comprenait 3 *huyện* : Hoa-phong 花封, An-hưng 安興, Hoành-bồ 橫蒲 et 4 *châu* : Tân-an 新安, Vạn-ninh 萬寧, Vạn-đồn 雲屯 et Vĩnh-an 永安.

IX. — TUYỀN-QUANG 宣光 n'avait aussi qu'un seul *phủ*, celui de AN-BÌNH 安平, qui comprenait le *huyện* de An-phúc 安福 et 5 *châu* : Thu-vật 收物, Lục-an 陸安, Vị-xuyền 渭川, Đại-man 大蠻 et Bảo-lạc 保樂.

X. — Les 3 *phủ* du HƯNG-HOÁ 興化 étaient :

(1°) le *phủ* de QUI-HOÁ 歸化 comprenant 3 *huyện* : Trần-an 鎮安, An-lập 安立, Văn-chân 文振, et 2 *châu* : Văn-bàn 文盤, Thủy-vĩ 水尾 ;

(2°) celui de GIA-HƯNG 嘉興 comprenant un *huyện* : Thanh-xuyền 青川, et 5 *châu* : Phù-hoa 符花, Mộc 木, Việt 越, Mai 枚 et Thuận 順 ;

(3°) celui de AN-TÂY 安西 comprenant 10 *châu* : Lai 萊, Luân 倫, Quỳnh-nhai 瓊瑤, Chiêu-tân 昭管, Hợp-phì 合肥, Khiêm-châu 謙州, Tuy-phụ 綏阜, Hoàng-nham 黃巖, Lệ-tuyền 禮泉 et Tung-lăng 嵩陵.

XI. — L'unique *phủ* du LẠNG-SƠN 諒山 était celui de TRƯỜNG-KHÁNH 長慶 comprenant 7 *châu* : Lộc-bình 祿平, Văn-uyên 文淵, Thoát-lăng 脫朗, Thất-tuyền 七泉, Văn-lan 文蘭, An-bác 安博, Ôn 溫.

XII. — Les 3 *phủ* du NINH-SÓC 寧朔 étaient :

(1°) le *phủ* de PHÚC-BÌNH 富平 comprenant 7 *huyện* : Bình-tuyền 平泉, Phổ-an 普安, Động-hỉ 洞喜, Tư-nông 司農, Đại-từ 大慈, Phú-lương 富良, Văn-lăng 文朗 et 2 *châu* : Võ-nhai 武崖 et Định-hóa 定化 ;

(2°) celui de THÔNG-HÓA 通化 comprenant le *huyện* de Cảm-hóa 感化 et le *châu* de Bạch-thông 白通 ;

(3°) celui de CAO-BẰNG 高平 comprenant 4 *châu* : Thượng-lang 上琅, Hạ-lang 下琅, Thạch-lâm 石林, Quảng-uyên 廣淵.

CAPITALE. — Le *phủ* de PHỤNG-THIÊN 奉天 comprenait deux *huyện* : Thọ-xương 壽昌 et Quảng-dức 曠德.

...

NOTES. I. — Le THANH-HÓA 清化, sous les Hùng-Vương 雄王 (?-258 av. J.-C.), dépendait du bộ de Cửu-chân 九真部 ; il fut ensuite rattaché à la commanderie de Siang 象郡 (Tượng quận), sous les Ts'in 秦 (255-206 av. J.-C.) ; devint la commanderie de Kieou-tchen 九真 (Cửu-chân), sous les Han 漢 (de 111 av. J.-C. à 220 après), ainsi que sous les Wou 吳 (222-280), les Tsin 晉 (265-420) et les Song 宋 (420-479) ; ce nom fut changé en celui de Ngai-tcheou 愛州 (Ái-châu) sous Wou-ti 武帝 des Leang 梁 (502-557) ; le Thanh-hóa redevint le Kieou-tchen sous les Souei 隋 (581-618) ; la dynastie T'ang 唐 (618-907) le divisa en deux *kiun* : celui de Ngai-

tcheou 愛州 (Ái-châu) et celui de Kieou-tchen 九真 (Cửu-chân); il fut appelé *châu* de Ái 愛州 sous les Đinh 丁 (968-980) et les Lê 黎 (980-1009); les Lý 李 (1009-1225) en firent un *trại* 寨; il devint le *phủ* de Thanh-hóa 清化府 en la 2^e année Thiên-thành 天成 (1029). Il fut de nouveau transformé en *trại* sous les Trần 陳 (1225-1400), en la 6^e année Nguyễn-phong 元豐 (1256); dans la période Thiệu-phong 紹豐 (1341-1357), il fut érigé en *lộ* et divisé en trois *phủ*: Thanh-hóa 清化, Cửu-chân 九真 et Ái-châu 愛州. En la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), il fut appelé *trần* de Thanh-dò 清都鎮 avec les trois *phủ* déjà cités. Sous les Hồ 胡 (1400-1407), le *phủ* de Thanh-hoá fut appelé *phủ* de Thiên-xương 天昌, celui de Cửu-chân, Tam-phụ 三輔, et celui de Ái-châu, Tây-dò 西都. Sous les Ming 明 (de 1414 à 1428), ces trois *phủ* furent réunis à nouveau pour n'en plus former qu'un, le *phủ* de Thanh-hoá. Sous les Lê, en la 1^{re} année Thuận-thiên 順天 (1428), le Thanh-hoá fut rattaché au *đạo* de Hải-tây 海西道. En la 2^e année Thiệu-bình 紹平 (1435) les six *phủ*: Thiệu-thiên 紹天, Hà-trung 河中, Tĩnh-gia 靜嘉, Thanh-dò 清都, Trường-an 長安, Thiên-quan 天關 lui furent rattachés. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), ce groupe reçut le nom de Thanh-hoá thừa-tuyên 清化承宣. En la 10^e année de la même période (1469), il perdit les deux *phủ* de Trường-an 長安 et de Thiên-quan 天關 qui furent rattachés au Sơn-nam 山南. En la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490), il fut appelé Thanh-hoá xứ 清化處; puis, pendant les années Hồng-thuận 洪順 (1509-1516), Thanh-hoá trấn 清化鎮. Après 1592 il devint le Thanh-hoa nội-trần 清花內鎮; les deux *phủ* de Trường-an 長安 et de Thiên-quan 天關, qui dépendaient du Sơn-nam 山南, lui furent restitués sous le nom de Thanh-hoa ngoại-trần 清花外鎮. Au temps des usurpateurs Tây-đô 西 (1778-1802), le Thanh-hoa ngoại-trần fut rattaché au Bắc-thành 北城 (Tonkin). En la 1^{re} année du règne de Gia-long 嘉隆 de notre dynastie des Nguyễn 阮 (1802) il fut, comme jadis, appelé *trần* 鎮 et le *ngoại-trần* lui fut rattaché. Ce *ngoại-trần* devint le *đạo* de Thanh-bình 清平道 en la 5^e année du même règne (1806), et *đạo* de Ninh-bình 寧平道 en la 2^e année Minh-mạnh 明命 (1821), puis à la 10^e année (1829) il devint un *trần* indépendant appelé *trần* de Ninh-bình 寧平鎮. C'est à la 12^e année (1831) que le *nội-trần* devint province de Thanh-hoa 清花省, et le *ngoại-trần* 外鎮, province de Ninh-bình 寧平省. En la 3^e année du règne de Thiệu-trị 紹治 (1843), le *nội-trần* fut appelé province de Thanh-hóa 清化.

II. — Au temps des Hùng-Vương 雄王 (?-258 av. J.-C.), le NGHỆ-AN 乂安 appartenait au Việt-thường 越裳; sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.), à la commanderie de Siang 象郡 (Tượng quận) et sous les Han 漢 (de 111 av. J.-C. à 220 après) dépendait de celle de Kieou-tchen 九真 (Cửu-chân), *hien* de Hien-houan 咸驩 (Hàm-hoan). Sous les Wou 吳 (222-280), il fut détaché du Kieou-tchen et appelé *kiun* de Kieou-tō 九德 (Cửu-đức), ainsi que sous les Tsin (265-420) et les Song (420-479); sous les Leang 梁 (502-557), il fut

divisé en trois *tcheou* : Tō-tcheou 德州 (Đức-châu), Li-tcheou 利州 (Lợi-châu) et Ming-tcheou 明州 (Minh-châu). Sous les Souei 隋 (581-618), en la 8^e année *k'ai-houang* 開皇 (588), on changea le nom de Tō-tcheou 德州 (Đức-châu) en Hoan-tcheou 驩州 (Hoan-châu), et celui de Li-tcheou 利州 (Lợi-châu) en Tche-tcheou 智州 (Trí-châu). En la 3^e année *ta-ye* 大業 (607), les *tcheou* de Ming 明 (Minh) et de Tche 智 (Trí) furent réunis au *tcheou* de Houan (Hoan) pour former la commanderie du Je-nan 日南郡 (Nhật-nam). Sous les T'ang 唐 (618-907), pendant les années *wou-tō* 武德 (618-627), la commanderie du Je-nan (Nhật-nam) fut divisée en quatre *tcheou* : Nan-tō 南德 (Nam-đức), Leao-tcheou 濠州 (Liêu-châu), Ming-tcheou 明州 (Minh-châu) et Houan-tcheou 驩州 (Hoan-châu). En la 1^{re} année *tcheng-kouan* 貞觀 (627), le *tcheou* de Tō (Đức-châu) fut de nouveau appelé Houan-tcheou (Hoan-châu) et l'ancien *tcheou* de Houan (Hoan-châu), d'abord appelé Yen 濱州 (Diễn-châu), fut supprimé en la 16^e année (642) pour être rattaché au nouveau Houan-tcheou (Hoan-châu). Au début des années *t'ien-pao* 天寶 (550-560), le *châu* de Hoan fut de nouveau rattaché à la commanderie du Je-nan (Nhật-nam). Après les années *k'ien-yuan* 乾元 (758-760), il fut de nouveau appelé Hoan-châu et son territoire engloba jusqu'au *châu* de Trí 智, qui fut supprimé. En la 2^e *Quảng-đức* 廣德 (764), le *châu* de Hoan fut divisé en trois parties appelées respectivement *châu* de Diễn 濱州, *quận* de Long-trì 龍池郡 et *quận* de Diễn-thủy 濱水郡. Sous les Đinh 丁 (968-980) et les Lê 黎 (980-1009) on l'appela encore Hoan-châu 驩州; mais sous les Lý 李 (1009-1225) on en fit un *trại*. En la 2^e année *Thiên-thành* 天成 (1029), on fit du *châu* de Diễn un *châu* indépendant; les deux *quận* furent appelés *Nghê-an* 父安. Sous les Trần 陳 en la 6^e année *Nguyễn-phong* 元豐 (1256), on en fit de nouveau un *trại*. En la 3^e année *Long-khánh* 隆慶 (1375), le *châu* de Diễn fut appelé *lộ* de Diễn-châu 濱州路, tandis que du *châu* de Hoan on fit les quatre *lộ* de Nhật-nam 日南, de *Nghê-an* Sud, de *Nghê-an* Nord et de *Nghê-an* central; l'ensemble portait encore le nom de *phủ* de *Nghê-an* 父安府. En la 10^e année *Quang-thái* (1397), le *Nghê-an* fut appelé *trần* de Lâm-an 臨安鎮, le Diễn-châu fut appelé *trần* de Vọng-an 望安鎮, et devint sous les Hồ 胡 (1400-1407) le *phủ* de Linh-nguyên 靈源 qui, avec le Thanh-hóa 清化, le Cửu-chân 九真 et le Ái-châu 愛州, furent appelés les *tứ-phụ* 四輔. Sous les Ming (1414-1428), ils redeviennent les *phủ* de Diễn-châu et de *Nghê-an*. Sous les Lê 黎, en la 1^{re} année *Thuận-thiên* 順天 (1428) ces deux *phủ* furent rattachés au *đạo* de Hải-tây 海西道. En la 7^e année *Quang-thuận* 光順 (1466), ils furent réunis pour former le *Nghê-an* thừa-tuyên 父安承宣 qui devint *Nghê-an* xứ 父安處 en la 2^{re} année *Hồng-đức* 洪德 (1490), puis (*Nghê-an*) *trần* pendant la période *Hồng-thuận* 洪順 (1509-1516). Sous les Tây-sơn (1778-1802), le *trần* (de *Nghê-an*) fut choisi comme capitale centrale 中都 et appelé *Nghĩa-an* trần 義安鎮. Réappelé *trần* de *Nghê-an* en la 1^{re} année du règne de Gia-long 嘉隆 des Nguyễn 阮 (1802), il fut divisé, en la 12^e année du règne de Minh-mạnh 明命 (1831), en

deux provinces : Nghê-an 父安 et Hà-tĩnh 河靜. En la 6^e année de Tỳ-đức 嗣德 (1853), la province de Hà-tĩnh 河靜 fut organisée en *đạo* et rattachée à la province de Nghê-an 父安. En la 29^e année du même règne (1876), elle reprit le nom de province de Hà-tĩnh 河靜省.

III. — Le THUẬN-HOÁ 順化, ancien pays de Việt-thường 越裳 sous les Hùng-Vương (? -258 av. J.-C.) dépendit de la commanderie de Siang 象郡 (Tượng quận) sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.), puis de la commanderie de Jen-nan 日南 (Nhật-nam) sous les Han 漢 (111 av.-220 après J.-C.); du royaume de Lin-yi 林邑國 (Lâm-ấp) sous les Tsin 晉 (265-420); du *kiun* de Pi-ying 比景 (Ti-cảnh), à la 1^{re} année *ta-ye* 大業 des Souei (605); puis, à la fin des Souei (618), appartint de nouveau au Lin-yi (Lâm-ấp); pendant les années *tcheng-kouan* des T'ang (627-650), il dépendit du *châu* de Nam-cảnh 南景州. Sous les Song 宋 (420-479), il devint les pays de Địa-lý 地哩, de Ma-lĩnh 麻令, de Bô-chính 布征, de Ô-châu 烏州 et de Lý-châu 里州, territoires du royaume de Champa 占城 (Chiêm-thành). Le souverain de ce royaume, vaincu par Lý Thái-Tôn 李太宗, lui offrit les pays de Địa-lý, de Ma-lĩnh et de Bô-chính. Lý Nhân-Tôn 李仁宗 transforma le Địa-lý en *châu* de Lâm-bình 臨平州, le Ma-lĩnh 麻令 en *châu* de Minh-linh 明靈州, et le Bô-chính 布征 en *châu* de Bô-chính 布政. Sous Trần Anh-Tôn 陳英宗, en la 15^e année Hưng-long 興隆 (1307) on changea le nom du *châu* de Ô 烏 en Thuận 順, et celui du *châu* de Lý 里 en Hoá 化. En la 3^e année Long-khánh 隆慶 de Duệ-Tôn 睿宗 (1375), le *châu* de Lâm-bình 臨平 fut appelé Tân-bình 新平, et au temps des Ming 明 (1414-1428) il fut divisé en deux *phủ* appelés Tân-bình et Thuận-hoá 順化. Après avoir reconquis le pays, les Lê 黎 organisèrent ces *phủ* en *lộ* de Tân-bình et de Thuận-hoá et les rattachèrent au *đạo* de Hải-tây 海西道. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), le *lộ* de Thuận-hoá fut organisé en Thuận-hoá thừa-tuyên 順化承宣; puis en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490) en Thuận-hoá xứ 順化處 dont le territoire s'étendait sur les *phủ* de Tân-bình 新平 et de Triệu-phong 肇豐; au cours de la période Hồng-thuận 洪順 (1509-1516) [le Thuận-hoá devint un] *trần*. Sous notre dynastie, Gia-long 嘉隆 (1802-1819) établit sa capitale au *châu* de Thuận 順州. Minh-mạnh 明命 (1820-1840) donna le nom de *dinh* de Bô-chính 布政營 à la partie méridionale du *châu* de Bô-chính 布政州, à partir du sud du fleuve de Linh-giang 潞江; il rattacha la partie septentrionale du Bô-chính 北布政 au Nghê-an 父安.

En la 47^e année Cảnh-hưng 景興 (1786), les Trịnh 鄭 s'emparèrent [du *trần* de Thuận-hoá] qu'ils organisèrent en *xứ* de Thuận-hoá. En 1802 Gia-long divisa le *xứ* de Thuận-hoá en trois *dinh* directement administrés (直隸營): Quảng-bình 廣平, Quảng-trị 廣治, Quảng-đức 廣德. Minh-mạnh 明命 transforma en 1822 le *dinh* de Quảng-đức en *phủ* de Thừa-thiên 承天府. En 1827, il transforma les *dinh* de Quảng-trị et de Quảng-bình en *trần*; les deux mots 直隸 furent supprimés pour tous; puis à la 12^e année (1831) ces

deux *trần* furent transformés en province *tỉnh* 省. A la 6^e année Tự-dức 嗣德 (1853), la province de Quảng-trị fut transformée en *đạo* : ce *đạo* fut réuni au *phủ* de Thừa-thiên ; Quảng-trị ne fut constitué de nouveau en province qu'à la 29^e année du même règne (1876).

IV. Au temps des Hùng-Vương le territoire du HẢI-DƯƠNG 海陽 s'appela *bộ* de Dương-tuyền 陽泉部. Il dépendait de la commanderie de Nam-hải 南海郡, sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.) ; de celle de Kiao-tche 交趾郡 (Giao-chí) sous les Han 漢 (111 av.-220 après J.-C.) ; et du Giao-châu 交州 sous les Wou 吳 (222-280). Sous les T'ang (618-907) il fut organisé en *trần* de Hai-men 海門 (Hải-môn), et fut encore appelé *tcheou* de Hong 洪州 (Hồng-châu). Les Đinh 丁 (968-980), en firent un *đạo* ; les Lê 黎 (980-1009) et les Lý 李 (1009-1225) le maintinrent ; sous les Trần 陳 (1225-1400) il fut divisé en quatre *lộ* : Hồng-châu supérieur 洪州上, Hồng-châu inférieur 洪州下, Nam-sách supérieur 南策上 et Nam-sách inférieur 南策下. En la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), il fut appelé *trần* de Hải-dông 海東. Sous les Ming 明 (1414-1428) il fut rattaché au *phủ* de Lạng-giang 諒江 et à celui de Tân-an 新安, et sous les Lê (980-1009), pendant les années Thuận-thiên 順天 (1428-1433), au Đông-đạo 東道. A la période Diên-ninh 延寧 (1454-1459), cette région fut divisée en deux *lộ* : Nam-sách thượng 南策上 et Nam-sách hạ 南策下 : elle devint, en la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), le Nam-sách thừa-tuyên 南策承宣 ; puis en la 10^e année (1469), le Hải-dương thừa-tuyên 海陽承宣. En la 21^e année Hồng-dức 洪德 (1490), elle fut transformée en *xứ* de Hải-dương ; puis en *trần* pendant les années Hồng-thuận 洪順 (1509-1516). Sous les Mạc 莫 (1527-1677), Nghi-dương 宜陽 fut choisie comme capitale et appelée Dương-kinh 陽京 ; le *phủ* de Thuận-an 順安 du *đạo* de Kinh-bắc 京北, et les *phủ* de Khoái-châu 快州, de Tân-hưng 新興, de Kiền-xương 建昌, de Thái-bình 太平 du *đạo* de Sơn-nam 山南 furent rattachés à cette capitale. Sous les Lê 黎, pendant les années Quang-hưng 光興 (1578-1599) nouvelle transformation en *trần*. En la 2^e année Cảnh-hưng 景興 (1741), la région fut divisée en quatre *đạo* : Thượng-hồng 上洪, Hạ-hồng 下洪, Đông-triều 東朝 et An-lão 安老. Au temps des Tây-sơn (1778-1802), le *phủ* de Kinh-môn fut rattaché à la province de An-quảng 安廣. Sous les Nguyễn 阮, en la 1^{re} année de Gia-long 嘉隆 (1802) Kinh-môn fut réintégré dans son *trần* d'origine et le territoire de Hải-dương fut rattaché au Bắc-thành 北城. En la 3^e année de Minh-mạnh 明命 (1822) Thượng-hồng 上洪 et Hạ-hồng 下洪 furent respectivement organisés en *phủ* de Bình-giang 平江 et de Ninh-giang 寧江, tandis que Đông-triều 東潮 et An-lão 安老 furent transformés en *huyện*. A la 12^e année (1831), la province de Hải-dương 海陽省 fut créée.

V. — SƠN-NAM 山南 dépendait du *bộ* de Giao-chí 交趾部 sous les Hùng-Vương (? -258 av. J.-C.) ; de la commanderie de Siang (Tượng quận) sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.) ; de nouveau du *kiun* de Kiao-tche (Giao-chí)

sous les Han 漢 (111 av. — 220 après J.-C.); du *châu* de Giao 交州 sous les Wou 吳 (222-280). Les Tsin 晉 (265-420) y instituèrent le *huyện* de Nam-định 南定; sous les Leang 梁 (502-557) et les Souei 隋 (581-618), il fut rattaché au *kiun* de Ninh-hải 寧海郡 (Ninh-hải quận). Pendant les années wou-tô (618-627) des T'ang, on l'organisa en deux *tcheou* : ceux de Long 隆州 et de Tông 宋州, qui devinrent pendant la période *tcheng-kouan* 貞觀 (627-650) deux *huyện* appelés *huyện* de Tông-bình 宋平 et de Nam-định 南定. A l'époque *tcheng-yuan* 貞元 (785-805) ces deux *huyện* furent réunis en un seul *huyện*, dit de Nam-định, qui fut transformé en *đạo* sous les Đinh 丁 (968-980), puis en *lộ* sous les Lê 黎 (980-1009). Les Lý (1009-1225) imitèrent les Le. Sous les Trần au début de la période Thiên-ứng-chính-bình 天應政平 (1232-1251) on l'appela *lộ* de Thiên-trường 天長. Plus tard, on en fit deux *lộ* : Kiền-xương 建昌 et An-tiêm 安巖, puis quatre : Hoàng-giang 潢江, Sơn-nam 山南, Long-hưng 龍興 et Khoái-châu 快州. En la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), ces *lộ* furent transformés en *trần* et sous les Ming 明 (1414-1428) en *phủ* appelés *phủ* de Trần-man 鎮蠻, de Phụng-hóa 奉化, de Kiền-xương 建昌, de Giao-châu 交州. Pendant la période Thuận-thiên 順天 (1428-1433) des Lê, ils furent rattachés au Nam-đạo 南道. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), ils furent de nouveau groupés pour former le Thiên-trường thừa-tuyên 天長承宣, qui devint le Sơn-nam thừa-tuyên 山南承宣, en la 10^e année du même règne (1469); et enfin le Sơn-nam xứ 山南處 en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490). Dans les années Hồng-thuận (1509-1516), il fut appelé *trần*. Sous les Mạc 莫 (1527-1677), les *lộ* de Thái-bình 太平, de Kiền-xương 建昌, de Long-hưng 龍興 et de Khoái-châu 快州 furent rattachés à Hải-dương 海陽. Sous les Lê 黎, en la 2^e année Cảnh-hưng 景興 (1741), on divisa [le *trần* de Sơn-nam] en deux *lộ* : Sơn-nam thượng 山南上 et Sơn-nam hạ 山南下; et avec les *phủ* de Trường-an 長安 et de Thiên-quan 天關, on forma le Thanh-hóa ngoại-trấn 清化外鎮. Sous les Tây-sơn (1778-1802), les deux *lộ* de Sơn-nam thượng et de Sơn-nam hạ devinrent deux *trần*. Sous les Nguyễn 阮, en la 1^{re} année de Gia-long (1802), ces deux *trần* furent rattachés au Bắc-thành 北城. En la 3^e année de Minh-mạnh (1822) on appela Sơn-nam trên 山南鎮 le *trần* de Sơn-nam thượng, et Nam-định trên 南定鎮 le *trần* de Sơn-nam hạ. En la 12^e année (1831), on prit, du *phủ* de Tiên-hưng 先興 du *trần* de Nam-định, les *huyện* de Hưng-nhân 興仁, de Diên-hà 延河, de Thần-khê 神溪, et, du *phủ* de Khoái-châu 快州 dans le *trần* de Sơn-nam, les cinq *huyện* de Đông-an 東安, Kim-động 金洞, Thiên-thị 天施, Tiên-lữ 仙侶, Phù-dung 芙蓉, pour instituer la province de Hưng-yên 興安省. Trois *phủ* du *trần* de Sơn-nam : Ứng-hòa 應和, Lý-nhân 里仁, Thường-tín 常信, avec le *huyện* de Từ-liêm 慈廉 enlevé du *phủ* de Quốc-oai 國威 de Sơn-tây 山西 et rattaché au *phủ* de Hoài-đức 懷德, constituèrent la province de Hanoi; on prit les quatre autres *phủ* du *trần* de Nam-định : Thiên-trường 天長, Nghĩa-hưng 義興, Kiền-xương 建昌, Thái-bình 太平 et le *huyện* de Thanh-quan 青關 du *phủ* de

Tiên-hưng, du Sơn-nam, qu'on rattacha au *phủ* de Kiên-xương 建昌, pour former la province de Nam-định 南定.

VI. — Le territoire du SƠN-TÂY 山西 dépendait du *bộ* de Chu-diên 朱戴 部 sous les Hùng-Vương (? — 258 av. J.-C.) ; de la commanderie de Siang (Tượng quận) sous les Ts'in 秦 (255-206 av. J.-C.) ; du *kiun* de Kiao-tche 交趾郡 (Giao-chí quận) sous les Han 漢 (111 av. J.-C. — 220 après). Sous les Wou 吳 (222-280), on en fit le *quận* de Tân-hưng 新興 qu'on rattacha au *châu* de Giao 交州. Sous les Tsin 晉 (265-420) il prit le nom de Sin-tch'ang kiun 新昌郡 (Tân-xương quận) qu'il conserva jusque sous les Song 宋 (420-479) et les Ts'i 齊 (447-502). Il devint le Hing-tcheou 興州 (Hưng-châu) sous les Tch'en 陳 (557-580) et le *tcheou* de Fong 峯州 (Phong-châu) sous les Souei 隋 (581-618) ; puis de nouveau le *tcheou* de Kiao 交州 (Giao-châu) sous les T'ang (618-907) ; il fut alors rattaché au *đạo* de Ling-nan 嶺南 (Lĩnh-nam). Sous les Đinh 丁 (968-980), les Lê 黎 (980-1009) et les Lý 李 (1009-1225), il fut transformé en *đạo* de Đà-giang 沱江. Les Trần 陳 (1225-1400) le divisèrent en quatre *lộ* : Tam-giang 三江, Tam-đái 三帶, Quảng-uy 廣威, Quốc-uy 國威, qui furent transformés en *trần* à la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397). Au début des Lê 黎 (1428-1789) on le divisa en trois *lộ*, appelés Quốc-uy thượng 國威上, Quốc-uy trung 國威中, Quốc-uy hạ 國威下 et qui furent rattachés au Tây-đạo 西道. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466) on l'appela Quốc-uy thừa-tuyên đạo 國威承宣道 ; en la 10^e année du même règne (1469), Sơn-tây thừa-tuyên đạo ; en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490), *xứ* [de Sơn-tây 山西] ; et pendant les années Hồng-thuận 洪順 (1509-1516), *trần* [de Sơn-tây]. Sous les Nguyễn, en la 1^{re} année de Gia-long 嘉隆 (1802) il fut rattaché au Bắc-thành 北城. En la 12^e année de Minh-mạnh 明命 (1831), on l'appela province de Sơn-tây 山西省 ; le *huyện* de Từ-liêm 慈廉 fut rattaché à la province de Hanoi et celui de Tam-nông 三農 à la province de Hưng-hóa 興化.

VII. — KINH-BẮC 京北 était le *bộ* de Vũ-ninh 武寧 au temps des Hùng-Vương (?-258 av. J.-C.). Il dépendait de la commanderie de Siang (Tượng quận) sous les Ts'in 秦 (255-206 av. J.-C.), du *kiun* de Kiao-tche 交趾郡 (Giao-chí) sous les Han (111 av.-220 après J.-C.) ; du *tcheou* de Kiao 交州 (Giao-châu) sous les Wou (222-280), les Tsin (265-420), les Souei (581-618) et les T'ang (618-907). Sous les Đinh 丁 (968-980), on l'appela *đạo* de Bắc-giang 北江. Sous les Lê 黎 (980-1009) et les Lý 李 (1009-1225), on l'organisa en *lộ* ; sous les Trần (1225-1400), on l'appela *lộ* de Bắc-giang et aussi *lộ* de Kinh-bắc 京北. En la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), il fut transformé en *trần*. Sous les Ming 明 (1414-1428), il fut divisé en deux *fou* appelés Pei-kiang 北江 (Bắc-giang) et Leang-chan 諒山 (Lạng-sơn) ; rattachés au Bắc-đạo 北道 en la 1^{re} année Thuận-thiên 順天 (1428) des Lê 黎, ces territoires furent transformés en *lộ* de Bắc-giang thượng 北江上 et Bắc-giang hạ 北江下 pendant la

période Thiệu-bình 紹平 (1434-1439). En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), on institua le Bắc-giang thừa-tuyên 北江承宣, qui en la 10^e année (1469) devint le Kinh-bắc thừa-tuyên ; en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490), le [Kinh-bắc] xứ et, pendant la période Hồng-thuận 洪順 (1509-1516), le *trần* [de Kinh-bắc]. Sous les Mạc 莫 (1527-1592) le *phủ* de Thuận-an 順安 fut rattaché à Hải-dương 海陽, et, sous les Lê 黎, en la 16^e année Quang-hưng 光興 (1593), fut rendu à son ancien *trần* [de Kinh-bắc]. Sous les Nguyễn, à la 1^{re} année Gia-long (1802), ce *trần* de Kinh-bắc fut rattaché au Bắc-thành 北城. En la 3^e année du règne de Minh-mạnh 明命 (1822), on l'appela *trần* de Bắc-ninh et à la 12^e année (1831), province de Bắc-ninh 北寧省.

VIII. — AN-BANG 安邦, au temps des Hùng-Vương 雄王 (?-258 av. J.-C.), était le *bộ* de Ninh-hải 寧海部. Sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.) il dépendait de la commanderie de Nan-hai 南海郡 ; sous les Han (111 av.-220 après J.-C.) de celle de Kiao-tche 交趾郡 (Giao-chí quận) et sous les Wou 吳 (222-280) du *tcheou* de Kiao 交州 (Giao-châu). Sous les Leang (502-557) il devint le *kiun* de Hai-ning 海寧郡 du *tcheou* de Hoang 黃州 ; sous les Souei (581-618), le *kiun* de Ning-yue 寧越 (Ninh-việt) ; sous les T'ang (618-907) le *kiun* de Yu-chan 玉山 (Ngọc-sơn) du *tcheou* de Lou 陸州 (Lục-châu). Avant les Đinh 丁 et les Lê 黎, ce fut le *trần* de Triều-dương 潮陽鎮 ; sous Lý Thái-Tổ 李太祖, à la 14^e année Thuận-thiên 順天 (1023), ce *trần* fut transformé en *châu* de Vinh-an 永安 ; en la 10^e année Đại-dĩnh 大定 de Anh-Tôn 英宗 (1149), on institua le *trang* de Vân-đồn 雲屯庄 ; sous Trần Thái-Tôn, en la 11^e année Thiên-ứng-chính-bình 天應政平 (1242), il devint le *lộ* de Hải-dòng 海東 et, en la 5^e année Thiệu-phong 紹豐 de Dụ-Tôn 裕宗 (1345), le *trần* de Vân-đồn 雲屯. Sous les Ming (1414-1428), il fut rattaché au *tcheou* de Tsing-an, du *fou* de Sin-an (*châu* de Tĩnh-an 靖安 du *phủ* de Tân-an 新安) et sous les Lê, au début de la période Thuận-thiên 順天 (1428-1433) au Đông-đạo 東道, sous le nom de An-bang. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), ce fut le An-bang thừa-tuyên ; en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490), le An-bang xứ et le *trần* de An-bang pendant les années Hồng-thuận 洪順 (1509-1516). Sous les Mạc (1527-1592), deux *châu* et quatre *đồng* 峒 de ce *trần* furent donnés à la Chine ; ce furent les *châu* de Thạch-tích 石昔 et de Niêm-lãng 粘浪 et les *đồng* de Cỗ-sâm 古森, Tư-lãm 澌廩, Kim-lặc 金勒, Liễu-cát 了葛. Sous les Lê 黎 après la période de restauration (1592), par respect pour un des noms de l'empereur Anh-Tôn 英宗, on changea le nom de An-bang en celui de An-quảng 安廣. Sous les Tây-sơn (1778-1802), on rattacha au *trần* de An-quảng, le *phủ* de Kinh-môn 荊門 du *trần* de Hải-dương 海陽. A la 1^{re} année Gia-long (1802), ce *phủ* fut rendu au *trần* de Hải-dòng 海東, mais un autre *phủ*, celui de Hải-dòng 海東, fut rattaché au *trần* de An-quảng 安廣 ; ce *trần* dépendait alors du Bắc-thành. En la 3^e année de Minh-mạnh 明命 (1822), on changea le nom en celui de *trần* de Quảng-an 廣安 et à la 12^e année (1831), il devint la province de Quảng-yên 廣安省.

IX. — Le territoire de TUYÈN-QUANG 宣光 dépendait au temps des Hùng-Vương (?-258 av. J.-C.) du *bộ* de Vũ-dịnh 武定, sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.) du *kiun* de Nan-hai 南海 (Nam-hải), sous les Han 漢 (111 av.-220 après J.-C.) du *kiun* de Kiao-tche (Giao-chí 交趾), sous les Wou 吳 (222-280) du *tcheou* de Kiao (châu de Giao 交州). Sous les T'ang (618-907), il devint le *tcheou* de Yang (Đương-châu 陽州). Sous les Đinh (968-980) il fut divisé en *đạo*, et cette division fut maintenue sous les Lê (980-1009) et les Lý (1009-1225). Sous les Trần 陳 (1225-1400), il fut rattaché au *lộ* de Quốc-vy 國威路 sous le nom de *châu* de Tuyền-quang 宣光. En la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), on l'appela *trần* et sous les Ming 明 (1414-1428), *phủ* de Tuyền-quang 宣光府. Au début des Lê (1418), il fut rattaché au Tây-đạo 西道. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), fut institué le Tuyền-quang thừa-tuyền 宣光承宣 qui fut, en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490), transformé en Tuyền-quang xứ 宣光處; pendant la période Hồng-thuận (1509-1516) il devint le Minh-thuận trần 明順鎮. Sous les Nguyễn 阮, en la 1^{re} année de Gia-long 嘉隆 (1802), il fut de nouveau appelé *trần* de Tuyền-quang 宣光鎮; et en la 12^e année de Minh-mạnh 明命 (1831), devint la province de Tuyền-quang 宣光省.

X. — Le HƯNG-HÓA 興化 dépendait sous les Hùng-Vương (?-258 av. J.-C.) du *bộ* de Tân-hưng 新興; sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.) du *kiun* de Siang 象郡 (Trợng quận); sous les Han 漢 (111 av.-220 après J.-C.) du *kiun* de Kiao-tche (Giao-chí 交趾) et sous les Wou 吳 (222-280) du *tcheou* de Kiao (châu de Giao 交州). Sous les Souei (581-618) et les T'ang (618-907) il devint le Tche-tcheou (Chi-châu 芝州). Sous les Đinh 丁 (968-980) il fut divisé en *đạo*. Sous les Lê 黎 (980-1009) et les Lý 李 (1009-1225), il fut transformé en deux *châu*: ceux de Lâm-tây 臨西 et de Đàng-châu 登州. Sous les Trần 陳 (1225-1400) il fut rattaché au *đạo* de Đà-giang 沱江. En la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), il fut appelé *trần* de Thiên-hưng 天興. Sous les Ming (1414-1428), on le divisa en deux *châu* appelés Gia-hưng 嘉興 et Qui-hóa 歸化. Sous les Lê 黎, pendant la période Thuận-thiên 順天 (1428-1433), furent créés les deux *lộ* de Gia-hưng et de Qui-hóa qui furent rattachés au Tây-đạo 西道. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), il fut appelé Hưng-hóa thừa-tuyền 興化承宣; en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490), Hưng-hóa xứ 興化處; et *trần* de Hưng-hóa pendant les années Hồng-thuận 洪順 (1509-1516). Pendant la période Cảnh-hưng (1740-1786), six *châu*: Tung-lăng 嵩陵, Lệ-tuyền 醴泉, Hoàng-nham 黃巖, Hợp-phì 合肥, Tuy-phụ 綏阜, Khiêm-châu 謙州, de ce *trần* furent rattachés à la province du Yunnan 雲南. Sous les Nguyễn 阮, en la 1^{re} année de Gia-long 嘉隆 (1802) il fut de nouveau transformé en *trần* et fut rattaché au Bắc-thành 花城; en la 12^e année de Minh-mạnh 明命 (1831) on lui adjoignit le *huyện* de Tam-nông 三農 de la province de Sơn-tây 山西, pour constituer la province de Hưng-hóa 興化省.

XI. — Le territoire de LẠNG-SƠN 諒山 s'appelait *bộ* de Lục-hải 陸海 部 sous les Hùng-Vương (?-258 av. J.-C.); (il fut rattaché) au *kiun* de Nan-hai 南海 (Nam-hải) sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.); il dépendit du *kiun* de Giao-chí 交趾 sous les Han (111 av. — 220 après J.-C.), du *tcheou* de Kiao 交州 (Giao-châu) sous les Wou (222-280) ainsi que sous les Souei (581-618) et les T'ang (618-907). Sous les Đinh 丁 (968-980), il fut transformé en *đạo* et sous les Lè 黎 (980-1009) et les Lý 李 (1009-1225) en *lộ*. Au début des Trần 陳 (1225-1400) il devint le *lộ* de Lạng-giang 諒江路. En la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), on le transforma en *trần*. Sous les Ming 明 (1414-1428), il fut appelé *phủ* de Lạng-sơn 諒山, après avoir perdu, au temps des Hồ 胡 (1400-1407), 59 villages (村) appartenant au *châu* de Lộc-bình 祿平 et qui furent rattachés au *tcheou* chinois de Sseu-ming 思明 (Tư-minh). Au début des Lè (1418-1526), il fut rattaché au Bắc-đạo 北道. Appelé Lạng-sơn thừa-tuyên 諒山承宣, en la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), il prit le nom de Lạng-sơn xứ 諒山處 en la 21^e année Hồng-đức 洪德 (1490), puis celui de (Lạng-sơn) *trần* pendant les années Hồng-thuận 洪順 (1509-1516). Sous Gia-long 嘉隆 des Nguyễn, en la 1^{re} année (1802), il conserva ce dernier nom et fut rattaché au Bắc-thành; à la 12^e année de Minh-mạnh 明命 (1831) il fut appelé province de Lạng-sơn 諒山省.

XII. — Rattaché au *bộ* de Vũ-dịnh 武定 sous les Hùng-Vương (?-258 av. J.-C.) le territoire de NINH-SÓC 寧朔 dépendait du *kiun* de Siang 象郡 (Trợng quận) sous les Ts'in 秦 (255-206 av. J.-C.) et de celui de Giao-chí 交趾 sous les Han 漢 (111 av.-220 après J.-C.). Sous les T'ang 唐 (618-907) il fut appelé *châu* de Vũ-ngã 武峨. Sous les Đinh 丁 (968-980), on en fit un *đạo*. Au temps des Lè 黎 (980-1009) et des Lý 李 (1009-1225), on l'appela *châu* de Thái-nguyên 太原; sous les Trần 陳 en la 10^e année Quang-thái 光泰 (1397), *trần* de Thái-nguyên et sous les Ming 明 (1414-1428), *phủ* de Thái-nguyên. Au début des Lè 黎 (1418-1526) on le rattacha au Bắc-đạo 北道. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466), on y institua le Thái-nguyên thừa-tuyên 太原承宣. (En 1469) on le transforma en Ninh-sóc thừa-tuyên et le *phủ* de Bắc-bình 北平 lui fut rattaché. Pendant les années Hồng-đức 洪德 (1470-1497), (ce *phủ* de Bắc-bình) fut appelé *phủ* de Cao-bằng 高平 et dépendit comme auparavant du Ninh-sóc; en la 2^e année Vĩnh-trị 永治 (1677) on constitua le *trần* de Cao-bằng 高平鎮, avec les 4 *châu* du (*phủ*) de Cao-bằng (1), tandis que les *phủ* de Phú-bình 富平 et de Thông-hóa 通化 étaient rattachés au *trần* de Thái-nguyên. Sous les Nguyễn, au début des années Gia-long (1802-1819) le nom de *trần* de Cao-bằng fut conservé, et le territoire fut rattaché au Bắc-thành 北城. En la 12^e année de Minh-mạnh (1831) le *trần* de Thái-nguyên devint province de Thái-nguyên 太原省 et le *trần* de Cao-bằng, province de Cao-bằng 高平省.

(1) Ces *châu* étaient: Thượng-lương 上琅; Hạ-lương 下琅; Thạch-lâm 石林 et Quảng-uyên 廣淵.)

CAPITALE. — Phụng-thiên 奉天 dépendait sous les Hùng-Vương (?-258 av. J.-C.) du *bộ* de Giao-chí 交趾; sous les Ts'in (255-206 av. J.-C.) de la commanderie de Siang 象都 (Tượng quận). Sous les Han 漢 (111 av.-220 après J.-C.) on le rattacha à Long-bien 龍編; il devint le lieu de juridiction du Kiao-tcheou 交州 (Giao-châu) sous les Wou 吳 (222-280); les T'ang y instituèrent le *fou* du Protectorat général d'Annam. Les Đinh (968-980) et les Lê (980-1009) le rattachèrent au *đạo* de Giao-chau. Sous les Lý, à la période Thuận-thiên 順天 (1010-1028), on y établit la capitale qui fut appelée Thăng-long 昇龍 et aussi Nam-kinh 南京. Sous les Trần 陳 (1225-1400), pendant les années Thiệu-bảo 紹寶 (1279-1285), on l'appela Trung-kinh 中京, nom qui par la suite fut changé en Đông-dò 東都. Ce fut le lieu de juridiction du Kiao-tcheou *fou* (Giao-châu phủ) sous les Ming (1414-1428); il était alors appelé Tong-kouan tch'eng 東關城 (Đông-quan thành). Les Lê y établirent de nouveau leur capitale et l'appelèrent Thăng-long 昇龍. En la 7^e année Quang-thuận 光順 (1466) ce fut le *phủ* de Trung-dò 中都府, duquel dépendaient les *huyện* de Quảng-đức 廣德 et de Vĩnh-xương 永昌. A la 10^e année de la même période (1469), on l'appela de nouveau *phủ* de Phụng-thiên 奉天府; puis au temps des Tây-sơn (1778-1802) on l'appela Bắc-thành 北城. En la 1^{re} année de Gia-long 嘉隆 (1802) fut institué le Bắc-thành tổng-trần 北城總鎮 auquel le *phủ* de Phụng-thiên fut rattaché. En la 4^e année de la même période (1805), le nom de Thăng-long 昇龍 fut remplacé par celui de Thăng-long 昇隆, et celui de Phụng-thiên par celui de Hoài-đức 懷德. En la 12^e année de Minh-mạnh (1831) on prit le *huyện* de Từ-liem 慈廉 du *phủ* de Quốc-oai de la province de Sơn-tây 山西 pour le rattacher au *phủ* de Hoài-đức et le placer ainsi dans la province de Hanoi.

. . .

「Les *phủ*, les *huyện* et les *châu* qui ont changé de nom sont:」.

Le *phủ* de Thiệu-thiên 紹天, aujourd'hui *phủ* de Thiệu-hóa 紹化; le *huyện* de Vinh-phúc 永福 aujourd'hui *huyện* de Vinh-lộc 永祿; celui de Quảng-bình 廣平 qui, après avoir été appelé *huyện* de Quảng-địa 廣地, est devenu *huyện* de Quảng-té 廣濟; celui de Thuận-lộc 淳祿, aujourd'hui *huyện* de Hậu-lộc 厚祿; le *phủ* de Thanh-dò 清都 aujourd'hui divisé en deux *phủ*: celui de Quảng-hóa 廣化 et celui de Thọ-xuân 壽春; les trois *châu* de Quan-gia 關椰, de Tầm 蠶 et de Sấm 岑 dépendent actuellement du *châu* de Quan-hóa 觀化. — Tous sont rattachés à la province de Thanh-hóa 清化.

Le *huyện* de Kỳ-hoa 奇花 aujourd'hui appelé Kỳ-anh 奇英 et le *phủ* de Hà-hoa 河花, aujourd'hui *phủ* de Hà-thanh 河清, de la province de Hà-tĩnh 河靜省.

Le *phủ* de Trà-lân 茶麟, aujourd'hui appelé Tương-dương 襄陽; Ngọc-ma 玉麻, divisé aujourd'hui en deux *phủ* appelés Trần-biên 鎮邊 et Trần-

định 鎮定; le *phủ* de Lâm-an 臨安, aujourd'hui *phủ* de Trân-tĩnh 鎮靜; le *huyện* de Chân-phúc 眞福, aujourd'hui *huyện* de Chân-lộc 眞祿; le *huyện* de Hội-ninh 會寧, aujourd'hui *huyện* de Hội-nguyên 會元; le *phủ* de Anh-đô 英都 aujourd'hui appelé Anh-sơn 英山 et le *huyện* de Vinh-khang 永康, aujourd'hui *huyện* de Vinh-hòa 永和. — Tous dépendent de la province de Nghê-an 乂安.

Le Thuận-hóa 順化 est aujourd'hui le territoire de Thừa-thiên 承天, de Quảng-bình 廣平 et de Quảng-trị 廣治. Le *huyện* de Đan-diễn 丹田 a servi à former les *huyện* de Quảng-diễn 廣田 et de Phong-diễn 豐田; celui de Kim-trà 金茶 a donné naissance aux deux *huyện* de Hương-trà 香茶 et de Hương-thủy 香水; celui de Tư-vinh 思榮 a servi à former les *huyện* de Phú-vinh 富榮 et de Phú-lộc 富祿. — Tous dépendent du *phủ* de Thừa-thiên 承天府.

Le *huyện* de Vũ-xương 武昌 est aujourd'hui le *huyện* de Đăng-xương 登昌; le *châu* de Minh-linh 明靈 a servi à former les *huyện* actuels de Minh-linh 明靈 et de Do-linh 由靈. — Tous sont dans la province de Quảng-trị 廣治.

Le *huyện* de Khang-lộc 康祿 a formé les *huyện* de Phong-lộc 豐祿 et de Phong-đăng 豐登; le *châu* de Bắc Bô-chính 北布政 est aujourd'hui représenté par les deux *huyện* de Bình-chính 平政 et de Minh-chính 明政; le *châu* de Nam Bô-chính 南布政 est aujourd'hui appelé *huyện* de Bò-trạch 布澤. — Tous sont dans la province de Quảng-bình 廣平省.

Le *phủ* de Thượng-hồng 上洪 est aujourd'hui le *phủ* de Bình-giang 平江府; le *phủ* de Hạ-hồng 下洪 est aujourd'hui le *phủ* de Ninh-giang 寧江 et le *huyện* de Gia-phúc 嘉福 est aujourd'hui le *huyện* de Gia-lộc 嘉祿. — Tous dépendent de la province de Hải-dương 海陽.

Le *phủ* de Ứng-thiên 應天, aujourd'hui *phủ* de Ứng-hòa 應和; celui de Lệ-nhân 莅仁, aujourd'hui appelé Lý-nhân 里仁, dépendent tous deux de la province de Hà-nội.

Le *huyện* de Phù-dung 芙蓉 est aujourd'hui appelé *huyện* de Phù-cừ 芙渠; le *phủ* de Tân-hưng 新興 est aujourd'hui le *phủ* de Tiên-hưng 先興 et le *huyện* de Ngự-thiên 御天 est aujourd'hui le *huyện* de Hưng-nhân 興仁. — Tous dépendent de la province de Hưng-yên 興安.

Le *huyện* de Vọng-doanh 望瀛 aujourd'hui appelé Phong-doanh 豐盈 et celui de Thanh-lan 靑蘭, aujourd'hui Thanh-quan 靑關, dépendent tous deux de la province de Nam-định 南定.

Le *phủ* de Trường-an 長安, aujourd'hui *phủ* de An-khánh 安慶, le *huyện* de An-khang 安康, aujourd'hui *huyện* de An-khánh 安慶 et celui de Lạc-tho 樂土, aujourd'hui appelé Lạc-an 樂安, dépendent tous trois de la province de Ninh-bình 寧平.

Le *phủ* de Tam-đái 三帶 est aujourd'hui appelé *phủ* de Vinh-trường 永祥; le *huyện* de Phù-khang 扶康 est aujourd'hui celui de Phù-ninh 扶寧; celui de Hoa-khê 花溪 est aujourd'hui Cẩm-khê 錦溪; celui de Hạ-hoa 夏花 est aujourd'hui Hạ-hòa 夏和; celui de Đông-lan 東蘭 est aujourd'hui Hùng-

quan 雄關; celui de Tây-lan 西蘭 est aujourd'hui Tây-quan 西關 et celui de Minh-ngĩa 明義 est aujourd'hui Tùng-thiện 從善. — Tous sont dans la province de Sơn-tây 山西.

Le [trần de] Kinh-bắc 京北 est aujourd'hui la province de Bắc-ninh 北寧; en dépendent : le *phủ* de Bắc-hà 北河, aujourd'hui *phủ* de Đa-phúc 多福; le *huyện* de Gia-định 嘉定, aujourd'hui appelé Gia-bình 嘉平; celui de Kim-hoa 金花, aujourd'hui *huyện* de Kim-anh 金英.

Du An-bang 安邦, aujourd'hui province de Quảng-yên 廣安, dépend le *huyện* de Hoa-phong 花峯, aujourd'hui appelé Nghiêu-phong 堯封.

Le *châu* de Bảo-lạc 保樂 a été divisé en deux *huyện* : Đê-định 底定 et Vĩnh-diên 永奠 qui dépendent de la province de Tuyên-quang 宣光.

Le *huyện* de Thanh-xuyên 靑川, aujourd'hui *huyện* de Thanh-sơn 靑山 et le *châu* de Phù-hoa 符花 aujourd'hui *châu* de Phù-an 扶安, sont dans la province de Hưng-hóa 興化.

Le *châu* de Thất-tuyền 七泉, aujourd'hui *huyện* de Thất-khê 七溪, le *châu* de Văn-lan 文蘭, aujourd'hui *huyện* de Văn-quan 文關 et celui de An-bác 安博 aujourd'hui *huyện* du même nom dépendent de la province de Lạng-sơn 諒山.

Ninh-sóc 寧朔, aujourd'hui province de Thái-nguyên 太原 dont dépend le *huyện* de Bình-tuyền 平泉, aujourd'hui *huyện* de Bình-xuyên 平川.

Le *phủ* de Cao-bình 高平 est aujourd'hui la province de Cao-bằng 高平; les *châu* de Thượng-lang 上琅, de Hạ-lang 下琅 et de Quảng-uyên 廣淵 qui en dépendent sont tous trois aujourd'hui transformés en *huyện*.

Le *phủ* de Phụng-thiên 奉天, aujourd'hui appelé Hoài-đức 懷德, le *huyện* de Quảng-đức 廣德, aujourd'hui Vĩnh-thuận 永順 et le *huyện* de Vĩnh-xương 永昌, aujourd'hui Thọ-xương 壽昌, dépendent tous de la province de Hanoi. »

. . .

B — (Chap. 22, f^o 7 v^o et ss) Le QUẢNG-NAM 廣南.

« Le Quảng-nam était composé de 3 *phủ* et de 9 *huyện* : 1^o) le *phủ* de THĂNG-HOA 升花 comprenant 3 *huyện*, ceux de Lè-giang 黎江, de Hà-dông 河東 et de Hi-giang 熙江 ; 2^o) le *phủ* de TƯ-NGHĨA 思義 comprenant les 3 *huyện* de Bình-sơn 平山, de Mộ-hoa 慕花, de Nghĩa-giang 義江 ; 3^o) celui de HOÀI-KHÂN 懷仁 comprenant les 3 *huyện* de Bồng-sơn 蓬山, de Phù-ly 符離 et de Tuy-viên 綏遠 ().

Le Quảng-nam était compris dans l'ancien pays de Việt-thường 越裳; il dépendait de la commanderie de Siang 象郡 (Tương quận) sous les Ts'in 秦

() Extrait du *Thiên Nam dư hạ tập* cf. *supra*, p. 7-8.

(255-206 av. J.-C.) ; du Je-nan 日南 (Nhứt-nam) sous les Han 漢 (111 av.-220 après J.-C.) ; du Lin-yì 林邑 (Lâm-âp) sous les T'ang 唐 (618-907) ; c'était le territoire des deux pays appelés Xiêm-dộng 占洞 et Lý-châu 里州 du Tchan-tch'eng 占城 (Chiêm-thành) sous les Song 宋 (960-1279) ; il fut rattaché au *châu* de Hoá 化州 sous les Trần 陳 (1225-1400). Au temps des Hồ 胡 (1400-1407) les pays de Đại-xiêm 大占 et de Cổ-lũy 古壘 furent pris aux Chams et furent transformés en 4 *châu* : ceux de Thăng, de Hoa, de Tư et de Nghĩa (升, 花, 思, 義). Sous les Ming 明 (1414-1428), il fut appelé *phủ* de Thăng-hoa 升花. Au début des Lê (1428-1789), il fut abandonné et fut appelé : « frontière méridionale (du royaume) 南界 » ; ce territoire fut alors occupé par les Chams ; mais en la 3^e année Hồng-đức (1472) ⁽¹⁾, le roi Lê Thánh-Tôn 聖宗 vainquit le Champa, reprit ce pays et l'appela Quảng-nam thừa-tuyên 廣南承宣, en le divisant en trois *phủ* et 9 *huyện*.

Sous les Nguyễn 阮, notre souverain 太祖嘉裕皇帝, dans la 45^e année de son règne (1602), lui donna le nom de *doanh* de Quảng-nam 廣南營 et transforma en *phủ* le *huyện* de Điện-bàn 奠磐 du *phủ* de Triệu-phong 肇豐, du Thuận-hoá 順化. A ce *phủ* furent rattachés le *huyện* de Duy-xuyên 維川, ancien *huyện* de Hi-giang 熙江, et les *huyện* de Hoà-vĩnh 和榮 et de Diên-phúc 延福 nouvellement créés. On changea également le nom du *huyện* de Lè-giang 黎江 en Lè-dương 醴陽, *huyện* qui, avec celui de Hà-dông 河東, fut de nouveau rattaché au Thăng-hoa 升花. En outre le nom du *phủ* de Tư-nghĩa 思義 fut changé en Quảng-nghĩa 廣義, celui du *phủ* de Hoài-nhàn 懷仁. Avec le territoire au sud de la chaîne de Cù-mông 虬蒙, on créa deux *huyện*, ceux de Đồng-xuân 同春 et de Tuy-hoà 綏和 et le *phủ* de Phú-yên 富安, qu'on rattacha à la province de Quảng-nam. En 1803 on groupa les 2 *phủ* de Thăng-hoa 升花 et de Điện-bàn 奠磐 pour en faire le *doanh* de Quảng-nam 廣南營. On fit un *doanh* de Quảng-nghĩa, du *phủ* de Quảng-nghĩa ; un *doanh* de Bình-dịnh 平定營 du *phủ* de Qui-nhàn 歸仁 ; un *doanh* de Phú-yên 富安營, du *phủ* de Phú-yên. Ces quatre *doanh* furent transformés en 1808 en quatre *trân* ; puis en la 12^e année de Minh-mạnh (1831) ces *trân* devinrent provinces 省. En la 16^e année du même règne (1835), une partie du *huyện* de Duy-xuyên 維川, dépendant du *phủ* de Điện-bàn de la province de Quảng-nam fut prise pour former le *huyện* de Quê-sơn 桂山 qu'on rattacha au *phủ* de Thăng-hoa 升花 avec les deux *huyện* de Hà-dông 河東 et de Lè-dương 醴陽. On changea de nouveau le nom du *phủ* de Quảng-nghĩa 廣義 en Tư-nghĩa 思義 et on transforma le *phủ* de Qui-nhàn 歸仁 du Bình-dịnh en *phủ* de Hoài-nhàn 懷仁 ; on divisa le *huyện* de Phù-ly 符離 en deux *huyện* appelés Phù-mĩ 符美 et Phù-cát 符吉, qu'on rattacha (à ce *phủ* de Hoài-nhàn) avec le *huyện* de Bồng-sơn 蓬山 ; on partagea le *huyện* de Tuy-viên 綏遠 pour y créer le *huyện* de Tuy-phúc 綏福 et instituer le *phủ* de An-nhàn

(1) Lire : 2^e année (1471).

安仁. Le *phủ* de Phú-yên 富安 fut appelé *phủ* de Tuy-an 綏安, et on y rattacha les *huyện* de Đồng-xuân 同春 et de Tuy-hoà 綏和. En la 1^{re} année de Thiệu-trị 紹治 (1841) le Thăng-hoa du Quảng-nam fut appelé *phủ* de Thăng-bình 升平府; on appela *huyện* de Mộ-đức 慕德 le *huyện* de Mộ-hoa 慕花. En la 5^e année Tự-đức 嗣德 (1852), les *huyện* de Tuy-viên 綏遠 et de Tuy-phúc 綏福 du *phủ* de An-nhàn 安仁 furent rattachés au *phủ* de Hoài-nhàn 懷仁 et, en la 18^e année du même règne (1865), ils firent retour à l'ancien *phủ* de An-nhàn 安仁. La province de Phú-yên 富安省 fut alors transformée en *đạo* pour être rattachée à la province de Bình-dịnh 平定省; à la 29^e année (1876), elle redevint province de Phú-yên. »

L. AUROUSSEAU.

LA STÈLE ARABE DU PHNOM BAKHEN

Au cours des travaux exécutés en 1920 au Phnom Bakhen, près d'Añkor Thom, la démolition partielle de la ceinture de maçonnerie qui fermait les entrées du sanctuaire a fait découvrir une petite stèle de 0 m. 37 de haut sur 0 m. 27 de large et 0 m. 85 d'épaisseur, portant quatre lignes de caractères arabes (cf. pl. XX et BEFEO., XX, IV, 208). M. Gabriel Ferrand a bien voulu nous communiquer, au sujet de cette inscription, les renseignements suivants :

« Les deux premières lignes ne présentent aucune difficulté. On y lit :

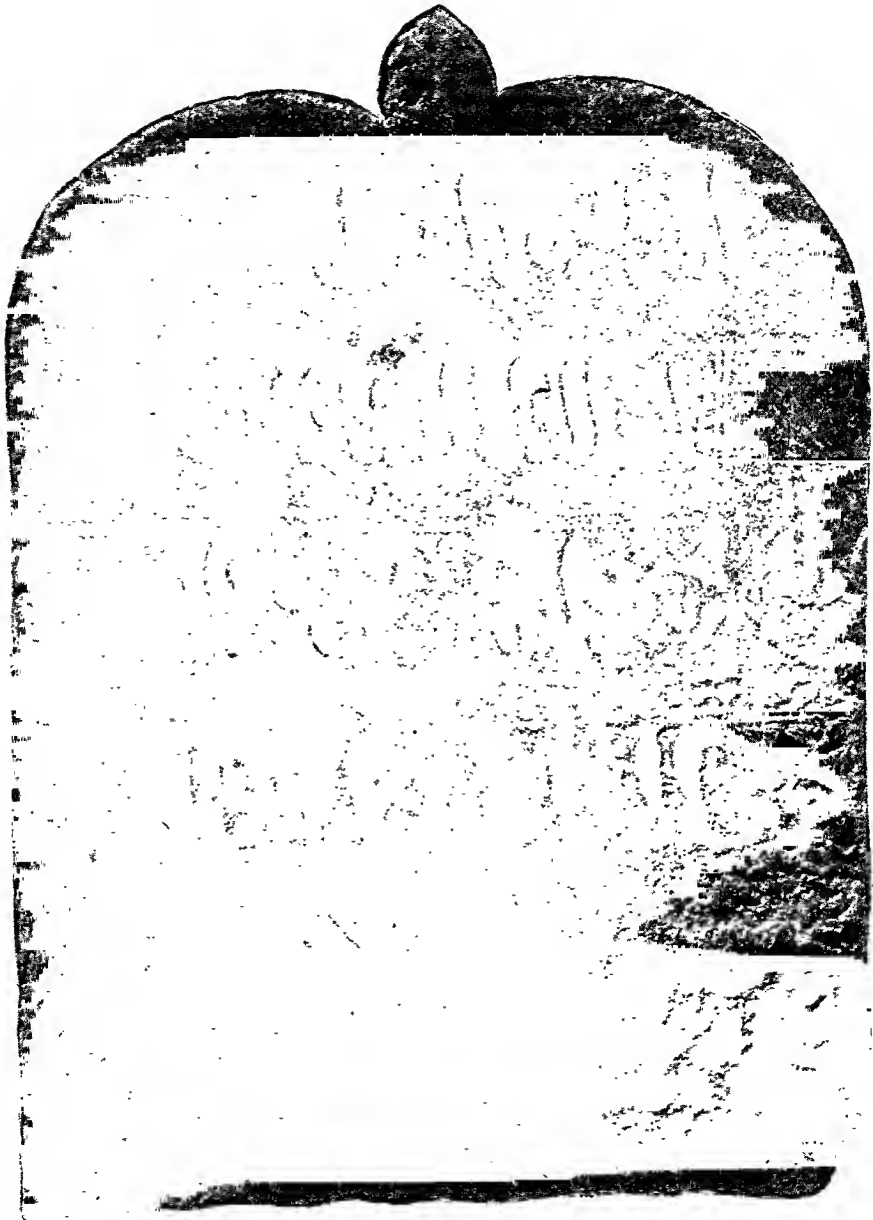
I. La formule pieuse liminaire de tout texte musulman : « *Bismi' llahi'r-raḥmani'r-raḥīmi*. — Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ».

II. La *šahāda* ou profession de foi musulmane : « *Lā ilaha illa'llahir wa Muḥammad-un rasūlu' llahi*. — Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et Muḥammad est l'envoyé d'Allah ».

III. Notre confrère Gaudefroy-Demombynes y a reconnu le 13^e verset de la 61^e sourate du *Ḳorān* : « *Naṣrun mina' llahi wa fathun karībun wa bašširi'l-mūminīna*. — Aide venant d'Allah et victoire prochaine ; et annonce la bonne nouvelle aux Croyants ».

IV. La quatrième ligne est illisible ; nous n'en avons rien tiré.

Les caractères arabes sont beaux et relativement modernes. Il semble bien que le lapicide ne connaissait pas l'alphabet arabe. C'était sans doute un sculpteur du pays copiant un modèle qui lui avait été fourni. Ainsi, les dernières lettres de la ligne III peuvent difficilement représenter *al-mūminīna* ; on ne peut être affirmatif à cet égard que parce qu'il s'agit d'un verset du *Ḳorān* dont les mots précédents sont restitués avec certitude. »



STÈLE ARABE DU PHNOM BAKHÈS.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine française.

Histoire militaire de l'Indochine des débuts à nos jours (Janvier 1922) [la couverture porte : « de 1664 à nos jours »] établie par des officiers de l'Etat-Major sous la haute direction du Général de division Puypéroux, Commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, Monsieur Maurice Long, Député, étant Gouverneur général de l'Indochine. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1922, gr. in-4°, 376 pp., croquis, planches et cartes.

Cette *Histoire militaire*, faite surtout en vue de l'Exposition Coloniale de Marseille, a tous les caractères d'une publication officielle. Elle est constituée essentiellement par une série d'indications précises sur les opérations des troupes françaises au cours des diverses campagnes d'ensemble et de détail qui furent conduites en ce pays pour en assurer la conquête et la pacification.

Il ne faut donc pas espérer trouver dans ce gros volume ce que son titre pourrait inciter à y chercher. L'histoire dont il est ici question n'a rien à voir avec l'organisation militaire de l'Annam ou du Cambodge durant les longues années qui ont précédé l'arrivée des Français en Indochine. Il faut même ajouter que la partie qui traite des *pionniers de notre influence en Indochine* est insuffisante ; les pages qui sont consacrées à ces « débuts » fourmillent d'erreurs de fond et de forme ⁽¹⁾. De plus l'impression est généralement défectueuse, par suite de négligences dans la correction typographique. Enfin on souhaiterait trouver à la fin de cet énorme volume, sinon un index qui serait pourtant bien utile, du moins l'aide indispensable d'une table des matières.

En revanche, pour tout le récit des étapes de l'occupation française, c'est-à-dire dans sa majeure partie (p. 39 à la fin), cette *Histoire militaire* est une mine de renseignements précieux et qu'on chercherait vainement ailleurs. Les moindres reconnaissances, les plus petits combats sont, comme les expéditions plus importantes, racontés avec l'énergie et la précision qui sont les principales qualités du style militaire. Ces récits sont éclairés à profusion par d'excellents croquis schématiques. L'ouvrage, agrémenté

(1) Exemples : (p. 21). Le début de l'influence française en Indochine ne date pas de 1585. — Le P. de Rhodes était en Cochinchine dès 1625 et au Tonkin de mars 1627 à mai 1630. — *Id.* et *passim* : lire Pigneau de Béhaine (et non Pigneault), etc.

de nombreuses et belles photographies, est complété par quelques cartes extraites de l'*Atlas* du Service Géographique de l'Indochine.

En résumé, malgré certaines imperfections matérielles, cet intéressant volume nous donne un tableau suggestif des grandes luttes et des efforts répétés que la France a dû, au prix de sacrifices inoubliables, soutenir dans ce pays pour assurer, avec notre domination, la paix et la sécurité aux populations indigènes. C'est, dans la forme la plus simple et la plus émouvante, une belle page de l'histoire de l'expansion française en Asie.

L. AUROUSSEAU.

TRAN VAN CHUONG. — *Essai sur l'esprit du droit sino-annamite*. — Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1922. gr. in-8°. 223 pp.

Dans cette thèse intéressante, un jeune Annamite docteur en droit, M. Trần-văn-Chương, a voulu dégager l'esprit des institutions sino-annamites et l'expliquer par l'étude historique et psychologique de la mentalité sociale des Chinois et des Annamites.

M. Trần-văn-Chương expose d'abord ses connaissances sur les sources historiques du droit sino-annamite moderne, c'est-à-dire sur les monuments de la littérature chinoise ancienne, connus sous le nom de cinq classiques, *wou-king* (s. a. *ngũ-kinh*) 五經, soit : *Yi-king* 易經, *Chou-king* 書經, *Che-king* 詩經, *Li-ki* 禮記, *Tch'ouen-tsi'ieou* 春秋. L'essentiel de la conception chinoise de la morale et de la vie se trouvant contenu dans les sages maximes de ces livres vénérés, ils sont devenus des sources d'inspiration pour le législateur et leur influence se manifeste encore avec force dans les dispositions des textes juridiques modernes, tels que les statuts de l'Empire, le Recueil des Rites et le Code de Gia-long.

L'auteur se demande comment s'est exercée cette influence du droit naturel sur le droit positif et de quelle façon le droit sino-annamite moderne s'est formé sur les apports de l'antique morale chinoise. Il écarte la jurisprudence et la doctrine, qui sont toutes deux inconnues en pays sino-annamite et n'ont joué aucun rôle dans la formation du droit. Seule l'action directe du législateur, c'est-à-dire la volonté du souverain, s'exerçant par la loi, a cherché à traduire les préceptes moraux par des dispositions expresses appuyées sur la menace de sanctions pénales. Aux injonctions de cette loi écrite il faut ajouter les exigences presque aussi impérieuses de la coutume, qui sont basées sur le respect traditionnel de la morale confucéenne et qui règlent de manière toujours semblable les questions non prévues par la loi.

Cette loi sino-annamite moderne, fidèle reflet d'une éthique vivante et réaliste, ignore les principes abstraits et néglige presque toujours les règles générales. Le droit qu'elle fixe est une véritable morale appliquée où le législateur s'est efforcé de prévoir et de régler le plus grand nombre possible de cas d'espèce.

Les caractères essentiels de ce droit se marquent par le fait que l'ordre public y est presque seul réglementé et que les intérêts privés y sont généralement négligés. La notion de devoir domine et efface celle de droit. La morale n'ayant aucun caractère religieux, le droit qui se fonde sur elle est essentiellement laïque et n'a qu'un seul but, celui de moraliser les classes sociales.

Les préceptes moraux essentiels, codifiés par le législateur pour atteindre ce but, s'inspirent presque tous du sentiment de *respect* et de la doctrine de *piété filiale* ; ce sentiment et cette doctrine sont les deux pôles de la morale chinoise. L'auteur estime, et nous ne le contredirons pas, que cette morale est « belle et pure » et ne repose que sur la raison et sur la vertu. D'elle est sorti ce droit sino-annamite qui lui a donné l'appui de son autorité. A cette doctrine laïque manquait en effet la force des lois religieuses qui s'imposent d'elles-mêmes à la conscience ; le législateur moraliste a su lui insuffler une puissance quasi-religieuse en prêtant à l'éthique confucéenne le secours de rites obligatoires et le concours de peines menaçantes. C'est ainsi que le code lui-même n'est plus qu'une longue leçon de morale expérimentale avec sanctions immédiates.

L'auteur analyse les dispositions mêmes de la loi, et montre que les préceptes impératifs y tempèrent singulièrement les droits de l'individu (par exemple le droit de propriété) et vont jusqu'à annuler parfois la liberté individuelle. Le droit annamite n'est autre chose qu'une morale appliquée dans l'intérêt exclusif du corps social.

Après avoir ainsi étudié le droit dans ses principes, dans ses dispositions et dans son esprit, M. Trần-văn-Chương nous indique les principales applications qui en sont faites. Ce chapitre (p. 139 à la fin) est, de beaucoup, le meilleur de l'ouvrage.

Construites sur la solide charpente des rites quasi-religieux, les lois établissent et protègent par des sanctions immédiates une hiérarchie sociale minutieusement étudiée. Les devoirs de chacun sont fixés suivant sa condition et celle des tiers. Ainsi est assurée l'application pratique du sentiment de respect, savamment dosé suivant les circonstances et les personnes. En ce pays tout est donc hiérarchisé et chacun doit se tenir dans une appréciation exacte et licite de son importance et de celle d'autrui.

L'auteur reconnaît que cette cristallisation des formes sociales est incompatible avec le développement de l'esprit critique ; il y cherche la raison de l'immobilité de la civilisation chinoise. Un état d'esprit semblable est, à son avis, l'ennemi de tout progrès scientifique. Il ne songe d'ailleurs pas à regretter cet état de choses et se refuse à confondre le perfectionnement matériel avec la perfection morale.

De cette doctrine de respect, qui est la plus caractéristique de la civilisation sino-annamite, découlent le principe d'autorité du souverain-législateur, celui de la responsabilité hiérarchique des notables et celui de la responsabilité collective proprement dite. Ce sont là les principes essentiels du droit public sino-annamite.

D'autre part, le droit de famille tout entier découle également de la morale domestique. Les devoirs du chef de famille et ceux des enfants reposent essentiellement sur la doctrine de la piété filiale.

Enfin, pour la partie du droit privé qui règle les rapports entre particuliers, l'auteur montre que la notion de *droit* au profit de l'individu y est presque aussi effacée que dans le droit public et dans le droit de famille.

Donc confusion étroite du droit et de la morale dans les institutions sino-annamites. Cette morale « recommande au prince d'enseigner la vertu au peuple pour avoir la paix dans la société, et depuis l'antiquité le législateur a toujours cherché à moraliser les masses : ses lois apparaissent soit comme des moyens de moralisation, soit comme des applications directes de la morale. Les principes essentiels du droit public ne sont que des corollaires de la doctrine du respect ; toutes les règles du droit de famille ne font qu'apporter des sanctions pénales aux commandements de la morale domestique ; la pauvreté du droit privé, son caractère uniformément pénal, l'absence de

procédure et de formalisme juridique, tous ces caractères dérivent de ce fait que le législateur est un moraliste plus qu'un juriste.

« Et dans tous les domaines de cette législation originale, on constate ce phénomène, remarquable et inattendu, de l'effacement presque complet de la notion du droit : il y a peu de droits dans le droit sino-annamite, car son seul but est de déterminer des devoirs. Le législateur, en effet, a ordonné ou encouragé tout ce que prescrit la morale, et il est resté à peu près étranger à tout ce qui n'est pas elle ; or la morale enseigne à chacun ses devoirs et ne parle pas des droits.

« Dans cette législation moralisatrice, la morale est toute-puissante : devant elle, il n'y a pas de liberté pour l'individu, pas de droits pour les tiers, pas de prérogatives pour l'Etat. Au nom de la morale, le législateur pénètre dans la vie privée de chaque homme, lui fixe son domicile, lui ordonne de garder ou de répudier son épouse, de mener une vie digne... et de rendre aux ancêtres un culte d'affection et de reconnaissance.

« Ainsi la législation sino-annamite découle de la morale. Son but est de l'enseigner au peuple. Elle en sanctionne toutes les règles et ne s'arrête, dans cette voie, que devant une impossibilité pratique. Elle néglige tout ce qui ne découle pas directement de cette morale, et ne parle donc pas des droits des individus. Elle lui sacrifie tous les intérêts qui ne cadrent pas avec ses enseignements, les intérêts des particuliers comme ceux de l'Etat lui-même.

« Ce droit n'est qu'une morale appliquée : « Dans toutes ces dispositions, la base est un sentiment humain, l'origine est la raison naturelle ; elles servent à améliorer et à consolider les mœurs et à renforcer les liens sociaux .. » ; « c'est, dit le législateur sino-annamite, le plus pur devoir des lois », et il s'y est conformé de la façon la plus scrupuleuse. »

Dans sa conclusion (p. 203-208) l'auteur résume ses arguments et met en valeur les points essentiels de sa thèse ; il montre qu'il n'a pas voulu faire exclusivement de son travail une contribution à l'étude de la philosophie du droit, mais qu'il a cherché à lui donner une portée pratique. M. Trần-vân-Chương soutient en effet, en terminant, qu'il ne faut toucher qu'avec précaution au monument du droit annamite moderne, monument que tant de matériaux anciens et vénérables ont servi à édifier.

. . .

Les lignes qui précèdent reproduisent, le plus fidèlement possible, l'essentiel des opinions de l'auteur.

Tout n'est pas d'égale valeur dans cette thèse, parfois si vivante et si attachante.

Il y a des parties négligées, comme celle qui touche aux monuments juridiques et aux *king* (p. 15-30). La documentation est faible et souvent périmée ; parfois, l'histoire littéraire est maltraitée, le sujet peu approfondi et la discussion assez superficielle. Il y a aussi quelques longueurs et des répétitions fatigantes dans la fin de l'Introduction (p. 31-42) et dans le chapitre consacré aux moyens de moralisation, où tout ce qui est relatif aux ouvrages chinois anciens sur les rites gagnerait à être repris à la lumière de travaux critiques autorisés.

Ceci dit, il faut reconnaître que cette thèse contient de nombreux passages intéressants et, qu'entre autres, la partie où sont étudiées les applications de la morale par

la loi annamite est vraiment digne d'attention. Certains passages relatifs à la responsabilité collective et à la piété filiale sont particulièrement bien venus. Notons, en passant, que l'auteur rend aux médiocres travaux de Farjenel l'hommage qui leur est dû.

* .

Il convient de nous demander maintenant si nous pouvons accepter les théories de l'auteur dans les termes où il les présente.

D'abord, n'y a-t-il pas dans toute cette thèse une confusion constante entre la Chine et l'Annam ? En d'autres termes, quel est exactement ce droit « sino-annamite » dont on essaie de dégager l'esprit ? Je sais bien que le livre s'ouvre par ces mots : « Le droit que nous allons étudier est celui des temps modernes : pour la Chine, c'est celui de la dynastie des empereurs mandchous ; pour l'Annam, c'est celui de la dynastie des Nguyễn, dont le premier souverain fut l'empereur Gia-long (1802-1820). »

Cependant M. Trần-văn-Chương écrit aussi (p. 13) : « Le droit que nous allons étudier est celui des temps modernes ; mais pour l'expliquer nous aurons quelquefois à évoquer le passé, car il est incontestable que c'est dans l'histoire d'un peuple qu'on trouve l'explication de ses lois, que c'est dans l'histoire des institutions du passé qu'on trouve l'explication de celles du présent. Pour faire une étude vraiment consciencieuse sur l'esprit du droit sino-annamite, nous devrions même commencer par étudier l'histoire de ce droit... Heureusement pour nous, le droit chinois n'a guère d'histoire : les détails changent, mais l'esprit reste, et c'est l'esprit seul qui nous occupe. »

De même p. 14 : « Ainsi nous n'aurons pas besoin de suivre de près l'histoire des institutions du passé pour comprendre celles des temps modernes, et, en cherchant l'esprit du droit moderne, nous trouverons aussi celui de l'ancien droit. »

Et enfin, p. 207, M. Trần-văn-Chương attire l'attention sur les différences essentielles qui existent entre les principes anciens et les principes nouveaux et qui rendent dangereuse toute réforme hâtive, car il faut reconnaître, ajoute-t-il, « que des transitions sont nécessaires pour donner une morale nouvelle, une civilisation nouvelle à un très vieux peuple. »

M. Trần-văn-Chương a donc le souci constant de retrouver, sous le droit moderne qui fait l'objet principal de son étude, les attaches intimes qui le lient au passé. Or si cette méthode est applicable aux codes chinois pour ce qui touche aux institutions chinoises, elle ne l'est plus, en ce qui concerne l'Annam, si on se réfère exclusivement, comme l'auteur l'a fait, au seul code de Gia-long. C'est ici où M. Trần-văn-Chương aurait dû avoir le souci de « commencer par étudier » l'histoire des institutions purement annamites. Car en fin de compte c'est pour celles-ci seules que semble valoir la conclusion pratique de cette thèse. Il est surprenant que pas un seul mot ne soit dit du code, des codes devrais-je écrire, de l'époque des Lê. Dans ces recueils juridiques, inspirés des codes de dynasties chinoises assez anciennes, comme les T'ang et les Song, et d'autre part adaptés avec soin à la mentalité annamite, M. Trần-văn-Chương aurait pu trouver aisément des preuves évidentes de confusion du droit avec la morale chinoise traditionnelle et un reflet plus vivant et plus suggestif des réalités sociologiques que les dispositions du code de Gia-long dissimulent ou contredisent trop souvent.

Quelques uns de ces textes juridiques relatifs à la législation annamite du XV^e au XVIII^e siècle ne sont pas traduits, il est vrai. Cependant M. Trần-văn-Chương, qui lit le chinois, aurait pu les consulter avec fruit. Il y aurait constaté, entre autres choses, que la jurisprudence annamite est moins négligeable qu'il le prétend.

Mais je ne veux m'arrêter qu'aux textes traduits.

Un de ces codes des Lê est en effet connu depuis quelques années et mis à la disposition des historiens et des philosophes du droit par la traduction de M. Deloustal publiée dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* ⁽¹⁾. M. Trần-văn-Chương ne cite même pas ce travail dans la bibliographie qui est jointe à sa thèse. Dès 1908, M. Cl. E. Maître signalait, dans sa préface à la traduction de M. Deloustal ⁽²⁾, l'importance capitale du code des Lê et montra que ce monument juridique est une œuvre plus proprement annamite que le code de Gia-long. M. Cl. E. Maître affirmait de nouveau cette vérité en rendant compte des travaux juridiques de MM. Brilaut et Bienvenue dans des pages lumineuses que je recommande particulièrement à M. Trần-văn-Chương ⁽³⁾. Mais les erreurs ont la vie dure et, malgré ces travaux et ces répétitions nécessaires, l'œuvre juridique annamite la plus originale est encore négligée.

Aussi me permettra-t-on, pour conclure, de reprendre ici même les termes heureux dont s'est servi M. Cl. E. Maître pour décrire et définir l'ensemble des dispositions en vigueur en Annam avant les Nguyễn : ils s'appliquent particulièrement bien au travail de M. Trần-văn-Chương.

« Dans la préface du code qu'il a fait compiler et qu'il a promulgué dans la 11^e année de son règne (1812), Gia-long prétend avoir ordonné à de hauts fonctionnaires de sa Cour « de prendre pour base les ordonnances et les statuts des anciennes dynasties, d'examiner les lois de Hồng-đức et de la dynastie chinoise des T'ing, de prendre ou de rejeter, de peser, d'ajuster, et spécialement de se borner à un assemblage codifié et mis dans un ordre convenable ». Si cet ordre fut donné dans ces termes, il faut convenir qu'il a été bien mal exécuté. Le code annamite est en effet une copie textuelle du code de la dynastie mandchoue : non seulement les articles de lois, mais même les commentaires et les décrets annexés aux articles en ont été extraits sans modification ; c'est à peine si quelques articles, en nombre infime, ont été supprimés ou très légèrement retouchés. Et sans doute les Annamites avaient depuis deux mille ans subi assez profondément et assez continuellement l'influence chinoise pour qu'on s'explique que l'adoption intégrale du code chinois ait pu se faire sans heurter trop violemment les coutumes, les traditions et la mentalité du peuple. Mais il n'est pas contestable non plus qu'un grand nombre des dispositions alors adoptées étaient toutes nouvelles, sans précédent dans la législation antérieure,

⁽¹⁾ *La Justice dans l'Ancien Annam* Traduction et commentaire du Code des Lê, par Raymond Deloustal. *B.E.F.O.*, VIII-XIII, 1908 à 1922, et tirage à part en deux volumes. — Avec un *Code de procédure*. *B.E.F.O.*, XVII, iv.

⁽²⁾ *B.E.F.O.*, VIII, 185.

B.E.F.O., VIII, 236-240. XII, ix. 1-5. M. Trần-văn-Chương trouvera dans ces comptes rendus de quoi compléter ou même infirmer les théories qu'il expose sur le droit de domaine que posséderait le souverain annamite (p. 153-154) et sur le *hương-hoà*.

et que le code de Gia-long a constitué, sinon une révolution, du moins une profonde réforme juridique, qu'on ne saurait considérer comme l'aboutissement naturel de l'évolution interne du droit annamite. Or le cas n'est pas le même pour l'ensemble des dispositions en vigueur avant les Nguyễn, et que, faute d'un meilleur terme, nous pouvons appeler le code des Lê. Assurément ce code était tout pénétré d'idées chinoises : il reproduisait fidèlement les divisions du code des T'ang, prototype de tous les recueils ultérieurs, et en avait gardé plus d'un article. Mais c'était le code chinois modifié par des siècles d'histoire et par une série ininterrompue d'innovations partielles. Lorsque l'empereur Lê Thánh-tôn fit compiler en 1483 le grand recueil juridique, malheureusement perdu, connu sous le nom de « Code de Hồng-đức », il ne fit pas, comme Gia-long, copier servilement la législation chinoise de l'époque, mais au contraire classer et disposer dans les cadres traditionnels toutes les lois et ordonnances promulguées à diverses dates par ses prédécesseurs. Il semble que l'Annam des Lê, après avoir définitivement conquis son indépendance politique vis-à-vis de l'Empire du Nord grâce au génie de Lê-lợi, ait fait un effort timide, mais réel et continu, pour desserrer les liens si étroits de vassalité intellectuelle qui l'attachaient à la civilisation chinoise. De là résulte que le code Lê est une œuvre beaucoup plus originale, ou, si l'on veut, plus proprement annamite que le code des Nguyễn. On s'en rendra compte à la lecture des annotations de M. Deloustal, qui a pris soin de multiplier les références tant au code des T'ang qu'au code des Nguyễn. Nous signalerons particulièrement, dans la section des lois civiles, un certain nombre d'articles relatifs à la propriété privée et au hương-hoà, qui fixent certains points jusqu'ici fort obscurs et au sujet desquels la législation actuelle, trop fidèlement inspirée de la législation chinoise, ne contient aucune disposition. L'étude de la justice sous les Lê n'est donc pas importante seulement pour l'histoire pure : elle l'est aussi pour la connaissance de la mentalité annamite, s'il est vrai que la mentalité d'un peuple ne s'exprime nulle part plus exactement que dans ses institutions juridiques ; elle nous permet seule de démêler dans un ensemble d'institutions dont la plupart sont d'importation étrangère, les rares éléments qui constituent ce qu'il y a d'original et de spécifique dans le droit annamite.

« Le seul point par où les Annamites aient montré une incontestable supériorité sur les autres peuples de l'Extrême-Orient, c'est le rang qu'ils ont donné à la femme, rang qui en fait presque l'égale de l'homme ; la législation des Lê affirmait cette égalité, l'entourait de toutes les garanties. Or, dans le code de Gia-long, il n'est plus question des droits de la femme. Les juges indigènes, qui connaissent la coutume, rendent souvent leurs jugements en équité, et sans trop se laisser arrêter par les prescriptions du code : des juges français, habitués par leur éducation au respect de la lettre de la loi, ne sauraient procéder de même et risqueraient de les appliquer avec un excès de rigueur. Une révision du code ne serait donc nullement une mesure inconsidérée ; et il ne serait pas impossible qu'on s'aperçût plus d'une fois au cours de cette révision qu'en revenant aux doctrines juridiques anciennes de l'Annam, on se rapproche en même temps des nôtres. »

Malgré ses mérites, l'*Essai* de M. Trần-văn-Chương n'a donc pas la portée que son auteur a voulu lui donner. Faute de s'être livré à l'enquête qu'il eût pu si bien conduire sur les institutions vivantes et traditionnelles de son pays, faute d'autre part d'avoir consulté, parmi les textes juridiques annamites, les seuls qui aient fidèlement

conservé la trace du droit coutumier, M. Trần-văn-Chương a partiellement ruiné ses conclusions et n'a pas fait l'œuvre durable qu'on pouvait s'attendre à trouver dans cette thèse.

L. AUROUSSEAU.

[E. SOUVIGNET.] Variétés Tonkinoises, n° 2. *Les Origines de la langue annamite*. Premier fascicule (3^e édition). Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1922, in-4°. 216 pp.

Le P. E. Souvignet, des Missions Etrangères de Paris, est l'auteur d'un ouvrage intéressant et utile, qui porte le n° 1 de la série dite des « Variétés Tonkinoises » et qui traite de l'histoire annamite, de l'organisation administrative, des cultes, de la flore, de la faune, du système des poids et mesures, de questions pratiques de jurisprudence (1).

Le deuxième ouvrage de la série est constitué par l'étude sur les *Origines de la langue annamite*. Le premier fascicule de ce second ouvrage a seul paru jusqu'ici, mais la table générale des matières, publiée à la fin du volume, permet de se rendre compte de la nature et de l'ampleur des recherches entreprises par le savant missionnaire. Les principales rubriques sont les suivantes :

I. Malais et annamite. — II. Bahnar et annamite — III. Khmer et annamite — IV. Dïoi et annamite. — V. Thai et annamite. — VI. Nikobaraïs et annamite. — VII. Santali et annamite. — VIII. Annamite et mirông. — IX. Chinois et annamite. — X. Mots de commune origine. — XI. La question de parenté. — XII. L'opinion des savants. — XIII. Les données historiques. — XIV. Conclusion.

Le premier fascicule, dont nous rendons compte aujourd'hui, ne contient, dans un ordre un peu différent, que les rubriques I à IX, sauf la huitième, c'est-à-dire la majorité des matériaux linguistiques utilisés par l'auteur. La fin de l'enquête (X à XIV) sera consacrée à la discussion des principes et des théories générales et apportera une conclusion d'ensemble.

Il faut noter que ce premier fascicule a eu trois éditions et que, dans la pensée de l'auteur, les deux premières sont déjà périmées. Plus encore que la seconde, déjà fortement amendée, la troisième édition, dont nous allons parler, a été revue et considérablement augmentée ; elle est publiée en un fort volume de plus de 200 pages.

Quel est le but visé par l'auteur en poursuivant ces travaux sur les origines de l'annamite et que contient ce premier fascicule ?

La préface (p. 5-6) nous renseigne déjà dans une certaine mesure : « D'où vient donc cette intéressante langue [annamite], toute en monosyllabes et en sons musicaux ?

« Jusqu'ici seul l'apport chinois se laissait facilement deviner ; le reste, à défaut d'origine connue, devenait une langue mère et la base même de la langue.

« Grâce à une étude comparée des dialectes circonvoisins, il est permis de remonter aux sources. Ces comparaisons, ou plutôt ces correspondances lexicologiques

(1) Cf. BEFEO. III. 673-676.

feront l'objet de nombreux tableaux où l'on verra que l'annamite, malgré son air primitif et son homogénéité apparente, est tout simplement une langue mixte ou du moins en très grande partie dérivée.

« Presque toutes les langues de l'Extrême-Orient, de l'Insulinde et des îles océaniques viennent y dire leur mot : le chinois, le thaï, le khmer, le mon, le khasi, le santali, le munda, le malais, le tagal et autres dialectes indonésiens. Il y a même du nikobaraï..., du fidjien..., du madécasse..., du hawaïen, du tahitien..., et plusieurs centaines de mots sanscrits ou pâlis : ce qui ne veut pas dire, certes, que l'annamite ait jamais rien emprunté au madécasse, au nikobaraï, au fidjien..., dont ces mots accusent seulement les affinités communes...

« Parmi ces divers facteurs de la langue annamite, il en est particulièrement deux qui ont présidé à sa naissance : l'indo-malais et le chinois : le premier pour sa construction grammaticale, — directe, on le sait, — le second pour son système tonique, et l'un et l'autre pour la formation de son vocabulaire. C'est du moins ce qu'a voulu prouver l'auteur de la présente étude en y développant la thèse suivante : l'annamite est une langue à fond hindou ou indonésien avec superposition de chinois. . .

« L'homogénéité de la langue n'a pas souffert de son manque d'unité originelle. Mon, khmer, malais, santali, sanscrit, thaï et le reste, tout s'est uniformisé sous l'action prépondérante du chinois qui a pour toujours imprimé à l'annamite son cachet définitif...

« Que penser enfin de son antiquité ? Parce que mixte, la langue annamite serait-elle de formation relativement récente ? On ne peut le dire de sa partie chinoise que nous verrons correspondre plutôt à des formes primitives et à un stade très ancien, comme le montrent tout particulièrement ses sonores et occlusives finales, et comme il appert encore d'une foule de vieux mots depuis longtemps démodés en Chine et représentant, semblerait-il, un langage disparu. . .

« Quant à sa partie indo-malaise, c'est-à-dire aux mille mots et plus, tirés du malais, du mon-khmer, du munda, du sanscrit, et à ceux encore venus du chinois même, mais sous des formes indo-malaises, qui connaîtra jamais la date de leur introduction ? Elle se perd dans la nuit des temps préhistoriques.

« Des mots chinois, venons-nous de dire, seraient passés en annamite sous des formes indo-malaises. La langue chinoise, en effet, n'est pas sans avoir de lointaines attaches avec certaines langues de l'Inde et de l'Indonésie, en compagnie desquelles, si l'on en juge par les nombreux caractères émaillant notre travail, elle a même bien l'air de vivre en famille. L'air seulement et simples emprunts, dira-t-on. Soit, en attendant mieux. Si toutefois il n'y a pas autre chose, l'immense rayonnement de cette langue sur tout le continent asiatique, dans les Indes et les îles du Pacifique, s'étendant de Madagascar inclusivement jusqu'en Papouasie exclusivement, n'en donne pas moins l'illusion d'une véritable parenté ; et il en ressort en même temps la nécessité qui s'impose de connaître cette langue pour comprendre à fond les innombrables dialectes renfermés dans ce vaste champ. C'est le chinois qui forme leur principal trait d'union ; c'est le chinois qui leur donne cet air de parenté, vrai ou faux, dont nous venons de parler...

« On parle chinois aux îles Nikobar..., en Malaisie..., à Madagascar..., au milieu de l'Inde avec le *munda* et ses nombreux sous-dialectes..., aux îles Fidji, Tonga, de Pâques, Hawaï, Samoa...

« On parle vieux chinois au Japon..., on parlait chinois à la Cour d'Angkor...

« Et il ne s'agit point de quelques mots isolés mais bien de gros emprunts qui font corps maintenant avec ces différentes langues et entrent dans leur vie. »

Voilà qui est clair et nouveau ; et j'ai tenu précisément à rapporter dans sa forme exacte, pour ne pas la trahir, la pensée de l'auteur. Celui-ci entend donc découvrir les sources de l'idiome annamite. Et, pour faire jaillir ces eaux cachées, le P. Souvignet frappe de tous côtés. La liste des langues qu'il compare est impressionnante ; en dehors de celles qui s'y placent naturellement, on y trouve, l'arabe, l'hébreu et jusqu'au persan et au grec.

Comment l'auteur va-t-il faire la preuve des hypothèses qu'il présente et qui, si j'ai bien compris, peuvent se réduire aux propositions suivantes :

I. *Annamite*. — L'annamite est une langue austrienne dont le fond indo-malais et les emprunts, venus principalement des langues thâi, ont reçu une forte empreinte chinoise ; cette empreinte a été produite soit directement par les apports vulgaires anciens, soit par l'intermédiaire du sino-annamite.

Le fond indo-malais de la langue et les emprunts thâi furent acquis à une date « qui se perd dans la nuit des temps préhistoriques ».

L'annamite a fabriqué lui-même des mots « dérivés » locaux, qui se rattachent par leur racine, soit au chinois, soit à l'indo-malais.

II. *Chinois*. — La langue chinoise tient depuis fort longtemps une place considérable, et jusqu'ici insoupçonnée, dans toutes les langues d'Extrême-Orient et dans celles qui sont parlées du centre de l'Inde à l'extrémité du Pacifique et de l'Océan Indien.

. . .

Afin d'établir les rapports qui existent entre l'annamite et les langues dont il vient d'être question, l'auteur dresse pour quelques-unes d'entre elles des listes de correspondances lexicologiques : *malais et annamite* (pp. 23-77) ; *khmèr (cambodgien) et annamite* (pp. 78-104) ; *bahnar et annamite* (pp. 105-114) ; *dioi et annamite* (pp. 115-122) ; *santali et annamite* (pp. 123-127) ; *nikoburais et annamite* (pp. 127-128) ; *tha et annamite* (pp. 129-140) ; *chinois et annamite* (pp. 141-167).

Dans chacune de ces listes le P. Souvignet fait correspondre à tel ou tel terme de comparaison un mot du fond de la langue annamite. Ou bien le mot annamite est identique morphologiquement et sémantiquement, et alors la correspondance s'impose à l'esprit de l'auteur. Ou bien il n'y a pas de mot annamite semblable et, dans ce cas, l'auteur tente, par des opérations phonétiques, de retrouver le mot correspondant désiré.

Ainsi pour ce qui touche au malais, pris comme idiome de comparaison, le P. Souvignet rappelle que cette langue comporte des racines se développant à l'aide de préfixes et de suffixes ; qu'elle possède une construction grammaticale directe, comme la langue annamite. Et il ajoute : « Ce dernier (l'annamite), en général, n'ayant pris de tous ces éléments que la racine seule, il faut donc, pour en avoir le mot, écarter tout l'appareil d'affixation. » Et ainsi, par aphérèse, syncope, synérèse ou apocope, l'auteur obtient le monosyllabe annamite.

Méthode admirable et qui serait infaillible si nous savions exactement, et dans chaque cas, ce qu'il faut retrancher et ce qui doit subsister ; si, en d'autres termes, la racine malaise était toujours respectée. Mais certains exemples laissent des doutes sur l'asepsie de l'opération.

Ainsi, au hasard, dès le début on trouve :

P. 24 : *Bungaw*, *bango* (préfixe *ban*), aigrette, crabier ; en aphérésant : *gaw*, *go*, annamite *kò*.

Liyur (préf. *li*), bave ; en aphérésant : *yur* ; annamite *râi*.

Biyada (épenthèse *yad*), femme, efféminé ; annamite *bà*.

Sudia (ép. *d*), autrefois ; annamite *xwa*.

P. 25 « *Gangsa* (suff. *sa*), oie ; en apocopant : *gang* ; annamite *ngông* ; sino-annamite *hông* 鴻 suffixé ; etc.

Est-il besoin d'ajouter que le malais ignore les préfixes : *ban*, *li* et le suffixe *sa* ; que les infixes ou interfixes malais sont formés par l'interposition d'une voyelle appuyée soit sur *r*, soit sur *l*, soit sur *m* et que, par conséquent, l'épenthèse de *yad* ou de *d* ne peut qu'être illusoire ; que le raisonnement imprévu de l'auteur sur le mot *gangsà* est sans effet, car le malais *gangsà* est également connu sous une autre forme *hangsa* qui vient directement du sanskrit *haṇṣa*, oie (grec *ζῆν*, latin *anser*, allemand *gans* ; portugais *ganso* ; russe *gus*), où il est difficile de voir une influence chinoise.

Je ne puis naturellement songer à reprendre en détail les milliers de mots étudiés par le P. Souvignet ; mais ces exemples, pris au hasard, suffisent à déterminer la méthode de l'auteur. Je ne dirai donc rien des nombreuses correspondances lexicologiques qu'il établit successivement entre l'annamite et le khmèr, le bahnar, le diôï, le santali, le nikobaraïs, le thaï et le chinois.

Je n'entends point par là que tout soit inexact dans cet ouvrage. Bien au contraire, on y trouve une certaine quantité de faits linguistiques parfaitement établis. Mais il me paraît impossible de suivre l'auteur, à travers ses théories générales, jusqu'à ses conclusions. Un trop grand nombre de détails suspects nous arrêteraient en chemin.

Les intentions du P. Souvignet sont excellentes et il faut le féliciter d'avoir cherché à voir clair dans le chaos des langues, encore isolées, de l'Asie du Sud-Est. Par contre sa méthode est moins bonne ; tous ses efforts pour conclure à la parenté de l'annamite avec le malais, par exemple, portent sur des comparaisons de vocabulaire. Or, la parenté linguistique n'est hors de conteste que si elle est établie historiquement ; et dans le problème tel que le pose l'auteur, la critique historique des langues étudiées est impossible à faire puisqu'il faudrait remonter jusqu'à « la nuit des temps préhistoriques ». La méthode historique faisant défaut, l'auteur en est réduit à faire appel à la méthode comparative. On sait le danger qu'il y a à se référer exclusivement aux ressemblances que les langues présentent entre elles. Rien n'est plus décevant. Alors que des mots aussi dissemblables d'apparence que le français *faire* et l'anglais (*to*) *do* remontent à une même origine, qu'il en est de même du roumain *miel* et du français *agneau*, il est hors de discussion que des termes d'apparence identique peuvent n'avoir étymologiquement rien de commun. Ainsi le français *nombre* et l'espagnol *numero* ; le français *feu* et l'allemand *feuer* ; l'anglais *bad* « mauvais » et le persan *bad*, de même sens ; l'anglais *whole* et le grec *ὅλος* « tout ».

Pas plus qu'aux rapports morphologiques il ne faut se fier aux correspondances phonétiques pour conclure à un certain type de langues, si l'on ne dispose que de données exclusivement étymologiques ou phonétiques. M. A. Meillet, le chef de l'école linguistique française, a même pu écrire à ce sujet : « Les conditions physiques du langage sont partout les mêmes. Les groupements phonétiques possibles sont en nombre limité ; car il s'en faut de beaucoup que tous les groupements mathématiquement possibles soient réalisables ou commodes. Par suite, toutes les langues réalisent des combinaisons phonétiques, ou identiques ou semblables. Considérée en elle-même, abstraction faite du sens, une ressemblance phonétique ne prouve donc rien, même si elle va jusqu'à l'identité. » (1)

Que faudrait-il dire alors, pour être logique, des simples rapprochements qui foisonnent dans le livre du P. Souvignet et pour lesquels l'auteur, sans l'ombre de raisons historiques ou phonétiques, retranche ici, ajoute là, déforme ailleurs et aboutit comme par miracle au mot qu'il cherche ? Il se peut, dans tel ou tel cas, que la correspondance indiquée, si invraisemblable qu'elle paraisse, soit exacte dans l'absolu. Mais nous n'avons actuellement aucun moyen de le savoir, et l'auteur non plus.

Quant à la thèse soutenue sur la place considérable que le chinois tient dans les langues de l'Extrême-Orient, il se peut qu'elle soit juste comme il se peut qu'elle soit fausse. Cette thèse ne peut même pas servir d'hypothèse tant que la base qui lui manque n'aura pas été construite par l'histoire et par la critique.

En somme, ce livre du P. Souvignet témoigne de mérites certains ; il représente en tout cas un travail considérable et qui pourra être utile par les nombreux matériaux qu'il apporte. Il se classe naturellement après les travaux de linguistes expérimentés et prudents, mais d'autre part bien avant ceux d'August Strindberg et du Général Frey.

L. AUROUSSEAU.

Marcel BERNANOSE. — *Les arts décoratifs au Tonkin*. — Paris, H. Laurens, 1922, in-4°. VII-136 pp., avec nombreuses illustrations.

Il manque un mot au titre de ce livre et les plus grosses critiques qu'il peut encourir viennent de cette lacune. L'ouvrage est consacré en réalité, non aux arts décoratifs du Tonkin, mais à l'état actuel de ces arts. Parce qu'il ne tient compte que de l'heure présente, il passe sous silence toute une série de formes de cet art décoratif et non des moins riches ou des moins originales. Ainsi il laisse de côté toute la splendide décoration sculpturale des charpentes annamites qui donnent un caractère si puissant aux pagodes du Tonkin et surtout à certains de ses *dinh*. De même l'auteur néglige la céramique ancienne de Bát-tràng et de Phó-hà, et cependant leurs modèles admirables laissent de bien loin en arrière la mièvrerie des inscrustations ou des niellures et la banalité des cuivres et des bronzes, qui, lorsqu'ils ne sont pas de lourdes répliques des larges œuvres chinoises, se présentent en déchiquetures enfantines ou en fouillis de bazar.

(1) *Bulletin de la Société de linguistique*, XXIII, II, n° 71, p. 21-22.

On eût aimé aussi à voir un tableau plus net et plus complet de tout cet art décoratif avant la période critique du contact permanent avec l'Occident. Les résultats bons ou mauvais de cette rencontre de deux courants, de tendances parfois si opposées, fussent apparus alors avec plus de précision. Mais, sous cette réserve générale, l'ouvrage est utile et, pour toute la partie d'exposition technique, procédés d'exécution et motifs de composition, il est même de tous points excellent. Mérite spécial, il est exactement mis à la portée du public à qui il s'adresse, et si parfois l'explication des termes propres nécessaires et inconnus de la généralité des lecteurs (embouissage, étampe, etc.) ne vient qu'un peu tard, elle est toujours donnée et donnée clairement. L'évolution de ces arts depuis qu'ils sont en contact avec la civilisation européenne, ce qui ne fut pas toujours à leur avantage, est indiquée avec sincérité et exactitude. La psychologie même de l'ouvrier annamite, présenté comme un artisan parfait plutôt que comme un artiste créateur, est la vérité même et c'est de là que peuvent naître toutes les inquiétudes sur l'évolution rêvée de son art au contact du nôtre. Il y a là un fait sur lequel on ne saurait trop insister et que ne doivent pas perdre de vue les hommes éminents et dévoués qui s'efforcent de soutenir et au besoin de rénover l'art local.

L'insuffisance signalée plus haut dans le plan de l'ouvrage se retrouve dans tout ce qui touche de près ou de loin à l'histoire. Admirablement renseigné sur les côtés matériels par ses conversations avec les artisans mêmes, l'auteur visiblement est beaucoup moins documenté sur ce qui se rapporte aux temps passés. Et comme il arrive souvent en ce cas, il ne se doute même pas des problèmes qui se posent à chaque pas ou il les résout au pied levé avec une inaltérable confiance.

Il vaut mieux ne rien dire du court résumé historique des premières pages, simples notes de seconde main presque toutes inexactes. Louons toutefois M. B. d'avoir évité les termes absurdes d'*art* et de *peuple indochinois*. Encore faudrait-il faire une réserve sur les termes mêmes dans lesquels est présenté l'art cambodgien (p. 3), qui « issu de l'Inde » est donné comme « influencé d'art birman et siamois ». J'attends de voir préciser la part de l'art birman dans l'art khmèr ; quant à l'art siamois, bien loin d'avoir contribué à la formation de l'art du Cambodge, il n'en est guère qu'un dérivé. Il semble d'ailleurs ici, qu'opposant l'art khmèr à l'art annamite, il y aurait lieu de mentionner au moins l'art çam, auquel le dernier s'est superposé géographiquement dans la plus grande partie de l'ancien Çampa sans en avoir subi la moindre influence : le contraste eût de ce fait été plus accusé encore entre les arts de filiation indienne et ceux de famille chinoise. Par contre la distinction entre l'art annamite de Hué et celui du Tonkin est fort bien indiquée, quoiqu'une part trop grande peut-être soit faite à l'influence de la cour impériale. L'art tonkinois reste en général plus puissant et plus vivace que l'art méridional.

Les indications données sur les religions de l'Indochine du Nord sont en général d'une regrettable fantaisie. Il n'est pas fait mention du confucianisme, et dire du taoïsme que c'est « une religion naturelle faite de paganisme et d'ascétisme » (p. 67) est une singulière définition. On apprend également dans le même passage avec une certaine surprise que l'ascétique Òng Phât — en réalité Çakyamuni dans son inutile période de mortifications — est un des principaux génies taoïstes ; mais, à le considérer comme tel, il est futile de le mettre en opposition avec le bodhisattva Rilaç, image obèse de Maitreya. Je doute fort également de la distinction (p. 68) entre images bouddhiques et taoïques, suivant le traitement des chairs en dorures ou en

laques roses, ou d'après le genre des supports, corolle de lotus ou sièges ordinaires. Je crois d'ailleurs qu'une bonne part des images que l'auteur donne comme taoïques sont de simples arhats qui se rattachent ainsi tout naturellement au bouddhisme.

Tout l'historique du mobilier et de l'habitation (p. 54) est de pure fantaisie. De quel droit affirmer que « le premier meuble annamite fut une caisse montée sur roues... en cas d'incendie » ; que cette caisse fut l'origine du lit de camp ; que « les sièges consistaient en de simples tabourets ; que « ce mobilier rudimentaire et primitif... correspondait à l'âge de la paillote, qui a suivi celui de la case muong ou case sur pilotis » ? De même, dire que la maison dérive de la pagode (p. 44) et que la division en trois travées est passée des palais royaux aux demeures particulières et aux paillotes (p. 55) est de l'ordre des hypotèses toutes gratuites.

Comment l'auteur sait-il que la production de la broderie fut « au début essentiellement religieuse » (p. 115) et quel rapport d'origine voit-il entre le gong circulaire (p. 88) et le grand chapeau des femmes tonkinoises, chapeau qui tend à se perdre et dont l'emploi descendait autrefois jusqu'au Quảng-nam (1), où il a aujourd'hui presque disparu ? Tout cela peut avoir quelque vraisemblance, mais est et sera toujours indémontrable.

Certaines erreurs de détail doivent être relevées, dont quelques unes peuvent d'ailleurs être de simples fautes d'impression comme « una » (p. 67) pour « ūrṇā » avec cette définition fâcheuse : « petit disque d'or ou noir ». P. 46, Môt côté, la curieuse pagode de Hanoi, a sa colonne unique de pierre et non de briques. Enfin je doute tort qu'on puisse expliquer (p. 41) l'emploi courant du bois dans l'architecture annamite par l'absence de pierre à bâtir au Tonkin. Les calcaires y foisonnent, et il serait bien invraisemblable qu'aucun ne pût être utilisé pour la construction. Il reste d'ailleurs la brique cuite employée dans les vieux tombeaux souterrains du pays, d'origine chinoise sans doute ; et les Cams, rivaux vaincus des Annamites, eussent pu leur apprendre le parti monumental qu'on pouvait tirer de cette matière. Ce sont des explications trop faciles, qui dispensent d'une étude plus serrée. P. 42, l'attribution aux nomades mongols du relèvement d'angle des toits tendrait à remettre en honneur la théorie dite « de la tente », théorie qui a été définitivement ruinée par les découvertes de poteries de l'époque des Han faites il y a une vingtaine d'années (2).

Mais dans l'ensemble, malgré ces critiques qui s'adressent plus aux parties accessoires qu'au fond même de l'ouvrage, le livre est bon et rendra de grands services. Il est augmenté d'une excellente illustration qui en précise les observations et en fait un tableau très clair de l'état présent des arts du Tonkin.

H. PARMENTIER.

L. CADÈRE. — *L'Annam. Guide du touriste*. (Collection du Vieux Hué). Hanoi. Imprimerie d'Extrême-Orient. 1921, in-8°. VIII-124 pp. Illustré, avec cartes.

Ce guide de l'Annam est excellent. D'un format peu encombrant et joliment présenté, il réunit toutes les données pratiques nécessaires pour la visite d'un pays

(1) LOTI, *Propos d'exil*, Paris, 1887, p. 10.

(2) BEFFLO, X. 608

encore si peu connu des touristes et tous les renseignements scientifiques qui font le voyage digne d'intérêt. La division en quatre parties est un système commode : il permet de laisser aux vues générales leur unité dans la première section, tandis que les horaires et les tarifs s'offrent d'autant mieux au chercheur dans la seconde qu'ils sont imprimés sur papier de couleur. La troisième partie, le guide proprement dit, apporte les renseignements de détail sur chaque visite spéciale en même temps qu'il répond d'une manière sommaire mais précise à toutes les questions que le voyageur peut se poser sur chacun des lieux qu'il traverse, des sites ou des monuments qu'il rencontre.

La quatrième partie est constituée par une série de cartes et l'on ne peut que louer l'auteur d'avoir ainsi consacré à cet élément utile une place aussi importante. Par malheur ces cartes sont un peu trop sommaires et dans un pays caractérisé par sa singularité géographique, le voisinage presque immédiat de la montagne et de la mer, la suppression de toute représentation orographique choque et gêne. Même au point de vue pratique, ces petites cartes ne rendent pas tous les services qu'on serait en droit d'en attendre par suite de l'absence d'échelles figurées. Elles seront ainsi d'une lecture et d'un usage bien moins commodes pour la plupart des touristes. On aime peu à faire un calcul de fractions, fût-il des plus simples ; encore suppose-t-il toujours l'emploi d'un décimètre qu'on a rarement sous la main en voyage. Tandis qu'une échelle figurée permet de résoudre à l'instant tout problème qui se pose ; une allumette y suffit.

Avec les cartes, l'illustration est la partie la moins bonne de l'ouvrage. Elle a le mérite d'être abondante et de tirage aussi soigné que les conditions locales le permettent. Mais elle est d'un caractère trop exclusivement annamite et consacre une place exagérée aux types et aux costumes. Elle donne l'impression d'être faite un peu de raccroc ; on sent qu'elle n'a pas été composée de dessein délibéré pour le guide. Les paysages d'Annam, si remarquables dans leur variété, y sont à peine représentés et l'on s'étonne de n'y trouver aucune image relative à l'art cam. D'ailleurs le Čampa est traité ici en parent pauvre. Mĩ-son et Đổng-dương eussent mérité plus que les deux ou trois pages qui leur sont consacrées à côté de la vingtaine accordée à Hué, qui tient la place principale dans le guide. Cette importance spéciale, née du fait même que le guide y a été écrit, amène le plus grand défaut pratique de l'ouvrage. Parce que Hué se rattache plus naturellement à ce berceau du peuple annamite, le Tonkin, le guide commence par le Nord : il semble qu'il eût été plus commode de conduire le voyageur en partant du Sud. Il est vraisemblable en effet que la plupart des touristes qui visiteront l'Annam y arriveront de Saigon où ils auront été appelés par la renommée sans cesse grandissante des ruines d'Ankor. Ni Hué, ni la baie d'Along seuls ne les attireraient en Indochine. L'excellent schéma de la route qui vient terminer le guide gagnerait à être complété par les indications kilométriques omises, on ne sait pourquoi, devant des points aussi importants que Phan-ri, Phan-tiêt, Đông-hoi, et qui devraient en outre être continuées jusqu'à Saigon.

Quelques points de détail sont à relever.

P. 4. Les renseignements sur le climat et surtout le régime des pluies paraissent convenir mieux aux régions au Nord du Col des Nuages qu'à celles au Sud. Ils semblent inexacts pour le pays au Sud du Varella, qui tient plutôt de la Cochinchine actuelle.

P. 14. Il n'existe qu'un seul exemple de pilastres en pierre dans les monuments čams et le makara n'est pas une divinité. Quant à dire qu'il a une tête de dragon, ce

serait résoudre d'un mot tout un grave problème morphologique : il est moins risqué de lui attribuer seulement, pour la présence de la trompe, des défenses et parfois des oreilles en éventail, une tête d'éléphant.

P. 18. Il faut lire sans doute Mañjuçrī et non Manjuni dans la légende de la figure.

P. 53. Une faute typographique importante, cause d'erreurs possibles dans la suite, s'est glissée dans le sommaire : Quảng-nam y a été répété pour Quảng-ngãi. Par malchance, Quảng-nam n'est justement pas porté sur les cartes I et II ; on le trouve seulement sur la carte V, où on ne pensera guère à le chercher.

P. 54. Le service d'autos indiqué entre Nhatrang et Qui-nhơn ne figure pas dans la seconde partie.

P. 110. Les sculptures àames indiquées à la résidence de Qui-nhơn, à la citadelle de Bình-định et à Hà-trung, sont aujourd'hui pour la plus grande part au Musée de Tourane.

P. 120. « Statue d'une autre femme du roi et tête de ses serviteurs (*sic*). » Ce n'est pas la statue de la femme du roi Pò Romé, mais celle du roi lui-même qui est entourée des prétendues « têtes de ses serviteurs » ; il s'agit d'ailleurs ici, selon toute probabilité d'une interprétation spéciale du Çiva à dix têtes.

P. 121. La villa du duc de Montpensier prend son intérêt principal dans la présence de deux curieuses tours considérées jusqu'ici comme àames, les tours de Pho-hài, enclavées dans la concession.

Comme on le voit, toutes ces critiques sont de détail et les inexactitudes sigalènes disparaîtront aisément dans la prochaine réédition que la vente rapide de ce petit ouvrage rendra sans doute nécessaire à bref délai. L'auteur nous promet en outre la publication d'un guide de Huê, promesse que nous ne pouvons qu'accueillir avec plaisir et que nous souhaitons voir bientôt réalisée.

H. PARMENTIER.

J'ajoute ici quelques notes relatives à des points d'histoire.

P. 3. « L'historien traverse . . . de Vinh à Đông-hoi, des plaines où se joua, en des batailles meurtrières et pendant plus d'un demi-siècle, le sort du royaume naissant de Cochinchine. »

Ce terme de *Cochinchine* n'est pas exactement employé. On croit communément — et le P. Cadière partage ici cette erreur — que le mot *Cochinchine*, qui désigne actuellement notre colonie méridionale de l'Union indochinoise, a servi plus anciennement de nom spécial au royaume fondé par les Nguyễn au cœur de l'Annam actuel dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Rien n'est moins exact.

En effet la lutte entre les Trịnh et les Nguyễn, dont il est ici question, ne commença guère avant l'année 1600 et les Nguyễn eux-mêmes jetèrent les premières bases de leur empire au plus tôt en 1558. Avant le 10 novembre 1558, Nguyễn Hoàng se trouvait encore à la cour des Lê à Thăng-long (Hanoï) et n'était jamais allé au Thuận-hoà ; il ne peut donc être question de royaume naissant des Nguyễn qu'après 1558.

Or le nom même de *Cochinchine* est bien antérieur à cette date. La première mention que j'en connaisse est celle que donne sous la forme *Cochinchine* un

document portugais daté du 8 janvier 1515 (1). Le *Hobson-Jobson* de Yule et Burnell le signale en 1516 sous la forme *Concam china*; en 1524, sous celle de *Canchim China*. Je le trouve également attesté sous l'orthographe *Cauchechina* et pour désigner tout le Nord de la péninsule indochinoise dans la carte de Diego Ribero qui est datée de 1529 (2). Le *Hobson-Jobson* donne les autres mentions suivantes : 1535, *Cochinchina*; 1543, *Cauchenchina*.

J'ajoute qu'il est question de la *Cochinchine* dans deux lettres de S^t François Xavier, toutes deux datées de 1549 (3).

Il serait facile d'ajouter quelques mentions du nom de *Cochinchine* aux précédentes qui toutes sont antérieures à 1558, donc aux débuts des Nguyễn. Tant dans celles-ci que dans d'autres mentions, dont quelques-unes sont même datées du XVII^e siècle, le mot *Cochinchine* désigne le royaume d'Annam proprement dit, c'est-à-dire les territoires situés au Sud de la frontière chinoise et soumis au moins nominale-ment aux empereurs Lè. Le Tonkin actuel était donc compris dans le pays désigné dès le début du XVI^e siècle sous le nom de *Cochinchine*. C'est une donnée dont il faudra tenir compte lorsqu'on voudra résoudre la question de l'origine du nom lui-même, qui reste encore obscure. Il est d'ailleurs probable que le terme Kiao-tche 交趾 (cantonais : *Cautchi*, qui désigna longtemps le Tonkin et qu'on retrouve dans le *Caugigu* = Kiao-tche kouo 交趾國 de Marco Polo) est à la base des deux premières syllabes du mot *Cochinchine* (4).

P. 8. « Ce ne fut qu'en 1593 que Hanoi, « la Capitale de l'Est », fut reprise aux Mạc ». La date exacte est le 18 février 1592. (Cf. *BEFEO*, XX, IV, 102-106)

P. 12. La conquête du Phú-yên date de 1611 ; la création du *phủ* de Bình-thuận de 1697. (Cf. *ibid.*, 87.)

P. 16. Maitreya n'a rien de commun avec Avalokiteçvara, à qui il est identifié.

P. 88. Il est difficile de dire des douze sages du temple de Confucius (douze philosophes 十二哲) et des « illustres lettrés » du même temple qu'ils appartiennent tous à « l'antiquité classique », quand figurent, parmi les premiers, Tchou Hi qui vécut au XII^e siècle, et parmi les seconds quelques lettrés de l'époque moderne.

L. AUROUSSEAU.

(1) « Carta de Jorge de Albuquerque, capitão da fortaleza de Malaca, a El-Rei D. Manuel, com muitas noticias, tanto da guerra, como commerciaes, e mostrando a immensa importancia de Malaca, segura a qual e pacifica, todos os reis que mais dependem d'ella hão de sujeitar-se a Sua Alteza, e florescer a terra, porque com ella tratam e d'ella mais ou menos vivem Cambaya, Bengala, Pegu, a China, a *Cochinchina*, Siam, as Lequeos, Luçon, Borneo, as Molucas, Banda, Timor, Java, etc. Malaca, 8 de Janeiro de 1515. (Corpo Chron., parte 3^a, maço 5, nº 87) » Cf. *Alguns Documentos do Archivo nacional da Torre do Tombo acerca das Navegações e conquistas portuguezas publicados por ordem do Governo de Sua Majestade Fidelissima ao celebrar-se a Commemoração quadricentenaria do Descobrimento da America*. — Lisboa, 1892, p. 371.

(2) Cf. NORDENSKIÖLD, *Periplus*, XLIX.

(3) Je dois ce renseignement à notre regretté confrère Noël Peri.

(4) Cf. PELLIGOT, *BEFEO*, III, 299, n. 1.

George GROSLIER. *Recherches sur les Cambodgiens*, d'après les textes et les monuments, depuis les premiers siècles de notre ère. — Paris. A. Challamel, 1911, gr. in-8°. X-432 pp.

C'est un truisme que de dire que l'antiquité cambodgienne est mal connue : certains même s'imaginent qu'elle ne l'est pas du tout. A tort. La chronologie est fixée ; les listes dynastiques sont presque complètes ; les religions sont caractérisées en traits suffisamment précis ; l'âge des monuments se détermine avec une étroite marge d'erreur. Ce qui surtout fait défaut, ce sont des notions sur les mœurs, les coutumes, les conditions matérielles de la vie. La disette de renseignements sur ce point tient à une énorme lacune : l'absence de tout document littéraire. Si les Khmers ont eu une littérature, rien n'en est venu jusqu'à nous. Tout ce qui n'était pas gravé sur pierre a péri : même ces *copper-plates* qu'on trouve en si grand nombre dans l'Inde et à Java, manquent ici. A cela s'ajoute l'uniformité dans la destination des édifices : l'architecture civile y est très peu représentée, et presque seuls les temples, construits en matériaux solides, ont survécu. La coutume de l'incinération des morts nous prive d'autre part des données si précieuses que fournissent à l'archéologue, en d'autres pays, la décoration des tombeaux et le mobilier funéraire. Que reste-t-il comme sources d'information ? Quelques relations chinoises, des glanures ramassées dans les inscriptions, enfin les sculptures, principalement les bas-reliefs.

On connaît trois grandes séries de bas-reliefs : à Bantây Chmâr (1), au Bayon et à Añkor Vat. Mis bout à bout, ceux qui subsistent atteindraient une longueur de deux kilomètres. Cette abondante imagerie est une mine inappréciable de renseignements sur le costume, les armes, les habitations, l'ameublement, la vie publique et privée : c'est le grand mérite de M. Groslier de l'avoir judicieusement exploitée et d'en avoir tiré un tableau singulièrement utile et attachant. Il a rendu aux études cambodgiennes un service non moins précieux en étudiant les principes et les procédés de l'architecture khmère prise dans son ensemble. Jusqu'ici les archéologues, préoccupés d'établir de soigneuses monographies de monuments particuliers, avaient un peu négligé les vues générales. Il faut savoir gré à M. G. d'avoir hardiment essayé d'embrasser dans toute son ampleur le problème de l'art khmër. Il a mené son entreprise avec une décision qu'on peut critiquer — car souvent ses affirmations sont faiblement étayées et ses solutions contestables, — mais qui pourrait bien, en fin de compte, être, plus utile au progrès des questions pendantes qu'un excès de circonspection. Sur chaque point litigieux il n'hésite pas à poser une thèse catégorique et à la soutenir par des arguments forts ou faibles, mais nets et saisissables. Sa dialectique n'a rien de fuyant : elle donne prise ; c'est le meilleur moyen de réduire les divergences et d'aboutir à des conclusions fermes. Le revers de la médaille, c'est qu'un plan aussi vaste comporte nécessairement des lacunes dans l'information et une surabondance d'hypothèses où

(1) Il vaut mieux écrire Chmâr ou Chhmar que Chmâ ou Chhma : l'*r* final ne sonne pas dans le langage de Pnom-Péñ, mais il s'est conservé dans celui de Battambâñ et dans la prononciation siamoise *saman*, où *n* représente l'*r* originel. Bantây Chmâr signifie « forteresse étroite » et non « forteresse du chat » chmâr=étroit ; chma=chat. [D'après une communication de M. Cœles.]

la dextérité du raisonnement supplée souvent à l'indigence des preuves. Il faut en prendre son parti.

Nous ne prétendons pas donner une analyse critique de ce gros volume, d'abord parce qu'un examen de ce genre dépasserait les limites d'un compte rendu, ensuite parce qu'il demanderait, en plus d'un chapitre, une compétence technique qui nous manque, enfin parce que tous ceux qui s'intéressent aux études cambodgiennes ne peuvent se dispenser de lire l'ouvrage lui-même. Nous nous bornerons donc à marquer ici les principaux points qui prêtent à discussion.

Les *Recherches sur les Cambodgiens* se divisent en deux parties, dont la première traite des éléments ethniques du Cambodge et des coutumes de ses habitants, la seconde de l'architecture et de la sculpture khmères.

Avant d'examiner les diverses sections de l'ouvrage, nous devons faire quelques remarques générales. Sur la forme d'abord : elle est extrêmement négligée. M. G. traite de la façon la plus cavalière la grammaire, la syntaxe et même le lexique. Son livre est le fruit de longues recherches, mais évidemment il n'a pas consacré à le rédiger tout le temps nécessaire, ce qui en explique les incorrections. C'est ainsi qu'il parle d'une « bouche légèrement prognate » (p. 15), d'un oiseau « une fleur à la bouche » (p. 32), d'un « tissage fruste » (p. 41), de la « culture sanscrite » et, mieux encore, de la « pensée sanscrite » (p. 2, 13), d'un alliage où *rentrait* une parcelle d'argent » (p. 31), etc., etc. Et voici un échantillon de sa syntaxe (p. 13) : « Si ce mouvement de peuples indouisés ou d'Indous du Nord qui devait les conduire au Cambodge est relevé par l'histoire et grâce auquel aussi bien le Buddhisme du Nord que celui du Sud purent parvenir dans le pays qui nous occupe exactement aux époques où les textes gravés nous certifient qu'il y étaient pratiqués, n'exclut pas l'arrivée au Cambodge d'Indiens du Sud ayant fait route soit par le détroit de Malacca, soit par mer jusqu'au Pégou, puis ensuite par le Pays Mon, il semble au moins s'être prononcé et avoir atteint le Mékong bon premier et porteur du Buddhisme. »

Les mots sanskrits sont constamment dépourvus, non seulement de signes diacritiques, ce qui peut se défendre dans un ouvrage de vulgarisation, mais aussi de toute distinction entre voyelles longues et brèves ; par exemple : Acarya Vidyavinaya, au lieu de : Ācārya Vidyāvīnaya. Simplification analogue à celle qu'on obtiendrait en français en écrivant : « Aussitôt nous gravimes la cote. »

Les références sont trop souvent insuffisantes. L'auteur ne paraît pas se douter que ce qu'il faut citer, ce sont les sources et non les auteurs qui en ont fait usage. Une citation de Moura ou d'Aymonier lui tient lieu de preuve. Il dira par exemple (p. 53) : « Aymonier trouve encore des souliers au III^e siècle : « Les personnages de distinction chaussaient chez eux sans doute des souliers de cuir » (*Cambodge*, III, p. 392). » Or à la page 393 (et non 392), Aymonier ne cite aucun texte à l'appui de cette assertion que, d'ailleurs, l'expression « sans doute » avoue hypothétique.

La même imprécision se retrouve dans les références aux scènes figurées. Quand on cite un bas-relief à l'appui d'une description ou d'une thèse, il sied de donner au lecteur toute facilité de s'y reporter : inédit, sa position doit être exactement précisée ; publié, la reproduction doit en être indiquée. Ainsi tout renvoi aux bas-reliefs du Bayon devrait comporter le numéro de la planche de l'album Dufour-Carpeaux où ils se trouvent ; or M. G. a systématiquement omis ce renseignement indispensable au contrôle de ses arguments.

Ses démonstrations souffrent aussi d'une autre lacune : l'absence de données statistiques. On ne saurait apprécier justement un motif architectural ou iconographique, on ne peut même, dans certains cas, l'interpréter avec sûreté sans savoir s'il est d'une occurrence exceptionnelle ou constante. Il est donc nécessaire de fixer ce point important.

Signalons enfin, pour en finir avec les critiques d'ordre général, le nombre excessif des coquilles typographiques (dont quelques-unes font un singulier effet, comme les *flancs* pour la frappe des monnaies, p. 33 ; et les *flamands* qui s'ébattent, p. 319) et la fréquente insuffisance des photographies qui n'illustrent qu'imparfaitement le texte.

Passons maintenant aux détails.

Chapitre I — Ce chapitre est consacré à l'histoire de l'écriture cambodgienne. Dès la troisième page on est arrêté par cette assertion surprenante que « dès le III^e siècle les Cambodgiens avaient des livres et des dépôts d'archives ». Comme référence : « Pelliot, *BEFEO*, III, p. 254 ss. » M. Pelliot n'a jamais rien écrit de tel : le texte qu'il a traduit est tiré de l'*Histoire des Tsin* (265-419) et concerne le Fou-nan : il ne s'applique pas au Cambodge. Mais M. Groslier tient pour acquis que Fou-nan = Cambodge : il ne le démontre pas, il ne prend même pas la peine de l'énoncer, car pour lui cela va sans dire. Or, contrairement au mot célèbre, cela ne va plus du tout en le disant. Le Fou-nan, état suzerain, dont la capitale se trouvait vers Chaudoc (Cochinchine) et le Cambodge, état vassal dont le centre était probablement à Bassac (Laos), devaient sans doute se ressembler sur bien des points, mais ils pouvaient aussi présenter des différences très appréciables quant à la race, à la langue et à la culture. Il n'est pas invraisemblable que l'élément austronésien ait prédominé au Fou-nan sur l'élément môn-khmér ; et telle pourrait bien être l'origine des traditions cambodgiennes relatives à une domination des Čams sur le Mékong antérieurement à l'Empire khmér : ces traditions, au lieu d'être de pures légendes, se rapporteraient non au Čampa, mais au Fou-nan, apparenté au Čampa par la race et la langue. Ainsi s'expliqueraient également les termes d'apparence čame qui se rencontrent dans les vieilles inscriptions khmères, par exemple dans Snay Pol (*BEFEO*, XV, II, 21) : *Bhagavati pu yāñ vinai*. Cette déesse aurait gardé, après la conquête, le nom sous lequel elle était adorée au Fou-nan. Quoi qu'il en soit, il est contraire à une saine méthode de considérer les témoignages relatifs au Fou-nan comme s'appliquant *ipso facto* au Cambodge et, pour revenir au fait qui a donné lieu à cette discussion, d'admettre que le Cambodge avait des livres et des archives parce que le Fou-nan en possédait à l'époque de la dynastie des Tsin. Par contre, c'eût été ici le lieu de rappeler les archives du Prāh Vihār (Aymonier, *Cambodge*, II, 209) mentionnées d'ailleurs plus loin (p. 328).

Au sujet de l'alphabet du Nord qui fait son apparition au Cambodge sous Yaçovarman (IX^e siècle), M. G. pense (note 5) qu'il y parvint « après une étape d'un siècle » à Java, parce que « l'inscription de Kalasan à Java prouve que dès 700, cet alphabet du Nord était apparu dans l'île ». L'argument est sans portée, car si l'alphabet de Kalasan et celui de Yaçovarman appartiennent tous deux à la famille des écritures du Nord, ils sont par ailleurs entièrement différents l'un de l'autre.

Nous savons par divers témoignages que les Khmèrs écrivaient soit sur des peaux, soit sur des feuilles de latanier. M. G. veut, je ne sais trop pourquoi, que les prêtres

aient fait usage exclusivement des dernières, et il donne à l'appui de cette opinion le croquis d'un personnage lisant un manuscrit (p. 3). Si on se reporte au bas-relief du Bayon où figure ce lecteur (Gal. int., face Est, aile S., pl. I), et qui représente un maître expliquant un texte à ses élèves, on constate d'abord que le manuscrit de l'élève que M. G. a choisi pour le dessiner est moins rectiligne dans l'original que dans le dessin, ensuite que le manuscrit du maître — celui-ci non reproduit — est évidemment d'une matière souple, comme l'indiquent la double ondulation des feuillets et l'attitude des mains. L'acârya porte son livre exactement comme, sur la planche Int. 32, les devatās portent des guirlandes. Ce détail paraît peu favorable à l'opinion de M. G. que tous les manuscrits religieux étaient en feuilles de palmier.

P. 7 et pp. 307, 329, M. G., discutant la destination des édifices qui, dans les enceintes des temples, se trouvent régulièrement placés au N. et au S., entre la porte principale et le sanctuaire, assure que « rien ne justifie ce nom de bibliothèques qu'on leur a donné à la suite des Cambodgiens, qui sont en général les gens les plus ignorants qui soient de leurs monuments et en dissertent de la façon la plus fantaisiste ». La tradition indigène n'a sans doute pas un grand poids ; mais il se trouve que, dans le cas présent, elle est confirmée par un document ancien d'une parfaite précision. A Prasat Khnà (IK., I, 172), sur le mur d'un édifice situé au S.-E. de l'enceinte, sont gravés ces deux mots contre lesquels je crois bien que se briseront les plus ingénieux raisonnements : *ayaṃ pustakāçramaḥ*, « cette bibliothèque-ci ». M. Groslier esquisse un mouvement offensif contre la traduction de M. Cœdès : il ne l'a pas poussé très loin d'ailleurs, et il a bien fait. Il eût fait mieux encore de s'en abstenir, car il est ici sur un mauvais terrain. Le mot *pustakāçrama* n'a et ne peut avoir d'autre sens que celui que M. Cœdès lui a donné, et l'édifice de Prasat Khnà est indiscutablement une bibliothèque. Sans doute on peut contester que les édifices N.-E. et S.-E. aient servi au même usage dans tous les temples. Encore faut-il reconnaître que les présomptions sont en faveur de cette communauté de destination et que le fardeau de la preuve incombe à ceux qui la combattent. M. G. a essayé de faire cette preuve. Son principal argument est que les grands temples, tels que Ta Prohm ou Prāh Khan, devaient avoir des bibliothèques plus vastes et mieux éclairées qu'un modeste temple de village comme Prasat Khnà, tandis qu'on ne remarque entre eux aucune différence. Je crains qu'il n'ait été influencé par l'idée des bibliothèques occidentales : celles des couvents cambodgiens n'étaient point des salles de lecture ; il n'était donc pas besoin de grandes baies ; ce qu'il fallait au contraire, c'était des murs pleins pour y adosser les coffres ou les armoires contenant les manuscrits. Ceux-ci n'étaient sans doute pas très nombreux, même dans les grands temples ; les rituels, les Āgamas, le Rāmāyaṇa, quelques Purāṇas formaient le fond de ces collections : tout cela ne demandait pas un grand espace. Aujourd'hui une riche bibliothèque de pagode tient dans deux ou trois armoires : il en était apparemment de même autrefois. Un plus grand nombre de desservants ne nécessitait pas un plus grand nombre de manuscrits, du moins dans la bibliothèque du couvent, car rien ne les empêchait d'en conserver dans leurs habitations privées. La présence d'un autel dans les édifices en question n'empêche pas qu'ils aient pu servir de dépôts de livres. Les armoires à manuscrits étant rangées contre les murs, rien ne s'opposait à ce que le centre de la salle fût utilisé pour y dresser une de ces idoles que les Khmèrs avaient l'habitude d'ériger un peu partout, souvent même dans les endroits les moins indiqués, tels que les gopuras d'entrée ou les corps de garde.

Avant de conclure, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur les pays voisins, Siam et Laos. M. Cœdès a bien voulu nous communiquer à ce sujet la note suivante : « Au Laos siamois, notamment au Vat Phra Singh de Xieng Mai et au Vat Luang de Lamphun, les bibliothèques (*ho trai*) sont placées à l'est du temple principal, indifféremment au Nord ou au Sud de l'axe E.-O., exactement à la place qu'occupent dans les monuments khmèrs ces petits édifices litigieux dont M. Groslier conteste l'identification avec des bibliothèques. C'est vraisemblablement cette coutume générale en pays thai qui a fait donner par les Siamois le nom de bibliothèques aux monuments en question : le renseignement a passé de là dans les ouvrages des premiers Européens qui ont visité Angkor et qui ont, ne l'oublions pas, été renseignés par des interprètes siamois. Mais si l'on tient compte du fait que l'architecture siamoise est en grande partie d'origine khmère et de la persistance des traditions relatives au plan et à la disposition des édifices religieux, on conviendra que l'emplacement des bibliothèques dans les temples siamois et laotiens est un fait dont il faudrait tenir compte dans la discussion » (1).

Si ces édicules ne sont pas des bibliothèques, que sont-ils ? D'un bas-relief du Bayon (Ext. [et non Int.], pl. 13), M. G. déduit, p. 306, par un raisonnement plus spécieux que convaincant, que, au S. ou au S.-E. du temple principal, se trouvait un bâtiment où on exécutait des danses. Il remarque en outre qu'au palais de Phnom-Péñ, l'ancienne salle de danse était située au S.-S.-E. de la salle du trône. Ces deux observations l'amènent à se demander si ces édicules « ne seraient pas les anciens sanctuaires ou un couple de danseuses officiaient ». On ne voit pas pourquoi les danses auraient été réservées à un seul sanctuaire ; si ces édicules, par contre, étaient, comme à Phnom-Péñ, des salles de danse, ils n'étaient donc pas des sanctuaires.

Chapitre II. — Dans ce chapitre, M. G. étudie le type physique et moral du Khmèr, ses origines et les influences étrangères qui ont contribué à le former. Il croit que le Cambodgien s'est détaché d'une souche originelle, représentée à l'état relativement pur par les Moï, et qu'il a été profondément métissé par l'Hindou et le Chinois, le premier apportant la barbe et le second le teint clair. Il pense de plus que l'influence de l'Inde septentrionale a été plus considérable qu'on ne l'admet généralement, qu'elle s'est propagée surtout par l'intermédiaire des Mòns, et que ceux-ci ont joué dans la transmission de la culture indienne un rôle essentiel.

Laissant aux anthropologues la discussion des problèmes de leur ressort, nous nous bornerons à quelques observations d'ordre historique. Tout d'abord nous regrettons de voir toute cette étude viciée par la confusion déjà signalée entre le Fou-nan et le Cambodge ; nous avons signalé que l'identité anthropologique des deux peuples est un postulat très contestable. Mais ce qui prête surtout à la critique, c'est le tableau que trace l'auteur des destinées du peuple Mòn. Pour ne pas risquer de l'altérer, le mieux est de le citer (p. 13) :

(1) M. Cœdès ajoute que la coutume laotienne de placer les bibliothèques au milieu d'un bassin, que signale le *Voyage d'exploration* (I, 417) et qui inspire des doutes à M. Groslier, est confirmée par l'usage siamois : à Bangkok même, il existe plusieurs monastères, notamment Vat Tuk, où le *ho trai* est constitué par une petite sala close, construite sur pilotis au milieu d'une pièce d'eau.

« Le pays parcouru par ces trois vallées [Irawadi, Salwen, Ménam] a déjà reçu une indouisation profonde dès le II^e siècle avant J.-C. Le Bouddhisme du Nord est cantonné dans le Népal au VI^e siècle. L'Arakan, les bouches de l'Irraouadi et du Saluen sont de véritables colonies indiennes avec Prom (Çrikshetra), Pégou (Ramanya), Rangoon (Utkalâpa). Dans ces régions passent les routes d'Inde en Chine par lesquelles le Grand Véhicule parvint dans ce dernier pays. Ce même Bouddhisme est en Birmanie avant le V^e siècle, peut-être importé par les tribus Kamrams, Saks et Pyus indo-thibétaines et dont l'une d'elles, les Pyus, fondent Pagan au VI^e siècle. Là, un grand mouvement qui civilise et répand la pensée indoue ; ici une forte poussée birmane qui parvient du Nord de l'Inde. Elle rejette vers le Sud les populations installées le long des vallées, populations également indouisées. Parmi celles-ci, les Mons ou Talains s'accrochent un instant au Pégou, où ils sont tributaires de Pagan pendant 250 ans (V^e-VII^e siècles)... Je crois que l'on peut tenir ces Mons comme d'actifs véhicules de la pensée sanscrite au Cambodge. Ces événements se passent en effet vers le VI^e siècle, époque où l'alphabet indou du Sud est utilisé au Cambodge un peu avant l'alphabet du Nord. Or les Mons sont déjà des adeptes du Bouddhisme du Sud et nous les avons vus transmettre ce même Bouddhisme à Pagan précisément vers le VI^e siècle. Or à partir du IX^e siècle, date à laquelle la brutale invasion des Thais atteint déjà Lakhon, les Mons sont de nouveau obligés de quitter les derniers retranchements où nous les avons laissés et, au IV^e siècle, il ne devait plus leur rester un mètre carré de leur ancienne patrie. Etant donné les trois seules issues qui leur étaient ouvertes, l'hypothèse se présente qu'une grande partie de ce peuple infortuné put franchir les portes cambodgiennes. »

Tout cet exposé est si confus et si contradictoire qu'on a peine à en démêler et à en accorder les éléments. Explique qui pourra ce que le Népal a à faire avec les vallées birmanes, et ce que sont des « tribus indo-thibétaines », et comment les Mons pouvaient être au V^e siècle tributaires de Pagan fondé au VI^e. Quand M. G. parle de l'indouisation profonde que la Birmanie aurait reçue dès le II^e siècle avant J.-C., il fait allusion, je suppose, à la mission des moines bouddhistes Sona et Uttara sous Açoka, au III^e siècle av. J.-C. Mais cette mission est contestée et, si elle eut lieu réellement (ce que j'admets pour ma part), nous ignorons quel en fut le succès. M. G. paraît croire qu'elle réussit à convertir la Birmanie au bouddhisme, mais que cette religion y subit ensuite une éclipse complète, puisqu'il nous la montre réimportée *avant le V^e siècle de notre ère* par les « tribus indo-thibétaines ». Tout cela n'est pas expliqué très clairement.

Enfin il ne faut pas mêler la Birmanie à l'introduction du bouddhisme en Chine : c'est un fait bien connu que cette religion y est entrée par la voie du Turkestan et probablement aussi par la voie maritime.

En ce qui concerne les Mons, la chronologie de M. G. est déconcertante. Ce n'est pas au V^e siècle qu'ils sont devenus tributaires de Pagan et qu'ils lui ont « transmis le bouddhisme du Sud », c'est au milieu du XI^e. Dire qu'à partir du IX^e siècle, « il ne devait plus leur rester un mètre carré de leur ancienne patrie », c'est avancer une assertion qui ne serait même pas vraie pour l'époque qui suivit la conquête d'Anuruddha (une patrie disparaît-elle par la simple raison qu'elle paie tribut ?), mais qui est insoutenable pour la période antérieure et qui, en outre, ne tient aucun compte ni de la résurrection du royaume de Pégou comme Etat indépendant à la fin du XIII^e siècle, ni de sa renaissance, à la vérité éphémère, au XVIII^e.

De nos jours même, d'après les chiffres du recensement de 1911, les Mòns sont moins clairsemés que ne le croit M. G.. Si la population mène du Pégou est en effet « en nombre infime » (1960), celle du Ténasserim monte non pas à 80.000, mais à près de 175.000 et, chose notable, elle va en augmentant : les habitants parlant môn sont 25.000 de plus en 1911 qu'en 1901. Que les Mòns aient été refoulés sur le Ténasserim et le Siam, c'est un fait admis ; mais qu'ils se soient répandus au Cambodge et qu'ils aient influé d'une manière sensible sur la culture khmère, c'est une hypothèse non dénuée peut-être de vraisemblance logique, mais qu'aucun fait ne vient appuyer.

P. 14. « La Chine limite le Fou-nan au Nord par les monts Wou-wen et au Nord-Est jusqu'à cette ville de Kiu-sou qu'il faut chercher à la hauteur de Hué et que les Chinois ne laissent aux mains des Chams qu'en 348. » Je ne sais comment il faut entendre cette phrase : l'itinéraire de Kia Tan, qui est du VIII^e siècle, s'applique non au Fou-nan, mais au « Cambodge de terre » ; les monts Wou-wen sont la chaîne annamitique et limitent par conséquent le Cambodge à l'Est et non au Nord ; Kiu-sou (Hué), conquis par les Chams en 248 (et non 348), formait à cette époque la limite Nord entre le Campa et les possessions chinoises, mais cette limite n'a rien à voir avec celle du Cambodge.

Chapitre IV. — P. 29 et note 97. Il y a sans doute plusieurs fautes d'impression ou de calcul dans les tableaux du Dr Cordier, dont quelques unes toutefois sont très faciles à rectifier. Faut-il, par exemple, s'exclamer qu'« il n'est plus possible de poursuivre », parce qu'on trouve écrit 373 kg. au lieu de 0 kg. 373 ? On pourrait en dire autant à M. G., quand il donne pour poids à la barre d'argent (p. 30) « 1 dâmleng 2 chi » au lieu de 10 damleng 2 chi.

P. 31. L'inscription n'a rien d'incompréhensible, si on admet que les mots *damleng*, *bât*, *sleng* désignent des valeurs monétaires. Une personne qui reçoit 1 damleng, 3 bât, 1 sleng, reçoit en fait 29 sleng et peut donc en payer un nombre quelconque jusqu'à concurrence de 29. Il n'est pas exact que *damleng* soit exclusivement un terme de poids. Ce mot, comme le siamois *tamlung*, désigne une valeur monétaire égale à 4 bât.

P. 37. Parmi les anciennes monnaies cambodgiennes se trouvait une « pièce énigmatique », connue aujourd'hui seulement par tradition et que M. G. décrit ainsi : « On voit d'un côté un lotus stylisé (?) et de l'autre le schéma (*sic*) d'un *Garuda* vu de face, bras levé, paraissant tenir deux *naga* retombant de chaque côté. » On ne saurait guère reconnaître un sujet quelconque, et *Garuda* moins que tout autre, dans le dessin qui nous est donné de cette pièce (fig. 8, *p* et *q*). Mais l'emblème qu'elle porte paraît bien se retrouver ailleurs. M. Cœdès a en effet attiré notre attention sur quelques monnaies du Pégou et de Birmanie décrites par Sir Arthur Phayre (1) et qui portent un symbole d'une ressemblance frappante avec l'image dessinée ici. Les deux pièces trouvées en Haute-Birmanie (pl. V, fig. 1 et 2) auraient à l'avvers, selon Latter, un *çaitya*, et les pièces trouvées au Pégou (fig. 6 et 7) auraient au revers, suivant Phayre, un trident de Çiva. Il me semble évident que l'avvers des deux types birmans

(1) Arthur P. PHAYRE, *Coins of Arakan, of Pegu and of Burma*, dans *Numismata Orientalia*, vol. II, London, 1882, p. 33 et pl. V.

n'est pas autre chose que le revers du type pégouan plus ou moins déformé, et que c'est celui-ci qui doit servir à expliquer la médaille cambodgienne. Or l'image en question paraît ressembler bien moins à un trident ou à un *çaitva* qu'à une borne sacrée (*sīmā*, camb. *semā*). Dès lors on peut se demander si la « pièce énigmatique » ne serait pas tout simplement celle dite *prak sema*, dont M. G. n'a pu trouver de spécimen, et qui portait à l'avvers une *semā* et au revers un soleil (le « lotus stylisé » n'est probablement pas autre chose). Je me borne à poser la question sans prétendre la résoudre.

Chapitres V-XIV. — Ces chapitres forment une étude très instructive des divers objets en usage dans la vie des anciens Khmers : vêtements, parures, insignes, armes, véhicules, ameublement et outillage, instruments de musique, poteries. M. Groslier a cherché, en utilisant tous les moyens d'information, à reconstituer les mœurs de l'ancien Cambodge, et il a déployé dans cette enquête singulièrement ardue une érudition et une sagacité qu'on ne saurait trop louer. Nous nous bornerons à quelques remarques de détail.

P. 46. Le fait que *sampot* signifie à la fois étoffe et vêtement ne prouve pas grand-chose pour l'ancienneté du mot ; en tout cas il n'apparaît pas dans l'épigraphie.

P. 55. Je ne crois pas que les moines portent l'écharpe sur l'épaule droite : celle-ci reste découverte. M. G. a commis la même erreur en citant Tcheou Ta-kouan (*BEFEO*, II, 148) : « Les Tch'ou-kou... se couvrent l'épaule droite ». Il faut lire : se *découvrent*...

Le prétendu bonnet cylindrique des brahmanes est un chignon, la *jaṭā*.

P. 57. Pour pouvoir parler d'une « mission chinoise de 607 au Siam », il faudrait qu'à cette date le Siam eût existé. Or les premiers renseignements chinois sur le *Sien* datent de la fin du XIII^e siècle. Il s'agit en fait du Tche-t'ou, pays dont la localisation est incertaine, mais qui en tout cas n'était pas habité par des Thai. L'auteur lui-même (note 22) suppose que les habitants pouvaient être des Mòns : le rapprochement établi ici entre les mœurs des Siamois du XVII^e siècle et celles des gens du Tche-t'ou au VII^e n'a donc aucun sens.

P. 61. « De nos jours le [santal] rouge est seul utilisé comme parfum (*chan sà*) ». *Çān sa* signifie « santal blanc ».

P. 62. Le corps de Çiva est blanc parce qu'il se frotte de la cendre des bûchers : il n'y a rien à en tirer au sujet de l'emploi d'un fard blanc à l'époque de l'inscription. En général M. G. accorde trop d'importance aux lieux communs de rhétorique qui remplissent ces compositions littéraires.

P. 62. On est surpris de ne pas voir mentionnée ici la tiare cylindrique si commune dans les statues khmères de la première époque.

P. 88. L'inscription du Thnal Baray, B, 19, ne nous apprend rien sur les jonques khmères, en supposant même que l'expression « réunies par des rotins » donne un sens acceptable. *Sitasitam* signifie simplement, comme l'a observé Barth, « blanches par leurs voiles » : cette blancheur des barques dispersées par le roi est relevée par l'auteur pour accentuer la comparaison avec les pétales blancs du lotus de Brahmā effeuillé par les Asuras.

P. 101. M. Groslier examine comment il faut comprendre le char représenté au Bayon (Int., face E, aile N., pl. 124), qui laisse voir derrière ses trois roues droites une rangée de quatre hamsas et qui, au lieu de rouler sur ses roues, est porté par des

hommes à la manière d'un palanquin. M. Parmentier l'avait expliqué de la façon suivante : « Ce n'est pas à proprement parler un char, mais une litière en forme de char. Comme le char céleste, elle est portée fictivement par de grands oiseaux sculptés : mais en réalité elle est soutenue par des hommes qui en reçoivent les longs brancards sur leurs épaules ; les roues, purement décoratives, reposent sur le fond où s'appuient les oiseaux : socle et cales sont nettement marqués, tandis que les patins latéraux, qui font si rarement défaut aux véritables voitures... manquent ici. » (*BEFEO*, XIV, vi, 7.) M. G. condamne cette interprétation en termes tranchants : « Je crois, dit-il, que cet auteur se trompe trois fois dans sa lecture. D'abord, il n'y a aucune cale, mais les pattes des Hamsa ; ensuite les charrettes sans patins sont très communes au Bayon et généralement employées à A. V. ; enfin on ne comprend pas pourquoi des roues destinées à ne servir à rien seraient si minutieusement indiquées avec leurs 16 rayons, tandis que quelques mètres plus loin, le char précédent repose, sans doute possible, sur ses roues. Je propose de considérer là le dessin comme mauvais.... de tenir ces oies comme soutenant symboliquement un char conçu à l'image d'un palais aérien : il porte colonnes et tours. Et je pense que de tels édifices ne pouvaient être mis en mouvement que par des hommes (ce que nous voyons), car les roues, probablement sans train mobile, se trouvaient dans l'impossibilité de tourner séparément. Aussi fallait-il soulever tout le char pour l'orienter dans une direction nouvelle. »

Il ne serait pas impossible que, s'il y a ici trois erreurs, elles ne fussent pas imputables à l'auteur que critique M. Groslier. En premier lieu, il y a des cales, parfaitement distinctes des pattes des hamsas : elles se voient sur la photographie, si elles ont disparu du dessin. En second lieu, les bas-reliefs du Bayon nous offrent en effet plusieurs charrettes légères sans patins, mais on concevrait difficilement l'absence de cette pièce protectrice dans un lourd char à six roues ; et en fait le second véhicule à six roues, qui, lui, est incontestablement un char roulant, est muni de patins. En troisième lieu, le fait que des roues supposées purement décoratives soient minutieusement indiquées ne prouve rien, sinon que le sculpteur avait une autre conception de son art que M. Groslier : celui-ci, ayant à reproduire une roue à 16 rayons n'en indique que 8 ; le sculpteur khmèr se croyait tenu d'en figurer 16 : ce sont là deux écoles artistiques et voilà tout. En somme l'hypothèse d'un véhicule porté par des hommes reste la plus vraisemblable, et il semble que M. G. lui-même n'est pas loin de partager cette opinion, car son croquis représente le char posant sur les pattes des hamsas, tandis que les roues sont suspendues en l'air : comment un tel char aurait-il pu rouler ?

P. 123. Les billots de pierre accompagnés d'un rouleau sont destinés à broyer des condiments ou des médicaments : ils portent dans l'Inde le nom de *peṣaṇī* (Cœdès, dans *BEFEO*, XX, iv, 8). — Le Musée de l'Ecole française a acquis récemment une tête de Çiva en métal, qui paraît bien être un reste de *koça* (*supra*, p. 142).

P. 131. On ne voit pas pourquoi le plateau à douille en poterie (fig. 84, P) est qualifié, sans autre explication, de « support de linga ».

Chapitre XV. Les monuments. — L'auteur commence par étudier certaines questions générales relatives aux monuments khmèrs, et d'abord leur répartition géographique : il prouve d'une façon convaincante que les groupes compacts de temples se trouvent sur les zones cultivables et à l'abri de l'inondation périodique des fleuves. Il détermine ainsi quatre régions : rive droite du Mékong (Phnom Císor etc.) ; 2° rive gauche Sud (Práh Thât Práh Srēi etc.) ; 3° groupe d'Angkor qu'il prolonge au Nord-Ouest jusqu'à

Bantây Ćhmār et dont il n'indique pas les limites à l'Est ; 4^o groupe N.-E. (Prāḥ Khan, Koḥ Ker). Ce cadre de classement paraît juste, mais incomplet, car il ne tient aucun compte du Laos siamois, où se trouvent des monuments aussi importants que Phimai et Phnom Ruñ.

L'orientation des édifices inspire à M. G. cette assertion singulière (p. 144) : « On peut tenir pour acquis que dans certains cas, ils (les architectes khmērs) se servaient de la boussole. Nous le lisons dans les textes..... » Aucun texte ne fait mention de la boussole et, non seulement il n'est pas acquis, mais il est peu probable que les Cambodgiens l'aient connue.

La classification des monuments d'après le plan est rationnelle, mais ne tient aucun compte ni des temps, ni des lieux, ni du nombre. Un peu de statistique ne serait pas ici de hors de propos. Par exemple, des variétés du type Bil est dit que cinq sont « les groupements les plus usités », ce qui est vague ; quant au sixième groupement, le moins usité, combien présente-t-il d'exemples ? Ne serait-il pas unique ? On aimerait à le savoir. Était-il nécessaire de constituer « pour mémoire » un groupe C, pour déclarer aussitôt après qu'il n'a pas d'existence réelle (p. 147) ? Il eût fallu aussi indiquer l'orientation des plans, qui ont l'Est tantôt à droite, tantôt en haut. La figure 93 en contient deux (1, Prasat Trapeang ko ; 2, Prasat Lom thom), qui semblent absolument symétriques : rien n'avertit le lecteur que leur orientation est inverse et que le sanctuaire qui s'ouvre à l'Ouest dans l'un, regarde l'Est dans l'autre. Notons au passage deux références inexactes : p. 153, Prasat Kalo porte dans l'Inventaire le n^o 145 et non 116 (celui-ci est le numéro de la figure) ; Lolei est numéroté 589 et non 598.

P. 157. « Pour terminer cette recherche sur les plans cambodgiens, dit M. G., je ne crois pas inutile de confronter le plan d'Angkor Thom et la répartition des maisons d'un village que j'ai eu la chance de faire dresser par un vieil architecte indigène d'après de lointaines traditions, dont il n'a pu m'expliquer d'ailleurs les raisons ni l'origine. Les deux plans présentent des analogies curieuses. » Ces prétendues analogies apparaissent bien dans le texte de M. G., mais nullement dans le plan. Celui-ci d'ailleurs est inexplicable. L'enceinte est divisée en 25 carrés, dont chacun est qualifié de *phtāḥ*, « maison », avec un nom spécial. Bien que plusieurs de ces désignations soient en caractères trop petits pour être lisibles, on distingue cependant ceci. Au centre de la première rangée (Nord), est la maison du *mé srōk* ; la maison voisine, à l'Ouest, est celle du roi (*phtāḥ sdeč*). La 2^e rangée nous offre les maisons de Prāḥ Vesandar (Vessantara), d'un *seṭṭhi*, de Jotika Seṭṭhi, de Prāḥ bat Srei Sañcey (Sañjaya). A la 3^e rangée, nous trouvons celles de Nāñ Visākhā, de Ćucok Sōmtān (« Jūjaka le quémendeur »), de la fille du roi (*nāñ dhītā*), « la maison du feu qui brûle (*ptāḥ phlōñ čhèḥ*) » ; à la 4^e, les maisons d'Anāthapiṇḍika seṭṭhi, du sage Mahosadha, des revenants (*phtāḥ khmōč ārāk*), des voleurs (*phtāḥ čòr*). Enfin parmi les « maisons » de la dernière rangée, notons celle des pirates (*phtāḥ satrau*), et celle du marché (*phtāḥ phsār*). Je ne sais ce que viennent faire dans ce plan les personnages de la légende bouddhique (Vessantara, Jūjaka, Mahosadha, Anāthapiṇḍika, la matrone Visākhā, etc.) pêle-mêle avec le roi et sa fille, le maire, les voleurs et les pirates. Ce tableau incohérent donne plutôt l'idée de quelque « jeu de l'oie » que d'un plan de village. Si cette énigme a une clef, le vieil architecte dépositaire des lointaines traditions aurait bien dû la fournir. En tout cas, ce plan fantaisiste ne me semble pas offrir le moindre rapport avec celui d'Angkor Thom, sauf la forme carrée : encore n'y trouve-t-on pas le trait principal de cette ville : un temple central.

Chapitre XVI. Matériaux et procédés de construction. — P. 159, note 336. Un bas-relief du Bayon représente la destruction d'une statue. M. G. la suppose en pierre : « Il m'est impossible avec Commaille (*Guide à Angkor*, p. 156) de voir cette statue en métal. » Suit une argumentation en règle contre cette hypothèse. Or si on se reporte à la page citée de Commaille, on est surpris de constater qu'il n'y est dit nulle part que la statue ait été en métal. Quant à l'explication de M. Parmentier (*BEFEO*, XIV, vi, 20), que M. G. écarte superbement sans la discuter, elle est fort ingénieuse et ne manque pas de vraisemblance.

P. 159 etc. Je ne sais pourquoi M. G. a ressuscité ce vieux mot de « limonite », dont l'inexactitude a été depuis longtemps démontrée (cf. *BEFEO*, XXI, 1, 97).

Ibid. et note 336. Le procédé que M. G. suppose pour l'extraction des pierres et qui consisterait à allumer du feu sur le bloc isolé par des gouttières, de manière que ce bloc, en se dilatant, se détachât du lit par éclatement, est bien singulier et aurait en tout cas l'inconvénient d'endommager une des faces de la pierre. Il reconnaît d'ailleurs que le feu était inutile dans la plupart des cas. — P. 160, il combat une autre hypothèse qu'il prête à Adhémar Leclère sur la manière de détacher les blocs de la carrière : en fait A. Leclère ne parle pas de l'extraction des blocs, mais de la façon de débiter les blocs extraits (*BEFEO*, IV, 743). M. Groslier ne lit pas avec assez d'attention les textes qu'il prétend réfuter.

P. 189. Pour éviter de fâcheuses confusions, il est bon de se souvenir que, dans la langue de M. G., « les plus basses époques » sont celles qu'on appelle communément les plus hautes, c'est-à-dire les plus anciennes.

Chapitre XVII. L'architecture. — Ce chapitre abonde en observations neuves et ingénieuses, qui contribueront sans nul doute à éclaircir sur nombre de points le problème de la construction khmère. Quant aux théories que M. G. en a tirées, il appartient aux techniciens de les apprécier. Mais le lecteur ordinaire ne peut se défendre de quelque surprise en présence de certaines affirmations. Par exemple, une thèse chère à M. G. est que la pagode moderne en bois reproduit exactement les caractéristiques de l'ancien temple à trois nefs. Comme point de comparaison avec cette pagode moderne, où la nef a une largeur double de chaque bas-côté, il choisit une galerie d'Angkor Vat, dont les dimensions sont : galerie centrale, 3 m. 62 ; galeries latérales, 1 m. 51, et en conclut à l'identité des rapports dans les deux cas, bien qu'il s'en tienne de 0 m. 30, soit de 1/5 que 1 m. 51 soit la moitié de 3 m. 62. Si on examine sans prévention la fig. 114, qui superpose les schémas d'une voûte antique et d'une charpente contemporaine, on a peine à y trouver la « coïncidence » que l'auteur croit y apercevoir : car d'une part les colonnes extérieures ne coïncident pas, d'autre part le temple ancien présente entre l'appui des demi-voûtes et le point de départ de la voûte centrale un mur vertical très important, dont il n'existe pas trace dans la construction actuelle.

P. 193, M. G. institue une comparaison entre la charpente moderne et une maison en bois représentée sur un bas-relief du Bayon que, suivant sa regrettable habitude, il omet de désigner par son numéro. L'indication « face Nord, portion Ouest » peut s'appliquer aux galeries extérieures ou intérieures ; celles-ci dans la partie spécifiée, offrent bien une maison (pl. 96), mais sans pilotis ; il s'agit donc des galeries extérieures, pl. 67 ou 68. Il faut une certaine complaisance pour voir dans ce bas-relief toutes les précisions qu'en tire M. G. et par suite toutes les analogies qu'il

signale. Au cours de cette même comparaison, il nous apprend que « pour déterminer la hauteur de l'acrotère, le charpentier prend la moitié de la base des triangles, puis les deux tiers de cette moitié », et il ajoute : « A Vat Phu, même mesure que permettent de prendre les acrotères gisant au pied du temple (pl. XXXII E). » Ce dernier renvoi est inquiétant, car la tête de nāga représentée pl. XXXII E a justement sa partie supérieure brisée, et fournirait donc une hauteur inférieure à la réalité; mais il est à supposer que M. G. a pris les mesures non sur l'acrotère auquel il renvoie, mais sur un autre complet, tel que celui figuré *BEFEO*, XIV, II, pl. II.

P. 204. L'existence d'une cinquième tête au sommet des tours à quatre visages, au moins en ce qui concerne les portes d'Ankor Thom, n'est pas « suggérée par quelques auteurs », mais affirmée par Tcheou Ta-kouan (*BEFEO*, II, 124).

Chapitre XVIII. La sculpture. — Ce chapitre est plein de remarques excellentes, mais il appelle néanmoins quelques réserves. La classification d'abord (p. 219) est singulière, au moins dans sa terminologie. Pourquoi englober sous le nom de *statuaire architecturale* toutes les statues divines ou animales, dont beaucoup n'ont pas le moindre rapport avec l'architecture? Pourquoi appeler *statuaire bas-relief* (sic) certaines sculptures, par opposition à la sculpture ornementale, qui n'est pas moins « bas-relief » que la précédente, mais qui s'en distingue en ce que « là, le bas-relief est ajouté dans un but d'édification publique, ici il est partie intégrante et perpétuelle du motif »? Ainsi un bas-relief représentant le combat de Rāma et de Rāvaṇa sera « statuaire bas-relief » sur le mur d'une galerie, et « sculpture ornementale » sur un tympan. On ne voit pas l'utilité de cette distinction, et dans l'ensemble cette classification ne paraît pas très pratique. M. G. semble s'en être rendu compte lui-même, car il a placé à la fin du ch. XX (p. 269) un tableau récapitulatif où la classification est différente et plus logique. Il distingue ici la *statuaire architecturale* (statues séparables du monument) et la *sculpture architecturale* (motifs inséparables du monument), celle-ci comprenant : a) les bas-reliefs ; b) les « scènes sculptées » (tympan); c) la sculpture décorative. Cette division (où toutefois la statuaire figurerait mieux sans l'épithète d'architecturale qui ne sert à rien) est parfaitement admissible et bien préférable à la première ; mais alors pourquoi celle-ci a-t-elle subsisté? Enfin M. G., qui semble avoir un goût très vif pour les classifications, en a superposé aux précédentes une troisième (p. 229), celle-ci fondée sur le procédé technique employé, et qui ne soulèverait aucune objection, si quelques-unes des dénominations appliquées aux diverses variétés de sculpture étaient mieux choisies et les définitions plus précises.

P. 225. Notons qu'il existe à Ankor Thom plusieurs statues à l'état d'ébauche.

Chapitres XIX-XX. La sculpture architecturale. — P. 237, M. G. fait remarquer que les statues bouddhiques surpassent de beaucoup en nombre les statues brahmaniques. Il y aurait lieu d'introduire ici certaines distinctions chronologiques : il est peu douteux, en effet, que le règne du roi bouddhiste Jayavarman VII ait vu une multiplication des images bouddhiques et peut-être de nombreuses destructions d'idoles brahmaniques. Mais, en se plaçant à une époque plus ancienne, le rapport serait probablement inverse. En tout cas, les inscriptions des chapelles du Bayon ne font pas ressortir, comme le croit M. G., la prédominance des images bouddhiques : la plupart des noms désignent des dieux locaux ou des personnages divinisés dont le caractère est indéterminé ; et ceux qui sont identifiables seraient plutôt en majorité çivaïtes.

P. 242. Les représentations de femmes assises « à l'indienne » sont effectivement très rares. Il en existe une à Bēñ Mālā, dans le tympan représentant l'ordalie de Sītā (BEFEO, XIII, 11, pl. XIV, n° 12).

P. 253. Il semblerait résulter du texte que les trois sortes de bas-reliefs : tympan, petits panneaux, longues scènes sur des murailles, se sont succédé chronologiquement, ce qui, bien entendu, n'est pas le cas.

P. 258. L'explication que j'ai proposée pour les tours à quatre visages vaut ce qu'elle vaut ; mais où M. G. a-t-il vu que j'avais besoin d'une cinquième tête pour appuyer ma conviction, et que ne la trouvant pas je la supposais disparue ? Il n'y a pas un mot de cela dans ce que j'ai écrit à ce sujet (BCAI, 1911, p. 21). La théorie de M. G., qui substitue un koça au corps du līnga, n'ajoute absolument rien à la mienne, qui d'ailleurs m'inspire aujourd'hui beaucoup moins de confiance.

P. 261. Il n'y a pas l'ombre d'une raison pour identifier la tête de monstre des linteaux à celle de Rāhu ; il y a même un motif décisif de l'écarter : c'est que Rāhu est une tête sans bras, tandis que le monstre des linteaux est muni de bras et de griffes.

P. 276. M. G. traite de l'origine et des variétés du motif qui décore le linteau khm̃r. L'origine, il la cherche très loin, jusque dans les brumes de « l'époque védique ». Il invoque, à ce propos, le « baresman », qui n'est pas védique, mais avestique, et dont le correspondant védique est le *barhis*, lequel est une jonchée d'herbe où on s'assied et non un arc de feuillage sous lequel on passe. Comme alternative, il propose, sans remonter si haut ni aller si loin, de faire dériver ce motif des guirlandes végétales dont les Cambodgiens ont coutume d'orner la porte extérieure d'une maison en fête, ce qui est assurément plus vraisemblable. Mais nous ne sommes pas au bout : en arrivant à la page 346, nous nous trouvons en présence d'une autre théorie, suivant laquelle le motif de l'arc entre deux makaras aurait été importé de l'Inde dravidienne au Cambodge. S'il en est ainsi, l'hypothèse d'une origine locale de cet ornement est éliminée et il devient oiseux de rechercher si c'est l'arc ou les makaras qui en sont l'élément essentiel. La généalogie des linteaux exposée p. 277 pourrait alors se trouver sensiblement modifiée.

M. G. a critiqué la classification des linteaux en 5 types proposée par M. de Lajonquière comme étant trop vaste dans certains cas, trop étroite dans d'autres : mais celle en 3 types qu'il y substitue est tellement vague qu'elle équivaut à peu près à ne rien classer du tout. Le type 3 est particulièrement remarquable à ce point de vue : il comprend les linteaux « n'entrant pas dans les types précédents ». Quant aux deux autres ils sont définis en termes si confus que j'ai renoncé à y voir clair et que je me demande par quel artifice des motifs tels que ceux de Pl. XL, c, d, peuvent être considérés comme issus de E et former avec lui une même famille. Je crois donc que la classification de Lajonquière, sauf les perfectionnements de détail qu'on pourra y apporter, est à conserver, en attendant mieux.

P. 281. Les deux oiseaux affrontés dans un anneau orné sont deux phénix, et le motif est d'origine chinoise : en tout cas il se trouve sur des miroirs chinois de l'époque des T'ang (BEFEO, IX, 249).

Chapitre XXII (p. 285). Tout ce chapitre sur les édifices d'après les bas-reliefs est fort ingénieux et assez plausible, bien que les conclusions que M. G. tire des bas-reliefs soient parfois d'une précision inquiétante.

Chapitre XXIII. — P. 314. En abordant la question de « la vie dans les édifices l'époque classique », M. G. rencontre tout d'abord le problème des édifices civils. Il se montre un partisan radical de la théorie que le G^{al} de Beylié a plaisamment surnommée le « Tout-à-Bouddha » et selon laquelle il n'existerait au Cambodge que des temples. Suivant ce système, tous les édifices civils, sans exception, étaient en matériaux légers, même le palais du Roi, et il n'en subsiste aucun. Les bâtiments en pierre qui ont l'apparence de maisons doivent être considérés comme des annexes des temples.

Ici toutefois se présente un texte gênant : c'est celui de Tchao Jou-koua, qui déclare nettement que le palais du roi était construit en pierres de taille.

M. Groslier n'est pas loin de s'en indigner : « Cette relation, s'écrie-t-il, est en contradiction formelle avec l'ensemble des textes que j'ai cités. » Il ajoute que ce texte ne se trouve ni dans le *Fou-nan*, ni dans les *Deux Itinéraires* de Pelliot ; et sans aller jusqu'à le soupçonner d'être apocryphe, il souhaite légitimement être mis à même de le contrôler. Ce désir est facile à satisfaire : le texte en question se trouve dans la traduction de Tchao Jou-koua par Hirth et Rockhill (St-Petersbourg, 1911), p. 52 : « The king resides in a palace of hewn stone. » Il s'agit ici, comme l'a prouvé M. Pelliot, du palais d'Ankor (*T'oung Pao*, XIII, 1912, p. 466). Le témoignage est précis et mérite considération. L'auteur, qui était inspecteur du commerce étranger à Tsiuan-tcheou (Fou-kien), était remarquablement renseigné. En voici la preuve. La phrase citée plus haut sur le palais est suivie de celle-ci : « Il (le palais) a un bassin de granit d'une extraordinaire beauté... long d'environ 300 pieds. » Or, il y a effectivement dans la partie Nord de l'enceinte du palais un grand bassin de 200 m. de long aux splendides parements de grès sculpté. L'extraordinaire précision de ce renseignement donne une certaine valeur à celui qui concerne le palais lui-même. La contradiction que M. G. croit qu'il présente avec les autres textes ne serait pas décisive, puisqu'il s'agirait d'époques différentes ; mais en fait elle n'existe pas : aucun de ces textes ne concerne le Cambodge, sauf celui de Tcheou Ta-kouan, qui ne dit rien des matériaux dont était construit le palais. La seule raison sérieuse qu'on puisse opposer à ce témoignage, c'est l'absence de tout vestige de bâtiments en pierre sur l'emplacement supposé du palais ; elle a sa valeur, mais il faut commencer par reconnaître l'existence et la force du texte qu'on prétend infirmer.

Le cas des galeries de Vat Phu est inverse : ici nous ne sommes renseignés par aucun texte, mais nous avons sous les yeux des édifices paraissant destinés à l'habitation. C'est une opinion que j'ai jadis soutenue (*BEFEO*, IV, 444) : M. Groslier prétend la réfuter ; mais, selon sa coutume, il s'est dispensé de lire les raisons que j'avais alléguées et qui me paraissent toujours valables. Un seul mot a retenu son attention, parce qu'il était favorable à sa thèse : c'est le mot « prisons ». Vous avouez vous-même, dit-il, que ce sont des prisons : on n'habite pas des prisons ! Si M. G. avait pris la peine de lire plus attentivement le contexte, il aurait vu que j'appliquais ce mot aux galeries postérieures et non aux galeries en bordure de l'avenue qui sont au contraire vastes et éclairées, munies d'une large entrée et très propres à l'habitation. Parlant des deux édifices analogues du Prâh Vihâr, M. G. écrit qu'ils n'ouvrent aucune fenêtre sur l'extérieur : or ils ont chacun 8 fenêtres au Sud et 3 au Nord. Donc ces galeries « toujours sombres et toujours étroites » (celles de Vat Phu ont environ 60 m. de long sur 4-5 m. de large et s'ouvrent sur l'avenue par un porche et 14 grandes fenêtres) ne pouvaient être des habitations. Qu'étaient-elles donc ? Ici M. G. n'a rien imaginé : il s'est

simplement rallié à l'hypothèse de *dharmacālas*, émise par M. Foucher. Cette hypothèse a pour elle le prestige d'un nom éminent et d'un vocable sanskrit ; elle fait bonne figure sur le papier ; par malheur, elle ne résiste pas à un examen des lieux. Quiconque considérera sans parti pris les galeries de Vat Phu pourra leur attribuer toutes sortes de destinations excepté celle de salâs pour pèlerins, qui est rigoureusement exclue par leur plan même. En outre, on devrait bien nous fournir quelques informations sur ces fameux pèlerinages, dont il est si souvent question dans les livres modernes, et jamais dans les inscriptions. Avant de supposer que des pèlerins se sont abrités dans les bizarres logis de Vat Phu, peut-être serait-il bon d'établir qu'il venait des pèlerins à Vat Phu.

P. 315-316. M. G. se représente l'Añkor Vat d'autrefois comme une série de salles closes habitées par le personnel féminin du temple et jalousement surveillées par des gardiens vigilants ; il en a même tracé un plan où des flèches nous montrent comment l'amoureux d'une danseuse, qui aurait réussi à pénétrer dans ce lieu redoutable, se serait heurté partout à des yeux ouverts et à des portes fermées. Cela pourrait fournir un cadre parfait à un roman historique ; c'est, pour le moment, le seul parti qu'on puisse en tirer. M. G. attache une grande importance au fait que les portes s'ouvraient vers l'intérieur d'une chambre ou d'une galerie et il en conclut qu'on ne pouvait les manœuvrer que de l'intérieur. Pourquoi ? Aujourd'hui encore les portes des *vihar* s'ouvrent en dedans et pourtant personne n'y passe la nuit. Le service religieux terminé, on tire la porte à soi et on la maintient fermée au moyen d'un cadenas ; il est à supposer qu'autrefois on usait d'un mode de fermeture analogue.

P. 336. Jamais la succession par la lignée féminine ne s'est appliquée à la dévolution de la couronne ; nous n'avons la preuve de cette coutume que pour les sacerdoces ; nous ne pouvons être une règle de droit privé. Cf. BEFEO, XV, II, 55.

P. 336 et note 503. Le mot *tschen-kia-lou*, par lequel Tcheou Ta-kouan désigne les femmes du palais, est le skr. *çhṅāra*. Voir BEFEO, XVIII, IX, 7.

P. 347, l. 11. La tour A de Hancei a été décrite par M. Aymonier (*Camb.* I, 338) sous le nom de « Kuk Preah Théat » et relevée en 1916 par M. Parmentier (BEFEO, XVI, V, 98).

Id. l. 28. M. G. avait bien dû nous renseigner sur les inscriptions de Vat Phu, Prah Khan et Bantay Chmar, qui « nous certifient qu'avant le IX^e siècle des temples en assez importants étaient déjà construits ». Il est seul, je crois, à en avoir connaissance.

P. 348. En quoi la présence de l'art dravidien à Paṭṭadakāl, « pays nagari » (qu'est-ce qu'un pays nagari ?) fait-elle que nous puissions « sans grande surprise voir arriver au secours de l'architecte khmèr le remueur de blocs d'Orissa » ?

P. 350. La tour A de Hancei (Prāsāt Prāḥ Thāt) n'est pas une exception unique. La tour de Bodh-Gaya n'est pas construite en étages décroissants. L'opposition tranchée de l'art bouddhique et de l'art brahmanique est imaginaire.

P. 360. Buddhaghosa, s'il a existé, ce qui n'est pas sûr, n'a jamais été en Birmanie. Cf. mon article : *La légende de Buddhaghosa*, dans : *Cinquantenaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes* (Paris, 1921).

Sona-Uttara n'est pas « l'un des neuf apôtres » ; mais Sona et Uttara sont deux des apôtres.

Il n'est pas tout-à-fait exact de dire que le stūpa est inconnu au Cambodge ; il y en a au moins deux vestiges : l'un à Phnom Baset (*IK*, I, 79), l'autre sur le Phnom

Chidos (ib., p. 194) ; mais il est certainement d'une insigne rareté. C'est un fait qu'il suffit de constater. Mais M. G., qui ignore ces deux exemples, en a imaginé d'autres. Pour lui, les quelques « cellules cubiques » qui existent (Hancei, Trapàn Kūk) ne seraient que des restes de stūpas. Voici comment. A la base et au centre des stūpas indous, il y avait une cavité formée de six dalles ajustées comme les parois d'une boîte et qui contenait l'urne cinéraire ou la cassette à reliques. Pourquoi les « cellules » cambodgiennes ne seraient-elles pas ces mêmes réceptacles, maintenant a nu, mais jadis recouverts d'un stūpa de terre disparu par suite de circonstances inexpliquées ? Justement devant la cellule de Hancei on voit un cadre de porte en grès, qui pouvait être l'entrée du passage qu'on avait coutume, dans l'Inde, de ménager en construisant le stūpa.

Il y a à cette théorie plusieurs difficultés : d'abord les cellules cubiques sont beaucoup trop grandes pour le rôle qu'on veut leur attribuer (2-3 mètres de côté) ; ensuite le temps accumule ordinairement les terres au lieu de les enlever ; enfin, si ces petits monuments avaient été destinés à être enterrés, ils ne seraient pas décorés de sculptures. M. G. croit à tort que les stūpas indiens comportent un passage pour accéder à la chambre aux reliques. La cellule de Sambór Prêi Kūk est entourée de fondations de briques, restes d'une construction qui l'abritait (BEFEO, XIII, 1, 25). La porte qui précède la cellule de Hancei était, elle aussi, percée dans un mur qui n'est, selon toute apparence, que le vestige d'un prāsāt (IK., I, 233 ; BEFEO, XIII, 1, 13). L'auteur a essayé de tourner en faveur de sa thèse une objection que soulève la cellule de Hancei. Dans ce petit monument, le linteau porte une représentation de Viṣṇu couche sur Ananta : comment ce motif aurait-il pu être destiné à un stūpa bouddhique ? M. G. se tire d'affaire, en affirmant que dans les grottes bouddhiques, le Nirvāṇa est représenté de cette façon. Mais voici une nouvelle difficulté : le Buddha n'a que deux bras ; alors que le personnage de Hancei en a quatre. Ici intervient opportunément le bodhisattva Avalokiteṣvara qui, lui, peut avoir quatre bras. Enfin le linteau porte trois fleurons, « emblème habituel des trois joyaux ».

Il nous semble que le résumé qui précède peut tenir lieu de réfutation. Observons seulement que le Buddha n'est jamais couché sur le Nāga ; qu'Avalokiteśvara, étant un bodhisattva, ne peut être représenté entrant dans le Nirvāṇa ; enfin que les médaillons des linteaux ne sont pas l'emblème habituel des trois joyaux. L'hypothèse des cellules enterrées dans les stūpas est une idée malheureuse qu'il n'y a pas lieu de retenir.

P. 364. Sur quoi se fonde M. G. pour prétendre qu'en l'an 1000 A. D. le Bayon était en cours d'édification ? Il était achevé depuis un siècle.

P. 370. « En 1295, Tcheou Ta-kouan semble en parler [d'Ankor Vat] sous la mystérieuse appellation de « tombeau du grand P'an ». Non : le tombeau dont il parle est celui de Lou-pan et non du grand P'an.

P. 374 « Préah chitāpôn » (taute pour *Chétapon*) ne signifie pas « ancienne pagode » : c'est un nom propre emprunté au célèbre monastère du Jetavana, à Ārāvastī. — « Vataram » n'est pas *ācāra*, mais *ārāma*, parc. — *lōmnu khang as prah* ne signifie pas « bien tenir tout dieu ou tous les dieux », mais : « demeure renfermant les Buddhas ».

Dans sa conclusion, M. G. a résumé les idées maîtresses de son livre. Notons celles qui nous paraissent sujettes à révision.

P. 377. L'idée que l'art ne peut fleurir que dans la paix est une conception moderne et occidentale. Dans tous les pays d'Orient, la guerre est le métier ordinaire des rois :

c'est elle qui procure le butin destiné à payer les temples et qui, par suite, loin d'entraver le progrès des arts, le favorise plutôt. Rien donc n'empêche que le Cambodge ait développé son art dans les limites chronologiques qu'on lui assigne ordinairement, et il est inutile de supposer pour cela une civilisation plus ancienne.

L'influence du Nord de l'Inde n'est aucunement prouvée et a dû être minime.

Il est possible que les industries d'art modernes appliquent des procédés chinois ; mais dans l'art religieux du Cambodge l'influence chinoise est nulle. Rien absolument n'établit que l'art indien, en arrivant dans l'Indochine méridionale, ait trouvé un art national préexistant.

Il est exact que la presque totalité de l'architecture est d'origine bouddhique ; il en est d'ailleurs de même dans l'Inde ; mais en fait les architectes et sculpteurs travaillaient indifféremment pour tous les cultes ; il n'y a pas un art bouddhique et un art brahmanique, mais un art hindou ; par conséquent l'expression d'art hindou au Cambodge est exacte, réserve faite des transformations locales que cet art a subies.

Nous ajoutons ici quelques rectifications de détail qui n'ont pas trouvé place dans ce qui précède.

P. 2. La « hache » de la stèle de Kômpon Cam est plus probablement une feuille de lotus.

P. 24. *chorabak*, lire *carobâp*, = siamois *j'erabâb*, qui vient du persan *zarbağ*, tissu d'or.

P. 34. *Pyat kata torn*, lire : *Phya Kathathorn*.

P. 35. Il faut lire sur les monnaies cambodgiennes *Indupath* et non *Anthàpât*.

P. 44. *Kaumin*, lire *khumà* : c'est le mot siamois *khao ma*.

P. 63 etc. *mokoth*, lire : *mokot* -- *Sang ka kola*, lire : *Sangaloka* ou *Sangkhalòk* (= Sajjanalaya)

P. 91. *Pkhéak*, lire : *phkeak*.

P. 272 etc. On dit une Apsaras et non une Apsara

P. 307. « Çiva accompagné de sa laksmi ». Lire : çakti (?).

P. 321, l. 30. Rudrâçrama, « ermitage d'Indra », lire : de Rudra

P. 323, l. 32. La fig. 58 ne représente pas des religieux

P. 369. « Sur son rocher sculpté qu'on appelle la peine d'Arjuna ». Lire : la pénitence. Il est d'ailleurs admis aujourd'hui que cette scène représente, non la Pénitence d'Arjuna mais la Descente de la Gaṅgâ. Voir à ce sujet : V. Goloubew, *La Descente de la Gaṅgâ sur terre à Mavalipuram*, dans *Ars Asiatica*, III, 23.

* En dépit des imperfections que nous avons dû signaler et qu'il sera facile de faire disparaître dans une seconde édition, les *Recherches sur les Cambodgiens* sont un des ouvrages les plus importants qui aient paru dans le domaine de l'archéologie khmère et les travaux futurs devront tenir grand compte des faits qui y sont rassemblés et des idées ingénieuses qui y abondent

L. FINOT

Art et Archéologie khmers. — Paris, Challamel, 1920-1921, in-4°. Illustré.

Dans la nouvelle revue qu'il lance, M. Groslier, poursuivant l'effort qu'il a entrepris avec tant d'ardeur et de suite, se propose de constituer un organe de recherches sur

les arts, les monuments et l'ethnographie du Cambodge depuis les origines jusqu'à nos jours. La publication est fort bien composée, joliment présentée et admirablement illustrée. Elle paraît en quatre numéros par an et deux fascicules sont déjà sortis. Le corps en est constitué par une série d'articles de très bonne tenue scientifique qui restent d'une lecture facile pour un public non prévenu. Une partie documentaire suit, pièces officielles, rapports, etc., et le numéro se termine par une série de planches en héliogravure d'œuvres d'art ancien ou moderne, qui suffiraient à assurer le succès de la jeune revue, même si le lecteur se montrait rebelle au texte. Ces planches ne se rapportent pas toutes aux articles publiés, mais quand elles sont indépendantes, elles sont accompagnées des indications nécessaires à les faire comprendre. Ainsi conçue, cette publication sera certainement un précieux moyen de propagande pour la diffusion de l'art khmèr encore trop ignoré en Europe et même en France.

Pourquoi faut-il qu'elle débute par une introduction écrite d'une façon si hâtive et si à l'effet ? Sa première page est toute d'affirmations qui seraient inquiétantes pour la suite, si on n'y reconnaissait de ces grandes phrases qui font trop bien quand on les écrit pour qu'on en serre ensuite le sens. La route normale de Chine en Inde par terre n'a jamais traversé le Cambodge, au grand dam des renseignements précieux que les vieux pèlerins chinois nous eussent laissés sans doute sur la période la plus obscure de son histoire. Dire que le royaume khmèr fut le plus puissant et le plus vaste état de l'Extrême-Orient, c'est faire bon marché de la Chine et des larges empires de Sumatra ou de Java. Et il semble que l'auteur de cette introduction ait oublié que le bouddhisme commence à périr dans l'Inde au moment même où nous constatons sa présence en Indochine et qu'il s'effondre dans l'une quand il triomphe dans l'autre. C'est beaucoup d'erreurs pour une première page et d'introduction. Faut-il attribuer à la même hâte l'extraordinaire jargon dans lequel cette partie est écrite, comme « cet épanouissement... qui efface des frontières... s'abreuve à des sources... et compare des formules » (p. 4) ?

À part ces quelques taches, toute cette introduction est bien pensée et annonce un programme intéressant ; on n'y peut reprendre qu'un parti pris un peu naïf de dénigrer les œuvres passées pour faire valoir la nouvelle. Ainsi du système adopté de nier toute participation de notre Bulletin à l'étude de l'art khmèr et de réduire son effort à un simple travail d'épigraphie. Quoique quelques-uns soient de moi, il me faut bien cependant rappeler les cinq ou six articles importants qu'il a consacrés à l'art lui-même, articles qui, avec les notes parues dans la chronique, font quelque 700 pages de texte, sans compter les planches, soit, réunis, un volume et demi sur une vingtaine de tomes. Et pour une revue qui ne peut se consacrer au seul Cambodge, cela me paraît assez honorable. Añkor, tout naturellement, attire d'abord l'attention. Aussitôt Añkor n'est plus qu'une vétille en pays khmèr ! Il est sage de remettre ce point célèbre à son juste rang, mais il ne faut pas exagérer en sens inverse et opposer « Añkor, un temple, une ville », à « plus de 800 temples et chapelles que contient le pays » (p. 2). En réalité, on a bien inventorié près de 900 points archéologiques, mais un bon tiers ne sont que des ruines informes ou des inscriptions isolées et Añkor à lui seul représente 75 numéros. Le huit-centième devient un simple huitième, et c'est déjà beau. Négliger les sept autres serait certes une erreur et nous sommes heureux que la Revue nous en promette l'étude ; mais il serait fâcheux de lui voir oublier que l'Ecole française l'a précédée dans cette voie, par l'Inventaire de M. de Lajonquière et ces articles mêmes du Bulletin.

Le premier fascicule contient une excellente étude de notre collègue, M. H. Marchai, sur la construction des temples khmers, dont la conservation d'Ankor lui a révélé les mille secrets ; la publication du Prâh Khan, la fameuse épée sacrée qu'il était si difficile de voir utilement, avec une description complète, d'admirables photos, et la série des légendes qui se rapportent à ce palladium ; une bonne étude de M. Groslier sur le monument de Phnom Cisôr, claire et précise avec tous ces plans, coupes, croquis, clichés, dont nous ne cessons de réclamer l'adjonction à ce genre de travail ; enfin un historique du service des arts cambodgiens par M. Necoli : recueil surtout de discours officiels mais qu'il valait de publier, car ils marquent bien les excellentes directives de la nouvelle organisation.

Le second numéro offre au début une très fine étude de la psychologie de l'artiste cambodgien, où M. Groslier le défend à juste titre contre le reproche, qu'on lui fait souvent, et à tort, de paresse et de décadence. L'auteur montre combien il faut se garder de le juger avec des conceptions européennes : chez nous, l'artiste est avant tout un chercheur, un inventeur de motifs ; au pays khmér, c'est le fidele gardien d'une vieille et précieuse tradition. Ici, dit-il justement p. 131, la personnalité de l'artiste gît dans la conscience du décorateur et l'habileté du praticien ».

Une autre étude sur le Ta Prohm de Bati, de M. Groslier encore, montre les mêmes qualités que celle du Phnom Cisôr, avec un peu moins de clarté peut-être dans l'exposition. Cela tient à ce que l'auteur n'a voulu répéter aucun des faits cités par ses prédécesseurs que s'il était obligé d'y contredire. Je crois qu'il serait préférable, pour des travaux de ce genre, de reprendre l'examen dans son ensemble au prix de quelques redites. Les conditions actuelles permettent à cette heure d'établir de véritables petites monographies, comme l'est l'étude du Phnom Cisôr, et qui serviront de base nouvelle aux recherches futures ; il est utile par suite que cette base soit complète, tâcheux d'imposer un retour aux travaux antérieurs : ces reports coupent l'exposition, déjà fatigante pour qui n'y est pas habitué ; les blancs rendent difficile la lecture des levés. De simples notes au bas des pages suffiraient à accuser les similitudes avec les descriptions antérieures ou à justifier les différences. Enfin, dans le cas même de cette seconde étude, il semble qu'il eût mieux valu la faire d'emblée totale et ne pas laisser pour plus tard — s'ils viennent jamais — l'examen de la partie septentrionale et celui de l'enceinte extérieure. La revue est trop jeune pour manquer déjà de copie, et ce serait cependant la seule justification d'une telle hâte à paraître.

Je signale à M. Groslier, qui ne le mentionne pas, que les piliers isolés ne sont pas propres au seul Ta Prohm de Bati ; on les retrouve dans des monuments du même temps, au Ta Prohm d'Ankor, à Bantây Kdei, à Bantây Chmar, sans qu'ils aient encore livré le secret de leur destination. Ont-ils porté les curieuses dalles à 54 mortaises trouvées à Bati et celles-ci seraient-elles les tables d'hôte des corneilles ? Mais il est plus vraisemblable de voir dans ces dalles comme dans certains des 17 trous, des socles de lingas multiples.

Suit une série de matériaux pour l'étude de la céramique locale, encore si peu connue au Cambodge comme dans toute l'Indochine, et un historique du Musée khmer jusqu'à l'organisation du Musée Albert Sarraut. Dans cette longue note, M. Necoli conte avec humour les tribulations de la section khmère des jeunes collections de notre Ecole, quand l'exode de celle-ci au Tonkin imposa la division du Musée archéologique de l'Indochine en musées régionaux. M. Necoli se garde bien de mentionner ce fait et prend l'historique au jour où l'initiative de M. Morel nous fit espérer enfin

leur trouver un asile favorable. Il oublie (croyons qu'il l'ignore) le temps où ces malheureuses pièces, sauvées d'un peu partout, ne trouvaient, comme les pierres cames, d'abri qu'à la Gendarmerie de Saigon et où un musée khmèr au Cambodge apparaissait comme parfaitement indésirable. Et quand, en 1905, renaît l'espoir, M. Necoli nous décrit les méfaits de cette lâcheuse Ecole française d'Extrême-Orient qui ne veut rien savoir d'un musée général ; c'est l'abominable Chef du Service archéologique qui refuse de mettre la main à la pâte quand il s'agit de moulages (l'envoi fut l'année d'avant au Trocadero le prouve abondamment) et qui se décharge lâchement de cette besogne sur le pauvre conservateur du Musée de Phnom-Peñ. Enfin tout s'arrange et nos pierres entrent au Musée Sarraut : elles y constituent d'ailleurs à elles seules toute sa section lapidaire actuelle, avec telle pièce admirable comme le Harihara de Pràsât Andèt donnée en excellente héliogravure dans le numéro précédent et dont M. Necoli se garde bien, comme du reste M. Groslier dans la notice qui accompagne cette planche, de rappeler par qui il fut découvert et sauvé. Tout cela est de peu d'importance d'ailleurs et rentre dans l'esprit de l'introduction, dont la Revue fera d'ailleurs bien de changer, si elle tient à garder son crédit.

Il est plus regrettable de voir M. Necoli si mal renseigné sur certains points, ignorer jusqu'au nom d'un savant comme M. Foucher qu'il appelle « un M. Boucher » (1), écrire Meret le nom de M. Meray, dont on publie cependant dans le même numéro la belle cloche à éléphant ; (il est vrai qu'on oublie de mentionner le donateur). Le numéro n'a pas de chance du reste comme orthographe des noms propres et l'on voit paraître, p. 197, un « Bouillevouz » qui laisse rêver.

La partie principale de la Revue se termine par une note sur une trouvaille de bronzes faite à Snay Puol (Prei Veï) parmi lesquels se trouve un cre formant cadre à une petite image bouddhique, disposition fréquente dans les bronzes du Sud de l'Inde et qui répond au chevet que les sculpteurs khmèrs, cames et indojavanais plaquent à l'envi derrière leurs images de divinités.

H. PARMENTIER

*Sculptures khmères présentées par MM. H. MARCHAL et OSCAR MIESTCHANI-NOFF ; préface de M. Henri GOURDON. Paris, Librairie de France, 1922. 1 vol. in-4^o, 26 planches. H. MARCHAL, *L'animal dans l'architecture cambodgienne*. (Art et Décoration, septembre 1922. pp. 65-74).*

La série publiée par MM. Marchal et Miestchiminoff ne fera pas beaucoup avancer dans le grand public la connaissance de l'art khmèr ; les exemples qui, à part un petit nombre (pl. xii, xiv, xx, xxvi), n'ont rien d'extraordinaire, sont présentés en général d'une façon assez médiocre et telle planche, comme celle du Buddha couché du Bayon (pl. xxi), d'une sculpture déjà si molle en elle-même, n'est même pas rachetée par le mérite du cliché. La grande tête de Buddha de la pl. viii est pire encore et le détourage maladroit achève de la défigurer à plaisir. La documentation scientifique est insuffisante ; trop de pièces sont données sans indication d'origine (pl. iii, iv, xi, xiii) et l'attribution aux deux religions qui se partagèrent le Cambodge est souvent sujette à caution (pl. iii, iv, vii, viii). Enfin l'impression même aurait gagné à être surveillée d'un peu plus près : on eût évité ainsi d'agaçantes fautes d'impression (Doudard de Lagrée, gakti, garondai), qui ne peuvent être rectifiées par un public non prévenu. Enfin on regrette une fois de plus de voir de nouveau Añkor présente comme le

seul centre d'art khmèr, et cela à l'occasion d'un recueil de sculptures, quand la statuaire justement est loin d'y être la part la meilleure de la composition. Les auteurs eussent pu connaître les quelques pièces d'art khmèr antérieur si remarquables que possède le musée Albert Sarraut à Phnom-Pén ou la Société des Etudes Indochinoises à Saigon et elles eussent donné au public de France une impression singulièrement plus forte que les éléphants insignifiants du Práh Pithu (pl. xix) ou les médiocres Apsaras de la Terrasse des éléphants (pl. xviii).

Plus heureuse est l'étude de M. H. Marchal sur *l'animal dans l'architecture cambodgienne*. Les photographies sont excellentes et le texte ne donne lieu qu'à quelques menues critiques. P. 68, la capitale à laquelle se rapportent les légendes sur les origines du Cambodge ne saurait être Ankor, fondé au IX^e siècle. P. 73: « les auteurs ont pris l'habitude d'appeler cet animal un lion ». Les auteurs ont simplement donné à cet animal le nom qui est le sien et que lui attribuent les indigènes. Il n'est pas besoin d'aller chercher jusqu'en Perse l'origine de cette représentation, puisque le lion se trouve dans l'art hindou; il y figure même avec des déformations bien plus extraordinaires encore que dans l'art khmèr, et dans les mêmes temps.

H. PARMENTIER

D^r A. PANNETIER. *Notes cambodgiennes. Au cœur du Pays khmer.* — Paris. Payot, 1921. in-16. 159 pp.

D^r R. VERNEAU et PANNETIER. *Contribution à l'étude des Cambodgiens.* (Extrait de l'*Anthropologie*, 1921, pp. 279-317).

Le D^r Pannetier a réédité une brochure publiée à Saigon en 1918, où il définit les caractéristiques de la race khmère et expose ses idées sur la meilleure politique indigène à pratiquer au Cambodge. Parlant couramment le cambodgien, familiarisé par ses fonctions avec la vie, les mœurs et la mentalité des indigènes, il a mis dans ces notes les résultats d'une profonde expérience et les suggestions d'une âme généreuse. On peut penser que les espoirs qu'il place dans l'avenir du peuple khmèr pèchent par un certain excès d'optimisme; mais on doit lui donner raison quand il soutient qu'il y a autre chose à faire que d'assister les bras croisés à la destruction graduelle de ce peuple, en se bornant à alléguer l'effet inéluctable de prétendues lois biologiques. Il faudrait avant tout ne pas lui rendre la résistance impossible en lui retirant par une législation irrationnelle les éléments qui peuvent le fortifier, comme les métis sino-cambodgiens. Puis on ne doit pas désespérer de retrouver en lui certaines sources d'activité qu'on se hâte un peu trop de déclarer taries. Combien de gens ont proclamé l'irremédiable déchéance de l'art cambodgien avant que l'Ecole des Arts de Phnom-Pén eût montré, par un heureux effort, tout ce qu'il subsistait chez les Khmèrs de traditions vivantes, de goût et d'habileté technique! Le D^r Pannetier a donc bien raison de prêcher l'action; quant au résultat, il est sur les genoux des dieux.

Le même auteur a publié en collaboration avec le D^r Verneau une *Contribution à l'étude des Cambodgiens*, dont la seconde partie (caractères moraux) n'est qu'un extrait de la brochure précédente. La première (caractères physiques) est fondée principalement sur l'étude d'une série de crânes cambodgiens. Cette étude est faite avec toute la sûreté qui distingue les recherches du savant D^r Verneau; mais peut-être

admet-il un peu trop facilement les assertions de tel de ses prédécesseurs, comme le D^r Maurel. Quand Maurel dit avoir mis à part un groupe de 27 hommes « qui lui ont été signalés comme ayant conservé le mieux le type khmèr ancien », on se demande ce que son informateur pouvait bien connaître des anciens Khmèrs ; quand il ajoute que la province de Siemreap est celle « dans laquelle le type mongol a le moins influencé la race », on aimerait à connaître sur quoi se fonde cette assertion pour le moins hardie ; enfin quand il prétend avoir retrouvé le « type hindou » dans les vingt-sept vieux Khmèrs de Siemreap, il n'est pas téméraire de supposer que la théorie a ici influencé l'observation.

L'étude de Verneau et Pannetier apporte quelques nouvelles données, mais qui ne font que confirmer le schéma admis pour la succession des races au Cambodge : Négritos, Khmèrs dolichocéphales apparentés aux Indonésiens, Khmèrs brachycéphales modifiés par les races mongoliques et mongoloïdes.

Ces pages sont précédées d'une courte introduction historique, qui est fâcheusement arriérée. L'auteur s' imagine que les renseignements sur le Cambodge ne remontent qu'au XIII^e siècle ; il connaît fort mal la relation de Tcheou Ta-kouan et ignore qu'elle a été traduite par P. Pelliot ; il croit à l'authenticité de Cristoval de Jaque, mais ne sait rien de Gabriel de San Antonio ni des autres sources mises au jour par A. Cabaton ; il parle des inscriptions, mais ne cite pas le *Corpus* de Bergaigne et Barth. Il énonce avec le plus grand sérieux des assertions comme celle-ci : « Selon la tradition, les premiers Khmers venus de l'Inde au Cambodge y seraient arrivés vers l'an 430 avant notre ère. Les Annales chinoises mentionnent dès l'an 2874 avant notre ère la présence en Indo-Chine des Tiams. » Il est regrettable qu'un travail par ailleurs estimable et sérieux soit déparé par une absence aussi complète de connaissances historiques.

L. FINOT.

Charles RÉGISMANSET. *Le Miracle français en Asie*. — Paris, 1922, in-8°. 358 pp.

Ce livre arbore un pavillon trop éclatant sur une cargaison assez neutre. Il aurait pu s'intituler plus simplement : l'œuvre française en Indochine. Cette œuvre est assez belle pour se passer d'hyperboles romantiques. Elle n'est point un miracle et on amuserait fort les bons ouvriers qui l'ont faite en leur décernant le titre de thaumaturges. Je suppose d'ailleurs que l'auteur n'y attache pas plus d'importance qu'il ne convient : il a voulu attirer l'attention d'un public insouciant, et c'est tout. La difficulté n'est pas d'attirer l'attention, mais de la retenir. Ce livre y réussira-t-il ? Nous le souhaitons, car il contient un ensemble de renseignements utiles et d'idées justes, dont la connaissance ne peut qu'être profitable à la cause indochinoise. Mais il souffre d'un défaut grave qui est de nature à décourager beaucoup de lecteurs : c'est une compilation. Il lui manque le don inestimable de la vie. L'auteur s'est honnêtement renseigné : il s'est adressé aux meilleures sources (dont quelques unes cependant, comme l'excellent *Atlas* d'Henri Brenier, commencent à dater) ; il a disposé ses matériaux avec habileté et talent. Mais les choses dont il parle, il ne les a pas vues et il ne peut les peindre avec leur mouvement, leur couleur et leur relief. On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas pour suivre deux buts contradictoires que de s'adresser à la fois aux hommes d'affaires qui

veulent être renseignés et au grand public qui veut être intéressé. En cherchant à satisfaire les uns et les autres, on risque d'aboutir à une moyenne qui ne satisfait personne.

Ceci dit, prenons le livre tel qu'il est. En des chapitres aux titres non moins ratilants que celui de l'ouvrage lui-même (Le Miracle, le Passé millénaire, les Nuages, etc.), l'auteur étudie successivement l'organisation administrative et les ressources économiques de l'Indochine, sa place en Extrême-Orient, son sol et ses races, son histoire et les œuvres littéraires qu'elle a inspirées. Il décrit ensuite les diverses fonctions de l'Etat : celles qui poursuivent « la conquête de l'esprit et des cœurs », comme l'enseignement ; celles qui assurent « la paix française », comme la justice et l'armée. Il achève ce tableau par l'analyse des mécanismes qui servent à mettre en valeur les ressources du pays : main-d'œuvre, banques, impôts, emprunts, voies ferrées, colonisation. Sur ce tableau brillant il aperçoit quelques « nuages » : la question monétaire, la question de l'opium, les velléités révolutionnaires ; mais ces nuages ne lui paraissent pas recéler d'orages destructeurs, et la conclusion du livre est d'un reconfortant optimisme.

Nous avons dit que M. R. puisait généralement ses informations aux bonnes sources ; mais il n'est pas toujours au courant de l'état actuel des choses. Ainsi il ignore que l'administration des villages tonkinois est depuis quelques années en voie de se transformer complètement (p. 202). Il croit que les mandarins continuent à se recruter par le moyen des grands concours littéraires (p. 203), alors que le dernier concours de Nam-dinh a eu lieu en 1915. L'importante Ecole des arts de Phnom-Penh a été omise (p. 215).

Quelques rectifications sont à faire, principalement dans la partie historique. P. 24. Gia-long n'a pas demandé l'appui du roi de France contre les Chinois, mais contre les Tay-son. P. 25. Tourane ne nous fut pas enlevée, mais elle fut abandonnée par l'amiral Rigault de Genouilly. P. 26. Francis Garnier ne perdit pas dans un guet-apens, mais au cours d'une sortie imprudente. P. 27. Rivière ne tomba pas « un jour qu'il était sorti de Nam-dinh en refoulant l'innombrable multitude qui assiégeait cette place » : il fut tué à Hanoï, près du Pont-du-Papier, le 19 mai 1883. — Le traité du 25 août 1883 ne fut pas signé par Tur-déc, mort le 19 juillet, mais au nom de son successeur Hiep-hoa (30 juillet-30 novembre 1883). P. 28. Ham-ngia fut pris en novembre 1886 et non en 1888. P. 30. Les provinces de Battambang, Siemreap et Sisophon ne furent pas restituées au Cambodge, mais cédées à la France par le traité du 23 mars 1907. P. 36. « Si le Cambodge a une faible sortie (de riz), le Tonkin a atteint 250.000 tonnes. » D'après M. Gravelle (*Le Cambodge*, 1921, p. 9), le Cambodge exporte 250.000 à 300.000 tonnes, autant que le Tonkin. P. 126. Rien n'indique que les Chams aient jamais occupé les bouches du Mekong. P. 127. Ce n'est pas le roi du Fou-nan, mais une ambassade envoyée par lui qui se rendit dans l'Inde, au pays des Murundas. — Kaundinya et Crutavarma ne sont pas le même personnage. — Jamais au Cambodge la couronne ne s'est transmise en ligne féminine. P. 129. Angkor Vat fut d'abord un temple vishnouïte et non bouddhiste. P. 182. Kern n'a jamais rempli de mission en Indochine. P. 204. Il n'est pas exact que le confucianisme ignore toute espèce de divinité : il comporte le culte du Ciel et de la Terre. P. 234. On ne voit pas en quoi l'administration indigène est plus compliquée que la nôtre. « Ces divers mandarins forment treize classes ! » s'exclame l'auteur. Les mandarins français des Services civils en forment, je crois, douze. La différence n'est pas grande.

Les fautes typographiques sont très nombreuses. P. 25. Charigneau, pour Chaigneau; le temple de Plumg-Tien, pour Phung-Tiên. — P. 128. Beateat Chmar, pour Banteai Chmar. — P. 129. Divakava, pour Divákara. — P. 130. Chadoumkh, pour Chadomukh. — P. 132. Mac Cieui, pour Mạc Cửu, Outey, pour Outey. — P. 138. « Le-cong-nan, fondateur de la dynastie des Lê postérieurs », pour Li-Công-Uân, fondateur de la dynastie des Lê. — P. 143. Thien toi, pour Thiệu-trị. — P. 148. Prahi-Vihar, pour Prah Vihear. — P. 149. Lunet de Lajoquièrre, pour Lunet . . . P. 150. Bong-duong pour Đổng-dương; Mi-sor pour Mi-sou. — P. 172. Pujarnisire pour Pujarniscle. — P. 182. Legrand de la Lyraie, Lande, Jeaneau, Dutreuil de Rheims, Dumontier, pour L. de la Lyraie, Landes, Jaaneau, D. de Rhins, Dumoutier.

Ce sont là de menues erreurs, mais qu'il sera bon de corriger dans la prochaine édition, car elles risqueraient de créer un préjugé défavorable à un livre par ailleurs utile et dont la diffusion ne peut que servir les intérêts de la France et de l'Indochine.

L. FINOT

Iphigénie, tragédie de RACINE. Essai de traduction en quoc-ngữ par Đò-Thúc. — Hanoi. Imprimerie Tonkinoise. 1922. in-8°. 161 pp. (Extrait du *Bulletin de la Société d'Enseignement mutuel du Tonkin*, n° 1-2, année 1922).

Depuis quelque temps, les revues annamites *Hồng-dương tạp chí* (1) et *Nam-phong tạp chí* (2) publient avec un zèle louable des traductions ou adaptations de classiques français. Elles sont en général très soigneusement faites et se lisent avec facilité et plaisir. Oserions-nous dire que certaines d'entre elles sentent un peu l'huile? Le style en est correct, mais il y manque ce quelque chose qui dénote les vrais poètes. Le *mây* pour *ngưưưư*, dans la traduction du *Cid*, semble prosaïque. D'autre part, nous craignons qu'une oreille annamite ne trouve trop dure la traduction de certains vers, celle, par exemple, de :

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître

par : *và ra tay thì chơi cũng thành nên thủ đoạn*. Mais, en somme, l'ensemble est réussi : les traducteurs ont fait preuve d'habileté et d'une connaissance approfondie

(1) MOLIÈRE, *L'Avare* (2^e sem. 1917, p. 1281), *Tartufe* (2^e sem. 1915, p. 1497), *Le Bourgeois gentilhomme* (1915, p. 393, 1369); *Le Misanthrope* (2^e sem. 1917, p. 1481) [cf. M. G. DUFRESNE, *Molière chez les Annamites*, dans : *Revue indochinoise*, 1^{re} sem. 1920, p. 523]. LA FONTAINE, *Fables* (1913-1914). FÉNELON, *Les Aventures de Télémaque* (1915, p. 753, 1345). MORCEAUX CHOISIS de PASCAL, BOSSUET, LA BRUYÈRE, LA ROCHEFOUCAULD, etc. (1914-1918).

(2) DESCARTES, *Discours de la méthode* (1^{er} sem. 1917, p. 163). CORNILLÉ, *Le Cid*, (2^e sem. 1920, p. 87, 179). A. de VIGNY, *Grandeur et servitude militaires* (1^{er} sem. 1917, p. 71). MARIYAGN, *Les Jeux de l'amour et du hasard* (2^e sem. 1921, p. 538; 1^{er} sem. 1922, p. 69). X. de MAISTRE, *La jeune Sibérienne* (1^{er} sem. 1922, p. 22), 317, 483. — Sur le *Nam-Phong*, cf. BEFEO, XIX, v. 29.

de la langue française. Il sortira certainement de leurs efforts un progrès notable, non seulement dans la diffusion, mais dans l'intelligence et la juste appréciation des chefs-d'œuvre classiques.

Nous ne pouvons en dire autant du travail de M. Đỗ-Thúc, que vient de publier le *Bulletin de la Société d'Enseignement mutuel du Tonkin*. Le traducteur se met à presque toutes les pages en contradiction avec la grammaire et la lexicologie. Des mots dont le sens est bien établi sont étrangement travestis ; d'autres sont omis ou rendus par des à-peu-près. M. Đ.-T. traduit, du reste, sans discussion, sans signaler les difficultés, sans même donner à soupçonner que tel mot ou tel passage puisse être compris autrement qu'il le fait. Il serait trop long d'entreprendre ici un examen continu de sa traduction ; nous nous contenterons de relever, dans la première scène, quelques erreurs qui prouveront la légitimité de nos critiques

P. 18-19. Les vers

Recherche votre fille et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau

sont traduits par *Bây giờ ông ấy cầu lấy bà công chúa con ngài, và lại muốn nhân dịp (sic) kết hôn tốt đẹp như thế, Mà đốt bỏ đuốc ở trong thành Troie sáng rõ*, ce qui littéralement veut dire : Maintenant il recherche la princesse votre fille et veut, à l'occasion d'un hymen si beau, brûler des torches (!) dans la ville de Troie resplendissante de beauté.

P. 20-21. « Il est vrai » dans « Ce long calme, il est vrai... » est rendu par *Thật như vậy*, (« c'est réellement comme cela »). Pourquoi ne pas employer *Đã đành rằng*, « il est vrai » servant ici à préparer une restriction ?

P. 22-23. Pourquoi traduire « Surpris, comme tu peux penser, » par *Ta nghe lày làm lạ là chừng nào* (« Que je suis surpris d'entendre cela ! ») ?

Nous pourrions multiplier ces observations ; mais nous nous arrêtons, en signalant les variations singulières que M. Đ.-T. fait subir à certains mots annamites, dont l'orthographe a été universellement adoptée depuis la publication du *Dictionnaire annamite-français* du P. J. F. M. Génibrel (1898). Il serait trop long d'en dresser la liste ; mais comment passer sous silence des fautes du genre de celles-ci ? P. 19, *giăng đông* pour *rạng đông* (« aurore ») : la forme *giăng* ne s'emploie que dans *giăng chân* (« écarter les jambes ») ; — *chông* pour *trông* (« voir ») : *chông* signifie « lance, pieu » ; — *sứ Aulide* pour *xứ Aulide* : *sứ* a le sens d'« envoyé, messenger ».

Ces erreurs et ces inexactitudes rendent assez dangereux l'usage de la traduction de M. Đ.-T. Il ne s'ensuit pas qu'il faille la rejeter. Mais il est nécessaire que l'auteur en soumette les détails à une révision rigoureuse. Une seconde édition préparée dans ces conditions ne pourra manquer d'obtenir les suffrages des annamitisants et du public annamite.

NGUYỄN-VÂN-TÔ.

— Le dernier compte-rendu publié par le Service géographique (*Année 1921. Compte-rendu des travaux exécutés par le Service Géographique de l'Indochine*. Hanoi, 1922) a une ampleur exceptionnelle. Il est divisé en deux parties. La première est consacrée à une étude d'ensemble contenant un historique des travaux de

géodésie, topographie et cartographie depuis l'origine, un exposé critique par le commandant Gleizes des méthodes suivies et des résultats obtenus, enfin des renseignements sur l'organisation du service. La seconde partie est le compte-rendu proprement dit des travaux exécutés en 1921. On y remarque une note du capitaine Laval sur la région levée au Laos par la 1^{re} brigade topographique au cours de la campagne 1920-1921 et une autre sur l'emploi de la photographie aérienne pour les levés. Enfin la brochure se termine par deux cartes donnant, au 31 décembre 1921, l'état de la triangulation générale de l'Indochine et l'état d'avancement de la topographie. Cette publication fournit des informations complètes et de première main sur l'œuvre d'un service dont la science et le dévouement sont au-dessus de tout éloge. On regrette seulement de n'y pas trouver un catalogue général des cartes publiées par lui.

— Sous ce titre : « L'Indochine », la *Vie technique, industrielle, agricole et coloniale* a publié un numéro spécial (décembre 1922) consacré à notre colonie. Il se compose de notes rédigées par la Direction des Services économiques et par celle des Travaux publics : c'est dire que les renseignements fournis sont en général exacts, précis et parfaitement au courant ; c'est dire aussi que la critique n'y a pas sa place. Les sujets traités sont les suivants : I. Renseignements généraux (organisation administrative, finances, commerce extérieur) ; II. Moyens de communication (routes, chemins de fer, navigation) ; III. Agriculture ; IV. Forêts ; V. Industrie. On remarquera que ce plan ne couvre pas tout ce qu'annonce un titre aussi général que celui de ce fascicule ; il ne s'agit pas ici de l'Indochine en général, mais seulement de l'Indochine agricole, industrielle et commerciale. Des services aussi importants que l'enseignement, la justice, le service médical, l'armée, les établissements scientifiques, etc., ont été laissés de côté. Les diverses parties du tableau n'ont pas non plus été traitées avec un soin égal. Mais, dans l'ensemble, c'est un précieux répertoire d'informations et certainement une des formes de publicité les plus intelligentes qui aient été réalisées jusqu'ici.

— Notre correspondant le P. E. Kemlin, supérieur de la Mission de Kontum, a réuni en une plaquette de 24 pages les articles qu'il a donnés à un journal local sur *l'Immigration annamite en pays moi, en particulier dans la province de Kontum* (Quinhon, Imprimerie de la Mission, 1922).

Entre les deux thèses extrêmes : l'éviction des Moï au profit des Annamites et l'interdiction à ceux-ci de pénétrer en pays moi, le P. Kemlin préconise une solution moyenne, consistant à établir des villages annamites sur les terres incultes (9, 10 du terrain cultivable). Cette immigration n'aurait nullement pour conséquence la disparition du Moï, comme le montre l'expérience faite à Kontum. Elle servirait au contraire à le tirer peu à peu de sa paresse invétérée, de ses folles superstitions et de ses habitudes sauvages. Il est à remarquer que le P. Kemlin se rencontre dans cette opinion avec les meilleurs connaisseurs des Moï : Odend'hal et Henri Maître. Lui-même a une expérience trop complète des conditions du problème pour que son jugement ne pèse pas d'un grand poids dans les décisions de l'administration.

— L'Agence économique de l'Indochine publie une conférence faite par M. Phạm Quỳnh à l'Ecole coloniale, le 31 mai 1922, sur l'évolution intellectuelle et morale des Annamites (*Publications de l'Agence économique. IV. L'Evolution intellectuelle et morale des Annamites*, par M. Phạm Quỳnh, avec une introduction par M. Yves

Chatel. Paris, 1922, in-8°, 24 pp.). L'auteur, qui manie supérieurement la langue française, y a caractérisé avec une franchise pleine de tact les rapports de l'Annam avec la France dans le passé et le présent.

— La Société des Etudes indochinoises a édité le recueil de chansons cambodgiennes que préparait depuis longtemps M. Tricon (*Chansons cambodgiennes*, musique recueillie par A. Tricon, poèmes traduits par Ch. Bellan. Saigon, 1921, in-4°, 144 pp.). Les chansons recueillies sont au nombre de 54. Il est fort regrettable qu'on ne les ait pas imprimées en caractères khmèrs, car une transcription approximative et non exempte de fautes ne peut donner qu'un texte incertain. M. Charles Régismanset s'est chargé de la préface et, conformément à une règle inviolable, il n'a pas manqué l'occasion de débiter quelques fantaisies sur l'histoire ancienne du Cambodge. Cette fois, nous apprenons que « c'est de 312 avant Jésus-Christ à 1364 de notre ère que la puissance des Khmèrs atteignit son plus haut degré de splendeur ». Et la source d'où nous viennent ces admirables précisions, c'est « l'ancienne chronique du Cambodge, chronique qui constitue une source précieuse de l'histoire ». Il en est heureusement de plus sérieuses.

— Dans la *Revue Musicale* du 1^{er} juillet 1922, M. Louis Laloy, à propos des deux représentations données à l'Opéra par les danseuses du roi du Cambodge, a finement analysé *Les principes de la danse cambodgienne*.

— *La Renaissance de l'art français et des industries de luxe* (titre un peu long, mais encore incomplet, puisqu'il ne comprend pas les arts coloniaux), a consacré un numéro spécial (avril 1922) à l'Exposition coloniale de Marseille. Divers auteurs nous font parcourir l'Afrique du Nord avec ses ruines romaines, ses édifices musulmans et ses arts industriels modernes, puis l'Afrique noire et l'Océanie, dont l'art nous est présenté en spécimens curieux, qui font toutefois un contraste assez comique avec le texte admiratif qui les accompagne. Des écrivains ingénieux ont trouvé le moyen de parler de l'art des colonies qui n'en ont pas : c'est ainsi que M. Fréjat Strowski, ayant à traiter de l'art sur la côte des Somalis, loue en très bons termes le directeur des chemins de fer éthiopiens et le palais du gouverneur de Djibouti ; et que M. Julien complimente la Réunion de ce que la nature a épargné à l'homme, en s'en chargeant elle-même, la tâche de faire des chefs-d'œuvre. Quant à Saint-Pierre et Miquelon, tous les efforts ont échoué à y découvrir un autre art que la pêche de la morue.

On n'en saurait dire autant de l'Indochine : s'il n'y a pas un art indochinois, c'est parce qu'il y en a plusieurs, comme le fait justement observer M. Georges Maspero, qui a consacré à ces arts des pages excellentes, illustrées de belles photographies dues pour la plupart à notre collègue M. Victor Goloubew. Les appréciations de M. Maspero sont aussi judicieuses que son information est solide : cependant quand il déclare, parlant des bronzes laotiens, qu'« il n'est pas de bronze japonais qui puisse leur être déclaré supérieur », nous croyons qu'il y a là au moins une forte exagération.

Si l'article de M. Maspero est d'un auteur bien informé, il en est autrement de celui que M. G. Jarnieu a consacré aux écoles indochinoises d'art décoratif. L'auteur n'a évidemment puisé ses renseignements qu'à une seule source : ce qui fait que, s'il est abondamment renseigné sur les trois écoles d'art de Cochinchine, il a sur tout le reste des notions et des ignorances également singulières. C'est ainsi qu'il parle des « grands temples d'Angkor et de *Phnom-penh* », mais qu'il ne souffle mot

ni de l'important musée, ni de l'intéressante école d'art de la capitale du Cambodge. Par contre, il croit que « le Gouvernement général a fondé à Hanoi un musée d'art khmer en même temps qu'à Paris même le Palais du Trocadéro recueillait les émouvants chefs-d'œuvre et les instructifs moulages rapportés d'Angkor par le lieutenant de vaisseau Delaporte ». Le musée de l'Ecole française, qui n'est pas un musée khmer, n'a pas été fondé à Hanoi, mais à Saigon, en 1900, c'est-à-dire non pas en même temps, mais vingt ans après que les collections de M. Delaporte eussent été recueillies, non au Trocadéro, qui n'existait pas encore, mais au palais de Compiègne. Quand on se donne pour tâche de renseigner le public sur un sujet, ne serait-il pas à propos de s'en instruire d'abord ?

— Le Fogg Art Museum de l'Université Harvard et le Museum of Fine Arts de Boston possèdent quelques têtes de statues khmères, dont M. Denman W. Ross nous donne la reproduction photographique avec une courte notice (*An Example of Cambodian Sculpture*, dans : *Fogg Art Museum Notes*, vol. I, Nr. 2 Cambridge, 1922). M. Ross se rend du Cambodge, qu'il dit cependant avoir visité, une idée assez singulière. Il le considère comme « une jungle pour les éléphants sauvages, les tigres et les serpents » ; Angkor est à ses yeux un lieu d'accès difficile où peu de voyageurs sont allés : « Il n'est pas aisé d'arriver à Angkor et il n'est jamais très sûr d'y séjourner. Je crois qu'il n'y a pas sous le soleil d'endroit aussi chaud. » Par contre, la tête de Buddha conservée au Fogg Museum lui inspire une admiration sans bornes : « Elle n'est pas seulement le plus beau de tous ces spécimens [de Boston], mais le plus beau que j'aie vu, soit à Paris, soit au Cambodge. Elle ne représente pas seulement ce qu'il y a de mieux en ce genre dans la sculpture khmère, mais elle est, dans mon opinion, un des chefs-d'œuvre de la sculpture (*one of the supreme achievements of the art of sculpture*). » On ne peut s'empêcher de sourire en voyant la photographie de la tête ainsi glorifiée. Mais il faut respecter l'enthousiasme. Observons que les têtes 7 et 8, qualifiées dubitativement de khmères, sont khmères comme toutes les autres.

Birmanie

Report of the Superintendent, Archaeological Survey, Burma, for the year ending 31st March 1921. — Rangoon, 1921.

Id. for the year ending 31st March 1922. — Rangoon, 1922.

A List of Inscriptions found in Burma. Part 1. The List of Inscriptions arranged in the order of their dates. — Rangoon, 1921. x+216 pp.

Le Rapport du Service archéologique de Birmanie pour l'année 1920-1921 est consacré pour la plus grande partie à l'Arakan, où M. Duroiselle a pu faire cette année-là une tournée d'autant plus nécessaire que ce district n'avait pas été visité depuis Forchhammer, trente ans auparavant. L'Arakan est cependant pour le Service archéologique une terre d'élection : non seulement il renferme des ruines anciennes

et des emplacements pleins de promesses, mais la population paraît tout à fait exempte des sottises préventions qui règnent chez les Birmans contre les travaux d'exploration et de conservation des édifices religieux. En Birmanie, il a fallu rapporter des décisions de classement pour ne pas exaspérer le fanatisme populaire : en Arakan, au contraire, on sollicite l'intervention du Gouvernement pour réparer les temples, et les pieux bouddhistes joignent libéralement leurs souscriptions aux crédits budgétaires. En outre le Service archéologique y est représenté par un fonctionnaire local très actif. Dans de telles conditions, il n'est pas étonnant que le Superintendent ait trouvé en Arakan « une réception enthousiaste ». Il a examiné principalement les monuments de deux anciennes capitales : Vesālī et Mrohaung. Vesālī, d'après les chroniques, fut fondée en 789 A. D. et abandonnée en 1018. La première date s'est trouvée confirmée par la découverte, dans cette région, d'une inscription de deux lignes en caractères gupta, probablement du VIII^e siècle, et encore inédite. Mrohaung, la dernière capitale de l'Arakan, fut fondée en 1430 par Min Saw-mwan qui, chassé de son pays par les Birmans en 1406, se réfugia auprès des rois musulmans du Bengale et fut rétabli par eux dans son royaume après 24 ans d'exil. L'Arakan se couvrit, au XV^e et au XVI^e siècles, de monuments d'un style spécial où, à la différence de l'architecture birmane, le gros de la construction est en pierre, la brique étant réservée aux stûpas qui couronnent les voûtes et les angles. On trouvera d'utiles informations historiques et archéologiques tant dans le rapport de M. Duroiselle que dans celui de San Shwe Bu, « honorary archæological officer for Arakan » : celui-ci décrit notamment les grottes bouddhiques de Kudaung sur la côte Nord de l'île d'Akyab, détermine l'origine du nom de *Mug*, par lequel les Bengalis désignent les Arakanais, rectifie les récits courants sur les troubles causés en Arakan par Shah Shujah (1660-1663), enfin retrace l'histoire de la célèbre route dite « Buywetmanyō », qui resta jusqu'au XVI^e siècle la grande voie de communication entre la Birmanie et l'Arakan.

Le rapport pour l'année 1921-1922 ne mentionne guère d'autres travaux notables que les fouilles de Sameikshe (township de Thazi, district de Meiktila). L'attention avait été attirée sur ce site, en 1920, de la façon la plus singulière : un habitant du village fut averti par un rêve que le Buddha était dans son champ ; il creusa la terre et trouva, dans une cellule de briques, un Buddha de bronze ainsi qu'une trentaine de tablettes votives en terre cuite. La fouille méthodique entreprise l'année suivante, sans donner les résultats espérés, a prouvé tout au moins que la région de Thazi fut un centre important du XI^e au XIII^e siècle.

Mais si ce rapport n'annonce aucune trouvaille insigne, il contient par contre des pages intéressantes sur diverses découvertes faites précédemment. C'est ainsi qu'un fragment de sculpture trouvé à Vesālī (Arakan) et datant du IX^e ou du X^e siècle a donné à M. Duroiselle l'occasion d'examiner la légende du témoignage rendu par la Terre au Buddha, légende sur laquelle M. Cœdès avait déjà écrit un excellent mémoire ⁽¹⁾. Le fait lui-même n'est pas ignoré des textes indiens : le *Lalitavistara* précise même que la Terre sortit à mi-corps du sol pour s'adresser au Buddha à Sârnâth, on la voit ainsi figurée et tenant un vase à la main ⁽²⁾. Mais en

(1) *Mémoires concernant l'Asie orientale* II, p. 147 : *A propos d'une stèle sculptée d'Angkor-Vat*.

(2) *Catalogue of the Museum of Archaeology at Sarnath*, pp. 91 et 94.

Indochine elle est représentée tordant sa chevelure d'où ruisselle l'eau des donations faites jadis par Gautama et dont le flot engloutit Māra avec son armée. Le récit correspondant se lit dans la *Pathamasambodhi*, ouvrage composé au Siam, avant le XVII^e siècle, très répandu dans ce pays et au Cambodge, mais peu connu en Birmanie où la légende de Wathundayé (Vasundharī, pour Vasundharā) est considérée comme hétérodoxe. Les auteurs birmans en rapportent l'origine soit à l'imagination populaire, soit aux moines de Xieng-mai, auxquels on endosse volontiers toutes les doctrines suspectes. Cette attribution n'est peut-être pas sans fondement, car Xieng-mai a été, au XV^e et au XVI^e siècles, un centre fécond de littérature religieuse (*BEFEO*, XXI, 1, 318). Quoi qu'il en soit, la sculpture de Vesālī prouve qu'en Birmanie, comme au Siam et au Cambodge, l'histoire de Vasundharā tordant sa chevelure, si elle n'est pas orthodoxe, est ancienne et populaire.

L'invasion mongole, qui amena la chute de Pagan en 1287 A. D., a laissé sa trace dans quelques peintures murales de la grotte bouddhique de Kyanzittha à Pagan : les plus caractéristiques représentent un Mongol assis, tenant un faucon sur le poing, et un autre tirant une flèche. Ces faibles vestiges d'un événement si considérable dans l'histoire de la Birmanie méritaient d'être mis en lumière et on sera heureux de les trouver ici (pl. I). Il faut sans doute rattacher à la même origine les croix grecques et latines qu'on trouve peintes sur les parois de la même grotte et qui eurent probablement pour auteurs ou instigateurs des chrétiens faisant partie de l'armée mongole.

En général, les temples de Birmanie ne trahissent pas l'influence européenne ; ceux d'Amarapura (capitale de 1783 à 1857) font exception. On y trouve de curieuses représentations d'anges ailés, dont la maladresse révèle au premier coup d'œil la copie d'un modèle étranger (pl. II).

Signalons enfin d'intéressantes observations sur le palais de Mandalay par M. Duroiselle, qui prépare un guide destiné aux visiteurs de cet édifice, — et deux notes de son assistant Maung Mya, l'une sur un Buddha de l'Endawya Pagoda, à Mandalay, l'autre sur un petit caitya au Nord de la pagode Patodawgyi, dans la même ville. Le Buddha est une copie de Bodhgayā et il fut envoyé par le mahant de ce temple au roi Bagyidaw (1819-1837) : c'est une œuvre de l'art indien médiéval qui, d'après l'auteur, pourrait remonter aux IX^e-XI^e siècles. Le caitya est orné, aux angles du soubassement, de lions dont l'aspect réaliste contraste avec le type conventionnel de cet animal dans l'art indochinois : Maung Mya croit que le sculpteur a pris pour modèle une lionne que le roi d'Ava avait reçue en présent de l'imam de Mascate et qui se trouvait à la capitale en 1824.

Outre les rapports analysés ci-dessus, M. Duroiselle a publié un volume qui est destiné à fournir aux historiens un instrument de travail des plus utiles : c'est une liste générale des inscriptions trouvées en Birmanie. Nous avons naguère décrit dans ce *Bulletin* (XV, II, 129) l'état des sources épigraphiques dans ce pays : six énormes volumes formant près de 2.000 pages de texte, dont un seul est utilisable grâce à une médiocre traduction. La liste de M. Duroiselle fournit un fil conducteur dans cette jungle : elle contient 1457 inscriptions rangées par ordre chronologique. En trois appendices sont inventoriées les inscriptions mōnes (48), pyu (15) et diverses (5). Pour chaque inscription sont donnés : le lieu d'origine, la situation actuelle, la langue, l'objet de l'acte, le nom de son auteur, enfin une référence bibliographique. Il

eût été bon d'ajouter à ces précisions celle de l'objet où est tracée l'inscription : car la valeur d'un texte pour fixer l'époque d'un monument est fort différente suivant qu'il est gravé sur l'édifice lui-même ou sur un objet transportable tel qu'une cloche, une plaque de cuivre ou même une stèle.

L'appendice C : *Miscellaneous (Siamese, Tamil and Pali Inscriptions)*, mentionne deux inscriptions en siamois, une en tamoul et sanskrit, et deux en pâli. Ce dernier chiffre surprend au premier abord, si on se rappelle que l'inventaire des inscriptions pâlies donné en 1912 par M. Duroiselle dans ce *Bulletin* (XII, VIII, 19) comprenait 51 numéros. C'est qu'on n'a inséré dans l'appendice que les deux textes bouddhiques, sur teulies d'or et sur briques, de la région de Prome, que j'ai publiés en 1912 dans le *Journal Asiatique* ⁽¹⁾. Les autres, et non seulement les textes mixtes (pâli et birman, pâli et môn), mais même ceux rédigés entièrement en pâli, ont été compris dans la liste générale (n^{os} 66, 76, 652, 1046, 1118, 1129, 1136, 1140, 1228 1303 à 1307, 1312, 1315, 1317, 1320, 1323, 1370). Le titre de l'appendice n'est donc pas exact en ce qui touche les inscriptions pâlies.

Les plus anciennes inscriptions trouvées en Birmanie sont les formules bouddhiques en pâli, provenant de Prome, dont il vient d'être question et qui peuvent remonter au VI^e siècle de notre ère. Viennent ensuite les inscriptions pyû, qui paraissent dater de la fin du VII^e siècle et du commencement du VIII^e. Au VIII^e également appartiennent deux inscriptions de deux lignes chacune, trouvées à Vesālī (Arakan) : l'une en sanskrit mixte, sur une cloche de bronze, et dont le déchiffrement semble assez douteux (*Rep.* 1819, p. 56) ; l'autre sur la base d'une colonne, encore inédite. M. Duroiselle fait justice en passant des informations erronées qu'on trouve dans certains ouvrages au sujet de prétendues inscriptions sanskrites du V^e et du VII^e siècle. Pour l'une au moins ⁽²⁾, l'auteur de l'imposture est connu : c'est le trop fameux Dr Führer, dont la tournée archéologique en Birmanie (1893) et le rapport qui suivit (1894) marquent les débuts dans cette scandaleuse carrière de faussaire qui devait, quelques années plus tard, trouver son terme à Kapilavastu. Mais il y en a deux autres, qui sont décrites en ces termes dans le *Gazetteer of Upper Burma*, Pt. I, t. II, p. 186 : « Les découvertes les plus importantes faites jusqu'ici à Pagan sont deux longues inscriptions sanskrites sur deux stèles de grès rouge, actuellement gisantes dans la cour de l'ancienne Kuzeit Pagoda. La plus ancienne est datée de Gupta Samvat 163 ou 481 A. D. et commémore l'érection d'un temple par Sugata ou Rudrasena, chef d'Arimaddanapura. Le second document est écrit en caractères du Nord de l'Inde et daté de Saka Samvat 532 ou 610 A. D. ; il a pour objet l'offrande d'une statue de Sakya Muni par deux religieux nommés Bôdhivarman et Dharmadâsa, originaires de Hastinapura sur l'Eravati Tagaung), à l'Asokarama d'Arimaddanapura, sous le règne du roi Adityasena ».

Ces deux inscriptions n'ont jamais existé. « Il n'est pas très clair, dit M. Duroiselle, où Sir George Scott a pris cette information erronée. » On peut tout au moins le

(1) L'analyse du second document et la bibliographie ne sont pas au courant ; elles auraient dû être complétées d'après l'Introduction, p. 111.

(2) Inscription de Jayapâla, roi de Hastinapura (Tagaung), datée de Sam. 108 = 416 A. D. *Gazetteer of Upper Burma*, Pt. I, vol. II, p. 193, d'après le *Report* de Führer pour 1894 ; GERINI. *Researches on Ptolemy's Geography*, pp. 471 et 746).

conjecturer : si on observe que dans le second document il est question de Hastinapura sur l'Eravati, tout comme dans la fausse inscription de Führer, on ne risque guère de se tromper en attribuant à une communication orale ou manuscrite de la même source la mystification dont Sir George Scott a été victime.

A part les quelques inscriptions pâlies, pyü et sanskrites énumérées ci-dessus, il n'existe qu'une seule inscription birmane antérieure au XI^e siècle : celle de Malun, de 984 A. D. (n^o 1 de la liste). La première inscription originale est de 1058 (n^o 23) : celles qui précèdent sont des copies sur pierre de Bodawpaya ou des copies sur feuilles de palmier.

La liste doit être complétée par un index des noms de personnes, lieux, monuments, qui formera un répertoire inappréciable pour l'étude des antiquités birmanes. M. Duroiselle aura rendu, par cette publication, aux historiens et aux archéologues un service éminent, dont ils ne sauraient trop le remercier.

L. FINOT

Archæological Survey of Burma. Epigraphia Birmanica, being lithic and other inscriptions of Burma, edited by Chas. DUROISELLE. Vol. II. — Rangoon, Superintendent, Government printing, Burma, 1921, 1^{re} partie, xvi-210 pp. ; 2^e partie, 174 pp. et 87 planches, in-4^o.

L'*Epigraphia Birmanica*, éditée sous les auspices de l'Archæological Survey of Burma, et brillamment inaugurée en 1919-1920 par la publication des quatre inscriptions du pilier de Myazedi et d'une série de huit inscriptions mônes inédites, consacre son second volume aux inscriptions sur briques émaillées des étages supérieurs de l'Ananda. On sait que les galeries du fameux temple de Pagan sont décorées de plaques représentant des scènes de la vie du Buddha et la série complète des Jātakas ⁽¹⁾. Celles des galeries supérieures se rapportent aux dix dernières naissances, et comportent en tout 389 numéros, accompagnés chacun d'une courte légende en langue mone : ce sont ces légendes que publie M. Ch. Duroiselle, en deux parties.

Dans la première partie, l'auteur donne successivement, pour chaque numéro : le texte en caractères, la transcription, la traduction, un commentaire littéraire expliquant le sujet représenté, et un commentaire philologique. Le tome se termine par un index des mots môns anciens figurant dans les inscriptions, et un index des mots modernes cités dans le commentaire à titre de justification. La seconde partie contient la reproduction photographique de toutes les scènes.

Il convient de féliciter M. Duroiselle pour ce travail d'une belle tenue scientifique, véritable mine de données linguistiques nouvelles. L'apparition de l'*Epigraphia Birmanica* marque une date dans l'histoire de la linguistique mone et de la grammaire comparée des langues indochinoises. Au P. W. Schmidt, dont les travaux sur la phonétique des langues môn-khmères sont d'ailleurs fort précieux, il avait manqué

(1) Cf. Ed. HUBER, *Etudes indochinoises*, VI : *Les bas-reliefs du temple d'Ananda à Pagan*, BEFEO. XI, 1.

la connaissance des formes anciennes des langues qu'il comparait. On peut lui reprocher — je crois l'avoir fait moi-même ⁽¹⁾ — de n'avoir pas tiré parti des premiers matériaux extraits par M. Aymonier de l'épigraphie khmère, dont les plus anciens documents remontent comme on sait au VII^e siècle. Pour le môn, un pareil reproche eût été absolument déplacé, car on ne possédait aucun texte ou fragment de texte en môn ancien avant que M. Blagden eût publié en 1909 l'inscription du pilier de Myazedi (*JRAS*, 1919, p. 1017).

Le khmèr, à part l'assourdissement des occlusives sonores (accident commun à la plupart des parlers indochinois) et le changement du timbre de certaines voyelles, est remarquablement bien conservé, non seulement dans l'orthographe, mais même dans la prononciation. A la finale par exemple, il admet encore les liquides disparues en môn moderne et transformées en nasales par les dialectes thaïs, et les occlusives palatales que ces derniers transforment en dentales, le môn moderne en dentales ou en gutturales, et que les langues indonésiennes n'ont jamais admises en cette position. Possédant par surcroît une littérature épigraphique ancienne extrêmement abondante, le khmèr est appelé à jouer un rôle éminent dans les études de phonétique comparée.

Le môn, lui, a subi au cours des huit derniers siècles une série de dégradations, enregistrées en partie par l'orthographe actuelle, qui rendent souvent laborieux et hypothétiques les rapprochements entre cette langue et les dialectes apparentés. Les matériaux nouveaux que nous apporte l'*Epigraphia Birmanica*, et qui nous font connaître l'état de la langue aux XI^e-XII^e siècles, sont destinés à renouveler les études de linguistique indochinoise.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, bon nombre de formes mônes anciennes sont très proches des formes khmères correspondantes, quand elles ne leur sont pas tout simplement identiques. Le vocalisme de mots tels que *himo* « nom » (mod. *himu*), *yok* « soulever » (mod. *yuik*, pron. *yūk*), *dow* « courir » (mod. *dau*, pron. *teo*), *saruh* « tomber » (mod. *saruih*, pron. *saruh*) est identique à celui des mots khmères correspondants : *jhmoh* (pron. *chmōh*), *yok*, *dau* (écrit quelquefois dans les inscriptions *dov*, pron. mod. *tou*), *jruh* (pron. *crūh*). Le vieux môn écrit encore à la finale des occlusives palatales et des liquides, par exemple dans *kumlac* « voleur » (mod. *kamlat*, pron. *kamlot*) dont la racine se retrouve dans v.-kh. *lvač* « voler » (mod. *luoč*), *āc* « demander » (mod. *at*) = kh. *āc* « pouvoir » (²), *kwil* « charrette » (mod. *kwī*) = siamois *kvien*, où l'*n* final représente une ancienne liquide, *dal* « obstruer » (mod. *daw*, pron. *to*) = kh. *dal* « appuyer, contenir » (pron. *tōl*), *cirmil* « regarder » (mod. *lamī*) = kh. *romil*. Ces quelques rapprochements pris au hasard suffisent à montrer l'état de conservation du môn au XI^e siècle.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue phonétique que ces textes en vieux-môn seront précieux. Le khmèr, même le khmèr des anciennes inscriptions, a une mor-

(1) *BEFEO*, VIII, p. 250 sqq.

(2) Que, malgré la différence de sens, il s'agisse bien du même mot, c'est ce qui résulte de sa synonymie avec v.-môn *pān* « demander » = kh. *bān* « pouvoir ». Les deux sens convergent, en quelque sorte, dans le dérivé khmèr *ṃnāc* « permission, faculté, pouvoir ».

phologie assez rudimentaire ; les préfixes et infixes que l'analyse y révèle n'ont à aucun degré la souplesse et la vie que présentent les mêmes éléments dans les langues indonésiennes. A ce point de vue, le môn semble plus proche de ces dernières ; il l'est aussi par l'emploi de particules de coordination dont l'usage est inconnu en khmër. Des phrases comme : *Mahos mun na s'âr* « Mahosadha dit qu'il ira » (183), *Widhir gulân na s'âr* « Vidhura dit qu'il ira » (249), *âc thar na skil dan* « il demande de l'or pour donner en aumône » (267), dans lesquelles la particule *na* correspond exactement au français « que », et le préfixe *s* (abrégé de *sîsu*) donne aux verbes *âr* « aller » et *kil* « donner » le sens du futur, ces phrases sont d'un grand intérêt. C'est en vain qu'on chercherait en khmër quelque chose d'analogue ; je crois, par contre, que les langues indonésiennes ont des procédés morphologiques et syntactiques parallèles.

On voit tout l'intérêt qui s'attache aux travaux épigraphiques de MM Blagden et Duroiselle. Leur nom nous est un sûr garant que l'*Epigraphia Birmanica* continuera dans ses numéros futurs à nous apporter de précieuses contributions à la linguistique indochinoise (1).

G. CÆDÈS

R. HALLIDAY. *A Mon-English Dictionary*. Published under the auspices of the Siam Society. Bangkok, 1922, in-4°. xxx-512. (2)

Le besoin d'un dictionnaire môn se faisait depuis longtemps sentir. Le petit vocabulaire publié à Rangoon en 1874 par J. M. Haswell (*Grammatical Notes and Vocabulary of the Peguan language*) et réédité en 1901 par E. O. Stevens était d'une si notoire insuffisance qu'on peut s'étonner qu'il ait régné seul pendant un demi-siècle. C'est donc avec une grande satisfaction qu'on accueillera la publication du dictionnaire de M. Halliday, qui, s'il ne réalise pas tout ce qu'on aurait pu en attendre, aura du moins le mérite de préparer la voie à des travaux plus approfondis.

La réserve que nous sommes obligé d'exprimer s'impose en effet dès la lecture des premières pages. Il semble que M. H. ait fait complètement abstraction du point de vue scientifique pour se confiner dans celui de la pratique la plus terre-à-terre. Ainsi,

(1) Aux équivalences mentionnées ci-dessus, on peut ajouter celles-ci qui sont particulièrement nettes :

n° 258 : v.-môn *tos* « prêcher » (mod. *twah*) = kh. *toḥ* (pron. *dôḥ*) « délier, expliquer » (une traduction du pâli en khmër, à l'usage des prédicateurs, s'appelle communément *saṃrây*, de *srây*, « délier » (s.-entendu : le sens) ;

n° 300 : v.-môn *kseḥ* « cheval » (mod. *kh'yeh*, pron. *cheh*) = v.-kh. *aseḥ* (mod. *sēḥ*) ;

n° 325 : v.-môn *añca* « lac » (mod. *laca*) = v.-kh. *añcan* (Stèle de Sdök kak thom, D, 49, 115, traduit hypothétiquement « douve » par M. Finot, *BEFEO*, XV, II, 101.)

(2) Les Môn se partagent entre la Birmanie et le Siam : pour ne pas séparer les études qui les concernent, nous les rangerons toutes sous la rubrique « Birmanie », même si elles ont leur origine au Siam.

on sait qu'il y a dans la langue mène d'importantes différences dialectales : j'admets que M. H. n'ait pas jugé utile de les relever pour chaque mot ; mais au moins eût-il été nécessaire d'énumérer dans l'introduction les divers dialectes et d'en fixer les caractéristiques. Or voici tout ce que l'auteur trouve à en dire (p. II) : « La prononciation suivie dans la translittération est très générale et correspond plus ou moins à ce qu'on appelle le dialecte de Martaban. Bien qu'il y ait des différences dialectales dans le môn parlé, elles ne sont pas assez grandes pour empêcher les gens des divers districts de se comprendre aisément. »

La transcription et la phonétique ne paraissent pas non plus traitées avec toute la précision désirable. Les dentales et les cérébrales sont notées par les mêmes signes ; de même les deux *b*. La nasale palatale est transcrite par *ny* qui, nous explique-t-on, équivaut à *ñ* : alors pourquoi ne pas employer cette dernière notation qui est la seule exacte ? La transcription des voyelles est peu logique. La graphie *oe* correspond à deux sons : une diphtongue *oe* et une voyelle *ō* (français « heureux »). Le tréma est employé avec les valeurs les plus diverses et les plus inattendues : *ë* est un *e* muet (français « le ») ; *ö* est le son de *a* dans angl. « fall », mais coupé brusquement ; *ä* est « a modified *ā* pronounced with the lips formed as for *au* in *law* ». Cette dernière définition est peu intelligible. Le tableau de la p. VIII nous apprend que *ä* correspond au mystérieux signe vocalique *u-i* suivi d'un *w* final ; mais dans le corps du dictionnaire, il est employé pour ledit signe avec ou sans *w* final ou devant d'autres consonnes.

Le vocalisme du môn est assez compliqué : le timbre et la quantité des voyelles sont fonction de la consonne qu'elles affectent (consonne de la 1^{re} ou de la 2^e série) et de la finale (gutturale, consonne typique *t, y, w, h, ')*. Ce système a été clairement exposé par M. Blagden, dans un excellent article, dont M. Halliday aurait bien dû s'inspirer ⁽¹⁾. Au lieu de cela, il donne dans son vocabulaire des prononciations empiriques dont les principes ne sont pas énoncés dans l'introduction et qui ne répondent pas non plus à ceux posés par Blagden, quoique, chose curieuse, ce dernier ait tiré la plupart de ses renseignements de M. Halliday. En particulier, la distinction fondamentale des deux séries de consonnes est ignorée dans l'introduction, sauf en ce qui concerne la voyelle inhérente *a* ou *e* (encore le timbre de cette dernière voyelle est-il fort mal déterminé : il serait fermé selon Halliday et ouvert selon Blagden) ; mais les autres voyelles ne sont énumérées que dans des syllabes « avec *a* initial » [ajouter : ou avec initiale consonantique de la 1^{re} série]. Quant aux syllabes à consonne initiale de la 2^e série, rien, sinon la lecture du dictionnaire, n'avertit qu'elles diffèrent parfois des premières ; et cette différence n'est pas toujours observée. Ainsi, tandis que les voyelles *i, āu, āo* de la première série seraient, suivant Halliday, identiques dans la seconde, elles y deviendraient, *ei, ö, ēö*, d'après Blagden ; et ce dernier est un linguiste trop soigneux pour qu'on ne tienne pas le plus grand compte de ses affirmations.

Le tableau des *compounds consonants* est précédé de cette remarque : « The compounds are as far as possible pronounced as one syllable. » Aussitôt après, nous

(1) *Quelques notes sur la phonétique du talaï et son évolution historique*, dans *J. A.*, mai-juin 1910, pp. 477-525.

trouvons $t + da > tada$; $t + na > tana$; $t + ma > tama$ Ce ne sont pas là précisément des monosyllabes. En fait, il est probable qu'il intervient entre les deux consonnes une voyelle indéfinie équivalente à l'*ě* malais (Blagden, p. 497), et qui est assez mal rendue par *a*. Ce tableau présente en outre une grave lacune : il ne tient compte que de l'écriture et non de la phonétique. Or la combinaison des consonnes donne lieu à des phénomènes de sandhi très intéressants ; ainsi $\acute{c} + w > hw$, $w + h > wh$, $s + w > fw$; $\acute{c} + n > hn$; $\acute{c} + r > sr$; $r + h > sh$: par exemple, *čwe* se prononce *fwe* ; *whop*, *fwop* ; *swa*, *fwa* ; *čnok*, *hnok* ; *črum*, *sum* ; *arhan*, *asōn*. Cela aurait mérité quelques explications. (Cf. Blagden, p. 480.)

La préfixation est traitée (p. XII) d'une façon singulièrement incomplète ; il y a d'autres préfixes que *a*, *l*, *m*. Par contre *tetōh* est un nom et ne peut être mis sur la même ligne que les préfixes proprement dits. Plus loin (p. XIX), les préfixes causatifs dans les verbes sont introduits par cette singulière formule : « Verbs are transitive or intransitive. *Transitive verbs have the longer form.* » (1) Suivent des exemples de verbes causatifs formés par préfixation de *k*, *p*, *s*, ce qui est juste ; mais ce qui l'est moins, c'est de donner sous le titre de préfixes et d'affixes des mots et des particules indépendants, comme *kaña*, aller.

Une partie notable du vocabulaire môn est constituée par des mots sanskrits ou pâlis diversement transformés : *artha* > *aratha* ; *araña* > *aranya* ; *ayuta* > *ayut* ; *āyuh* > *ayauk* ; *anicca* > *aničči* ; *kuṭṭham* > *kòt* ; *kamma* > *kā*, etc. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas songé à énoncer les règles qui président à ces changements.

L'introduction n'est donc pas ce qu'elle aurait pu être : elle laisse subsister la nécessité d'une phonétique et d'une grammaire. Quant au dictionnaire lui-même, il ne pourra être apprécié que par l'usage. Notons seulement que l'origine des mots empruntés au pâli n'est pas toujours mentionnée ou n'est indiquée que par la lettre P, et seulement dans une partie des cas par la forme pâlie elle-même ; que l'étymologie n'est pas toujours suffisamment précisée et que les traductions laissent parfois à désirer. Par exemple : *amphūkāsa*, « a paved courtyard », n'est pas *ambho-akasa*, mais *ambho-okāsa* ; *on*, « few » = *ūna* ; *kòt*, « cell » = *kuṭi* ; *kamangkò*, « a mythical fish » = *ka + makara* ; *akhaophanī* = *akkhobinī* et ne signifie pas « immeasurable », mais un nombre énorme, l'unité suivie de 42 zéros.

Ces quelques exemples laissent croire que l'ouvrage aura besoin d'être révisé et sans doute complété ; il n'en constitue pas moins un précieux instrument de travail et la Siam Society mérite la gratitude des philologues pour en avoir assuré la publication.

L. FINOT.

R. GRANT BROWN. *The Pre-buddhist Religion of the Burmese*. (Reprinted from *Folk-lore*, june 1921.)

L'objet de cet article est de grouper les faits de survivance d'une religion antérieure au bouddhisme dans les croyances actuelles des Birmans. Il débute par relever quelques données relatives aux origines, sans distinguer suffisamment les origines de la race et celles de la religion. Les premières seraient à chercher en Chine parce que

le Birman « prie » tourné vers l'Est, qu'il doit dormir la tête à l'Est ou au Sud, jamais à l'Ouest ou au Nord, et qu'« il est invariablement enterré la tête à l'Est ». Ces indices sont d'autant moins sûrs que les affinités linguistiques indiquent plutôt le Tibet que la Birmanie, donc le Nord et non l'Est. Quant à la prétendue dépendance du bouddhisme birman à l'égard de la Chine, elle ne s'appuie guère que sur les étymologies fantaisistes de M. Taw Sein Ko, dont il ne devrait pas être question dans un travail sérieux (cf. *BEFEO*, XI, 585).

Les vestiges du culte pré-bouddhique se trouvent d'abord dans le culte des Nats. Les Nats sont des dieux et surtout des mânes divinisés : cette classe comprend les personnages les plus hétéroclites, depuis les *devas* de l'hindouisme jusqu'à des génies de basse extraction et d'époque récente. Elle se recrute particulièrement parmi les hommes qui meurent de mort violente : c'est ainsi que le Forgeron et sa sœur, deux Nats très populaires en Birmanie, ont été promus à cette dignité pour avoir été brûlés vifs par un roi. Il est curieux de constater que ces apothéoses paraissent sans relation avec l'innocence des victimes ; ainsi les Deux Frères, honorés à Taung-byôn, près de Mandalay, furent mis à mort par Anuruddha (XI^e siècle) pour n'avoir pas contribué à l'édification d'une pagode ordonnée par le roi ; Ngà Pyi, autre Nat, fut tué par le seigneur auquel il appartenait pour une grave négligence. On obtenait ainsi sans peine des esprits protecteurs pour les villes, les palais, les ouvrages nouvellement construits : il suffisait de tuer le premier venu et de l'enterrer sous les fondations. Les Nats reçoivent des sacrifices, souvent des sacrifices sanglants et parfois des sacrifices humains ; ceux-ci n'ont pas entièrement disparu. M. G. B. signale non loin du district du Haut Chindwin, la coutume d'égorger tous les ans un enfant et d'arroser de son sang le riz des semailles. Les Nats communiquent la faculté de divination à des femmes qu'ils sont censés épouser.

Certains Nats ont une légende dont les éléments sont empruntés à des contes populaires indiens : tels sont Udeinna (Udayana) et le Dragon de Tagaung, qui fut tué par un roi novice, mais muni de trois bons préceptes : aux versions de cette légende signalées par M. B. il faut joindre la version laotienne que j'ai résumée dans mes *Recherches sur la littérature laotienne* (*BEFEO*, XVII, v, 106).

Aux coutumes pré-bouddhiques appartiennent aussi divers rites ayant pour objet de fertiliser les champs ou de faire tomber la pluie, quoique certains aient pu prendre une forme bouddhique : c'est ainsi qu'Upagupta, sous le nom de Shin Upägök, est devenu une sorte de génie de la pluie, qu'on traite avec le même sans-gêne qu'un saint napolitain, par exemple, en l'exposant au soleil, jusqu'à ce qu'il se décide à faire tomber la pluie.

Cette coutume et la plupart de celles mentionnées par M. G. B. n'ont d'ailleurs rien de spécifiquement birman et se retrouvent un peu partout. Il n'en est pas moins utile de relever en détail ces usages populaires qui, antérieurs à la naissance de la religion officielle, continuent à vivre à côté d'elle d'une vie souvent plus profonde ; et il faut savoir gré à M. Grant Brown d'en avoir donné un résumé substantiel qu'on aura toujours profit à consulter.

Mrs. Leslie MILNE. — *An elementary Palaung Grammar*. — Oxford, 1921, in-16. 188 pp.

Mrs. Leslie Milne, qui a fait un séjour prolongé dans les Etats shans et à qui on doit un intéressant travail sur ces contrées (*The Shans at home*. Londres, 1910), vient de publier une grammaire palaung, qui est une intéressante contribution à la linguistique extrême-orientale. Les Palaung occupent le bassin moyen de la Salouen : leur langue, apparentée au môn-khmér, a été étudiée par le P. Schmidt dans un appendice à ses *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi-Sprache* (Munich, 1904). Le dialecte décrit par Mrs. Milne est celui de l'Etat de Tawng Peng, situé à une centaine de milles au N.-E. de Mandalay. Ce petit ouvrage contribuera utilement à la connaissance d'un idiome qui, malgré son domaine restreint, n'est pas sans importance pour la grammaire comparée des langues austro-asiatiques. On peut y regretter seulement quelques transcriptions singulières (ɛ pour *e* ouvert, *ny* pour *ñ*) et une excessive fidélité aux cadres de la grammaire européenne. Il est précédé d'une introduction de M. Blagden où on trouvera de judicieuses remarques sur les affinités linguistiques du palaung.

L. FINOT.

— Le *Journal of the Burma Research Society*, vol. XII, Pt. I (1922) contient quelques articles à signaler : Pe Maung Tin combat les conclusions de l'article de M. Finot sur Buddhaghosa, mais sans apporter d'arguments nouveaux à l'appui de sa réfutation. Deux articles de Maung Kyi O et de M. Furnivall fournissent quelques notes intéressantes sur l'histoire de Mergui. Enfin M. G. H. Luce examine le récit de la chronique môn de Thatôn sur une prétendue expédition des Krom (= Khmèrs) contre Thatôn dans la 1^{re} moitié du XI^e siècle et il la juge avec raison peu vraisemblable : le Hmannan Yazawin contient la même histoire, mais ici les agresseurs sont des Gywan (= Yuon ?) et la ville attaquée est Pégou.

Siam

Siam. Numéro spécial de l'«Eveil économique de l'Indochine». (Par H. CUCHEROUSSET.) — Hanoi, s. d., in-fol. 100 pp.

En consacrant au Siam tout un numéro de l'*Eveil économique de l'Indochine*, M. Cucherousset a voulu combler une lacune et offrir au public français une étude d'ensemble sur ce pays. Jusqu'alors on ne disposait guère, pour se renseigner sur le Siam actuel, que d'ouvrages en langue anglaise, tels que le *Bangkok Directory* (annuel), le Catalogue de la section siamoise de l'Exposition de Turin (1911) par G. E. Gerini, le *Siam* de W. A. Graham, etc. Il était bon que la connaissance d'un Etat qui nous touche de si près fût popularisée par une publication française. Celle de M. C. n'est pas un livre, mais une série d'articles dont la plupart ont paru dans l'*Eveil*

économique. Ces articles sont nombreux et variés : géographie, histoire, agriculture, industrie, commerce, chemins de fer, armée et marine, éducation, religion, mœurs et coutumes, etc., tous les aspects de la vie matérielle et morale des Siamois se succèdent de page en page avec une rapidité cinématographique. M. C. a écrit un certain nombre de ces études et, pour les autres, il a puisé un peu partout : dans les vieux ouvrages du XVII^e siècle, dans Pallegoix, Lajonquière, Madrolle, Graham, etc. On peut même s'étonner qu'un publiciste si attentif à suivre l'actualité dans son journal le soit assez peu dans ce recueil pour nous présenter, par exemple, non les mœurs et coutumes des Siamois d'aujourd'hui, mais celles de leurs grands-pères contemporains de M^{rs} Pallegoix. Tout cela sent un peu la compilation hâtive. Il est vrai que, dans sa courte introduction, M. Cucherousset a pris soin de préciser le caractère de son entreprise, en disant qu'il ne s'adresse pas à une « élite de lecteurs » mais au « grand nombre », dont il se propose seulement d'« attirer l'attention ». Ceci toutefois n'excuse point le manque de précision et d'unité qui se dégage de l'ensemble de cette publication.

Les nombreuses photographies qui en illustrent les pages ne sont pas toutes de premier choix et sont trop souvent sans rapport avec le texte. Certains articles sont singulièrement incomplets (par exemple celui sur l'éducation, p. 39).

Il est regrettable que M. C. n'ait point consulté les divers mémoires parus dans notre *Bulletin* avant de rédiger son paragraphe sur l'*histoire du Siam*. Au lieu d'écrire qu'« on n'a que de très vagues indications sur les événements qui se passèrent entre le milieu du VII^e siècle... et le milieu du XVII^e siècle, c'est-à-dire l'établissement de la dynastie d'Ayouthia qui régna de 1350 à 1767 » (phrase qui ne devient intelligible qu'en corrigeant XVII^e en XIV^e), il aurait pu, grâce aux données très sûres des inscriptions et des textes pâlis recueillies dans les mémoires susdits, faire remonter cette histoire jusqu'au commencement du XIII^e siècle (cf. Petithuguenin, *BEFEO*, XVI, III ; Coëdès, *BEFEO*, XIV, III ; XV, III ; XVI, III ; XVII, II).

D'autre part, il eût été intéressant de compléter le récit d'une *ambassade française au Siam sous Louis XIV*, emprunté au chevalier de Chaumont, par les intéressantes recherches de Lucien Lanier (*Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1703*, Versailles, 1883), et de donner, en outre, des extraits de la remarquable *Description du Royaume du Siam* de La Loubère.

Dans les *Notes sur la mission catholique du Siam*, M. C. aurait pu, en partie, céder la parole au P. Adrien Launay, des Missions étrangères, qui a écrit l'histoire de la Mission du Siam de 1662 à 1811.

Quant au paragraphe intitulé *La langue et la littérature siamoises*, on éprouve une certaine stupéfaction à trouver sous ce titre une étude d'un élève du Collège de l'Assomption, étude parfaitement vide et qui, assurément, n'éveillera aucune curiosité dans l'esprit du « grand nombre », alors qu'un résumé des chapitres sur la littérature siamoise de la *Grammatica linguae thaï* de M^{rs} Pallegoix, émaillé de quelques citations de contes et de proverbes, aurait certainement donné une idée plus complète et plus précise du sujet.

Enfin, pour terminer, on s'aperçoit, à regret, que le rédacteur, qui s'était proposé « d'inciter ses lecteurs à chercher par ailleurs une documentation plus approfondie », ne leur a point facilité la tâche en dressant une liste d'ouvrages à consulter. C'est en vain également qu'on chercherait à la fin de cette brochure une table des matières : l'auteur s'en est abstenu, peut-être pour ne pas faire apparaître dans une lumière trop crue la méthode assez capricieuse qui a présidé à l'arrangement des chapitres.

Les sujets que M. C. a étudiés lui-même, tels que les routes et les chemins de fer, ont fait l'objet de chapitres documentés : il faut regretter qu'il n'ait pas eu le temps de faire sur les autres une enquête analogue et qu'il ait dû se borner, soit à les effleurer, soit à les traiter au moyen d'extraits de seconde main. Le jour où il voudra nous donner sur le Siam le fruit de ses propres observations, nul doute qu'il ne réussisse à en tracer un de ces tableaux solides et vifs auxquels sont habitués les lecteurs de *l'Eveil économique*.

S. K.

— M. Georges Cœdès a communiqué à la Siam Society de Bangkok, le 2 octobre 1922, une « étude sur les ex-voto, amulettes et autres empreintes bouddhiques en terre cuite et en métal », dont un résumé a paru dans le *Bangkok Times*, 9 octobre 1922, pp. 6-7 et 10-12.

— Dans le numéro du 29 janvier 1923 du même périodique, le major E. Seidenfaden a consacré au fascicule de notre Bulletin contenant l'histoire de l'Ecole française un compte rendu conçu dans les termes les plus obligeants. Il termine son article en émettant le vœu que la création d'un Service archéologique au Siam permette d'y réaliser d'aussi bons résultats que ceux qui ont été obtenus ici. C'est un vœu auquel, dans l'intérêt général des études indochinoises, nous ne pouvons que nous associer pleinement.

Dans le même numéro on trouvera le rapport annuel sur l'activité de la Siam Society pendant l'année 1922, dont les principaux résultats ont été la publication de quatre parties du *Journal*, celle du *Dictionnaire Môn-anglais* de R. Halliday, et l'organisation de l'enquête ethnographique dont est chargée une commission spéciale présidée par notre collaborateur le major Seidenfaden. Le programme pour 1923 comprend le commencement de la publication d'une *Flore du Siam* par le Prof. W. Craib d'Aberdeen, qui paraîtra en fascicules et dont l'achèvement demandera sans doute trois ou quatre ans.

— Le *Journal of the Siam Society* dans le n° 1 du t. XIV (1921) donne le texte d'une note envoyée par le gouverneur de Petchaburi sur les Lawā de sa circonscription avec une traduction et d'intéressants commentaires de M. Seidenfaden.

Dans le n° 2 du même volume (1921) M. G. Cœdès édite plusieurs documents siamois conservés au Ministère des Colonies à Paris, et qui se rapportent à l'ambassade de La Loubère au Siam en 1687. Ce sont : 1° deux lettres des envoyés siamois accompagnant l'ambassade française, adressées au marquis de Seignelay et à M. de Lagny, directeur de la Compagnie des Indes ; 2° le traité de commerce signé par La Loubère et Céberet à Lophuri, le 11 décembre 1687, avec les représentants du roi de Siam. M. Cœdès a joint au texte et à la traduction de ce précieux document d'excellents facsimilés et toutes les explications désirables.

— Le vol. XVI, Pt. 1 (1922) du même *Journal* contient un intéressant article de M. W. A. Graham sur la céramique au Siam, où l'auteur soutient que les poteries de Sawankalok ont été faites sur place par des potiers chinois ; tandis que, vers la fin des Ming, la Chine commença à importer au Siam des porcelaines exécutées d'après les dessins envoyés par la Cour. — Un autre article de M. Halliday traite des funérailles chez les Môn. — Les Karens blancs ont fait l'objet d'une notice envoyée de

Xieng-mai en réponse au questionnaire de la Société. — Enfin M. Cœdès a savamment commenté une statuette de bronze de l'époque d'Ayudhyà, où il a reconnu, d'après un texte du Koṭ Maṇḍirapāla (1458 A. D.), une des princesses petites-filles du roi, caractérisées par une veste croisée sur la poitrine et un chignon rond.

— La Siam Society a décidé de se partager en 5 sections pour l'étude de divers sujets scientifiques : Technologie et Beaux-Arts, Sociologie, Anthropologie, Archéologie, Agriculture, etc. La section d'Archéologie a pour président et secrétaire nos collaborateurs MM. Cœdès et Seidenfaden. Ce sectionnement est un signe certain de l'intérêt croissant que les recherches scientifiques excitent dans la société européenne de Bangkok et il est de bon augure pour l'avenir.

Inde

Annual Report of the Archæological Survey of India. Part I. 1916-1917. By Sir J. MARSHALL, Director General, and by Dr. D. B. SPOONER, Officiating Director General of Archæology in India. — Calcutta, 1918, in-4° ; planches.

Id. 1917-1918. By Dr D. B. SPOONER, Officiating Director General of Archæology. — Ibid., 1920, in-4° ; planches.

Id. 1918-1919. By Sir J. MARSHALL, Director General. — Ibid., 1921, in-4° ; planches.

Id. 1919-1920. Par le même. — Ibid. 1922, in-4° ; planches.

Annual Report of the Archæological Survey of India. Frontier Circle, for 1918-1919. By M. WASI-UD-DIN, Officiating Superintendent. — Peshawar, 1919, in-4° ; planches.

Id. 1919-1920. Par le même. — Ibid., 1920, in-4° ; planches.

Id. 1920-1921. Par H. HARGREAVES, Superintendent. — Ibid., 1921, in-4° ; planches.

Annual Progress Report of the Superintendent, Archæological Survey, Hindu and Buddhist monuments. Northern Circle, for the year ending 31st March 1920. By DAYA RAM SAHNI, Superintendent. — Lahore, 1921, in-4° ; planches.

Id. for the year ending 31st March 1921. Par le même. — Ibid., 1922, in-4° ; planches.

Id. Muhammadan and British Monuments, for the years ending 31st March 1917, 1918, 1919. Par J. F. BLAKISTON, Superintendent. — Allahabad, 1921, in-4° ; planches.

Id. for the year ending March 31st, 1920. Par le même. — Ibid., 1921, in-4° ; planches.

Annual Report of the Archæological Survey of India, Eastern Circle, 1917-1918. By K. M. DIKSHIT, Officiating Superintendent. — Patna, 1918, in-4°.

Id. 1918-1919. Par le même. — Ibid., 1920 ; avec supplément.

Id. 1919-1920. By V. NATESA AIYAR, Officiating Superintendent. — Ibid., 1920, in-4° ; planches.

Id. 1920-1921. By K. N. DIKSHIT. Calcutta, 1922, in-4° ; planches.

Annual Progress Report of the Archæological Survey of India, Central Circle, 1920-21. By HIRANANDA SASTRI, Officiating. Superintendent. — Patna, 1921, in-4° ; planches.

Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle, for the year ending 31st March 1918. By R. D. BANERJI, Superintendent. — Bombay, 1918.

Id. for the year ending 31st March 1919. Par le même. — Ibid., 1920, in-4° ; avec planches.

Id. for the year ending 31st March 1920. Par le même. — Calcutta, 1921, in-4° ; avec planches.

Id. for the year ending 31st March 1921. Par le même. — Bombay, 1922, in-4° ; avec planches.

Annual Report of the Archæological Department, Southern Circle, Madras, 1918-1919. By A. H. LONGHURST, Superintendent. — Madras, 1919, in-4° ; planches.

Id., 1919-1920. Par le même. — Ibid., 1920, in-4° ; planches.

Id., 1920-1921. Par le même. — Ibid., 1921, in-4° ; planches.

Government of Madras, 23 Sept. 1921. Epigraphy. Annual Report for 1920-1921 of the Assistant Archæological Superintendent. Par M. G. WENKOBA RAO, Ass. Superintendent. — Sans lieu ni date, in-4° ; planches.

Annual Report of the Archæological Department of H. E. H. the Nizam's Dominions, 1918-1919. By G. YAZDANI, Superintendent. — Calcutta, 1920, in-4° ; planches.

Annual Report of the Mysore Archæological Department for the year 1920. By NARASIMHACHAR, Director of archæological researches in Mysore. — Bangalore, 1921, in-4° ; planches.

Id. for the year 1921. Par le même. — Ibid., 1922, in-4° ; planches.

Nous rendrons compte en même temps des divers rapports publiés par l'Archæological Survey de l'Inde pour la période 1916-1921 dont il n'a pas été parlé dans le *Bulletin*, nous réservant de compléter ces notes dans les numéros suivants pour les rapports de ces années qui ne nous sont pas encore parvenus. Nous laisserons de côté ceux de Birmanie, signalés plus haut. Comme d'ordinaire nous nous attacherons davantage aux renseignements d'ordre purement archéologique, négligeant les indications propres à l'organisation matérielle qui, tout naturellement, tiennent dans ces publications une place considérable.

Annual Report, Part I. — En 1916-1917, les dépenses consacrées à la conservation des monuments furent peu réduites ; mais en 1917-1918, la réduction des crédits, conséquence des besoins de la guerre, a diminué considérablement l'effort archéologique.

Le tiers environ des fonds disponibles fut consacré à la protection des édifices d'art musulman ; le reste a été employé aux travaux de fouilles et à la conservation des monuments des autres arts ; les deux groupes de travaux furent menés de pair.

En 1918-1919, le défaut d'hommes et de fonds a conduit à réduire la conservation, et à plus forte raison les fouilles, au strict nécessaire. Les efforts d'ordre général et le travail épigraphique en particulier ont profité des loisirs ainsi créés au personnel par l'arrêt momentané des opérations plus coûteuses.

Dans la troisième année (1919-1920), les difficultés ordinaires, nées toujours de l'insuffisance des fonds disponibles, ont continué à entraver l'œuvre si nécessaire de la conservation ; il n'est guère que dans le groupe de Bombay, le Western Circle, qu'un effort considérable du Gouvernement local, aidé d'une contribution du Gouvernement général, a permis d'agir dans des conditions meilleures. Dans le Nord de l'Inde au contraire, malgré divers dons généreux, la situation reste défavorable en raison de l'augmentation considérable du prix de la main-d'œuvre : dans certaines provinces il s'est élevé en effet de 50 0/0.

Le Service Archéologique de l'Inde a tenté le nettoyage et la conservation chimique de nombreuses pièces de ses musées qui risquaient, par leur nature et les conditions de leur découverte, de se désagréger rapidement dans la suite. Il acquiert là une expérience dont nous pourrions sans doute profiter, la nature des objets mis au jour dans les fouilles et les conditions climatiques étant assez semblables dans l'Inde et en Indochine.

Le temple de Pandrethan, au Kashmir, a été débarrassé de la nappe d'eau qui l'entourait et qui en pourrissait les fondations ; mais le travail exécuté ne paraît pas encore suffisant.

Frontier-Circle. — Les ruines de Takht-i-Bahi ont été mises en état de durée, tandis que le dégagement de Jamalgarhi a continué (1917-1919) ; il a donné les bases des colonnes dans la salle de réunion du monastère. Quelques sculptures gandhâriennes intéressantes sont entrées au Musée.

A Shahji-ki-dheri, près de Peshawer, les tranchées creusées en 1908 et 1909 ont dû être comblées devant les prétentions exorbitantes des propriétaires des terrains fouillés et leurs réclamations constantes sur les prix des merveilleuses récoltes qu'ils n'eussent pu manquer de faire à ces places mêmes.

Taxila, passée avec le district de Hazara dans le Frontier Circle, a fourni son habituelle moisson de découvertes. Les fouilles de Jauliāñ ont donné de remarquables images du Buddha et de fines têtes de terre cuite. Un important mémoire de Sir J. Marshall dont il sera rendu compte plus loin nous dispense d'un plus long examen des travaux effectués dans ce monastère.

Au retour de Sir J. Marshall, les fouilles ont repris dans le Nord-Est de la ville de Sirkap ; elles ont mis au jour diverses constructions, dont l'une contenait encore tout le stock d'un bijoutier. Parmi les curieuses pièces qui furent découvertes dans ce quartier, notons un flacon de verre de ton naturel, le premier recueilli intact dans le Nord de l'Inde, divers morceaux de jade qui marquent les relations anciennes de l'Inde avec la Chine, et une gracieuse statuette d'art gandhârien, dont la matière n'est pas indiquée : trouvaille importante, car les conditions de la découverte fournissent pour ce spécimen d'un art si important et de date encore si mal fixée, une limitation précise : sans doute bien plus vieille, la pièce ne peut être postérieure au premier siècle de l'ère chrétienne.

D'autres fouilles ont été entreprises dans le Bir Mound : les conditions moins favorables du champ de recherches interdisent d'avance l'espoir de trouvailles sensationnelles ; cependant il existe en ce point trois couches de ruines successives. Un bizarre problème se pose dès le début de la campagne : c'est la présence de puits fort profonds, d'une minceur extraordinaire (0 m. 80 environ), et de colonnes de pierre dont le rôle ne semble pas à première vue être architectural.

Northern Circle. — Les travaux de conservation ont porté surtout sur le temple de Malot, dans le Salt Range, au Panjab, et nous devons louer la prudence archéologique qui en fit rétablir les accès en simples rampes de terre, au lieu d'y reconstituer des perrons de pierre, restitution qui fut reconnue trop problématique. Le manque de fonds est d'ailleurs pour quelque chose dans cette sagesse (*Rep.* 1919-1920, Part I, p. 5) : voilà un des rares cas où il faut reconnaître que la pauvreté a parfois du bon.

Des fouilles ont été exécutées en 1921 à Harappa, jadis exploré par Cunningham, qui l'identifie (*Arch. Surv. Rep.* V, 104 sqq.) avec Po-fa-to, où séjourna Hiuan-tsang et qui était, au temps de ce pèlerin, un centre important d'études religieuses. Ces fouilles n'ont presque rien donné comme restes d'édifices ; toute cette région en effet a été exploitée d'une façon intensive et les vieux murs même, à l'occasion, suivis en tunnel, pour l'extraction de leurs excellentes briques. Avant 1853, on en avait déjà tiré le ballast de 200 kilomètres de la voie Multan-Lahore et les terrains viennent seulement d'être classés. On juge des pertes archéologiques qui ont dû résulter de cette négligence.

Fait inexplicable : depuis le passage de Cunningham qui en signale des milliers, aucune monnaie indoscythe ne fut trouvée en ce point et les fouilles n'en ont pas donné une. Elles ont seulement dégagé un très grand nombre d'objets de terre cuite, rouge et brune, rarement noire et jamais vernie, vases tournés et jouets. L'ensemble est considéré comme préhistorique et analogue aux pièces trouvées à Tinnevely. La présence des jouets et la riche coiffure des figurines féminines semblent révéler une civilisation plus avancée que celle désignée d'ordinaire par le terme préhistoire.

Dans les Provinces Unies, c'est le groupe de Sârânâth qui tient la première place dans les préoccupations actuelles. Au monastère I, le couloir étroit qui fut pris d'abord pour un égoût a été dégagé dans sa totalité : c'est en réalité un passage souterrain qui conduit à une salle, sanctuaire ou lieu spécial de retraite. Il est interrompu vers son milieu par une chambre de passage éclairée par des soupiraux ; un escalier y donne une seconde entrée. La première est au bout du couloir et l'on n'y pénètre qu'en rampant, sans doute en signe de dévotion. Le couloir avait un peu plus d'un mètre de large et un peu moins de 2 mètres en hauteur. La paroi est de pierre, le haut de briques, le tout revêtu d'un enduit en grande partie disparu. Il reste peu de chose de la salle terminale ; il semble qu'elle ait été conçue de façon que personne ne pût passer au dessus.

Dans le même groupe fut découverte une image du bodhisattva Vajrasattva, dont les représentations, fréquentes au Magadha, n'avaient pas encore été rencontrées à Sârânâth. La présence de diverses images çivaïtes montre combien ce lieu a été brahmanisé après la chute du bouddhisme en cette région. Enfin signalons qu'un pavillon de pierre a été construit pour abriter le vénérable pilier d'Açoka.

Les fouilles de Sârânâth ont été suspendues en 1920-1921.

A Mathurâ, quelques sculptures remarquables de cet art spécial furent mises au jour et sont entrées dans le musée local. Le rapport de 1921 signale en outre deux

curieuses statues, l'une d'un roi Kushan, l'autre d'une Yakṣī, dont malheureusement la tête a été dénaturée par une absurde transformation effectuée par ses modernes adorateurs.

Ces rapports présentent un certain nombre d'illustrations intéressantes, parfois trop petites. Le procédé de reproduction employé n'est déjà pas si bon qu'il n'y ait intérêt à donner les clichés dans la plus grande largeur possible au lieu de les laisser se perdre dans l'immense blanc des feuilles. Le monteur s'apercevrait peut-être alors qu'il met les documents la tête en bas, comme dans la photographie 2831 de la planche III, rapport 1921.

Le rapport général de Sir J. Marshall pour 1918-9 mentionne les remarquables découvertes du Dr Tessitori dans le désert de Bikanir, au Rajputana. Il y a reconnu un grand nombre de stèles installées comme témoins des sacrifices de veuves (*sati*). Ces tablettes sont très communes dans le Sud de la région; les plus anciennes remontent au XII^e siècle. Leur rôle était tenu auparavant par les *govardhana*, bornes ornées sur les quatre faces de représentations de dieux hindous. Ces *govardhana* avaient un caractère funéraire qui a été prouvé par les fouilles de M. Tessitori.

Celui-ci a trouvé encore une série de vestiges bouddhiques à Suratgadh et à Baropal, à 190 km. N.-E. de Bikanir, dans les matériaux de réemploi d'un fort construit au début du XIX^e siècle. Tous ces débris, qui révèlent l'existence d'un site bouddhique aux environs sont de famille gandhârienne. Il a découvert, en outre, d'autres pièces anciennes: à Munda un fragment de *raïl*, à Pir Sultan une belle statue féminine de terre cuite, en deux morceaux, autre spécimen de l'art gandhârien. Sa mort à Bikanir en 1919, peu de temps après son retour dans l'Inde, a arrêté ces fécondes recherches.

Le rapport sur les monuments musulmans et britanniques publie quelques vues remarquables, prises en aéroplane, des célèbres édifices d'Agra.

Eastern Circle. — A la fin de 1919, il est amputé du Bengale et de l'Assam qui constituent le nouvel Eastern Circle, tandis que l'ancien, réduit aux Provinces centrales avec le Berar, le Bihar et l'Orissa, devient le Central Circle. Nâlanda en reste le point le plus brillant.

Le rapport de 1917-1918 y mentionne la découverte au site I de masses métalliques qui paraissent les restes d'une cotte de mailles, parure probable de la statue de quelque donateur. Au site III, le dégagement porte sur le dernier état de l'édifice. Parmi les trouvailles faites est une curieuse figure de femme, le pied sur un Gaṇeṣa, peut-être une forme féminine de Mahākāla, dont le culte apparaîtrait ainsi beaucoup plus ancien qu'on ne pouvait le penser.

Le rapport de 1918-1919 mentionne l'arrêt des travaux amené par les dépenses de guerre. Les fouilles destinées à reconnaître les vestiges de bois découverts par le Dr Spooner à Bulandi Bagh (rapp. 1915-1916), gênées par les inondations, n'ont permis encore de recueillir aucune indication sûre. A Belwa, dans le district de Tirhut, au lieu dit Bhairo Ka Stan, deux sanctuaires du VI^e siècle dédiés aux deux principales divinités hindoues furent reconnus sous les ruines d'un temple vishnouite postérieur détruit au XIII^e siècle. Le supplément consiste en un grand plan des vestiges de Nâlanda qui fait le plus grand honneur à ses auteurs, MM. N. L. Mitra et H. Dutta. L'échelle seule est assez incommode, au moins pour nous, étant de 1/1200 (en réalité 1/1209).

Le rapport de 1919-1920 inaugure pour le cercle le nom de Central. Il indique à Nālanda les trouvailles de trois états de constructions successives sous le monastère principal du site 1 et la découverte d'un nouvel édifice désigné ici sous le nom de site 1-A. Un plan du monastère principal marque les données nouvelles ainsi recueillies. De curieuses statues, dont il est publié de bonnes photographies, ont été trouvées au cours de ces fouilles.

Central Circle (suite de l'ancien *Eastern*). — Le rapport de 1920-1921 mentionne de nouveaux travaux à Nālanda où fut faite la trouvaille intéressante d'une plaque de bronze inscrite de 892 A. D. Le roi Devapāla, troisième de la dynastie Pāla du Bengale, sert d'intermédiaire au roi de Suvarṇadvīpa (Sumatra), suzerain de Yavabhūmi (Java), pour un don au monastère, curieux témoignage de la renommée du lieu et des rapports entre les trois états susdits.

Un plan clair et précis à la fin du rapport permet de se rendre compte des nouvelles parties dégagées qui sont tout le rez-de-chaussée du nouveau monastère 1-A ; il possède un puits plus ancien et un pavillon à multiples fourneaux, cuisine ou apothicaire. Les bâtiments dégagés sont antérieurs au monastère principal qui fut détruit par le feu une centaine d'années après sa reconstruction. Cette courte existence justifie l'état excellent de ses sculptures qui n'ont pas été érodées aussi profondément qu'ailleurs par les intempéries. Les trouvailles qui furent faites dans le monastère 1-A ne peuvent être antérieures au IX^e siècle. Ce sont de curieuses statues de Yamāntaka, avec une inscription de cette époque, une remarquable statue de bronze du Buddha, des plaques de pierre ciselées à jour qui montrent des scènes de sa vie, des sceptres et une corne d'abondance en bronze, etc.

Un délicat problème s'est posé pour la conservation des cinq niveaux successifs de construction dans le site n° 1. Il paraît avoir été résolu au mieux des intérêts du monument et des visiteurs.

Eastern Circle. — Ce nouveau cercle de l'Archæological Survey (Assam et Bengale), a été confiée à M. Dikshit, auparavant conservateur du musée de Lucknow.

Parmi les nombreux renseignements fournis sur les divers points archéologiques qu'il contient, notons d'excellentes photographies d'intéressantes sculptures trouvées à Bhara, dans le district de Birkhum au Bengale. Ces gracieuses images mahāyānistes, dont la date n'est pas fixée, ont les plus grands rapports comme style avec une série de représentations brahmaniques remarquables, provenant de divers points de la province et dont quelques unes sont entrées au riche musée ouvert depuis peu à Rajshahi par la Varendra Research Society. Parmi ces dernières pièces, une curieuse statue d'Ardhanārī, dont le double sexe est accusé d'ailleurs par d'autres détails des plus explicites, offre pour nous l'opposition intéressante du demi-œil frontal de la partie masculine avec un demi-losange au front de la partie féminine : ce losange, qui a été pris parfois dans l'art khmèr pour le troisième œil de Çiva, doit donc en être distingué.

Dans le district de Rajshahi, les vestiges signalés autrefois à Paharpur par Cunningham se confirment comme les restes d'un monastère bouddhique, par suite de la découverte d'un pilier inscrit du XI^e siècle conservé aujourd'hui dans le même musée.

Western Circle. — Le rapport de 1918-1919, constate avec regret — et nous ne pouvons que nous associer à ce sentiment — que les grottes d'Elephanta ont plus souffert de la visite du roi d'Angleterre qu'elles n'y ont gagné : on y a fait à cette occasion des restaurations instables ou lâcheuses ; aujourd'hui les grottes fameuses ne sont même pas tenues proprement. Leur gardien, détail admirable, ne dépend d'ailleurs pas du Service Archéologique. On s'occupe de remédier aux risques que courent ainsi ces vénérables monuments.

Les vestiges de l'occupation des Portugais à Bassein et en particulier les grottes indiennes transformées par eux en chapelles catholiques, ont été pris en surveillance.

Le rapport donne ensuite une description détaillée des temples de Balsana, déjà signalés par H. Cousens en 1892, de tombes musulmanes à Thalmer, de ruines dans un ancien port, à Sasui-Jo-Takar, parmi lesquelles se trouvent des stûpas de pierre de la période médiévale (IX^e-XII^e siècles) encore honorés aujourd'hui, sans que le moindre souvenir de leur première destination, sans doute bouddhique, ait survécu. Un autre stûpa très complet fut découvert l'année précédente à Landhi. Des vestiges d'un temple bouddhique furent retrouvés également au Otak de Jâm Bijar.

A Jaso, d'intéressantes sculptures jainas et brahmaniques furent reconnues ; mais l'intérêt principal se porte sur six temples de la période Gupta, signalés en partie par Cunningham, à Nachna, à 11 km. au Sud-Est de Jaso. Des quatre nouvellement découverts, il ne reste par malheur que la base. Le principal des deux qui sont le mieux conservés peut être rapporté à la première période Gupta (IV^e-V^e siècles). Son sanctuaire carré est entouré sur trois côtés par une nef pourtournante fermée ; une seconde cella s'élève au-dessus de la salle ainsi enclose. En avant est un petit maṇḍapa dont la couverture est, comme celle de la nef pourtournante et de la salle supérieure, formée de lourdes dalles. Des fenêtres au centre de chaque face éclairent la nef du sanctuaire et la salle du premier étage. Une admirable porte sous le maṇḍapa donne entrée dans le temple. De bonnes photographies fournissent d'utiles renseignements sur ce précieux ensemble ; mais le moindre plan, même en croquis, eût été le bienvenu et eût assuré la précision de leur lecture. On n'en trouve un (et celui-ci est presque inutile, tant l'édifice est peu compliqué) que pour le second temple conservé, celui du Sud-Est, sanctuaire çivaïte donné comme de la dernière période Gupta. La masse carrée légèrement redentée est couverte par un sikhara aux formes simples, bien qu'à détails minuscules.

La ville de Un, dans le Sud de l'état d'Indore, à une trentaine de kilomètres à l'Ouest de Khargon, contient de nombreux temples en excellent état, bien qu'un ou deux, et non des moindres, aient été en partie démolis pour empierrer des routes. De la même famille d'art et guère moins ornés que ceux de Khadjurao, ils sont décrits dans ce rapport pour la première fois. Les uns sont hindous, les autres jainas, mais leur destination est leur seule différence.

Le principal temple hindou est le Chambara Deva, dont la cella et le sikhara ont été en partie détruits par un entrepreneur musulman. C'est payer cher un précieux renseignement sur la construction intérieure de ce genre de bâtiments : la coupe brutale montre les parties obliques maintenues, au moins aux angles, par des coins d'entretoises en pierre ; un plafond encorbellé couvrait la cella en bas. Un riche maṇḍapa, traité dans le système des temples du Mont Abu, précédait le sanctuaire.

Les autres temples hindous, non moins intéressants, sont moins importants. L'un d'eux, le Mukheçvara, montre l'intérieur de son sikhara divisé en étages inaccessibles

par des plans continus de pierre. Les temples jainas ne diffèrent des précédents que par les représentations sculptées ; parmi eux le Goaleçvara est presque complet, bien que lui aussi ait eu à souffrir des sévices du même entrepreneur. Le style de ces divers édifices les date du XI^e ou du XII^e siècle.

Kaman, dans le Rajputana, possède des monuments et des sculptures de la période Gupta et quelques-unes furent transportées dans le Musée d'Ajmir. Tout cela est figuré par de bonnes phototypies, dont l'utilisation est troublée par l'extrême rareté des renvois aux planches.

Mais c'est bien pis encore dans le rapport 1919-20. Ici tout renvoi cesse dès que l'on arrive à la planche X, et il y en a 33. Pour comble de commodité, il y a souvent incohérence entre les noms portés dans le texte, sur les planches et dans les tables. Les désignations des faces de tel linteau (pl. XV) sont contradictoires ; le temple de Seshasayin à Kethuli, § 104, p. 92, est appelé temple jain n^o 1 dans la pl. XVII et se dédouble en temple jain n^o 10 et n^o 1 dans les tables, tandis que l'unique temple jain du même paragraphe devient temple jain n^o 11 dans la planche XVII et la pl. XVIII et n^o 11 dans la table. Modi ou Maudi des §§ 112-114, pp. 94-95, qui reste Modi dans les tables p. ii, devient Mori dans la table de la p. iii et dans la planche XIX. J'en passe et en nombre. S'y retrouver est un casse-tête, et quand on y a perdu de longues heures, il vous reste encore des clichés sur les bras, comme dans la pl. XXIV le temple jain de Vanedia dont je cherche encore la place dans le texte.

Nous serions mal venu à nous plaindre de l'abondance d'une illustration aussi intéressante, mais l'auteur ne perdrait rien à se convaincre du tort qu'il se fait à lui-même par cette négligence. Il faut dans ces conditions une réelle vertu pour se reporter aux planches : encore n'est-on jamais absolument sûr de ne pas se tromper.

Le résultat est d'autant plus fâcheux que le rapport serait, sans ces inconvénients, très remarquable. Il est rempli de détails curieux et de notices détaillées et précises à la réserve de l'absence de croquis de plans, si regrettable dans toutes les descriptions anglaises ou mieux anglo-indiennes. Relevons rapidement les notes sur les fouilles dans le Shanwar Wada (Saṇivāra-Vāḍā) de Poona sur l'emplacement des jardins d'un palais royal du XVII^e siècle ; elles ont révélé de curieux bassins et une énorme fontaine en bouton de lotus, tandis que la démolition de la face intérieure des remparts d'un fort réparé au XVI^e siècle à Sholapur dégagait les restes d'un joli temple Cālukya du XI^e ; il offre la particularité de posséder une chambre souterraine sans ouverture, dans ses parois au moins : on ne peut rien savoir du dallage qui la recouvrait et dont il ne subsiste plus que les quatre piles de soutien.

Notons aussi la description des temples de Bhatkal conçus dans le même invraisemblable esprit de traduction de bois en pierre que les *bastis* de Mudabidri ⁽¹⁾ et que celui d'Ananteçvara à Udipi, signalé plus loin dans le compte-rendu du cercle de Madras. Ces temples, montés sur bas pilotis de pierre et enclos de treillages de même, sont du XVI^e siècle. Un bon cliché du temple Khetpai de Narayan (Khetapai Nārāyaṇa Devasthāna) — combien un petit plan, même en croquis, serait encore ici le bienvenu ! — marque le caractère spécial de ces compositions ; les curieuses persiennes de pierre y reçoivent un décor très remarquable.

(1) FERGUSSON, *History of Indian and Eastern Architecture*, nouvelle édition, t. II, pp.

Signalons encore une série de temples Guptas et leurs idoles. Plusieurs sont nouveaux ou n'avaient été qu'insuffisamment signalés. Ils contiennent de remarquables mukhalingas dont plusieurs semblent être Guptas : tel celui de Nakti-ka-Talai (ou Nakti-ki-Talai) à Khoh (pl. XXIX b, § 146, p. 106) avec lequel ont de si grands rapports, tant pour la forme du symbole masculin que pour le faire des sculptures, certaines pièces çames du VII^e siècle ⁽¹⁾. Le curieux et simple temple de Çiva à Sankargadh (pl. XXVII a, § 142, p. 104) offre, à la réserve de la porte, d'étranges similitudes avec certains monuments de l'art khmèr primitif du VI^e ou du VII^e siècle : ces rapports sembleraient controuver l'hypothèse de l'auteur sur la postériorité de l'espèce de sikhara dressé sur l'édifice.

Nous avons mentionné au début de ce compte-rendu l'augmentation des crédits confiés au Service Archéologique du Western Circle : ils ont été cette année employés surtout à la conservation des remarquables monuments musulmans de Bijapur.

En avril 1920 le Superintendent du Western Circle visita l'état de Rewa (Inde centrale) resté à l'écart de toute investigation archéologique depuis une cinquantaine d'années. Cette tournée aboutit à une riche moisson de documents encore inconnus ou peu étudiés. Parmi les localités décrites dans le *Report* de 1920-21 figurent Bharjuna, Bhumkahar, Destalao, Dubia, Rewa, Gurgi, Gurh, Baijnath, Mukundpur et Chandrehe. Le temple de Deoguna, composé de trois sanctuaires distincts et celui de Baijnath avec son beau mukhalinga nous paraissent particulièrement dignes d'attention, de même que le petit sanctuaire de Patalesvara qui nous offre un heureux exemple d'un temple hindouiste réduit à ses éléments essentiels ⁽²⁾. Les ruines d'un couvent çivaïte furent reconnues dans les environs de Chandrehe ⁽³⁾. Signalons également près de Gurgi les restes d'un monticule artificiel, haut d'environ 70 pieds, sur lequel jadis s'élevait un temple représentant le Mont Meru ⁽⁴⁾. A une hauteur de 30 à 40 pieds on distingue encore les traces d'une vaste plateforme qui pouvait avoir jusqu'à 100 pieds de largeur. Il est à souhaiter que l'exploration de ce site soit poussée à fond, vu le grand intérêt que présentent les monuments de ce type. Des fouilles fructueuses furent faites dans l'état de Nagode dans la Baghelkhand Agency (Central India), où le débroussaillage d'un temple Gupta amena la découverte de sculptures intéressantes. Au nombre des édifices qui furent en 1920-21 l'objet de réparations plus ou moins importantes, se trouvent les mosquées du Vendredi et la Nagina Masjid de Champaner, les temples rupestres de Bhaja, ainsi que plusieurs tombes à Ahmedabad.

Southern Circle, Madras. — Le rapport épigraphique contient, en dehors des listes d'inscriptions recueillies et de l'étude de quelques-unes, plusieurs sculptures remarquables et la description d'une curieuse peinture, représentation de Prachanda Chandkā, une forme de Devī. Cette peinture qui ne détonnerait pas au milieu des horribles images tibétaines, se trouve dans le temple de Mukhalingeçvara, à Mukhalingam, district de Ganjam.

⁽¹⁾ H. PARMENTIER, *Inventaire descriptif des monuments çams*, II, fig. 83, p. 321 et Atlas, pl. CLXXXII.

⁽²⁾ Cf. planches XX-XXII du *Report* pour l'année finissant le 31 mars 1921.

⁽³⁾ Pl. XIV du même *Report*.

⁽⁴⁾ Ibid., pl. XVII.

Le rapport archéologique de 1918-1919 contient une intéressante étude sur l'architecture Pallava et son histoire, donnant les résultats acquis à la suite des dernières recherches, et notamment de celles de M. Jouveau-Dubreuil. L'auteur classe à sa suite les monuments Pallavas en quatre périodes désignées par les noms des principaux rois constructeurs.

La première (Mahendra, 610-640 A. D.) n'offre que des temples excavés avec une vérandah munie à l'une des extrémités d'une cella obscure ouverte à l'Est et plus souvent à l'Ouest. A une exception près, ces sanctuaires sont tous çivaïtes. Les piliers sont carrés avec sections intermédiaires octogonales et les parties cubiques sont décorées de rosaces en lotus analogues à celles du stûpa d'Amaravati. Les chapiteaux sont de simples corbeaux avec motif de copeaux. La corniche porte des kûḍus à gandharvas avec épi en fer de pelle.

Dans la seconde période (Māmalla, 640-674) les édifices sont encore monolithes, mais non toujours excavés. Il est possible, en raison de leur nombre, que ces monuments aient été continués sous les règnes suivants, mais dans les mêmes formes. Les façades des temples creusés sont plus ornées, les piliers sont remplacés par des colonnes posant sur des lions assis, et munis de chapiteaux. Orientation et destination des temples sont les mêmes. A cette période appartiennent les raths et les scènes sculptées à la surface des rochers. Ils sont propres au groupe de Māmallapuram, Mahavalipuram ou Sept-Pagodes. Sauf pour Çiva parfois, les images ont un aspect humain sans addition de membres supplémentaires et les symboles sacrés, comme la conque et le disque, ne sont pas entourés de flammes. La sculpture de cette période ne montre d'ailleurs pas les conventions que les çilpa-çāstras lui imposeront ensuite. Contre l'habitude indienne, l'intérieur de la cella est parfois décoré d'un panneau ; il représente le groupe de Çiva, Umā et Skanda et occupe la paroi derrière le liṅga. Celui-ci cesse d'être monolithe avec l'édifice et est taillé à 8 ou 16 facettes dans un bloc de basalte importé pour cet usage.

Les monuments de la troisième période (Rājasimha, 674-800) sont tous construits en pierre, quelquefois avec superstructure de briques enduites. En plan, la cella est entourée d'une circulation et fait face à l'Est. Elle est précédée d'un porche qui la met en communication avec un maṇḍapa et s'encadre de chapelles contenant un liṅga ; une tour à étages s'élève au dessus de la cella. Le Kailāsanātha de Kanchipuram est un bon exemple de ce type.

Enfin le style Aparājita (800-900) montre le développement du type d'édifice à abside qui est apparu à Mavalipuram dans le rath de Sahadeva. Les dvārapālas ont quatre bras ; les lions de support disparaissent ; les liṅgas redeviennent lisses.

Une série d'exemples de la première période est donnée ensuite, excellentes descriptions complétées par des photographies et des plans clairs. L'un de ces temples, à Devahanut, montre le toraṇa avec ses deux têtes de makara utilisé dans le décor de l'entre-colonnement central extérieur ; il s'applique sur l'architrave.

La continuation de cette intéressante série est promise pour les fascicules suivants, mais sans que ce projet ait encore été réalisé.

Le rapport de 1919-1920 donne seulement la description de divers monuments visités par l'auteur. Une inscription d'un temple de Bezvada, signalée par M. Jouveau-Dubreuil, attribuée au roi Mahendravarman l'idée d'exécuter les temples dans la roche, sans briques, bois, enduits ou décors en métal. Un autre de ces temples élevé à Panamalai par le roi Narasiṃhavarman II surnommé Rājasimha offre un curieux exemple de

symbolisme en rapport avec le panégyrique de ce prince inscrit sur la plinthe. Elle donne peut-être l'origine de la mode fâcheuse des supports de colonne en forme de lions qui heureusement est restée propre au Sud de l'Inde.

Ce rapport contient en outre une description intéressante de deux palais indo-arabes de Chandragiri, du XVII^e siècle, qui, contre l'ordinaire dans l'Inde, sont remarquablement construits et ont dû à ce soin leur excellente conservation. Le bois y est partout remplacé par la pierre, même dans le support des auvents légers.

Une note détaillée concerne les vestiges bouddhiques de Salihundam, dans le district de Ganjâm. Des fouilles partielles y ont dégagé la base de divers stûpas et d'un caitya de briques dont l'abside contenait une image de Çakyamuni assis, de quatre mètres de haut. Ces bâtiments semblent antérieurs au VIII^e siècle. Parmi les intéressantes sculptures mahâyânistes trouvées en partie sur l'emplacement d'un sanctuaire dans le village voisin est une belle image inscrite de Mārīcī, de 2 m. de haut ; elle a trois têtes et six bras ; elle est dressée dans une pose de combat sur une plinthe constituée par un char traîné par les sept chevaux du soleil et conduit par une femme. Mārīcī paraît ainsi personnifier l'aurore.

Dans le rapport archéologique de 1920-1921, nous trouvons une description de trois temples abandonnés depuis une vingtaine d'années dans la jungle du village de Danâyakankottai. Le principal, un temple de Viṣṇu, offre une importante série d'inscriptions, répliques d'autres déjà connues, de 1323 A.D. A Udipi, dans le South Kanara, le Service archéologique a pu obtenir des photographies du plus extraordinaire exemple de traduction en pierre d'une construction de bois. C'est le temple d'Ananteçvara, avec deux inscriptions du début du royaume de Vijayanagar. L'édifice est élevé sur pilotis bas, il est vrai, et ses toits droits sont faits d'immenses dalles qui couvrent les bas-côtés et l'abside demi-circulaire. Avec son pan de bois détaché, en pierre, pour porter les rives saillantes du toit, au dessus du pignon supérieur, il a une invraisemblable allure d'église scandinave en sapin. Après cet exemple, aucune hypothèse de traduction architecturale d'une matière en une autre, quelque folle que puisse en paraître l'idée, ne peut plus être écartée comme impossible.

Le rapport donne deux photographies de monuments de *satīs* à Bârkûr ; ils montrent en pièce libre, pilier d'où se détache le bras de la veuve, le type même des piliers figurés sur les mastikals signalés dans le rapport de Mysore (*infra*, p. 230).

Une série remarquable de temples taillés dans le roc, d'une parenté franche avec ceux de Mavalipuram, a été découverte à Uddyagiri, dans le district de Nellore, au lieu dit Bhairavakonda. Ils sont percés dans les deux flancs d'une étroite vallée rocheuse. L'un des moins anciens d'aspect, sur le versant S., a une inscription du IX^e siècle de l'ère chrétienne. Huit autres sur la pente opposée peuvent s'échelonner du VII^e au VIII^e siècles. Ils sont dédiés à Çiva et sont généralement face à l'Est. Les documents fournis, texte et figures, à la réserve des plans qui, même en schémas, seraient précieux et qui manquent toujours, permettent de s'en faire une idée suffisante. Le premier et le plus ancien peut servir de type aux autres ; il offre une cella avec sa porte gardée par deux dvârapâlas de grandeur humaine, à deux bras, et coiffés d'une tiare à cornes de bœuf. Deux niches sous la vérandah contiennent des images de Viṣṇu et de Brahmā. En avant, un Nandin, tourné vers le temple, a été réservé dans la taille de l'aire. L'idole est un liṅga pris dans un bloc de basalte importé de beaucoup plus loin. Le piédestal, réservé dans le roc, est d'ordinaire carré. Ici la vérandah fut

constituée par des poteaux de bois et un toit de chaume ; les autres temples, d'une conception moins primitive, la montrent en pierre.

A propos de l'étrange coiffure des *dvārapālas*, l'auteur mentionne la découverte qu'il fit quelques années auparavant, en deux points des sables de Mavalipuram, de têtes de Çiva en ronde-bosse, munies en dessous d'un tenon et garnies du même motif ; il voit dans cet ornement extraordinaire la trace d'une forme spéciale du culte de Çiva dans le domaine Pallava et estime que ces têtes ont tenu sur l'autel la place du *liṅga*.

Haiderabad. — Le rapport général (1917-18) signale la découverte dans le district d'Adilabad, à Mahur, de deux *vihāras* creusés dans le roc et qui paraissent dater du VII^e au IX^e siècle. Ils contiennent quelques sculptures intéressantes.

Le rapport spécial (1918-19) nous donne une description des monuments de la ville de Haiderabad et — document précieux en raison de la rareté de ce genre de renseignements dans l'archéologie anglaise — des plans du Char Minar, la colossale porte construite au XVI^e siècle sur la rue principale. Il continue par l'indication des travaux de conservation concernant divers sanctuaires souterrains jainas ou brahmaniques, plusieurs tombeaux musulmans, les temples indiens de Ittagi et de Kukkanur, la grotte-caitya de Pītalkora ; enfin il signale l'effort fait à Ajaṇṭā pour la sauvegarde des admirables documents d'art et d'archéologie que représentent les fresques fameuses. Dans deux lettres publiées en appendice, MM. A. Stein et A. Foucher présentent leurs observations sur l'état de ces peintures, dont on pensait alors que le second de ces archéologues se chargerait de diriger la reproduction en trois couleurs et de donner l'interprétation sous la forme d'un guide à Ajaṇṭā : cette éventualité ne s'est pas réalisée ().

Les travaux des grottes de Pītalkora ont permis de dégager deux *vihāras* du premier siècle de notre ère qui se trouvent à l'extrémité O. du groupe.

Mysore. — Le rapport pour 1920, à côté de renseignements et de photographies concernant les édifices du pays, complément utile aux descriptions données dans les précédents rapports, publie des clichés et des notes sur une série de monuments étrangers au Mysore et qu'on s'étonne de trouver ici. La suite est plus intéressante. Elle concerne de curieuses sculptures jainas de Baski-Hoskote et un remarquable plan du Sangameçvara de Sindagatta, temple qui par malheur est en partie ruiné. C'est un bâtiment composé de deux sanctuaires, unis par le même *maṇḍapa* aux murs pleins, ouvert par deux porches dans l'axe des deux cellas. C'est la disposition du célèbre Hoysaleçvara de Halebid.

D'autres temples ou sculptures sont décrits également ou, s'ils l'ont été auparavant, cette documentation est complétée par divers clichés. L'un des plus remarquables temples est celui de Buchesvara, à Koramangala, dont une photographie est donnée au début du rapport ; il date de 1173 A. D. et présente un bel exemple de l'art complexe *cālukya*. De curieuses pierres rappellent le souvenir de *satīs*. Ce sont

(¹) Cf. A. FOUCHER, *Lettre d'Ajaṇṭā*, dans *J.A.*, avril-juin 1921, p. 201, et une lettre sur le même sujet, de V. GOLOUBEV, *ibid.*, janvier-mars 1922, p. 137.

les « mastikals », dont la pièce principale est le bras plié de la femme, en saillie sur le côté d'un pilier, le tout en bas-relief. Souvent sur la pierre est représenté au dessous le groupe des deux époux.

Le rapport indique en outre que 7 inscriptions nouvelles ont été découvertes.

Le second rapport (1921) contient une suite intéressante de clichés : les uns concernent le temple de Kesava, à Belur, et complètent la monographie qui en a été publiée ; d'autres se rapportent à divers monuments de Halebid et d'Amṛitāpura. Le même ouvrage donne le texte et la traduction d'inscriptions sur plaques de cuivre, trouvées six ans auparavant. L'une, de 963 A. D., contient d'intéressants détails sur la dynastie Gaṅga.

H. PARMENTIER.

Archæological Survey of Ceylon. Annual Report, 1920-21, par A. HOCART
Archæological Commissioner. — Colombo, Cottle. Government Printer,
1922, in-4° ; avec planches.

L'existence du Service Archéologique de Ceylan a été suspendue depuis la mort de M. Ayrton, en mai 1914, et les monuments ont beaucoup souffert du manque de suite dans la conservation. Le rapport, après ces tristes constatations, porte presque en entier, au moins pour les figures, sur la protection du Lankatilaka, le monument connu d'ordinaire sous le nom de Jetavanārāma, à Polonnāruwa. L'absence d'une documentation sérieuse sur l'état du bâtiment avant les travaux de conservation fait craindre la perte des indications précieuses que pouvaient fournir les travaux de reprise sur l'histoire même de l'édifice, en particulier sur les réparations successives qu'il a dû subir. Souhaitons, sans trop l'espérer, qu'il existe à ce propos des documents non encore publiés. Les peintures du Dewāla Mahā Sayā ont été abritées, au moins d'une façon provisoire.

H. PARMENTIER.

Memoirs of the Archæological Survey of India. Calcutta, Superintendent,
Government Press, India, in-4° ; avec planches.

N° 1. *Dates of the votive inscriptions on the stūpas at Sanchi*, par RAMAPRASAD
CHANDA. — 1919.

Cette étude, toute paléographique, aboutit à des conclusions qui confirment les dates assignées par Sir J. Marshall aux plus anciens monuments bouddhiques dans son « Esquisse des antiquités indiennes », qui forme un chapitre de la *Cambridge History of India*. Les sculptures du *rail* de Barhut seraient donc du milieu du II^e siècle av. J.-C. et celles de l'entrée seraient postérieures. Les sculptures du *rail* inférieur du stūpa 11 de Sanchi seraient du même temps ; la clôture de Bodhgayā appartiendrait au I^{er} siècle av. J.-C. ; les décors des quatre portes du stūpa 1 de Sanchi, à la deuxième moitié du même siècle. Cet ordre, comme l'on voit, intervient les rangs assignés longtemps aux *rails* de Barhut et de Bodhgayā et confirme la date présumée pour les portes de l'enceinte au stūpa 1 de Sanchi.

N° 2. *Varieties of the Viṣṇu Images*, par le Pandit B. B. BIDYABINOD. — 1920.

D'après les règles données dans trois purāṇas, dont l'un est d'un auteur du XIII^e siècle, la place des attributs des quatre bras dans les images de Viṣṇu caractérise les divers aspects du dieu. Le tableau précis que l'auteur de ce mémoire donne de ces répartitions montre que la plupart des statues de cette divinité seraient, dans les musées de l'Inde, mal qualifiées. J'ignore dans quelle mesure le tableau peut s'adapter à ces dernières images et si le texte de ces purāṇas exprime des règles appliquées d'une façon universelle dans le temps et dans le lieu ; l'Inde est grande et les sculptures y sont de dates parfois bien éloignées l'une de l'autre. Suivant ces tableaux, la plupart des images de Viṣṇu en Indochine rentrent dans les types de Janārdhana et de Pradyumna. Il ne m'appartient pas de dire si les inscriptions qui mentionnent ces images ou des images analogues confirment en nos régions les indications fournies par ce mémoire.

N° 3. *Tālamāna or Iconometry*, par GOPINATHA RAO. — 1920.

C'est, dit le sous-titre, un résumé des règles de proportion des images tirées des Āgamas et autres traités hindous. Les Āgamas donnent 30 classes de proportions rangées en 10 groupes de 3 (*uttama*, *madhyama*, et *adhama*, « supérieure, moyenne et inférieure »). L'unité réelle est l'*aṅgula* et les 30 séries diminuent de 4 en 4 *aṅgulas*, en partant de 124 pour finir par 8. Le nom de chacune des 10 classes est exprimé par un multiple du *tāla*, mais cet élément n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, en rapport exact avec le nombre total d'*aṅgulas*. Le *dasatāla* (10 *tālas*) de la classe supérieure, par exemple, à 124 *aṅgulas*, n'a en réalité que 9 *tālas*, tandis que le *catuṣṭāla* (4 *tālas*) moyen en a 6. Le *tāla* est la grandeur de la main, du bout du médius au pli du poignet, mesure qui équivaut à la face dans une stature ordinaire ; c'est donc une constante ; le nombre des *aṅgulas* que représente le *tāla* est fixé par les Āgamas dans chaque cas. Il est de 13 1/2 dans le premier cas cité ici, de 8 dans le second. Cette discordance entre le nom et le système de mesures n'inspire pas une grande confiance dans la valeur de ces règles des « authoritative works ». D'autres règles et un instrument spécial à fils à plomb donnent les saillies de chaque élément du corps dans les différentes poses.

L'auteur indique ensuite une série de mesures spéciales qui s'appliquent à diverses quantités et sont de diverses natures. Nous les négligerons ici pour résumer plutôt les renseignements fournis sur les règles données par les Āgamas pour l'exécution des statues.

Elles ne sont pas absolument rigoureuses ; une erreur d'un *aṅgula* est tolérée quand le sculpteur les applique, et il s'en dispense si elles ne répondent pas à son sentiment artistique. Elles semblent donc être plutôt un guide qu'un canon hiératique.

Les Āgamas réservent les différentes proportions aux différents dieux. Un résumé de cette répartition a été donné par M. O. C. Gangoly dans ses *South Indian Bronzes*, dont un compte-rendu a paru dans ce Bulletin (1). Il est inutile de le reprendre ici.

(1) BEFEO, XV, iv, 15-20. Il semble qu'une erreur ait été commise par M. Gangoly dans la troisième espèce de *daṣatāla*, l'*adhama*, et qu'on devrait, suivant les renseignements du mémoire, le compter de 116 *aṅgulas*. De fait la dimension du genou a été oubliée et elle est justement des 4 *aṅgulas* qui font défaut. Il faudrait alors dans le

La *Çukranīti* exprime quelques idées à retenir : elle pose en principe que la méditation sur un dieu (*dhyāna*) est facilitée par la contemplation d'une de ses images mieux que par la simple vue de l'esprit ; mais seules les figures sculptées suivant les règles sont d'un utile secours et leur adoration augmente le mérite du fidèle, fussent-elles laides ; par contre, la contemplation de la plus belle image d'un être humain n'apporte aucun mérite et celle d'une image divine faite contre les règles a de funestes conséquences.

Les images des dieux sont *sāttvikī*, *rājasī* ou *tāmasī* ⁽¹⁾. De la première série *sāttvikī* sont celles qui ont les mains dans les mudrās *yoga*, *abhaya* et *varada*, c'est à dire de l'extase, de la sécurité et du don, ou sont vénérées par d'autres dieux. Celles qui portent des armes et ont les mains en *varada* et *abhayamudrā*, si elles sont debout sur leur piédestal ou chevauchent leur *vāhana* et sont richement parées, sont du type *rājasī*. Et celles dans une pose de combat avec les démons et d'aspect féroce sont du type *tāmasī*.

La pierre blanche convient aux statues *sāttvikī*, la jaune ou la rouge aux *rājasī*, la noire aux *tāmasī*. Une autre indication se rapporte aux dieux eux-mêmes ; la pierre blanche convient à *Çiva*, la noire à *Viṣṇu*, la rouge à *Sūrya*, à *Gaṇeṣa* et à l'épouse de *Çiva*.

Un être divin dont l'apparence n'est pas fixée par des textes spéciaux aura quatre bras ; les mains inférieures seront en *varada* et *abhaya-mudrā*, tandis que les mains hautes pourront tenir chacune l'un quelconque des attributs classiques, hormis ceux qui sont réservés aux grands dieux. Dans le cas de plusieurs têtes, elles seront de même niveau et chacune sera complète à partir des épaules ; même s'il y a plusieurs bras, la largeur de ces dernières doit rester normale.

Les images divines, sauf en cas de prescription spéciale, doivent ressembler à des humains de seize ans, sans excès pileux à la face, les jointures souples et les muscles peu accentués ; les vêtements tomberont jusqu'aux chevilles ; les bijoux seront nombreux et riches.

La *Çukranīti* indique comme matières utilisables pour la confection des images : terre, farine, sable, bois, pierre et métaux ; les dieux peuvent être peints sur les murs ou sur d'autres surfaces. Seules les représentations sculptées, et encore en matériaux durables, sont soumises aux règles ; l'adoration d'une image irrégulière, si elle est d'une matière impermanente ou en peinture, n'entraîne pas de préjudice pour le fidèle.

Les *Āgamas* exigent que les déesses principales, les *çaktis* des grands dieux soient de la deuxième des 30 classes. Lorsque leur seigneur est voisin, leur hauteur varie de celle de sa poitrine à celle de son nez. Cette hauteur peut être déterminée aussi en fonction de celle du *līṅga* principal du temple. Enfin les images féminines debout doivent avoir les pieds joints.

La *Bṛihat-Saṃhitā* donne des règles pour l'image en place dans le sanctuaire. L'ensemble de la statue et de son piédestal doit faire les $\frac{7}{8}$ de la hauteur de la

compte-rendu lire 116 au lieu de 112. — 7.42 au lieu de 7.17. — 72 5 au lieu de 7 1.6. — et l'ordre de proportions devient : grands dieux, dieux inférieurs, déesses et femmes de saints, ce qui donne une gradation plus naturelle, eu égard à la différence de stature des sexes.

(1) C'est-à-dire où prédomine l'un des trois *guṇas* (éléments de l'univers) : *sattva* (lumière et bonté), *rajas* (mouvement et passion), *tamas* (obscurité et inertie).

porte d'entrée dans la cella et le piédestal doit compter pour un tiers de la dimension obtenue. On tire de la hauteur ainsi déterminée un nouvel *aṅgula* auquel s'appliquent de nouvelles règles de proportions analogues aux précédentes.

Suivant la *Çukranīti*, les dieux peuvent être à l'occasion représentés dans l'enfance, mais jamais en vieillards, car la vieillesse et la mort ne peuvent les atteindre. Enfin elle stipule que des images irrégulières ou brisées ne doivent jamais rester exposées à l'adoration.

N° 4. *The archæological remains and excavations at Nagari*, par D. R. BHANDARKAR. — 1920.

Nagari est à 13 km. au Nord de Chitorgarh, dans l'état d'Udaipur, au Rajputana. Il y existe une vieille citadelle, peut-être de l'époque Gupta, et les restes de deux stûpas. Il y fut trouvé 5 inscriptions, dont 3 nouvelles, de nombreuses monnaies, dont quelques-unes des premiers siècles de notre ère, des sculptures séparées, piliers de l'époque Gupta, des fragments d'un *rail* ancien mais sans décor. Une carrière exploitée à cette époque y fut reconnue : les sculptures étaient épannelées avant leur expédition sur les points de commande. Il est singulier que des terres cuites aient été trouvées en ce lieu où l'emploi de la pierre, abondante dans le pays, est plus indiqué.

Une sorte de pyramide attribuée à l'éclairage d'un camp d'Akbar en ce point a plus de 11 mètres de hauteur. Elle est assez éloignée d'une curieuse enceinte rectangulaire du nom de Hâthî-bâḍā ; celle-ci est faite de murs à faces obliques constitués par des blocs énormes superposés par leurs arêtes, tandis que les surfaces de lit, légèrement concaves, sont unies par une couche de boue. Cette enceinte énigmatique est rapportée par l'auteur à l'époque d'un débris d'inscription trouvé dans un puits du XV^e siècle à Ghosūṇḍī, à 6 km. de là, et qui est du IV^e ou du III^e siècle av. J.-C. ; nous la reverrons, d'ailleurs, dans le mémoire suivant, rapportée à une date un peu moins ancienne. Une des pierres porte une inscription du VII^e siècle ap. J.-C. ; la muraille est donc au moins antérieure au VIII^e siècle.

La méthode de fouilles appliquée ici est toujours le même système déplorable dont nous avons eu déjà trop d'exemples dans l'Inde et qui peut se résumer ainsi : étant donnée-telle hypothèse que dois-je trouver au point de recherche ? Et tout naturellement ce qu'on trouve *doit* rentrer dans l'hypothèse : « Nothing precludes as for supposing that.... » (p. 30, l. 25) ; et le fait est ensuite tenu pour acquis (l. 39), puis ne tarde pas à servir de nouveau jalon à l'argumentation. C'est ainsi que des substructions qui ne sont rien moins que claires, terrasse qui pourrait avoir reçu de simples constructions légères, deviennent le soubassement d'un temple contemporain de l'inscription du puits (300 à 250 av. J.-C.) et que des substructions de terre enduite, trouvées au-dessous, tracées suivant un curieux plan à deux absides opposées, entourées d'une nef pourtourmante, sont les vestiges d'un édifice qui est au moins de 350 à 300 av. J. C. Bien entendu, la « lampe d'Akbar » signalée plus haut a été transportée de toutes pièces de ce point et c'est un ancien support d'une image de Garuḍa, puisque l'enceinte a enfermé un temple vishnouite, comme il appert de l'inscription de Ghosūṇḍī. Tout cela n'est pas impossible a priori, mais demanderait d'être présenté avec beaucoup plus de prudence.

Un monticule aujourd'hui couronné par un temple de Çiva, construit il y a une soixantaine d'années, a livré les restes d'une plate-forme aux murs de briques moulurées ; la décoration y a compris sans doute de curieuses pièces de terre cuite,

oiseaux et têtes humaines d'un réel caractère. Au centre de la terrasse, un massif carré forme le soubassement d'une construction disparue. L'auteur veut y voir la base d'un stûpa carré et qui serait çivaïte. Du soubassement sort, il est vrai, un soma-sûtra ; l'auteur n'est pas sûr qu'il y ait eu des stûpas, et carrés, et çivaïtes ; mais rien ne l'embarrasse. En avant furent trouvés les débris d'un toraṇa aux motifs çivaïtes, dont les décors rappellent ceux de la grotte de Viçvakarman à Ellora, du V^e siècle de l'ère chrétienne, comme on sait.

Sur les murs de la terrasse inférieure viennent en dedans buter d'autres murs et l'auteur veut y voir le treillage de maçonnerie, dont nous avons ailleurs des exemples, et qui est destiné à fixer le remblai intérieur. Le plan semblerait plutôt indiquer sur les bords de la plate-forme, des fondations pleines d'édicules d'axes et d'angles, et devant l'édifice principal, les soutènements en murs croisés d'un maṇḍapa. Plutôt que les restes problématiques d'un stûpa, ne pourrait-on pas voir ici les fondations de quelque groupe d'édifices légers, analogues au temple postérieur A de Mî-son, bâtiments peu durables dont la disparition totale serait moins difficile à imaginer ?

N° 5. *Archæology and Vaishanava Tradition*, par RAMAPRASAD CHANDA. — 1920.

Dans cet article, qui est moins une étude archéologique qu'un mémoire d'histoire religieuse, M. R. Ch. a rassemblé les témoignages que nous fournissent les monuments et les inscriptions sur l'évolution du vishnouisme, des origines jusqu'au début de l'ère chrétienne. Les documents de cette période sont rares et peu précis : l'auteur les a utilisés avec habileté et en a tiré une théorie assez vraisemblable, qui peut se résumer ainsi.

Le culte de Viṣṇu-Kṛṣṇa a pour berceau le Surāṣṭra (Kathiawar). Les tribus brahmaniques établies dans cette région — Vṛṣṇis et Andhakas —, appartenant à la grande famille des Yādavas, adoraient des héros nationaux Kṛṣṇa, Vāsudeva, Saṃkarṣaṇa, Pradyumna, Aniruddha.

Une hiérarchie s'établit peu à peu entre ces dieux : la prééminence passa d'abord au couple Saṃkarṣaṇa-Vāsudeva, où ce dernier n'occupait que la seconde place. Puis Vāsudeva prit la tête, s'éleva au rang de dieu suprême (devadeva) et fut identifié à Viṣṇu, dont il constitua, avec Saṃkarṣaṇa, Pradyumna et Aniruddha, les quatre vyūhas (manifestations). Cette forme évoluée du Vāsudévisme est représentée par la *Bhagavadgītā*. La *Bhagavadgītā* est, selon M. R. Ch., un texte fort ancien, antérieur au Mahābhārata dans son ensemble, antérieur aux plus vieux sūtras (vers le V^e siècle av. J.-C.), ce qui placerait l'évolution du Vāsudévisme au plus tard vers le VII^e-VI^e siècle av. J.-C. Cette opinion s'appuie sur le fait que la *Bhagavadgītā* enseigne le *karmayoga*, le salut par les œuvres, en opposition avec l'idéal spéculatif (*jñānayoga*), et que ces deux doctrines, après s'être assez longtemps affrontées, se concilièrent plus tard dans la théorie des quatre ācramas qu'on trouve déjà dans les Sūtras : la *Bhagavadgītā*, où l'une des deux thèses apparaît à l'état pur, doit donc être antérieure aux Sūtras où elle est amalgamée avec la thèse adverse. A la vérité nous sommes trop mal informés de la chronologie des doctrines dans l'Inde pour qu'on puisse faire grand état d'un tel raisonnement.

La *Bhagavadgītā* témoigne également de l'ancienne tradition qui associait Kṛṣṇa aux Pāṇḍavas, ceux-ci étant considérés comme les propagateurs de son culte parmi les Kurus et les Çūrasenas : ce point toutefois n'a été qu'effleuré par M. R. Ch. et aurait mérité plus de développements.

L'idée maîtresse de cet exposé, c'est que la religion de Vāsudeva est née dans le sein même du brahmanisme et non, comme on l'a soutenu, dans des tribus étrangères aux cultes hindous : cette opinion a pour elle toutes les probabilités.

Voici maintenant les documents sur lesquels s'appuient les conclusions que nous venons de résumer :

1. Mégasthène (commencement du III^e siècle av. J.-C.) dit que Héraklès était adoré par les habitants des plaines, notamment par les Sourasenai (= Çûrasenas), dont les villes principales étaient Methora (= Mathurā) et Kleisobara (= Kṛṣṇapura) et dont le pays était arrosé par le fleuve Jobanes (= Yamunā). — Que Héraklès soit Kṛṣṇa, c'est ce qui ne fait pas le moindre doute, et M. R. Ch. a réfuté aisément l'étrange théorie de Kennedy qui prétend y reconnaître Çiva.

2. Le *Kauṭīliya Arthaśāstra* (III^e siècle av. J.-C.) parle d'ascètes voués spécialement au culte de Saṃkarṣaṇa.

3. L'inscription de Besnagar (première moitié du II^e siècle av. J.-C.) relate l'érection d'un Garuḍadhvaṇi (pilier de pierre surmonté d'un Garuḍa) offert à Vāsudeva, dieu des dieux (devadeva) par le Bhāgavata Héliodore, fils de Dion, habitant de Taxila, venu comme envoyé du roi Antialkidas au roi Kāsiputra Bhāgabhadra.

4. Une autre inscription provenant également de Besnagar (fin du II^e s. av. J.-C.) commémore le don fait par le Bhāgavata Gotamaputa (= Gautamīputra) au temple de Bhagavat, d'un Garuḍadhvaṇi, la 12^e année du sacre du roi Bhāgavata.

5. L'inscription de Ghasundi (Udaypur, Rajputana), à peu près contemporaine de la précédente, mentionne la construction d'un mur de pierre (pūjā-çilāprākāra), dédié par le Bhāgavata Gājāyana à Saṃkarṣaṇa et à Vāsudeva.

6. L'inscription de Mora (à l'Ouest de Mathurā), antérieure à l'ère chrétienne, atteste un culte commun rendu à Kṛṣṇa et aux Pāṇḍavas, si on lit avec M. R. Ch. (au lieu de *Bhagavatā Vṛṣṇena*) : *Bhagavato Vṛṣṇeḥ pañca vīrānāṃ pratimāḥ* : « statues du bienheureux Vṛṣṇi (= Kṛṣṇa) [et] des cinq héros ».

7. Le dernier document est une inscription fragmentaire, au nom du mahākṣatrapa Çoḍāsa, trouvée en 1913 à Mathurā et dont le texte est édité ici pour la première fois. Les 5 premières lignes manquent et les 7 suivantes sont incomplètes de la fin. M. R. Ch. a restitué les syllabes manquantes avec ingéniosité, mais non sans quelque hardiesse, comme lorsqu'il complète.... *laṃ* en *catuḥçālaṃ*. Il y a une grande probabilité pour les noms *Vāsudevasya*, *Vāsudevaḥ*, mais le texte ne porte que.... *vasya*, ... *devaḥ*. Pourquoi *ve*.... est-il restitué en *vedikāḥ* au lieu de *vedikā* et comment expliquer que ce mot soit suivi du masculin singulier *pratiṣṭhāpito* ? A la dernière ligne, l'addition d'un *e* dans *saṃvart[e]yātāṃ* n'est justifiée que par la longue *yā* ; mais justement le signe de la longue est peu net, et il est possible de lire *saṃvartayatāṃ*. *Vedikā* est traduit par « a square terrace in the middle of the courtyard » (?). Rien ne prouve que *mahāsthāna* soit le premier membre d'un composé, l'*m* de la désinence pouvant faire partie de la syllabe suivante qui est tombée. Dans l'ensemble, ce document, qui date du commencement de notre ère, est trop peu explicite pour autoriser des conclusions bien précises touchant l'histoire du Vishnouisme, et celles que M. R. Ch. prétend tirer de seul mot *mahāsthāna* sont décidément disproportionnées au sens assez vague de ce terme. [L. F.]

N^o 6. *The temples at Palampet*, par GHULAM YAZDANI, Director of Archæology in H. E. H. the Nizam's Dominions. — 1922.

Palampet est un petit village dans le district de Warangal, à 65 km. N.-O. de Hanamkonda. Il possède un groupe de temples admirables, parmi ceux si remarquables déjà du Dekkan, mais ils sont presque inconnus en raison de leur éloignement des centres principaux.

Le groupe le plus considérable est enclos de 350 mètres de murs énormes, de 3 mètres de haut sur 2 mètres de large ; cette enceinte est construite de blocs formidables, de 7 mètres de long sur plus d'un mètre de hauteur et près de 0 m 50 d'épaisseur. Le couronnement lui-même est constitué par d'autres blocs de 3 mètres de large qui font saillie d'un pied sur chaque face pour former auvent. Mais, et cela est tout à fait indien, l'intérieur du mur n'était que de terre que les pluies ont dissoute, et tout s'est écroulé comme un château de cartes.

La cour entoure quatre temples et une salle. Le temple principal se compose d'un pavillon et d'un riche sanctuaire. Le pavillon traité en maṇḍapa abritait un Nandin ; il est ruiné. La cella est précédée d'un maṇḍapa propre, aux splendides piliers et aux remarquables plafonds de pierre. Le soubassement forme une saillie de trois mètres et laisse ainsi tout autour du temple un large promenoir ; les pèlerins le suivent pour y honorer les riches panneaux de sculptures qui ornent les parois, motifs aux sujets parfois des plus risqués.

De fines figures, mi-grandeur, constituent les jambes de force décoratives en pierre qui viennent soulager les immenses poutres de même matière, supports du lourd plafond.

Au milieu du maṇḍapa se plaçait l'orchestre qui accompagnait les cérémonies religieuses. Huit chapelles (1) dédiées aux divinités secondaires se rangent entre les piliers du portique pourtournant.

La cella est à plan simple et précédée d'un vestibule ; les parois extérieures sont découpées en sortes de pilastres saillants. Pilastres et entrepilastres sont décorés de réductions d'édifices et terminés en sikharas. Une niche à triple étage orne chaque axe. Le tout est surmonté d'une construction complexe, coupée des rayures horizontales d'étages, striée des innombrables divisions verticales des multiples séries d'antéfixes. Ces superstructures sont construites de briques très légères, spongieuses, évidemment choisies pour diminuer la charge de cette masse centrale qui eût été écrasante en pierre. Celle-ci est un grès rougeâtre qui a pris admirablement la sculpture ; elle n'a pas trop souffert du temps. Le basalte le remplace dans les décors du temple central en particulier pour former les poutres et les jambes de force du maṇḍapa. Très dur il est susceptible d'une taille très fine et de poli. Ces qualités mêmes ont conduit à la maigreur. Des peintures, dont il reste des traces dans les plafonds, devaient atténuer la noirceur de cette pierre.

Quatre autres temples se trouvent aux environs du groupe principal. Celui du Sud-Ouest offre trois cellas autour d'un maṇḍapa, le tout d'un art aussi remarquable que le précédent. Il est dédié à Çiva, contient plusieurs lingas et un Nandin. Celui du Nord-Est est plus simple. Celui de l'extrême Sud-Ouest est près d'un vaste étang ; il rappelle les dispositions du grand temple et est plus riche encore. Le dernier est à l'autre extrémité du quai du bassin ; il présente une composition analogue.

(1) L'excellent plan de la pl. XXX n'en donne que sept : y a-t-il là un simple oubli du dessinateur ?

N^o 7. *Excavations at Taxila. The stūpas and monasteries at Jauliāñ*, par Sir J. MARSHALL, Director General of Archæology in India. — 1921.

Ce mémoire, premier de la série de Taxila, donne en un tout les renseignements qui eussent été disséminés auparavant dans les diverses parties de l'*Annual Report*.

Les travaux ont duré de l'automne 1916 au printemps de 1918 et ont compris la mise en état des vestiges au fur et à mesure de leur découverte.

Le monastère est situé sur un éperon rocheux, à 1500 mètres au Nord-Est du stūpa de Mohrâ Morâdu, à mi-chemin du village de Jauliāñ. Selon toutes probabilités, le groupe d'édifices dégagés a été construit dans la période kouchane, au début du III^e siècle de notre ère et leur destruction s'accomplit deux siècles et demi plus tard.

Les monuments dégagés n'ont rien de bien particulier ou de bien nouveau, mais leur intérêt exceptionnel est dans leur admirable état de conservation. Ils comprennent un monastère de dimensions moyennes, accompagné de trois cours, dont deux remplies de stūpas. Le principal est dans la cour la plus haute, au centre d'un groupe d'autres stūpas moins importants et de chapelles alignées le long des murs du quadrangle.

Le monastère consiste en un espace carré entouré de cellules, avec une salle d'ordination, un réfectoire et autres services communs. La construction offre deux types de maçonnerie : dans l'un les moëllons sont plus épais ; ils sont réunis par des lits de petites pierres et de terre ; pilastres et moulures sont souvent pris dans des blocs de kañjūr, pierre tendre du pays à surface très grossière ; un enduit fait de terre et de gravier couvre les parois internes ; la chaux remplace la terre pour les parties externes. Les sols sont constitués par un blocage couvert d'un enduit de chaux. Des marches de pierre furent même ainsi revêtues et reçurent un badigeon rouge. Les couvertures anciennes sur les chapelles et les cellules étaient constituées par un couchis de terre supporté par des pièces de bois avec ferrures. Des blocs entiers de cette matière, transformés en terre cuite par l'incendie furent trouvés à terre.

Le stūpa principal ressemble à celui de Mohrâ Morâdu, dôme posé sur un tambour cylindrique soutenu par un soubassement important, rectangulaire, qui fait saillie et se transforme en rampe à un bout. Des décors de chaux le recouvrent et la superposition d'ombrelles, signe du pouvoir suprême du Buddha sur l'univers, le surmontait. Les restes en place commencent à la partie inférieure du tambour. Le haut soubassement était orné d'une série de buddhas de grande taille assis entre les pilastres, tandis que d'autres buddhas, assis encore, mais plus petits, se superposent devant ces pilastres.

Les stūpas secondaires rappellent en réduction ces dispositions et seule la décoration varie : elle consiste le plus souvent en étages de niches séparées l'une de l'autre par des pilastres corinthiens. L'un de ces stūpas, le stūpa A 11, au Nord-Est du grand, contenait une chambre à reliques ; il y fut trouvé un remarquable reliquaire de forme très allongée : 1 mètre de hauteur environ sur 0^m 15 de largeur en bas. Fait de chaux, il était peint et orné de fragments de pierres précieuses. Il contenait une série d'autres réceptacles et finalement une pincée d'une sainte poussière.

Quelques-uns de ces stūpas présentent de courtes inscriptions concernant les images des buddhas qui ornent leurs faces et qui apparaissent ainsi comme autant de dons, ou mieux d'œuvres pies. L'emploi de la Kharoṣṭhī sur deux de ces stūpas construits ou réparés au V^e siècle semble montrer que cette forme d'écriture s'est maintenue dans l'Inde plus tard qu'on ne croyait.

Les chapelles paraissent être une addition postérieure même aux stūpas accessoires ; leur position en plan l'indique clairement ; certaines sont reculées pour permettre la

pradakṣiṇā autour des divers stûpas. L'une d'elles dans un recoin contient encore le groupe de ses images saintes en parfait état. Dans un angle les donateurs sont représentés au mur avec leurs fils, et l'image de ces derniers, faite de terre que le feu a cuite, est remarquablement conservée.

Le monastère offre une cour entourée de cellules précédées d'une vérandah légère. Une salle de réunion est adossée à l'extérieur d'une des faces ; une chapelle minuscule interrompt la file des cellules, ainsi qu'un escalier qui desservait celles de l'étage supérieur. Un angle de la cour est occupé par un petit pavillon d'ablutions isolé. Un réfectoire et divers magasins furent ajoutés plus tard ; ils sont dégagés par les cuisines qui semblent ainsi avoir servi de vestibule même à la salle de réunions. Ces additions correspondent à une période de moindre austérité, où la nourriture ne se composait plus des seules aumônes recueillies.

Les cellules possèdent une porte en trapèze, basse et qui, si l'on tient compte de l'épaisseur du linteau de bois, n'avait pas plus de 1 m. 40 de hauteur. Elles sont pour la moitié munies d'une étroite fenêtre en meurtrière destinée à laisser entrer un peu d'air et un supplément de jour sans donner passage à la chaleur. Sous la vérandah, le mur offre des niches enfermant des figures sculptées. Le sol entre les deux étages de cellules était en plancher ; la vérandah paraît aussi avoir été de bois, ainsi que ses piliers et ceux de la salle de réunion et du réfectoire.

De nombreux ustensiles furent découverts dans les ruines du monastère ainsi qu'un manuscrit sur écorce de bouleau écrit en caractères Guptas du V^e siècle. D'après cette indication et les monnaies trouvées, le monastère semble avoir été brûlé par les Huns blancs, qui envahirent le Nord-Ouest de l'Inde dans la seconde moitié du V^e siècle.

Cette première partie écrite par Sir J. Marshall est suivie d'une note due à la plume de M. A. Foucher. Il y signale l'intérêt de cette fouille méthodique ; elle accuse le rapport des têtes, trouvées isolées en tant de points, avec les images encore en place. Les corps sont de terre ou de chaux, les têtes de stuc et par suite plus durables ; c'est pourquoi elles apparaissent ailleurs en quantités anormales ; les corps, de terre enduite, ont disparu ; les têtes seules ont subsisté. En ce point, ces corps sauvés par l'incendie montrent parfois la mortaise où s'encastrait le tenon de la tête plus soignée.

L'usage du moule se révèle ici d'une manière certaine ; l'un d'eux fut d'ailleurs recueilli au Dharmarāj'ka ; mais on ne fit pas à Taxila le même abus de ce mode trop facile d'exécution qu'au Turkestan chinois et il n'est guère utilisé que pour les masses ; les parties les plus délicates, face, cheveux, oreilles, etc. sont ajoutés à la main.

La variété des types est plus apparente que réelle et l'abandon des scènes a figé l'art du sculpteur en trois types à peine : le Buddha, à la coiffure et au costume simple, le bodhisattva où l'un et l'autre sont des plus riches, enfin le Yakṣa, employé au début comme atlante. On ne voit guère en plus que quelques moines, quelques laïcs porteurs d'offrandes, hommes, femmes, enfants, et enfin des animaux de support.

Le type du Buddha et du moine est un souvenir du Gandhāra, y compris la distension du lobe de l'oreille : le moine ne se différencie que par son crâne rasé. Les femmes sont vêtues simplement. Les atlantes sont les seules sculptures où l'artiste indien a pu encore donner cours à sa verve souvent caricaturale.

Pour fixer la succession chronologique de ces stûpas, M. Foucher élargit la question et, se servant des observations faites dans le district de Peshawar, propose la classification suivante.

Au début se placent les stûpas en pierre du Gandhāra, ornés de scènes en métopes carrées, empruntées à la vie du Buddha ou à ses existences antérieures. Les stûpas postérieurs en stuc montrent parfois les mêmes motifs ; mais dans le Nord-Ouest et bientôt dans la vallée du Gange, ils tendent à remplacer les scènes par des groupes de statues, réductions d'épisodes plus sobres, comme l'invitation à la prédication ou au départ. L'installation de tant de statues sur les faces des stûpas conduisit à la multiplication de celles-ci ; elles intéressèrent alors pour elles-mêmes et non pour le scénario abrégé qu'elles devaient évoquer. De là à l'idée qu'en multipliant les images, le fidèle augmente ses mérites, il n'y a qu'un pas. On réussit à développer cette quantité de statues en multipliant les assises du décor ; leur hauteur réduite augmente leur nombre et permet une série de panneaux plus grande ; mais alors ils deviennent trop longs pour leur hauteur : le décorateur y remédie en installant l'image sous une niche en arc trifolié ou en trapèze et les assistants viennent se placer au dehors. Cette vue est, bien entendu, dit modestement l'auteur, de théorie pure et dans chaque cas doit être subordonnée aux observations propres à l'objet étudié ; — mais elle n'en donne pas moins un guide appréciable, et ces considérations sont d'un intérêt considérable au point de vue de l'évolution des formes.

L'examen des sculptures trouvées à Jauliān confirme les prémisses tirées de l'art du Gandhāra ; les découvertes faites en ce point montrent que cet art s'est prolongé, dans le travail du stuc et de la terre, jusqu'au V^e siècle. Mais l'intérêt majeur de ces découvertes est dans la liaison qu'elles établissent entre l'art du Gandhāra, qui semblait s'éclipser au II^e siècle, et l'art Gupta de Mathurā qui jusqu'ici paraissait surgir brusquement au IV^e.

Le mémoire, en plus des listes de trouvailles, se termine par une étude de Rāmaprasād Chanda sur le manuscrit trouvé dans le monastère de Jauliān : on ne peut guère en tirer beaucoup plus que le triple fait qu'il est bouddhique, en sanskrit et en vers.

La publication se termine par une belle série de phototypies précédées d'un plan. Il est regrettable seulement que le géométral soit réduit, ou peu s'en faut, à ce plan pour un travail de cette importance. Les détails architecturaux sont donnés dans cette unique planche à de si minuscules échelles que les dessins de moulures s'y perdent en une tache noire. Les mêmes détails en deux ou trois planches claires, à une échelle triple ou quadruple au moins, eussent rendu la lecture des photographies bien plus sûre et bien plus intéressante : un profil de moulures est en lui-même aussi instructif que la silhouette d'une tête. L'archéologie architecturale de l'Inde a toujours trop manqué d'architectes.

N^o 8. *Six sculptures from Mahoba*, par K. N. DĪKSHIT. — 1921.

Ces sculptures ont été trouvées près du Kirat Sagar Tank, à Mahoba, dans le district de Hamirpur, au Bundelkhand anglais. Elles sont, sauf une, entrées au musée de Lucknow. Leur intérêt est dans le fait qu'elles confirment de précédentes découvertes, montrant la survivance du bouddhisme au Bundelkhand jusqu'aux XI^e et XII^e siècles. Elles sont datées de cette période par la forme qu'offrent les caractères des inscriptions portées sur deux d'entre elles. La matière est un grès sombre, fin, susceptible de poli ; la facture est bonne. Ce sont quatre statues assises devant de riches chevets et les fragments de deux autres : on y reconnaît un Buddha dans le geste du *bhūmispārṣa*, deux Avalokiteśvara et une Tārā. Les chevets montrent des makaras qui sont presque du type primitif. Dans le décor entrent de curieuses

représentations de stûpas en cloche juchés sur des pavillons légers : comme l'auteur le fait observer, le stûpa s'achemine ainsi à devenir le simple couronnement des pagodes modernes, dressé au-dessus du sanctuaire.

N^o 9. *Mosque of Shaikh Abdu-n Nabî*, par MAULVI ZAFAR HASAN, assistant superintendent of Archæology. — Delhi, 1921.

Ce monument, de l'époque d'Akbar, d'un beau caractère, tombe en ruines. Son examen et le compte-rendu de ce mémoire sortent de notre cadre ordinaire, comme le mémoire suivant.

N^o 10. *A Guide to Nizamu-d Din*, par le même. — *Ibid.*, 1921.

Monographie des monuments de ce village situé à 6 km. au Sud de Delhi et renseignements sur les personnages qui y sont enterrés.

N^o 11. *Some recently added sculptures in the Provincial Museum, Lucknow*, par le Pandit HIRANANDA SHASTRI. — 1922.

De ces pièces, trois sont bouddhiques, deux brahmaniques et trois jainas. Les trois bouddhiques sont un fragment de pilier de *raïl* kouchan orné sur une face d'une fille de Mara (?) jouant de la vinâ, sur l'autre de trois tiges de lotus. Elle viendrait du district de Gurgaon, au Panjab. D'après l'auteur, son style la rapporterait plutôt à l'art de Mathura. Une Tara de bronze avec une inscription en caractères du VIII^e ou du IX^e siècle donne à l'auteur l'occasion de faire une étude détaillée des rapports de la Tara bouddhique et de la Tara brahmanique. La troisième pièce, de bronze encore, est un Buddha attestant la terre ; elle offre le détail curieux d'un nimbe à jour, avec un bouquet de feuilles de pipal derrière la tête. Une inscription semblable au dos montre qu'elle est de la même époque. Les autres pièces trouvées avec ces deux statuettes se rapportent au Mahâyânisme et l'auteur suppose qu'il faut voir dans cette figure plutôt Aksobhya que le buddha Gautama.

Des deux pièces brahmaniques, l'une est une représentation en grès de l'Adi-Varâha, la troisième incarnation de Viçnu. C'est un sanglier de 1 m. 50 de long et de 1 m. 20 de haut. Cette pièce est connue depuis longtemps et provient de Lalitpur. Un nâga, allongé sous lui, redresse ses têtes en avant, à côté d'une figure de femme debout, portant un chasse-mouche. Le dieu est couvert d'images, plus ou moins grandes, représentant diverses divinités du Pantheon hindou, y compris les autres incarnations de Viçnu. Sur chaque boutoir est une figure de femme, sans doute Pṛthivî, la Terre. Le nâga est Çesa, et la femme debout à côté doit être encore la même Pṛthivî. La pièce, pour sa ressemblance avec une sculpture analogue datée du VII^e siècle, à Chandpur, semble devoir être rapportée à cette période.

L'autre statue est une image en bronze de Çiva, assis la jambe gauche à plat, la droite pendante. Des quatre bras, les deux inférieurs sont dans les gestes de la sécurité et du don, les autres élèvent la hache et le daim tenus entre le bout des doigts. L'auteur suppose que cette figure provient du Sud.

Les deux images jainas sont des statues de saints en marbre noir, si l'on en juge par le cliché (l'auteur dit cependant « albâtre »). Datées de 1151 A. D., elles sont, comme il arrive souvent pour les représentations de ces personnages, d'un art au dessous du médiocre. Une plaque de bronze à peu près six pieds avec l'image du premier Tirthankara entre les 33 Jinas est plus intéressante pour la composition de

l'ensemble que pour les détails tout usés par les nettoyages intensifs de la plaque dans le temple hindou qui l'abrita. Elle porte une inscription qui permet de la rapporter à 1159 A. D. Elle est donnée en deux clichés ; mais avec la manie actuelle de « présenter » les photographies, système qui enlève au document de cette nature son seul mérite scientifique, une exactitude matérielle absolue, la disposition des pieds change d'un cliché à l'autre ! Quand donc se décidera-t-on à cesser de truquer les photographies ou de laisser faire les « détourages » par des ignorants ?

N° 12. *Astronomical Instruments in the Delhi Museum*, par G. R. KAYE — 1921.

Astrolabes d'origine musulmane des XIII^e, XV^e et XVII^e siècles, et sphère céleste de 1676. L'auteur donne une étude complète, au point de vue astronomique surtout, de ces diverses pièces.

H. PARMENTIER.

Archæological Survey of India. New imperial Series. Vol. XLI. *The Tile Mosaics of the Lahore fort*, by J. Ph. VOGEL. — Calcutta, 1920, in-4° ; avec nombreuses planches en couleurs.

Les plaques de revêtement émaillées (car c'est plutôt ainsi que ces éléments de décoration peuvent être désignés en français) sont dans l'Inde un art d'importation. Le palais de Lahore en montre les plus beaux spécimens ; l'intérêt particulier de ceux-ci réside dans la place importante qu'y occupent les représentations d'êtres vivants. On sait que l'Islam ne fut rebelle à ce genre d'images que par simple tradition : l'interdiction n'en est nulle part inscrite dans le Koran. Elle ne s'applique pas d'ailleurs aux objets usuels. Les Grands Mogols n'en tinrent guère compte et ils eurent à leur cour des peintres de portraits. Jehangir alla même jusqu'à faire sculpter des statues d'hommes ou d'animaux dont il voulait perpétuer le souvenir. Aurangzeb seul montra sur ce point sa bigoterie habituelle et fit détruire quelques unes des images exécutées par les ordres de ses prédécesseurs.

Les panneaux de Lahore marquent leur caractère exceptionnel par l'inégalité de leurs parties : décors géométriques et ornementaux y sont toujours parfaits ; les êtres vivants y sont souvent d'une facture déplorable. L'éléphant est l'animal le mieux traité ; on sait d'ailleurs la place qu'il tient dans l'Inde et dans son art ; mais j'avoue que je ne partage pas l'admiration de l'auteur pour une bonne part de ceux qu'il nous montre. Les chameaux sont parfois d'un dessin enfantin. Cet art a-t-il subi quelques influences extérieures et faut-il rattacher à la Chine les images, cependant si médiocres, de dragons, à l'Italie celles des chérubins qui ne valent guère mieux ?

Ce système décoratif est entré dans l'Hindoustan sous les Grands Mogols. Il y est venu par la Perse. Le meilleur exemple de la période primitive dans l'Inde est la tombe de Ruknu-d Din qui vivait dans la première moitié du XIV^e siècle. La décoration est toute de blancs et de bleus qui luttent avec le rouge de la brique ; ici les pièces de couleur font saillie de 1 à 5 centimètres. Ce mode de décor apparaît à Delhi vers 1500. Les revêtements émaillés d'Akbar montrent deux bleus, le vert, le jaune et le blanc. Sous Shah Jehan, les façades sont souvent ornées ainsi dans leur entier. Le Panjab semble avoir été le centre de dispersion de ce procédé. La mosaïque

est remplacée par les carreaux dans les derniers exemples. L'origine et l'influence persanes se montrent par le fait curieux de la répercussion dans l'Inde des variations subies par cet art en Perse. Il est possible que l'origine initiale soit chinoise.

La présence de ce remarquable ensemble décoratif à Lahore surprend un peu, car cette ville ne fut jamais qu'une capitale secondaire. Le palais y est néanmoins important. Il n'est pas d'une seule venue et l'auteur, dans la description générale qu'il en fait, s'attache à reconnaître et à fixer les diverses étapes de sa construction, jusqu'aux traces du pouvoir éphémère des Sikhs précédant de peu l'asservissement à l'Angleterre. Dans l'histoire de Lahore la part des renseignements d'origine européenne est faible. L'attention a toujours été attirée par Agra et Fatehpur-Sikri. C'est donc sur les ouvrages musulmans qu'on peut surtout s'appuyer. L'auteur arrive ainsi à fixer avec une certaine précision l'époque relative des diverses parties du Fort, puis il passe en revue les différents panneaux qui sont reproduits par de bonnes chromolithographies. Il signale les parties les plus intéressantes et en donne le sens. Le lecteur est un peu gêné par l'absence de renvois aux planches. Ceux-ci ne concernent que les panneaux dont les séries sont divisées suivant les combinaisons qu'imposent leurs formes. Quelques planches en outre sont reliées sans onglet et une part en est perdue dans le pli du brochage. Par contre le plan et les ensembles sont présentés d'une façon très pratique.

Après cette revue rapide, l'auteur consacre, à propos des sujets représentés, un chapitre tout entier à des récits de combats d'éléphants à la cour mogole : leur originalité fait passer sur le caractère un peu accessoire de cette information.

L'étude se termine par la recherche de la date de ces travaux : M. Vogel, qui les place sans hésitation au XVII^e siècle, les suppose exécutés entre 1620 et 1630, fin du règne de Jehangir ou début de celui de Shah Jehan.

Une série d'appendices complètent cet excellent ouvrage : liste des monuments de Lahore et de Delhi qui offrent ce système de décoration ; analyse chimique des carreaux, listes des personnages figurés signalés par M. Finch dans les fresques.

H. PARMENTIER.

The Cambridge History of India. Vol. I. *Ancient India*, edited by E.-J. RAPSON. — Cambridge, University Press, 1922, in-8°. XXIV — 736 pp.

Nous avons une *Oxford History of India* ; voici une *Cambridge History of India* qui ne ressemble pas à son aînée. Celle-ci était un abrégé en huit cents pages environ de toute l'histoire de l'Inde depuis les origines jusqu'en 1911 ; l'autre s'annonce comme devant comprendre six volumes, dont le premier, qui traite de l'*Inde ancienne* jusqu'au milieu du I^{er} siècle de l'ère chrétienne, contient à lui seul à peu près autant de pages, et de plus grand format. Le vol. II achèvera la période de l'*Inde ancienne* jusqu'aux conquêtes musulmanes ; et les deux périodes suivantes, l'*Inde musulmane* et l'*Inde britannique*, comprendront chacune deux volumes.

Le tome I^{er} se compose de 26 chapitres rédigés par divers spécialistes : I. Géographie (Mackinder). — II. Ethnographie, linguistique, sources de l'histoire (Rapson). — III. Les Aryens (Giles). — IV. L'âge du Rîgveda (Keith). — V. La période des

Samhitās postérieures, des Brāhmaṇas, des Āraṇyakas et des Upanishads. — VI. Histoire des Jains (Charpentier). — VII. Histoire ancienne des Bouddhistes (Rhys Davids). — VIII. Conditions économiques d'après l'ancienne littérature bouddhique (Mrs. Rhys Davids). — IX. La période des Sūtras, des épopées et des codes (Hopkins). — X. La vie de famille et les coutumes sociales dans les Sūtras (Id.). — XI. Les princes et les peuples dans les poèmes épiques (Id.). — XII. Le développement du droit et des institutions juridiques (Id.). — XIII. Les Purāṇas (Rapson). — XIV. Les possessions perses dans le Nord de l'Inde jusqu'à l'invasion d'Alexandre (Jackson). — XV. Alexandre (Bevan). — XVI. L'Inde dans la littérature grecque et latine (Id.). — XVII. Les royaumes helléniques de Syrie, Bactriane et Parthie (Macdonald). — XVIII. Chandragupta (Thomas). — XIX. Organisation politique et sociale de l'empire Maurya (Id.). — XX. Açoka (Id.). — XXI. Etats indigènes après la période de l'empire Maurya (Rapson). — XXII. Les successeurs d'Alexandre (Id.). — XXIII. Les invasions scythes et parthes (Id.). — XXIV. Histoire ancienne de l'Inde méridionale (Barnett). — XXV. Histoire ancienne de Ceylan (Id.). — XXVI. Les monuments de l'Inde ancienne (Marshall).

Ce sommaire permet à lui seul de se faire une idée générale du livre. C'est assurément une œuvre de grande envergure, qui rendra aux études indiennes des services éminents ; mais c'est moins une histoire qu'une suite d'*essais* sur l'histoire et la littérature de l'Inde. Un tel parti, qui sans être un vice essentiel, constitue néanmoins une sérieuse infériorité, était sans doute imposé par la multiplicité des auteurs ; quinze savants ont contribué à ce volume. C'est un système ; on peut douter que ce soit le meilleur, et le regretté Vincent Smith n'avait peut-être pas tort d'écrire en tête de sa modeste et agréable *Oxford History of India* : « En dépit du truisme évident que personne ne peut être maître à un égal degré de toutes les parties de la longue histoire de l'Inde, il est, à mon avis, désirable qu'une histoire générale soit l'œuvre d'un seul auteur. Les histoires composites formées de chapitres rédigés par des spécialistes souffrent si cruellement de manque d'unité littéraire et d'absence de pensée directrice que ce qu'elles gagnent en érudition est contrebalancé par leur insipidité. »

M. Rapson n'a pas craint de répéter l'*obvious truism* de V. Smith (p. vi) : « La littérature du sujet est devenue si vaste et croît avec une telle rapidité que le meilleur espoir de réaliser un véritable progrès dans l'étude réside dans une division du travail entre les savants qui ont exploré de première main les sources d'information. »

L'argument est spécieux, mais peu convaincant. Certes un savant ne pourrait aujourd'hui qu'à grand-peine explorer de première main toutes les sources d'une histoire ancienne de l'Inde, mais il peut contrôler et utiliser avec critique les travaux d'autres spécialistes. On peut faire usage du Veda ou des monnaies grecques sans être un védiste consommé ou un numismate de premier ordre. Une histoire générale n'a pas pour objet de réaliser des progrès dans l'étude de telle ou telle partie de l'histoire, mais de permettre une vue générale des faits dont les travaux spéciaux ne donnent qu'une idée fragmentaire. Et nous croyons que, réduite à ces limites, une histoire de l'Inde ancienne peut être l'œuvre d'un seul homme ; et si elle peut l'être, il est préférable qu'elle le soit. On échappe ainsi au risque de produire une œuvre d'aspect quelque peu incohérent, dénuée d'unité organique, où les points de vue différent et même s'opposent parfois, où trop souvent un chapitre répète quelque chose d'un autre, quand il ne le contredit pas. On allègue que des spécialistes apportent plus de vues personnelles : c'est exact, mais est-ce toujours un avantage ? Par exemple nous